Julien Peltier

Une autre histoire des samouraïs

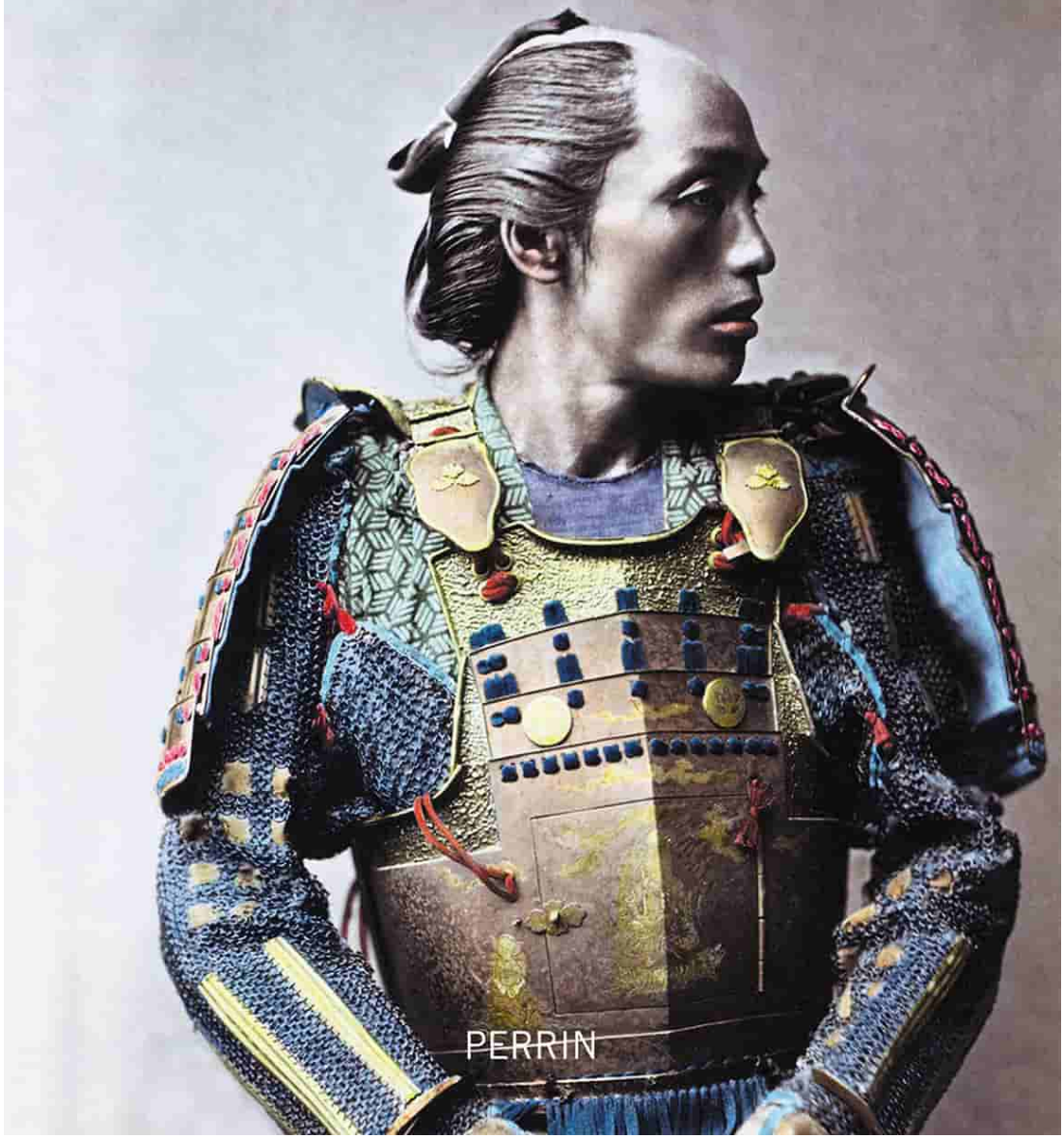
Le guerrier japonais entre ombre et lumière

PERRIN

Julien Peltier

Une autre histoire des samouraïs

Le guerrier japonais entre ombre et lumière



PERRIN

Julien Peltier

UNE AUTRE HISTOIRE DES SAMOURAÏS

Le guerrier japonais entre ombre et lumière

PERRIN

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2023

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-09435-5
Dépôt légal : septembre 2023

Mise en pages : Graphic Hainaut

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table of Contents

1. Couverture
2. Titre
3. Copyright
4. Citation
5. Introduction
6. Avertissement au lecteur
7. 1. Aux origines du samouraï
8. 2. La voie de l’arc et du cheval
9. 3. Plutôt loup que berger
10. 4. Un conflit fondateur
11. 5. Empereur et shôgun, une cohabitation
12. 6. Apprivoiser la mort
13. 7. Le khan et le typhon
14. 8. Une parenthèse impériale
15. 9. Les visages du samouraï
16. 10. Bâtisseurs, esthètes et mécènes
17. 11. Gekokujô, le monde à l’envers
18. 12. Une révolution militaire ?
19. 13. Le bol et le sabre
20. 14. Les paradoxes du « Singe »
21. 15. Un acteur de la première mondialisation
22. 16. Une domination à légitimer
23. 17. Rônin, des marginaux héroïsés
24. 18. Le temps des amours mâles
25. 19. Une suprématie contestée
26. 20. Quand loyauté rime avec insoumission
27. 21. Entre tradition et modernité, occidentalisation et xénophobie

28. 22. Un retour aux sources en trompe l’œil
29. 23. L’instrument de la militarisation
30. Conclusion
31. Glossaire
32. Bibliographie
33. Index

« Las, rien n'est plus cruel que le destin de qui porte l'arc et les flèches ! Si je n'étais pas né dans une maison vouée aux arts de la guerre, pareil malheur m'eût été épargné. »

Le Dit des Heiké,
livre neuvième, « La fin d'Atsumori »

Introduction

Le voici qui s'avance, inexorable, silhouette terrifiante casquée de noir. Dissimulant son visage sous un masque laqué aux reflets d'obsidienne, il brandit un sabre qui virevolte en tous sens et taille en pièces l'ennemi épouvanté. Cette fois, le chevalier n'a pas volé au secours de la princesse, bien au contraire. Celle-ci n'est pas sa promise mais sa proie, son butin, et le seigneur Vador s'en retourne auprès de son maître vénéré, cet empereur maléfique qu'il sert avec un zèle infaillible et une loyauté aveugle. Pour bâtir le plus populaire des mythes modernes, George Lucas en a convoqué bien d'autres aux racines anciennes, au premier rang desquels figure le samouraï, dont le démiurge de Hollywood n'a jamais caché qu'il s'agissait de l'une de ses principales inspirations[1]. Et pour cause ! Sur les bancs de l'école de cinéma, Lucas et son camarade John Milius s'étaient pris de passion pour l'univers de Kurosawa Akira, dont le créateur de *La Guerre des étoiles* produirait en 1979 le chef-d'œuvre *Kagemusha*, Palme d'Or à Cannes l'année suivante. À l'image du réalisateur américain, le samouraï a colonisé notre imaginaire. L'affaire remonte à loin, aux premières notes jouées par le Japon dans le « concert des nations » à l'orée du siècle dernier, et même avant si l'on considère la vague du japonisme, voire la diffusion précoce des œuvres de Hokusai. Outre les guerriers croqués avec malice dans la *manga*[2], le maître de l'estampe ne dédaignait pas de figurer un samouraï au détour d'un chemin sillonnant les merveilleux paysages du Tokaïdo[3]. Au moment de son ouverture au monde, ou plutôt de sa réouverture au terme d'une longue période de repli, l'archipel se donne ainsi pour emblème le fier combattant qui avait présidé à ses destinées durant sept siècles. Probe, brave, dévoué corps et âme, celui-ci n'incarne-t-il pas le Japonais idéal ? Rien d'étonnant à ce que le long processus de sublimation ait évacué, au fil des générations, non seulement les

scories mais aussi, ce faisant, une part de son humanité. Or, pour départir le samouraï de son aura mythique, il importe de le ramener à sa condition première, afin de mieux appréhender ses dilemmes et contradictions, les influences et tentations auxquelles il était soumis. Pour ce faire, mieux vaut parfois emprunter des chemins de traverse, s'égarer dans les marges de la société qu'ont fréquentées bon nombre de guerriers devenus brigands, *rônin* ou pirates. Courber l'échine pour se glisser à l'intérieur d'un pavillon de thé, s'agenouiller dans la posture méditative du *zen*, voire s'aventurer au crépuscule à la lueur écarlate des lanternes du « quartier des plaisirs », sont autant de voies qui conduisent à découvrir le samouraï sous un jour nouveau.

Au-delà de la vogue consistant à questionner les stéréotypes, le propos de cet ouvrage est donc de s'autoriser un pas de côté, de tenter de dresser le portrait du samouraï sous des angles inédits, à tout le moins de ne pas s'en tenir à la litanie des faits d'armes et au récit des temps héroïques. Si le lecteur avisé retrouvera sans peine les grands jalons historiques, il ne s'agit aucunement de proposer ici une nouvelle somme relatant toutes les grandes heures de la longue épopée des samouraïs. L'intention est plutôt d'instaurer un dialogue entre le mythe et l'historicité. Au fil d'un millénaire d'évolution, le guerrier traditionnel japonais a en effet opéré plusieurs mues successives, la principale étant survenue au début du XVII^{e} siècle à l'instauration de la période Edo, avec le passage du combattant de métier au fonctionnaire armé, conséquence du changement complet de paradigme qui avait accompagné le retour à la paix civile. Malgré les efforts déployés par les élites insulaires afin de justifier la pérennité de l'hégémonie sociopolitique des samouraïs, la critique à mots couverts ne va cesser d'enfler jusqu'au renversement du régime militaire durant la décennie 1860. Il faut dire que l'entretien, effectué par et au détriment d'une paysannerie écrasée d'impôts, de cette catégorie souvent jugée parasitaire et dont les rangs s'accroissent de génération en génération, constitue l'un des principaux défis à relever par l'archipel.

Bien avant les temps modernes toutefois, dès l'époque Heian finissante autour de l'an mille, lettrés et aristocrates peinent à

dissimuler leur mépris à l'égard de ceux qu'ils perçoivent comme des brutes assoiffées de sang. L'histoire du samouraï est aussi celle d'une quête d'humanisation. Paradoxalement, à mesure que les guerriers se hissent aux premiers rangs, ils s'efforcent de se civiliser, car leur primauté patiemment conquise n'a rien de légitime dans cet Extrême-Orient sino-centré, imprégné d'une pensée confucéenne au sein de laquelle la carrière des armes est déconsidérée. Comme leurs lointains cousins européens, dont la parenté ne fut pas moins instrumentalisée, les samouraïs ont dû rivaliser d'arguties et de contorsions intellectuelles afin de tordre à leur avantage des doctrines par essence défavorables à ceux qui ont fait profession d'ôter la vie. À l'instar du christianisme, le néoconfucianisme en est ainsi venu, contre toute attente, à servir de socle idéologique à une élite chevaleresque[4]. À cent lieues de la fidélité absolue exigée, les rapports au pouvoir – seigneurial, shogunal et impérial – demeurèrent toutefois complexes et les allégeances constamment interrogées, fournissant d'innombrables prétextes au recours à la violence politique. Cela vaut d'ailleurs jusqu'à la veille du second conflit mondial, lorsque des officiers se réclamant de la tradition du *bushidô* mobilisèrent la figure du samouraï afin de précipiter l'archipel dans l'abîme. Depuis lors, le samouraï est revenu en grâce, quitte à se figer dans un énième archétype. Il y a cependant fort à parier que cette réinvention ne sera pas la dernière.

1. Douglas Brode et Leah Deyneka, *Myth, Media, and Culture in* Star Wars. *An Anthology*, Lanham, Scarecrow Press, 2012, p. 83.

2. Souvent traduit par « image dérisoire » ou « esquisse rapide », Hokusai Katsushika (1760-1849) aurait été le premier à utiliser ce terme pour désigner ses carnets de croquis.

3. Vincent Lefèvre et Aurélie Samuel, *L'Arc et le Sabre. Imaginaire guerrier du Japon*, Paris, Musée Guimet, 2022, p. 100.

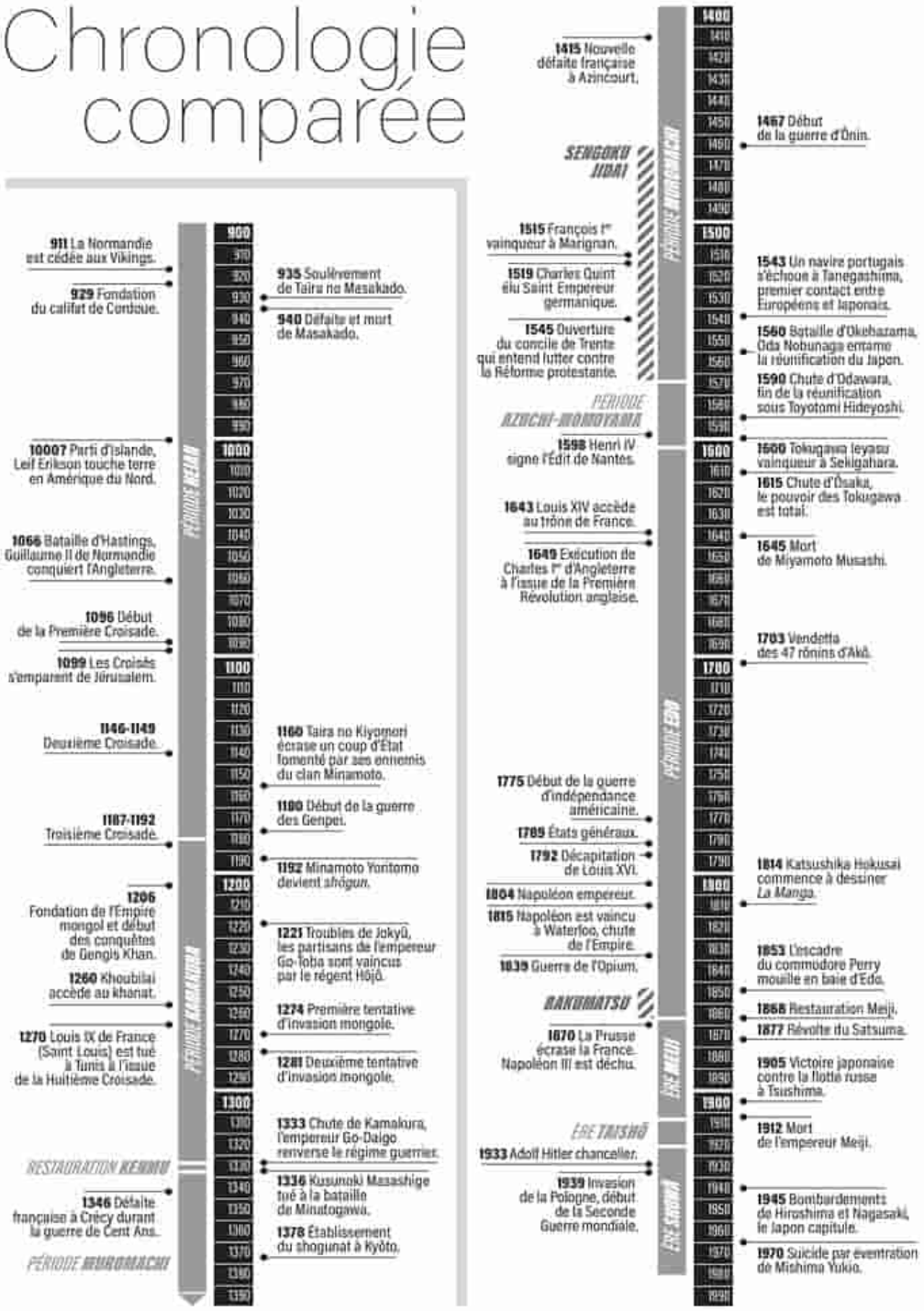
4. Hiroshi Watanabe, *The Transformation of Neo-Confucianism in Early Tokugawa Japan*, Tôkyô, Université de Tôkyô, 1992, p. 30.

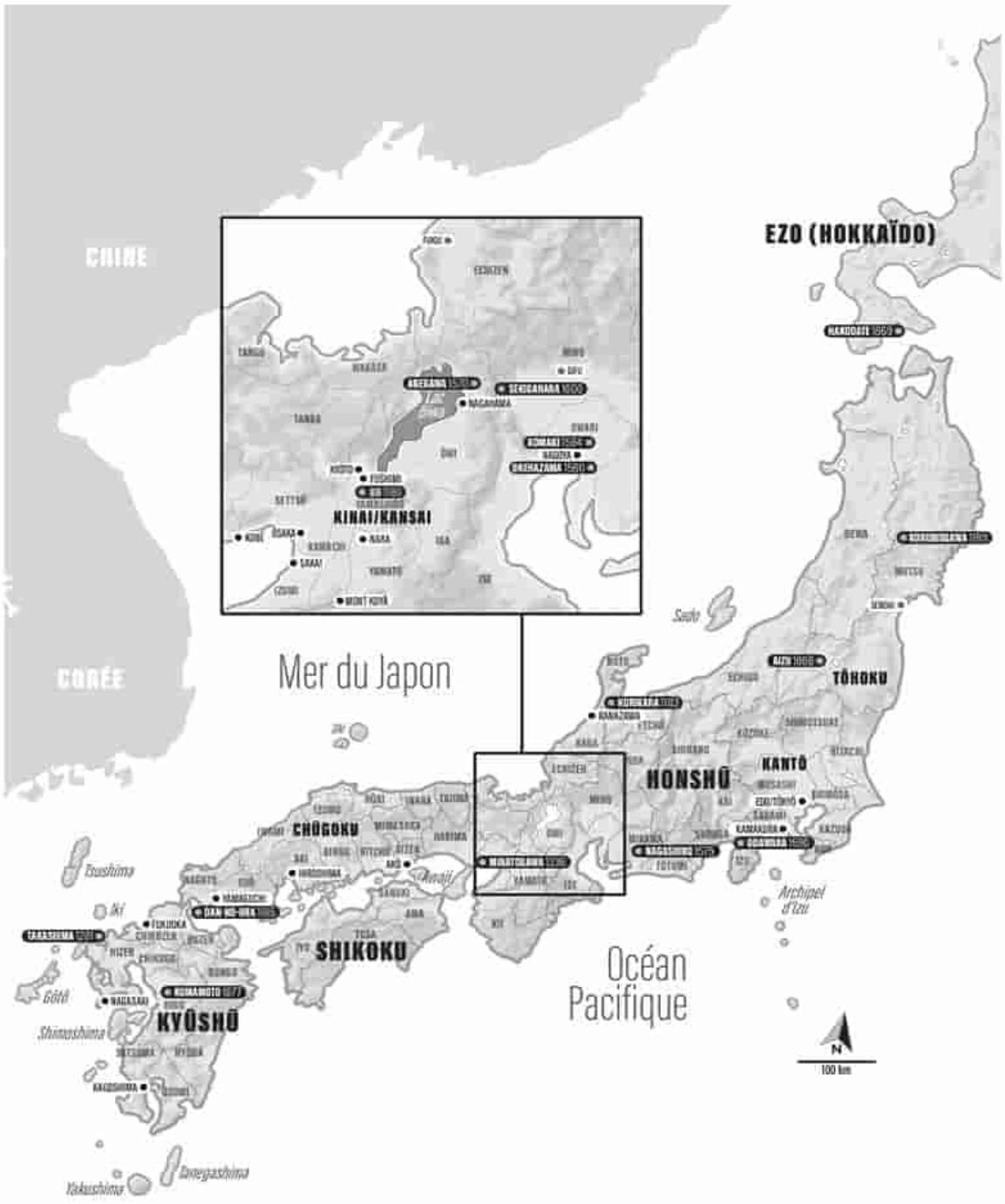
Avertissement au lecteur

La convention japonaise veut que le patronyme précède le prénom, la conjonction intercalée *no* faisant office de particule durant le premier Moyen Âge japonais. Ainsi, Minamoto *no* Yoshitsune désigne le héros Yoshitsune de la maison Minamoto. Si l'usage est fréquemment abandonné lorsqu'il est question de personnalités contemporaines mieux connues – écrivains, cinéastes ou hommes politiques, par exemple –, nous avons choisi de le conserver par souci d'uniformité. L'emblématique metteur en scène est donc présenté comme Kurosawa Akira. Les auteurs et chroniqueurs insulaires préfèrent en outre reprendre le prénom plutôt que le nom au fil de leurs récits. Une fois la présentation d'un personnage effectuée, Oda Nobunaga par exemple, ce dernier sera en conséquence désigné par son seul prénom, Nobunaga.

Les dates du calendrier lunaire, d'inspiration chinoise et adopté par le Japon dès la fin du VII^e^ siècle, étant susceptibles de nuire à la bonne compréhension du déroulement des événements, les correspondances selon le calendrier grégorien, en vigueur dans l'archipel depuis 1872, ont été retenues, par commodité pour le lecteur. Dans les très rares cas contraires, les mentions sont suffisamment explicites.

Chronologie comparée




CHINE
CORÉE
EZO (HOKKAÏDO)
HAKODATE 1859
KINAI/KANSAI
KYŌTO
OSAKA
KOBE
NARA
SAKAI
NAGOYA
SENDAI 1600
NIIGATA 1858
KANAZAWA 1599
AKITA 1600
AOMORI 1600
MORIOKA 1600
TŌHOKU
HONSHŪ
KANTŌ
CHŪGOKU
SHIKOKU
KYŪSHŪ
HIROSHIMA
MATSUYAMA 1600
TAKAMATSU 1600
KOCHI 1600
TOKUSHIMA 1600
FUKUOKA
KUMAMOTO 1877
NAGASAKI
KAGOSHIMA
YAMAGUCHI
OITA 1600
Mer du Japon
Océan Pacifique
Archipel d'Izu
Tsushima
Iki
Gotō
Shimoshima
Yakushima
Tanegashima
Awaji
Sado
100 km

1

Aux origines du samouraï

À deux pas du palais impérial, en plein cœur de Tôkyô, se dresse un modeste mausolée ignoré des milliers de touristes qui se pressent chaque jour dans les avenues de la tentaculaire mégalopole. Niché sous les frondaisons d'un camphrier, coincé entre deux gratte-ciel rutilants du quartier d'affaires d'Ôtemachi, le site n'attire guère les regards. Derrière une lanterne de pierre de l'avenue Etai, sous une stèle gravée de sinogrammes, on devine à peine un monticule dont nul étranger ne pourrait soupçonner la fonction. Il s'agit là d'un *kubizuka*, « un tertre aux têtes » où reposent les crânes des guerriers tués au champ d'honneur. Cette sépulture ne contient toutefois qu'une tête, mais quelle tête ! La légende prétend en effet qu'elle s'en est revenue d'elle-même depuis Kyôto, l'antique capitale, jusqu'au lieu de son dernier séjour, s'arrêtant ici ou là en chemin pour saluer un compagnon d'armes ou maudire un ennemi honni[5]. Quel fantastique épilogue au roman d'une existence qui ne le fut pas moins, car son propriétaire n'était autre que Taira no Masakado (900 ?-940), en qui d'aucuns voient le « premier samouraï ». Que vaut un tel honneur à ce guerrier bien réel, capitaine du X^e^ siècle qui a inscrit dans l'histoire son nom ainsi que celui de son clan, appelé à connaître un illustre destin ?

La réponse tient en plusieurs points. D'abord, le parcours de Masakado est symptomatique d'une charnière historique marquée par le déclin du modèle militaire emprunté à la puissance tutélaire régionale chinoise au profit d'une montée en puissance d'archers montés, combattants professionnels qui préfigurent les fameux guerriers traditionnels japonais. Masakado s'illustre en outre dans le Kantô, la vaste plaine alluviale environnant l'actuelle Tôkyô. Le personnage inaugure du même coup la rivalité séculaire entre ce pôle

politique alors émergeant et le Kansai, la région centrale occupée par les anciennes capitales de Nara et Kyôto, auxquelles s'ajoute aujourd'hui l'agglomération regroupant Kobé et Ôsaka. Enfin, il incarne à merveille plusieurs traits essentiels qui définissent le samouraï dans sa réalité plutôt que dans son mythe : le charisme, à n'en pas douter, mais aussi une ambition dévorante, qui va conduire le héros du *Shômonki*, la « Geste de Masakado », à se soulever contre la volonté impériale. Toujours présenté comme le parangon d'une loyauté aveugle à l'endroit du suzerain, le samouraï n'a pourtant eu de cesse, au cours de sa longue histoire, de défier l'autorité, renversant plus souvent qu'à son tour le pouvoir afin de préserver des intérêts personnels ou catégoriels. L'insurrection de Masakado, qui lui vaudra la rancune tenace de la maison impériale et une seconde condamnation pour trahison en 1874, presque un millénaire après son trépas, est à cet égard symptomatique d'un nouvel âge[6]. Dans son maître ouvrage, William Wayne Farris va jusqu'à écrire que l'on bascule alors d'une violence de nature « prédatrice » à une violence « intraspécifique, en ce qu'elle ressemble à un combat entre deux mâles […], ritualisé, individualisé et conduit avec des armes élaborées »[7].

Bien que la démarche consistant à retenir arbitrairement un personnage à la genèse d'un phénomène global revête nécessairement un caractère quelque peu artificiel, la trajectoire de notre guerrier esquisse déjà un portrait assez fidèle de ceux qui deviendront les samouraïs, dans leur complexité et leurs contradictions. Pour comprendre ce qui l'a rendue possible, il convient néanmoins de revenir encore deux siècles en arrière, aux origines des emblématiques combattants insulaires.

Le bras armé de l'empereur

Musha, *mononofu*, *bushi*, *samurai*, les chroniques et gestes médiévales désignent le guerrier sous bien des noms, et ça n'est qu'à la période Edo (1603-1868) que les acceptions du dernier terme se multiplient jusqu'à ce que celui-ci s'impose. Cela n'a rien d'un hasard, puisque dans cette société péniblement pacifiée, bien plus que la

bravoure ou les aptitudes militaires, c'est une obéissance sans faille qui est attendue de celui qui a embrassé la carrière des armes. Or le samouraï n'est autre que « celui qui sert ». Dérivé du verbe *saburafu*, le vocable identifie dans un premier temps le serviteur de la haute aristocratie, puis se pare d'une dimension militaire au XII^e^ siècle, où il en vient à caractériser un garde du corps, un homme d'armes affecté à la garde du seigneur[8]. Pourquoi donc le besoin se fait-il alors sentir de s'attacher les services d'un combattant de métier ? C'est que l'insécurité règne dans la plupart des soixante-six provinces que compte le Japon ancien, et mieux vaut savoir manier l'arc et le sabre si l'on veut s'acquitter de sa mission sur le terrain, voire peser sur le plan politique, ce que les guerriers ont fini par comprendre, au terme d'un long processus qui s'étire sur plusieurs siècles.

Il fut longtemps communément admis que l'émergence d'une classe militaire professionnelle avait eu lieu parallèlement à l'affaissement de l'autorité impériale sous la période Heian, inaugurée en 794 par le déménagement du pouvoir de Nara à Heian-kyô, la future Kyôto et dorénavant capitale. Selon la thèse popularisée à l'orée du siècle dernier par Asakawa Kanichi, enseignant à Yale de 1907 à 1942, des clans provinciaux livrés à eux-mêmes par des gouverneurs absentéistes avaient développé les compétences nécessaires afin d'assurer leur autodéfense sur les marges instables de l'empire. De notables locaux, ces hommes s'étaient mués en guerriers qui bénéficiaient des surplus agricoles indispensables à l'accumulation d'un capital permettant l'acquisition d'une coûteuse panoplie. À cette mise de départ devait s'ajouter l'entretien d'un palefroi, voire le versement d'émoluments à une clientèle d'obligés. Pour faire régner l'ordre et échapper à la rapacité de leurs patrons retenus à la capitale, les chefs de ces protoclans, devenus seigneurs *de facto*, renforcent leur domination en organisant progressivement – et d'abord à une échelle locale – une pyramide féodale fondée sur la force et la rétribution de la fidélité vassalique. En l'absence d'un droit respecté, leur devoir consistant à percevoir l'impôt puis à convoyer les fonds levés fournit un prétexte supplémentaire à la militarisation de ces *bushidan*, « bandes de guerriers » apparues à l'aube du X^e^ siècle[9]. L'on voit se dessiner de manière assez évidente un parallélisme avec l'Europe du haut Moyen

Âge, à l'issue de la chute de l'Empire romain qui laissa un vide politique à la faveur duquel naîtrait une florissante féodalité.

À compter des années 1990 cependant, une nouvelle école d'universitaires, emmenée par Karl Friday et William Wayne Farris dans la sphère anglophone, s'efforce de combler les lacunes trouant ce scénario. Sans s'épargner la controverse, ces historiens américains s'attachent à mettre en évidence les continuités plutôt que les ruptures dans lesquelles s'inscrit l'apparition des premiers samouraïs[10]. Ils mettent dès lors en évidence le « chaînon manquant », pour reprendre l'expression de Farris, constitué par le milieu de l'époque Heian. Aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, l'État japonais s'inspire en effet d'abord largement du modèle chinois pour établir le *Ritsuryô*, un corpus de codes inspirés des doctrines confucianiste et légiste. Sur le plan militaire, la déclinaison du système instaure un service accompli par la paysannerie, et reposant donc sur des formations d'infanterie. Mais cet outil révèle rapidement des faiblesses rédhibitoires. Assimilée à une corvée, minée par la désertion et la corruption, la conscription est en outre complètement inadaptée aux impératifs tactiques dictés par le combat contre les *Emishi*, peuplades établies dans le nord-est du Honshû et qui n'entendent pas se soumettre à l'autorité de l'empereur[11]. L'expansion du territoire sous suzeraineté impériale, aux dépens des récalcitrants, cavaliers accomplis adeptes du raid et de la chevauchée, exige donc de nouvelles unités hautement qualifiées pratiquant l'archerie équestre. Le corps des *kondei* – les « forts » – répondra à cette nécessité dès les premiers temps de la période Heian. Peu nombreux (chaque province en compte vingt à deux cents, avec une nette supériorité numérique dans le Kantô), ces hommes définissent les traits distinctifs du guerrier monté japonais, lesquels ne varieront guère durant un bon demi-millénaire. Bien qu'ayant accepté de déléguer le maintien de l'ordre à des professionnels indépendants, la cour aurait ainsi accepté de « privatiser » l'exercice de la force publique. Pour autant, contrairement à ce qu'avance la théorie d'un écroulement du pouvoir central, ce dernier ne se serait jamais détourné des questions militaires[12].

En somme, bien avant de se poser en rivaux de la maison impériale en la dépossédant de ses prérogatives au profit de leur chef suprême,

le *shôgun*, les samouraïs avaient été durant des siècles le bras armé de l'empereur. Contraction de la formule *Seii-Taishôgun*, le terme désigne le « généralissime chargé de la pacification des barbares », commandant en chef de la classe combattante. Qu'en est-il au juste de cette dignité ronflante, dont le suffixe va s'ériger en symbole de l'hégémonie des samouraïs ? Le vénérable *Dictionnaire historique du Japon* nous enseigne que la première mention du terme apparaît dès le début du VIII[e] siècle[13]. Le mandat, alors délivré pour un temps limité, évoque celui du consul romain, qui correspond à un commandement militaire assorti de pouvoirs politiques extraordinaires, exercés cependant sous le contrôle de la cour impériale dans l'archipel, du Sénat dans la botte transalpine. Le moment vint pourtant où les guerriers prirent conscience de leur puissance grandissante, et décidèrent d'en user pour leur propre compte. Si ce raisonnement n'est pas exempt de raccourcis et de zones d'ombre, pointés notamment par l'historienne Francine Hérail, l'horizon de la connaissance historique s'éclaircit avec deux événements mieux connus et documentés : les deux révoltes majeures de la décennie 930. C'est à cet instant de la pièce que Taira no Masakado entre en scène.

Un héros très indiscipliné

Parmi la multitude de groupes armés ruraux entretenant une relation symbiotique avec un territoire, certains *bushidan* vont se distinguer, avant d'agglomérer autour d'eux de véritables confédérations guerrières dont ils constituent le noyau. Il s'agit des clans aux ordres de chefs revendiquant un lien du sang avec la dynastie régnante, et jouissant en conséquence d'un prestige considérable. Les Taira se réclament ainsi de l'ascendance de Kanmu, cinquantième souverain du pays, tandis que les Minamoto sont issus de Seiwa, cinquante-sixième empereur à avoir accédé au trône. Pour faire bonne mesure, il convient d'ajouter la puissante famille Fujiwara qui, en parvenant à monopoliser la régence durant des générations, impose ses volontés à des empereurs faibles et juvéniles. Dépositaires des charges les plus convoitées, en particulier celle de *kanpaku* – chancelier –, ses chefs

gouvernent alors depuis les coulisses et se livrent à un népotisme effréné. À l'annonce du soulèvement de Masakado, Fujiwara no Sumitomo, gouverneur de la province d'Iyo sur l'île de Shikoku et rejeton d'une branche collatérale de l'illustre lignée, s'insurge à son tour, à la tête des pirates qui infestent la mer Intérieure. À la barre d'une flotte estimée à 1 000 esquifs, le rebelle ravage les franges littorales de Kyûshû à la baie d'Ôsaka, avant d'être vaincu et décapité à l'automne 941[14].

C'est toutefois Masakado qui brandit l'étendard de la révolte avec le plus d'ardeur, en plaçant le mouvement d'émancipation des guerriers sous le signe de l'insoumission. À l'inverse du coup d'éclat sans lendemain de Sumitomo, qui n'affecte pas les équilibres politiques, lui va ébranler jusqu'aux fondations du pouvoir impérial. Selon le témoignage du *Shômonki*, la principale source remontant probablement à l'orée du X^e^ siècle et consignée par un moine bouddhiste familier de Masakado, l'affaire débute par une confuse dispute matrimoniale opposant l'intéressé à son oncle et beau-père Yoshikane, et masquant sans doute des rivalités familiales et domaniales. Au grand dam de ce dernier, le gendre frondeur refuse de gagner la maisonnée de son épouse, au mépris des usages du temps. Le torchon brûle et chaque camp rallie ses partisans, étant entendu que la triviale rivalité recouvre un enjeu autrement plus vaste : déterminer qui va prendre l'ascendant sur le puissant clan Taira. Au commencement de l'année 935, Masakado engage les hostilités dans les provinces côtières du Kantô oriental et sort victorieux des premières escarmouches, à l'issue desquelles il incendie des centaines de résidences adverses. Piqué au vif, le vaincu Yoshikane en appelle à d'autres parents, mais ces renforts ne suffisent pas à vaincre le rebelle, qui disperse ses ennemis à l'automne 936 puis rejoint la capitale, où le régent Fujiwara l'a convoqué afin qu'il rende compte de ses agissements. Si le prévenu s'en tire à bon compte grâce à une opportune amnistie générale, il découvre à son retour que ses adversaires, loin d'avoir désarmé, ont détruit son manoir en Shimôsa.

Souffrant du béribéri et finalement surclassé, Masakado prend un temps le maquis avant de revenir en force durant l'été 937. La querelle a dégénéré en une guerre ouverte qui se livre sur tous les

fronts. C'est ainsi que les ennemis de l'irréductible guerrier, incapables de s'imposer militairement, transposent le conflit sur le terrain politique et en appellent à la cour, où l'entregent dont ils disposent leur garantit l'oreille attentive du Conseil d'État. C'en est trop pour Masakado, qui réfute toute accusation. S'ensuit une nouvelle campagne, sur fond d'échanges épistolaires entre les deux partis et des dignitaires. Sans attendre l'arrivée des enquêteurs dépêchés par la cour et désobéissant aux ordres lui enjoignant d'appréhender un baron cupide, Masakado s'allie au fugitif pour dévaster la région. L'Est tout entier s'embrase.

Après le Shimôsa, le Hitachi tombe, puis le Musashi et le Sagami sont pillés, tandis que Masakado menace le Shimotsuke voisin, où il confisque les sceaux impériaux. Épouvantée, la cour ne sait plus à quel saint se vouer : « Quand le bruit s'était répandu que Masakado s'était emparé des Huit Provinces orientales et qu'il allait lancer une attaque contre la capitale, par ordre intimé à toutes les Montagnes [les monastères], on y avait prononcé des imprécations, mais sans succès apparemment, si bien que la face du Dragon avait perdu toute couleur[15]. » Le Kantô est abandonné à son sort : Masakado n'a plus qu'à le cueillir comme un fruit mûr. Brûlant ses vaisseaux, il se fait proclamer « nouvel empereur » sur la foi de ses faits d'armes, fonde sa propre capitale à Ishii et nomme des gouverneurs. Ce faisant, il se montre résolument avant-gardiste en élargissant considérablement son réseau d'obligés désormais fieffés à travers la plus riche plaine agricole du pays, terroir par ailleurs propice à l'élevage équin, production stratégique s'il en est. Las, cette apothéose constitue aussi le chant du cygne de l'ambitieux, car depuis Heian-Kyô, le jeune empereur Suzaku, souverain légitime, déclare Masakado rebelle au trône – *zoku* – et met sa tête à prix. Le vent vient soudain de tourner. À peine deux mois plus tard, lâché par la plupart des siens auxquels ont été promises de généreuses récompenses, Masakado est tué au combat par un cousin Taira, qui rapporte à la capitale sa tête tranchée conservée dans un baquet de sel. Exposé en guise de mise en garde à l'intention d'éventuels autres fauteurs de troubles et, si l'on en croit la légende, miraculeusement préservé du pourrissement, le trophée regagnera la future baie de Tôkyô par ses propres moyens. Ainsi prend fin

l'itinéraire chaotique du « premier samouraï », qui acquiert d'emblée une dimension mythique. Peu après la mort du flamboyant rebelle, un culte commence à être rendu à son âme défunte, que la croyance populaire change bientôt en *gôryo*, esprit vengeur dont il convient d'apaiser la colère par des rites et offrandes appropriés, puis en *kami*, l'un des innombrables dieux du panthéon japonais[16].

L'insoumission pour tradition

Invariablement présenté comme l'incarnation d'une fidélité aveugle et désintéressée, le guerrier nippon est au contraire guidé par une farouche indépendance. À cent lieues de la discipline collective aujourd'hui reconnue comme un pilier de la société japonaise, le samouraï fait montre dès les premiers chapitres de sa longue épopée d'un indomptable individualisme. Rien n'importe plus que l'honneur et la gloire personnelle, et Taira no Masakado ne fait nullement exception à la règle, lui qui, sous couvert de redresser des torts, sert surtout sa propre ambition. Or, c'est bien ce défi à l'autorité qui lui vaut aujourd'hui encore une forte popularité dans l'est du Honshû. Car son soulèvement révèle au grand jour les défaillances des institutions impériales et leur incapacité à rendre une justice impartiale. Certes, le pouvoir régalien l'emporte en dernière instance, mais au prix d'un expédient peu reluisant. Dépourvu de forces suffisantes, il est en outre contraint de faire appel à des « sabres loués », pour reprendre la formule de Karl Friday.

Le parcours posthume de Masakado n'est pas moins édifiant que celui qu'il aura emprunté de son vivant, en ce qu'il éclaire divers aspects de la récupération de ce mythe fondateur et, à travers lui, l'instrumentalisation de la figure du samouraï. À l'époque Edo, du XVII^e^ au milieu du XIX^e^ siècle, la mémoire du lointain pionnier est honorée. Le peuple admire en lui une manière de Robin des bois aux prises avec un régime corrompu – une vision complètement fantasmée, Masakado et ses sbires s'étant rendus coupables d'autant d'exactions, si ce n'est davantage, que leurs détracteurs. Quant aux guerriers qui tiennent désormais plus que jamais le haut du pavé, ils vénèrent non seulement un précurseur mais aussi et surtout le

champion du Kantô devenu le centre de gravité politique du Japon sous l'égide du shogunat Tokugawa. Avec la chute de ce dernier, la donne change complètement, d'autant que le retour à la prééminence impériale s'accommode mal de ces révérences à un rebelle au trône, la cour réitérant sa sentence.

Or, si ce rappel à l'ordre nouveau impérial a lieu en 1874, cela n'a rien d'un hasard. L'archipel, à peine sorti d'une terrible guerre civile qui a mis aux prises les partisans du *statu quo* à ceux d'une modernisation incarnée par le jeune empereur, traverse en effet une grave crise opposant les déçus de la restauration Meiji, samouraïs spoliés en tête, à un gouvernement oligarchique dont la dérive autoritaire ne cesse de s'accentuer. La révolte gronde et finit même par éclater dans le nord du Kyûshû, avant que Saigô Takamori, le « dernier samouraï », ne prenne à son tour les armes, à son corps défendant, trois ans plus tard. S'il n'est pas encore temps d'aborder le destin singulier de cet autre géant, la disgrâce qui frappe Masakado dans ce contexte tendu, pour n'être qu'un dommage collatéral, revêt également la forme d'un avertissement adressé à des guerriers alors en passe de renouer avec leur tradition d'insubordination. Longtemps tenu pour l'une des plus importantes divinités protectrices d'Edo, le *kami* déchu est bien prié – mais cette fois de quitter le sanctuaire Kanda, où il était célébré et fêté chaque année à l'occasion d'une grande parade s'achevant dans les jardins du château shogunal reconverti en palais impérial. Mais aucun rescrit ni anathème ne parviendra jamais à entamer la ferveur des festivaliers du *Kanda matsuri*[17], qui se pressent toujours par centaines dès les beaux jours revenus[18].

Bien que nul ne puisse nier les idéaux, parfois nobles, auxquels ont prétendu aspirer nombre de membres de la classe militaire, l'exemple de Taira no Masakado et surtout l'estime dont il continue de jouir permettent de nuancer un portrait du samouraï plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. Loin des caricatures comme des apologies, on ne saurait se représenter le guerrier japonais comme un monolithe traversant un millénaire d'histoire sans être la proie de très humaines contradictions. Pour autant, certaines constantes se dégagent, qui ne

renvoient pas toutes à l'image d'un impassible justicier à laquelle l'imaginaire collectif tend à le cantonner. Parmi ces traits distinctifs, une certaine inclination pour l'insoumission semble, contre toute attente, se démarquer, et l'on verra resurgir ce penchant à maintes reprises.

5. Genesie T. Miller, *Taira no Masakado in Premodern Literature of Japan*, Amherst, University of Massachusetts, 2010, p. 8.

6. Paul Varley, *Warriors of Japan as Portrayed in the War Tales*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1994, p. 11.

7. William Wayne Farris, *Heavenly Warriors. The Evolution of Japan's Military, 500-1300*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1995, p. 133.

8. Pierre-François Souyri, *Samouraïs. 1 000 ans d'histoire du Japon*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Nantes, Éditions du château des ducs de Bretagne, 2014, p. 20.

9. Pierre-François Souyri, *Les Guerriers dans la rizière*, Paris, Flammarion, 2017, p. 35.

10. Francine Hérail, « William Wayne Farris, *Heavenly Warriors. The Evolution of Japan's Military, 500-1300* : Compte rendu », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 50e année, no 2, Paris, Armand Colin, 1995, p. 447.

11. Ce terme générique, qui recouvre une kyrielle de tribus issues ou non d'une même souche ethnique, désigne surtout, sous le calame des chroniqueurs, tous les peuples rebelles à l'autorité grandissante de la maison impériale.

12. Iwao Seiichi *et al.* (dir.), *Dictionnaire historique du Japon*, Paris, Maisonneuve & Larose/Tôkyô, Maison franco-japonaise, 2002, p. 2380.

13. *Ibid.*, p. 622.

14. W. W. Farris, *Heavenly Warriors…*, *op. cit.*, p. 140.

15. P.-F. Souyri, *Samouraïs. 1 000 ans d'histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 35.

16. Toshio Kuroda et Allan Grapard, « The World of Spirit Pacification : Issues of State and Religion », *Japanese Journal of Religious Studies*, Nagoya, Nanzan University, 1996, p. 330.

17. Festival célébrant la victoire décisive de Tokugawa Ieyasu, fondateur de la dernière shogunale, à la bataille de Sekigahara en 1600.

18. Minoru Sonoda, « The Traditional Festival in Urban Society », *Japanese Journal of Religious Studies*, Nagoya, Nanzan University, 1975, p. 110.

2

La voie de l'arc et du cheval

Il est dit dans le *Kojiki*, la « Chronique des choses anciennes », que Susanoo, dieu des mers et des tempêtes, pourfendit le serpent à huit têtes et autant de queues qui terrorisait jadis la province d'Izumo[19]. De la dépouille du monstre encore chaude et ruisselante de sang, son bourreau tira une épée au tranchant effilé qu'il offrit en présent à sa sœur bien-aimée, la déesse solaire Amaterasu, aïeule vénérable du premier souverain japonais. La lignée impériale entra ainsi en possession de la lame légendaire, qui compte encore aujourd'hui parmi les trois trésors les plus inestimables de l'empereur avec le miroir et le joyau sacré. L'épée confère force et vaillance à son auguste porteur, dans lequel se conjuguent ainsi au moins deux des trois fonctions sociales fondamentales – militaire et sacerdotale – définies par Georges Dumézil[20]. Car bien davantage encore qu'à la détention du savoir ou à la bienveillance de Dame Nature, le pouvoir est depuis toujours corrélé dans l'archipel à la force des armes. Dès lors, rien d'étonnant à ce que la figure du guerrier s'y soit précocement distinguée, et Karl Friday d'affirmer que « la profession des armes est aussi ancienne que les formes premières de constructions étatiques au Japon. Les chefs locaux qui formèrent les confédérations dont devait émaner le royaume de Yamato à la fin du VI^e^ siècle, puis l'État impérial du siècle suivant, étaient autant des dirigeants religieux que militaires. En effet, la mythologie de la maison impériale est emplie d'images d'armements et de récits de combats[21] ».

Pour autant, le sabre ne s'imposera que tardivement comme l'arme emblématique du samouraï. Durant plus d'un demi-millénaire, du IX^e^ au XV^e^ siècle au bas mot, c'est l'arc qui s'affirme comme l'attribut incontournable du combattant, à telle enseigne que les auteurs du *Heike monogatari* désignent régulièrement ce dernier par

l'euphémisme « celui qui porte l'arc et les flèches ». Rappelons que, contrairement à l'idée reçue, la tradition militaire japonaise n'est pas celle du corps à corps mais du duel à distance : là où l'art de la guerre occidental s'inscrit dès la phalange hoplitique dans la recherche du choc décisif, d'une concentration de la violence dans le temps et l'espace, le guerrier insulaire laisse en effet transparaître ses racines steppiques[22].

À cheval sur les principes

En Asie, la suprématie militaire a longtemps reposé sur la maîtrise de l'archerie équestre. Rompus à cet art, endurcis par de rudes conditions de vie, les peuples issus du nomadisme pastoral ont ainsi représenté depuis la haute Antiquité une menace permanente pour les sociétés sédentaires établies sur les franges cultivables de l'immense prairie centre-asiatique. Bien qu'insulaire, le samouraï a conservé de nombreux traits de cette lointaine matrice continentale. Outre l'arc, arme par excellence de l'élite guerrière nippone qui abandonne à la piétaille les vouges et les hallebardes, celle-ci s'enorgueillit de combattre en selle. Certes, les montures japonaises, qui tiennent également davantage de leurs cousines éloignées mongoles que des imposants destriers européens, affichent de piètres performances. Une reconstitution télévisée, au cours de laquelle un destrier nippon mesurant 1,30 mètre au garrot pour un poids de 350 kilos, soit un gabarit tout à fait comparable à celui correspondant aux squelettes équins exhumés à proximité de Kamakura en 1953, a révélé que l'animal aurait eu le plus grand mal à galoper plus de quelques pas[23]. La pauvre bête – un *Kiso*, race rustique et trapue originaire des Alpes japonaises – portait un cavalier lesté afin de simuler le fardeau d'un combattant en armure. D'autres expériences plus récentes ont toutefois produit des résultats moins sévères, et l'archéologie expérimentale poursuit son œuvre.

Mieux vaut toutefois se garder de tracer des parallèles trop rigides, car l'environnement dans lequel évolue le samouraï est résolument différent de celui qui prévaut dans la steppe. Conceptions politiques et principes tactiques s'en ressentent. Élitaire, la confrontation sur le

champ de bataille insulaire est diamétralement opposée à la chasse à l'homme de grande envergure issue du pastoralisme. Elle oppose plutôt des champions respectueux d'une certaine étiquette qui, après avoir jeté leur défi, s'affrontent en un combat singulier que d'aucuns comparent volontiers à une passe d'armes entre pilotes de chasse, avec ses feintes, ses esquives et ses attaques lancées à plus ou moins longue portée. Le véritable système d'armes formé par le tandem du combattant et de sa monture, plutôt que la discipline et la manœuvre collectives, est au cœur de cette culture militaire[24]. De manière plus générale, une bataille des périodes Heian ou Kamakura précoce se décompose en six phases recensées par le fameux japonologue américain Paul Varley, qui a soigneusement passé au crible les chroniques et contes guerriers[25]. En premier lieu, les hérauts ou capitaines fixent d'un commun accord le lieu et la date de l'affrontement. Le jour venu, les deux armées se rangent en ordre de bataille, puis une flèche sifflante, munie d'une pointe en os creux émettant un son caractéristique, est décochée vers le ciel à l'adresse des *kami*, les divinités japonaises. Celles-ci sont ainsi prises à témoin des hauts faits qui, à n'en pas douter, seront bientôt accomplis sous leur regard impérieux. L'on remarquera que cette relation unissant les dieux à l'archerie montée, qui perdure de nos jours à travers le spectaculaire *yabusame* pratiqué dans les sanctuaires *shintô*, cet animisme autochtone ancestral toujours très vivace, participe également du prestige et de la sacralisation du cavalier-archer dans la culture militaire nippone. Dans un quatrième temps, une volée de projectiles est tirée par chacun des camps. Ce sont les *nagere-ya*, « flèches-pailles », nommées ainsi parce que provenant de tireurs anonymes, fantassins et valets d'armes dont les traits ne portent aucune signature, et dont les victimes ne pourront donc être identifiées. Le métal continue de pleuvoir tandis que les hostilités s'engagent enfin, opposant de petites unités tactiques distinctes – *ikusa* – gravitant autour d'un guerrier de marque juché sur son destrier, et qui a pris soin de défier un champion adverse après avoir décliné son pedigree selon le rituel du *nanori*. L'usage est en effet de se présenter avec force détails, en égrenant soigneusement sa généalogie afin de s'adjuger un adversaire à sa mesure. Le sabre ne

quitte le fourreau qu'en dernier recours, s'il faut croiser le fer à terre, se tirer d'un mauvais pas ou porter l'estocade.

Au-delà des avantages indéniables procurés par la monture, qui n'offre pas tant la mobilité qu'une plate-forme de tir surélevée, le cheval est naturellement un signe de statut social. Comme l'a fort bien souligné l'historien Takahashi Masaaki, posséder et entretenir un tel animal, à plus forte raison sur une terre où le recours à la force de bât comme de traction d'origine humaine demeurera longtemps la règle, nécessite en effet des revenus confortables, qui permettent en outre d'acquérir une coûteuse panoplie, en particulier sa pièce maîtresse reconnaissable entre toutes, l'armure du samouraï.

De laque, de soie et d'acier

Autre héritage partagé avec nombre d'autres glorieuses traditions militaires asiatiques, la cuirasse du combattant japonais épouse une structure lamellaire. Bien que des plaques de métal ajustées puissent jouer le rôle de grèves ou de canons d'avant-bras, l'*ô-yoroi* – « grand harnois » qui apparaît à la période Heian – est d'abord et surtout composé d'une multitude de lamelles de cuir ou de métal[26]. Disposés en couches superposées remarquablement flexibles, ces *kozane* peuvent atteindre les 2 000 pièces dans le cas des armures les plus complexes. L'intégralité de la protection individuelle étant conçue dans l'unique but d'optimiser les performances à l'arc du porteur, l'*ô-yoroi* affecte une forme cubique faisant reposer la majeure partie du poids sur les hanches. En l'absence de bouclier, le buste du cavalier est flanqué de larges épaulières rectangulaires, les *sode*, qui, laissées délibérément libres, se rabattent naturellement sur le dos afin de couvrir les arrières exposés à l'issue du tir. Sous son aspect premier, le heaume caractéristique appelé *kabuto* revêt l'apparence d'une cervelière faite de feuilles métalliques soigneusement rivetées et munie d'une visière. Il est surmonté d'un orifice, *tehen*, dont la fonction était vraisemblablement de laisser flotter un toupet de cheveux, même si son autre nom, *Hachimanza*, renvoie à une mission plus spirituelle d'invocation à Hachiman, déité guerrière et divinité tutélaire de la première maison shogunale. Une troisième vocation de

ce trait exclusif au casque du samouraï serait d'assurer la ventilation du crâne chauffé à blanc. Parfois orné d'antennes dorées, le *kabuto* est prolongé par le *shikoro*, couvre-nuque initialement très large, presque horizontal, et s'évasant au niveau des tempes en sorte d'assurer une parfaite mobilité du cou, vitale pour un combattant opérant à 360 degrés.

L'usage de la laque *urushi*, confectionnée à l'aide de la sève du vernis du Japon, *Toxicodendron vernicifluum*, est attesté dès avant l'ère chrétienne, même si le raffinage de cette résine hautement toxique n'atteint sa pleine maturité que plus tardivement[27]. Ce traitement offre une protection appréciable dans un archipel au taux de précipitations élevé. Malgré la résistance de l'*ô-yoroi* à l'oxydation, l'eau demeure problématique car l'*odoshi*, laçage de soie colorée qui connecte les lamelles entre elles, a une fâcheuse tendance à s'alourdir considérablement sous l'effet de l'humidité. Le plastron, composé de trois plaques articulées assorties d'une quatrième amovible sur le côté gauche, présente une subtile asymétrie. Des deux petites pièces pectorales qui servent à masquer les points d'attache des *sode* tout en corrigeant le défaut latéral de l'armure au moment où l'archer bande son arme, celle de gauche est ainsi toute de métal afin de protéger au mieux le cœur, vulnérable à cet instant précis. Une jupe d'armes, *kusazuri*, recouvre les cuisses, pour une masse totale avoisinant les 30 kilos.

À l'instar de l'armure, l'arc japonais est tout à fait singulier. Comme son cousin anglais fait d'if, il compense par sa taille la faible tension supportable par les matériaux employés : âme en bois de mûrier, santal ou sumac encollée d'une lame de bambou sur la face extérieure puis, à compter du XIII^{e} siècle naissant, d'une seconde tournée vers l'intérieur. Quoique plus efficiente que les formes antérieures, cette structure lamellaire dite *sanmai uchi* et obtenue au moyen de produits végétaux se révélera néanmoins toujours très inférieure aux armes composites renforcées de corne et tendons animaux en usage chez les peuples cavaliers du continent. Avec une anémique cinquantaine de livres de puissance, le *yumi* insulaire ne fait pas le poids face à son redoutable concurrent mongol, comme les samouraïs l'apprendront à leurs dépens lors des tentatives d'invasion lancées par Khoubilai Khan

en 1274 et 1281. Au moins les premiers peuvent-ils compter sur un large éventail de projectiles, depuis les pointes à section carrée destinées à percer l'armure aux traits à fer en forme de feuille voués à déchirer les chairs, en passant par les têtes fourchues, vraisemblablement conçues pour trancher cordages, lanières ou étrivières.

Les historiens ont longtemps tenu pour évident que la forme asymétrique de l'arc japonais, dont la poignée se situe au tiers inférieur d'une arme pouvant dépasser les 2,50 mètres de haut, était une conséquence de son maniement en selle. Or des émissaires chinois revenus de l'archipel au III^e^ siècle, bien avant que la pratique du combat à cheval s'y développe, attestent avoir rencontré des combattants usant d'« arcs de bois présentant une partie inférieure plus courte que la partie supérieure[28] ». L'affaire n'est donc pas tranchée. Il en va de même pour le sabre, qui n'adopte sa forme courbe qu'autour de l'an mille, alors que l'élite équestre domine déjà la scène militaire insulaire depuis deux siècles au moins, preuve qu'aucun lien de causalité ne relie les deux évolutions. L'innovation constituée par le *tachi*, élégant ancêtre du katana dont la courbure améliore les performances de taille en combat monté, n'en est pas moins reconnue unanimement, et cette nouvelle arme devient un compagnon indispensable du guerrier nippon. Aujourd'hui encore, le talent des forgerons japonais des périodes Heian et Kamakura, dont certains secrets sont à jamais perdus, ne souffre guère de rivaux. Et l'on comprend mieux la vénération dont font l'objet les rares lames qui subsistent de ces temps reculés, appréciées à juste titre comme d'authentiques trésors nationaux. Les dignitaires de la dynastie Song ne s'y trompent pas non plus, qui font importer en Chine à grands frais des sabres forgés sur l'archipel au cours de cet « âge d'or[29] ». De prime abord balbutiant, ce commerce prendra une ampleur considérable au XIV^e^ siècle, au point de porter sur des quantités considérables, estimées par Kenichi Yoshimura entre 200 000 et 300 000 lames[30]. À mi-chemin entre le prêtre et l'artisan, le maître armurier nippon doit lui aussi solliciter l'assistance des *kami* avant de se mettre à l'ouvrage. Il s'efforce ensuite de tirer parti d'une matière première ingrate, des sables ferrugineux nécessitant une fastidieuse

réduction en fonte d'acier, avant de se confronter au dilemme qui a de tout temps tourmenté ses confrères de par le monde : trouver le rapport idéal entre acier trempé, dur mais vulnérable à l'impact, et métal ductile, capable d'encaisser l'onde de choc sans rompre. En plus des techniques employées en Europe et au Moyen-Orient, respectivement l'assemblage à chaud d'une âme en acier doux au creux d'une enveloppe plus dure et le feuilletage entre matériaux aux qualités mécaniques complémentaires, les forgerons japonais mettent au point un procédé redoutablement efficace : la trempe sélective. En recouvrant le dos de la lame d'une gangue ignifuge, celle-ci s'épargne le choc thermique qui produit la cristallisation du métal, et conserve donc toute sa souplesse. Ainsi naît le *hamon*, cette délicate ligne de trempe aux ondulations vaporeuses ou aux lignes éthérées, marque distinctive du sabre japonais.

Un rite de violence, de mort et d'honneur

L'arc et le cheval, le sabre et l'armure, autant d'instruments qui identifient le samouraï. Mais au-delà des attributs matériels et insignes de rang que constitue cet arsenal, toute élite militaire se définit principalement par l'adhésion à une éthique commune, gage de reconnaissance mais également garantie qu'à ce périlleux jeu de mort, les règles seront un tant soit peu respectées. Or qu'en est-il de ces supposées lois de la guerre et quel crédit leur accordaient les combattants de métier du haut Moyen Âge ? Pour qualifier ce corpus informel, les sources mentionnent différentes formules, même si les plus représentatives semblent être *kyûba* ou *kyûsen no michi*, « voie de l'arc et du cheval » ou « de la flèche », où s'affirme clairement la centralité de l'archerie équestre. Cette préfiguration, à un stade très embryonnaire, de ce qui deviendra le *bushidô*, met évidemment l'accent sur l'excellence au combat. Les valeurs morales chevaleresques ne sont pas en reste, car encore faut-il vaincre avec panache et dans l'honneur, *meiyo*, si l'on veut s'assurer de passer à la postérité, vœu le plus cher formé par les guerriers. Pour satisfaire à cette exigence, les intéressés ne ménagent pas leur peine, et rivalisent souvent de diligence pour verser le premier sang, à l'image de

Takezaki Suenaga (1246-1314), héros des batailles contre les envahisseurs sino-mongols, qui préfère se jeter dans la mêlée sans attendre des renforts, au risque de voir toute gloire lui échapper[31]. Charité bien ordonnée commençant par soi-même, la bravoure est très loin d'être désintéressée et vise à obtenir, outre la renommée, diverses récompenses en nature – fief, sabre, armure, destrier de prix… – ou en espèces sonnantes et trébuchantes. Aussi la recherche d'un témoin oculaire de bonne foi est-elle d'une importance cruciale, de même que toute coutume permettant de certifier l'identité de l'auteur d'une prouesse martiale. Pour faire bonne mesure, il est également d'usage de trancher la tête d'un ennemi vaincu, preuve tangible de la besogne accomplie. Les *emaki*, rouleaux peints, abondent en représentations de cavaliers arborant le sinistre trophée à leur hanche, ou de fantassins brandissant fièrement une tête tranchée au bout d'une hallebarde.

Le *nanori* procède de la même volonté d'identification et d'appel à témoigner d'un fait d'armes. Le *Heike monogatari*, qui relate la guerre des Genpei à la fin du XIII^e^ siècle, en propose maints exemples, parmi lesquels celui déclamé par un certain Nakayori, venu de la province du Shinano, dans le livre huitième : « Descendant à la neuvième génération du prince du sang Atsumi, second fils du gouverneur de Shinano Nakashigé, voici Shinano no Jirô Kurando Nakayori, dans la vingt-septième année de son âge ! Qu'ils approchent, ceux qui se trouvent dignes de moi ! Ils me trouveront[32] ! » Rien ne permet toutefois d'affirmer avec certitude que cette pratique était systématique. Le rituel paraît en effet se heurter à des obstacles pratiques, le champ de bataille n'étant pas à proprement parler un îlot de calme propice à des échanges verbaux soigneusement réglés. Du reste, en l'absence évidente de preuves archéologiques, les historiens sont contraints de se fier à des sources exclusivement livresques, elles-mêmes issues de traditions orales dont tout le monde s'accorde à reconnaître le caractère majoritairement apocryphe. Or, non seulement les occurrences de *nanori* se multiplient dans le *Dit des Heike* compilé au XIV^e^ siècle, presque deux cents ans après les faits rapportés, mais elles sont nettement plus rares et allusives dans les gestes antérieures[33]. De là à penser que les *biwa hôshi*, ces moines

itinérants aveugles gagnant leur pitance en jouant les trouvères, un luth au bras, se sont autorisés au fil du temps quelque licence poétique, il n'y a qu'un pas. Et quel meilleur moyen de complaire à l'auditoire que de vanter les mérites d'homériques paladins parés de toutes les vertus ? La noblesse d'épée s'étant appliquée à renforcer sa suprématie au cours des siècles suivants, elle avait par ailleurs toutes les raisons de glorifier ses prestigieux devanciers. Quant à la notion d'honneur, gare à l'écueil de l'ethnocentrisme : aux yeux du samouraï, un combat honorable n'implique en effet pas nécessairement une attitude qui trouverait grâce auprès d'un preux chevalier médiéval conditionné par un environnement judéo-chrétien, si tant est que l'un comme l'autre ait jamais cherché à faire preuve d'exemplarité ailleurs que dans l'esprit fécond des chroniqueurs. La pertinence du tableau dépeint par le professeur Eiko Ikegami, qui décrit l'affrontement de guerriers japonais comme « un rite coloré de violence, de mort et d'honneur », interroge[34]. Et l'on serait plutôt enclin à suivre Karl Friday en rappelant qu'au Japon comme en Europe, « les concepts d'honneur et de conduite honorable à la bataille étaient suffisamment flexibles pour permettre à des guerriers victorieux de rationaliser n'importe quel comportement. L'opportunité, l'intérêt personnel, l'espoir d'obtenir un avantage tactique, stratégique et politique se révélaient être des déterminants autrement plus puissants des conventions militaires médiévales que des abstractions tel l'honneur[35] ».

Loin d'être méprisées, la surprise, la ruse ou la perfidie sont des expédients acceptables, voire louables, comme l'illustrent bien des félonies, attaques de nuit ou meurtres, à l'image de ce jeune combattant du quatrième conte extrait du *Konjaku*, qui force l'admiration de ses compagnons après avoir poignardé un adversaire dans son sommeil, au nez et à la barbe des sentinelles[36]. Dès l'origine de sa longue épopée, la figure du samouraï n'a donc cessé d'être idéalisée, à tout le moins présentée sous un jour favorable auprès des guerriers qui aspiraient à voir leurs valeurs reconnues, et dont l'influence grandissait au gré des générations[37]. Dans un premier temps, le phénomène ne relève certes pas d'une démarche

véritablement délibérée se fixant pour objectif de faire éclore une culture propre à cette classe militaire soucieuse de légitimer ses ambitions. Il n'en demeure pas moins vrai que le romantisme dont s'imprègnent les racines littéraires du mythe se muera, un demi-millénaire plus tard, en véritable arme idéologique et redoutable outil d'endoctrinement en faveur du conservatisme aristocratique.

19. *Koijki. Chronique des choses anciennes*, traduit et annoté par Masami et Maryse Shibata, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997, p. 87.

20. Georges Dumézil, *Mythe et épopée. L'idéologie des trois fonctions dans l'épopée des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard, 1968.

21. Karl F. Friday, *Hired Swords. The Rise of Private Warriors Power in Early Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1992, p. 70. Traduction de l'auteur.

22. Victor David Hanson, *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002.

23. Julien Peltier, *Le Sabre et le Typhon. L'Empire mongol à l'assaut du Japon*, Paris, Economica, 2012, p. 91.

24. Karl F. Friday, *Samurai Warfare and the State in Early Medieval Japan*, New York, Routldege, 2004, p. 107.

25. P. Varley, *Warriors of Japan…*, *op. cit.*, p. 26.

26. Ian Bottomley, *Japanese Arms and Armour*, Londres, Royal Armouries Museum, 2017, p. 29.

27. Trevor Absolom, *Samurai Armour*, vol. I : *The Japanese Cuirass*, Oxford, Osprey Publishing, 2017, p. 112.

28. K. F. Friday, *Samurai Warfare…*, *op. cit.*, p. 70.

29. Alan Williams, *Japanese Arms and Armours and Their Differences from European Contemporaries*, Londres, The Wallace Collection, Conservation Department, 2017.

30. Kenichi Yoshimura, *Les Japonais et le Sabre*, Paris, Typografica, 1998, p. 5.

31. *In Little Need of Divine Intervention. Takezaki Suenaga's Scrolls of the Mongol Invasions of Japan*, traduit par Thomas D. Conlan, New York, Cornell University East Asia Series, 2001, p. 64.

32. *Le Dit des Heiké. Cycle épique des Taïra et des Minamoto*, traduit du japonais et présenté par René Sieffert, Lagrasse, Verdier, 2012, p. 549.

33. K. F. Friday, *Samurai Warfare…*, *op. cit.*, p. 144.

34. *The Ethics of War in Asian Civilizations. A Comparative Perspective*, sous la direction de Torkel Brekke, Routledge, New York, 2006, p. 167.

35. K. F. Friday, *Samurai Warfare…*, *op. cit.*, p. 138. Traduction de l'auteur.

36. William Ritchie Wilson, *The Way of the Bow and Arrow. The Japanese Warrior in Konjaku Monogatari*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 1973, p. 188.

37. David Adam Coldren, *Literature of Bushidô. Loyalty, Honorable Death, and the Evolution of the Samurai Ideal*, Bowling Green (Ohio), Bowling Green State University, 2014, p. 4.

3

Plutôt loup que berger

« Équarrisseurs », « barbares terrifiants », « gens terribles », de qui peut-on bien brosser un portrait si peu aimable[38] ? Si les chroniques résonnent de la clameur des combats et du cri de guerre des champions cuirassés, elles sont aussi hantées par la terreur muette que les samouraïs inspirent aux courtisans et aristocrates raffinés. Ces derniers n'ont pas de mots assez durs pour condamner les exactions auxquelles se livrent ceux qui leur apparaissent comme des bêtes féroces. À titre d'exemple, l'auteur anonyme du *Shômonki* décrit Masakado en ces termes : « Il vouait sa vie à la sauvagerie et à la violence, se livrant constamment à la guerre[39]. »

Car cette idéalisation dont font l'objet les héros des épopées ne vaut que pour leurs pairs, certainement pas pour la haute noblesse, assurément moins encore pour la paysannerie et le menu peuple, éternel abonné absent des récits. Les exégètes des anciennes gestes épiques reconnaissent la piètre estime dans laquelle sont tenus les guerriers, perçus au mieux comme des brutes écervelées indignes de la moindre considération, au pire comme de véritables fauves assoiffés de sang. L'historien Shinichi Saeki relève d'ailleurs que les samouraïs sont fréquemment assimilés, dans le *Dit des Heike*, à des *Ebisu* ou *Emishi*, voire aux Xiongnu, un peuple nomade originaire des steppes de Haute Asie qui avait mis la Chine septentrionale en coupe réglée durant les premiers siècles de notre ère, autant d'appellations qui ont en commun d'évoquer des barbares, terme à comprendre ici selon son acception chinoise, assez comparable à celle en vigueur sous l'Antiquité gréco-latine[40]. À l'instar de la galaxie des cités-États helléniques ou de Rome, le bien nommé « royaume du Milieu » se conçoit en effet comme le phare de la civilisation, le berceau des Han, mot qui désigne à la fois l'ethnie majoritaire et l'être humain. Autour

de ce noyau s'agrègent, en cercles concentriques, différents degrés d'humanité jusqu'aux marges de la barbarie, où les guerriers sont occupés à ferrailler afin d'étendre le territoire de l'empire. Cet éloignement géographique et culturel participe de la définition d'une altérité radicale, teintée de crainte. Pour autant, cette perception ne saurait expliquer totalement la sévérité des chroniqueurs, alors même que les samouraïs se sont loyalement dévoués au service de leurs opulents patrons de la cour impériale durant des siècles, fût-ce en servant du même coup leurs propres intérêts. Pour la comprendre, il convient de s'immerger dans l'univers mental, philosophique et spirituel des couches sociales supérieures de la période Heian.

À la croisée des regards désapprobateurs

Au terme de trois siècles durant lesquels le Japon s'était placé à l'école de la Chine, empruntant à la grande puissance tutélaire sa savante écriture, ses principes d'organisation étatique, sa foi bouddhique et jusqu'à ses tenues vestimentaires, voici que l'archipel prétend au IX^e^ siècle affirmer son émancipation de la tutelle continentale. En se proclamant empereur, le monarque insulaire envoie un message diplomatique : la suzeraineté absolue du Fils du Ciel n'est plus reconnue par le pays de Wa, ce lointain chapelet d'îles regardé avec une certaine condescendance par la cour des Tang, qui sert pourtant de modèle aux élites japonaises. Si le jeune empire entend désormais faire jeu égal avec la Chine, il y a encore loin de la coupe aux lèvres. Et malgré leur ascension, les professionnels de la guerre demeurent méprisés. Il est vrai qu'aux yeux de la haute aristocratie, ils conjuguent des défauts rédhibitoires. Tout d'abord, à la différence de l'Europe féodale où la noblesse d'épée détient les rênes du pouvoir, la classe militaire entretient ici une relation de subordination avec la cour impériale et son administration civile[41]. Dans ce monde empreint de culture classique chinoise, la connaissance des arts et lettres l'emporte sur tout autre talent, et les écoles de pensée confucéenne et légiste constituent une influence majeure. Or celles-ci organisent la société de manière strictement hiérarchisée d'après la doctrine dite « des Quatre Occupations », en

réalité des professions – *simin* –, qui ne fait pas la part belle à la fonction combattante. Dominé par une classe dirigeante lettrée, le corps social se décompose ensuite en strates superposées, parmi lesquelles les paysans, capables de subvenir aux besoins nourriciers de la collectivité, occupent le deuxième rang. Puis viennent les artisans, pourvoyeurs de biens manufacturés, et les marchands, qui ne font que monnayer le fruit du labeur d'un tiers[42]. Quoique autorités politique et militaire aient eu tendance à se confondre sous les premières dynasties belliqueuses – Qin et Han, qui unifient sous leur bannière les Royaumes Combattants –, l'avènement sous les Sui, à l'orée du VII^e^ siècle, du mandarinat, haute fonction publique recrutée sur concours d'État, relègue les guerriers hors des catégories traditionnelles, marginalisant considérablement cette activité. Hormis quelques exceptions chez les capitaines de haut rang capables de faire preuve d'une certaine éducation, le soldat surnage au-dessus de la lie de l'humanité, valant à peine mieux que le saltimbanque ou le criminel. Pour ne rien arranger, le samouraï risque fort de se débattre dans d'insolubles conflits de loyauté contrevenant à l'un des principes cardinaux du confucianisme, la piété filiale, si les circonstances devaient par malheur le contraindre au choix cornélien d'avoir à arbitrer entre la vie de son père et celle de son seigneur[43]. À cet ostracisme social s'ajoute une double transgression capitale. De par la nature même de la carrière qu'il a embrassée, le combattant est amené à côtoyer le sang et la mort, impuretés rituelles dans la religion autochtone *shintô*[44]. Pire que commettre un péché, une faute d'ordre moral, il s'entache d'une souillure indélébile. Aussi était-il attendu d'un général regagnant la capitale pour y faire son rapport qu'il se purifie soigneusement au préalable. La hantise de la contamination était réelle, et probablement disproportionnée à l'époque Heian, peut-être au point d'avoir aveuglé le souverain et sa cour quant aux profondes mutations alors à l'œuvre. Abe Shikara, enseignant à l'université de San Francisco, va jusqu'à avancer que ce souci de dissocier le pouvoir palatial d'un bras armé jugé impur – la cour ayant renoncé à exercer tout contrôle direct sur les opérations – devait participer à l'irrépressible ascension de la caste militaire en lui laissant les coudées franches[45].

Le samouraï, qui fait profession d'ôter la vie, viole du reste l'interdit suprême du bouddhisme, même si les puissantes congrégations auront tôt fait de transiger elles-mêmes afin de lever des milices capables de défendre leurs exemptions fiscales les armes à la main… Avec la montée en puissance des guerriers et le bouleversement des rapports de force, la situation devait cependant considérablement évoluer. Jouissant d'une popularité grandissante auprès des élites shogunales, le courant néoconfucianiste, né sous la Chine des Song au tournant du premier millénaire, était appelé à devenir le socle de l'idéologie d'État à compter du XVII[e] siècle. Quant au *shintô*, *via* le culte de Hachiman institutionnalisé dès l'accession au pouvoir des Minamoto au crépuscule du XII[e] siècle, il participerait à l'intégration du système de valeurs de la classe combattante dans celui de la maison impériale, aux ordres d'un monarque également placé au sommet de la pyramide cléricale et de mieux en mieux disposé, par la force des choses, à l'égard du régime militaire émergeant. L'importance jamais démentie et la pérennité des cérémonies recourant au *yabusame*, le tir à l'arc monté, notamment dans l'enceinte des sanctuaires de Kamakura, atteste de cette réconciliation définitive[46].

Le bouddhisme aussi, par l'entremise de Nichiren (1222-1282), père de l'école dite « du Lotus », finirait par trouver une voie opportuniste vers la concorde, et le grand réformateur et théologien d'affirmer, dans une argutie n'ayant rien à envier aux bulles papales ouvrant aux croisés la voie du salut, que « le soutra du Nirvana dit que ceux qui entendent préserver la religion véritable devraient respecter les cinq préceptes proscrivant le meurtre, le vol, l'adultère, le mensonge et la boisson, veiller à leur conduite et ne pas porter l'épée. Mais il dit aussi que ceux qui observent les cinq préceptes ne peuvent être appelés membres du Grand Véhicule. Protéger la vraie foi, même en dehors des cinq préceptes, est appelé le Grand Véhicule. En sorte que les Protecteurs de la Religion devraient porter des armes. Et même ainsi, j'appelle cela observer les préceptes[47] ».

Un mâle nécessaire

Il va sans dire que le tableau gagne à être nuancé, le point de vue des témoins étant évidemment susceptible de varier en fonction du personnage ainsi que de la distance physique, et par conséquent symbolique, séparant ce dernier des cercles du pouvoir. Tandis qu'un sentiment d'appartenance communautaire commence seulement à émerger, les grands chefs militaires établis à Kyôto ou fréquentant assidûment les fastes de la capitale se sentent vraisemblablement certaines affinités avec leurs influents bienfaiteurs, qui ne s'interdisent pas un éloge en retour. *Le Dit de Hôgen* présente ainsi Minamoto no Tametomo, vaillant défenseur du palais impérial en 1156, en des termes pour le moins élogieux : « Beauté, prestance, détermination, tout en lui paraissait excellent[48]. » Plus souvent, ce sont les valeurs et qualités considérées comme relevant de la sphère masculine – frugalité, pugnacité, maîtrise de soi et naturellement bravoure au combat – qui sont exaltées, manière de souligner en creux les talents et vertus dont la noblesse de cour s'estime dépositaire.

Taciturne, avare de paroles, le guerrier est homme d'action avant tout, à l'image de Yorinobu et de son fils Yoriyoshi, qui s'élancent en pleine nuit, sans mot dire, à la poursuite du voleur de chevaux ayant dérobé leur récente acquisition. Bandant son arc avant même d'en avoir reçu l'ordre, le jeune archer abat sa cible et s'en retourne chez lui la bride de la monture volée à la main, sans que son orgueilleux géniteur daigne se fendre d'un commentaire bienveillant. Et le narrateur du *Konjaku*, approuvant à l'évidence la noblesse d'une telle conduite, de conclure : « Telle est clairement la façon de penser de gens extraordinaires, et l'on raconte cette histoire afin de montrer quel est l'état d'esprit d'un guerrier[49]. » Le contraste est également saisissant avec les mœurs et préoccupations des femmes, concubines et courtisanes, en ces temps où elles jouent un rôle majeur sur la scène littéraire. Là encore, toutefois, les exceptions à la règle ne manquent pas. Témoin ce passage du *Heike monogatari*, qui compte parmi les plus célèbres et commentés, où l'on voit le fruste Kumagai se lamenter sur la dépouille d'Atsumori, juvénile combattant et flûtiste émérite à jamais réduit au silence par ses mains. En proie au remords, le vainqueur regrette amèrement d'être né au sein d'une famille de guerriers, et jure de se racheter en rejoignant les ordres.

Épouvantail ou repoussoir, nul ne saurait toutefois remettre en cause les compétences militaires du guerrier, mises à profit par le souverain. Peut-être est-ce cette vocation utilitaire, ce mal nécessaire afin d'assurer la sécurité à la cour comme dans les provinces qui caractérise le mieux le regard porté sur les samouraïs par leurs contemporains au cours de la période Heian finissante. En témoigne la fréquence d'utilisation du terme *tsuwamono*, qui désigne étymologiquement une arme, dans le *Shômonki*[50]. Faut-il y lire une manière de renvoyer le professionnel de la guerre à son seul et dégradant sacerdoce, niant du même coup son humanité, à tout le moins contestée ? L'auteur du *Tsurezuregusa*, les « Heures oisives » pourtant couchées sur le papier au XIII^e^ siècle, n'en pense pas moins lorsqu'il confie qu'il s'agit là d'un « [mode de vie] plus proche de celui des bêtes et qu'on [n']a point de profit à goûter[51] ». On voit combien le chemin qui conduira à ériger le guerrier en modèle est encore long à parcourir.

Qu'ils inspirent la crainte, le dégoût ou l'admiration, les samouraïs font naître des sentiments mitigés, un curieux mélange à la saveur douce-amère. Cette ambivalence nourrit en réaction une rancœur de la part des membres de la petite noblesse d'épée en gestation, l'impression qu'ils sont victimes d'un mauvais procès, d'autant plus injuste qu'ils estiment mettre leur vie en péril pour faire triompher la volonté impériale et garantir la paix civile. Qu'importe, l'heure viendra bientôt de vider cette querelle, car les temps changent. L'abbé Jien le pressent bien qui écrit en 1220 que vient de débuter *musha no yo*, « l'âge des guerriers[52] ». Il faut dire qu'entre-temps, deux événements d'une portée historique singulière se sont produits : la guerre des Genpei puis l'instauration de la première dynastie shogunale.

38. P.-F. Souyri, *Les Guerriers dans la rizière*, *op. cit.*, p. 53.
39. P. Varley, *Warriors of Japan…*, *op. cit.*, p. 13. Traduction de l'auteur.
40. Saeki Shinichi et Pierre-François Souyri, *Samouraïs*, Paris, Arkhê, 2017, p. 29.
41. Eiko Ikegami, *Shame and the Samurai. Institutions, Trustworthiness, and Autonomy in the Elite Culture*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003, p. 1360.
42. Kai Vogelsang, *Chinese « Society ». History of a Troublesome Concept*, Hambourg, Universität Hamburg, Oriens Extremus, Asien-Afrika-Institut, 2012, p. 156.
43. Catharina Bloomberg, *The Heart of the Warrior. Origins and Religious Background of the Samurai System in Feudal Japan*, Richmond, Japan Library, p. 22.
44. Bernard Bernier, *Divination et contact avec les esprits au Japon. Influences du shintô, du bouddhisme et du taoïsme*, Laval, Université de Laval, Anthropologie et Société, 2018, p. 292.
45. Chikara Abe, *Impurity and Death. A Japanese Perspective*, Dissertation, Parkland College, 2003, p. 64.
46. Morgaine Theresa Wood, *Mounted Archery in Japan. Yabusame and the Modern Setting*, Oslo, University of Oslo, Department of Culture Studies and Oriental Languages, 2015, p. 10.
47. Thomas Cleary, *Samurai Wisdom. Lessons from Japan's Warrior Culture : Five Classics Texts on Bushidô*, Clarendon, Tuttle, 2011, p. 20. Traduction de l'auteur.
48. P.-F. Souyri, *Les Guerriers dans la rizière*, *op. cit.*, p. 55.
49. William Scott Wilson, *Ideals of the Samurai. Writings of Japanese Warriors*, Santa Clarita, Black Belt, 1982, p. 25.
50. P. Varley, *Warriors of Japan…*, *op. cit.*, p. 12.
51. P.-F. Souyri, *Les Guerriers dans la rizière*, *op. cit.*, p. 77.
52. Pierre-François Souyri, *Le Monde à l'envers. La dynamique de la société médiévale*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1998, p. 14.

4

Un conflit fondateur

Le visage glacé d'effroi de l'enfant s'abîme dans les flots sombres du détroit de Shimonoseki. Au diable la défaite, qu'importe la chute du glorieux clan Taira, le jeune empereur ne tombera pas aux mains des Minamoto honnis. La grand-mère enlace de ses bras noueux le garçonnet de 6 ans, tandis que l'eau s'engouffre à travers les plis de l'ample kimono, engloutissant la vieille femme et son petit-fils dans une gerbe d'écume. Ainsi disparaît Antoku, 81e souverain de l'empire du Japon, en cette journée de printemps. La bataille navale de Dan-no-Ura, livrée le 25 avril 1185 dans les eaux séparant Honshû, la principale île de l'archipel, et Kyûshû, plus méridionale, marque le dénouement de la guerre des Genpei, le conflit qui avait déchiré le pays depuis cinq longues années. La puissance déchue de la maison Taira, dont on disait pourtant du défunt suzerain qu'il n'était « sous le ciel ni arbre ni herbe qui devant lui ne plie », n'aura pas résisté au redoutable tandem formé par les demi-frères Yoritomo et Yoshitsune[53]. Le flair politique, l'opiniâtreté de l'aîné associés au charisme et aux talents militaires du cadet leur auront finalement permis de remporter ce bras de fer que les Minamoto avaient longtemps cru perdu. Et pour éviter de subir le même sort que leurs malheureux prédécesseurs, les vainqueurs vont s'assurer que rien ne soit plus jamais comme avant, en établissant un régime aux mains des guerriers, vassaux d'un chef suprême en la personne du *shôgun*. Bon gré mal gré et en dépit de fréquents revers de fortune et avanies, ce gouvernement par délégation se maintiendra durant près de sept siècles.

Une « Iliade *japonaise* »

Il est dans l'histoire du Japon une inexpiable rivalité ponctuée d'innombrables coups de théâtre et culminant en apogée tragique qui évoque irrésistiblement la guerre de Troie et ses héros immortels. Tout comme le conflit qui vit s'affronter Achille, Hector et Ulysse sous les murs inexpugnables de la cité d'Asie Mineure, la guerre des Genpei constitue une source inépuisable de faits d'armes glorifiés par des générations d'artistes et de dramaturges. Et l'on ne s'étonnera donc guère de relever les parentés entre l'*Iliade* et le *Heike monogatari*, le « Dit des Heiké », classé au patrimoine mondial de l'Unesco, lesquelles vont bien au-delà de la seule appartenance au même genre épique. Bien que la genèse de l'antagonisme entre les clans Taira et Minamoto – désignés dans les chroniques sous les noms de Genji et Heiké selon la lecture classique des *kanji* – remonte au temps de Masakado, auquel Tsunemoto, fondateur du lignage Minamoto, s'était déjà heurté, la lutte ne devient impitoyable qu'à l'orée du XII^e^ siècle. Sous l'égide de leurs chefs successifs, qui se sont immiscés dans les intrigues de la cour impériale et s'y sont rendus incontournables, les deux factions se liguent d'abord afin d'évincer l'influente maison Fujiwara. La période est alors aux pactes de circonstance et, comme entre Grecs et Troyens, les alliances matrimoniales ne sont pas rares. Au Japon cependant, point de belle Hélène pour faire chavirer les cœurs ! Ce n'est pas une querelle conjugale qui met le feu aux poudres, mais l'âpre compétition pour placer le *Tennô*, « roi sous le ciel », sous la coupe d'un clan guerrier, d'autant moins aisée que le souverain en titre n'est bien souvent lui-même que le pantin de l'empereur retiré, prédécesseur et en règle générale géniteur du titulaire, tirant les ficelles depuis le monastère où il prétend avoir renoncé à la vie séculière, selon le principe dit de l'Insei, la « loi du cloître » en vigueur sous les ères Nara et Heian. À ce jeu de dupes, les Taira se révèlent bien plus habiles que leurs adversaires Minamoto, dont la tentative de coup d'État échoue à l'hiver 1160. Kiyomori, le suzerain du parti vainqueur, purge la capitale de ses opposants, avant de s'emparer du pouvoir. S'il va présider aux destinées du pays durant plus de deux décennies, sa compassion va néanmoins le perdre. Peut-être pris de pitié, le seigneur des Taira a en effet épargné les plus jeunes fils de son rival, Yoritomo (1147-1199) et Yoshitsune (1159-1189). Une

vingtaine d'années plus tard, les demi-frères sortent de l'ombre puis se rencontrent enfin. L'heure de la vengeance a sonné ! Voilà pour planter le décor romanesque, mais en 1180, tandis que les nuées s'amoncellent, ce sont des raisons autrement plus concrètes qui cristallisent l'hostilité à l'égard des Taira.

Au commencement de l'année, Kiyomori franchit un pas décisif en instaurant un empire commercial maritime à sa main. Il décrète le transfert de la capitale à Fukuhara, son fief portuaire non loin de l'actuelle Kobé, depuis lequel il gouverne ses *bushidan* ainsi qu'un réseau de comptoirs émaillant les rivages de la mer Intérieure qui prospèrent grâce aux lucratifs échanges marchands avec la Chine des Song. Si ce projet démontre que les velléités centrifuges qui conduiront les Minamoto à fonder un régime militaire à Kamakura n'étaient pas l'apanage de ces derniers, il suscite surtout l'ire de tous ceux qui n'ont aucun intérêt à abandonner Heian-Kyô. L'entreprise marque enfin à la fois l'acmé et le début de la fin du pouvoir des Taira[54]. Une vaste coalition se forme ainsi autour de l'empereur retiré, Go-Shirakawa, emprisonné à la suite d'un soulèvement avorté contre la mainmise de Kiyomori. Conduite par Mochihito, le fils aîné de l'intéressé écarté de la succession au profit de son neveu – le tout jeune Antoku, par ailleurs petit-fils de Kiyomori –, la fronde rassemble, outre les Minamoto, les Fujiwara en quête de revanche et les puissantes congrégations religieuses dont les monastères cernent la ville, et qui placent leurs milices au service de la rébellion[55].

Le conflit éclate au tournant de l'été 1180, au lendemain de l'annonce du déménagement de la capitale. Les Minamoto, qui ont pris les armes aux côtés des moines-soldats, sont cependant étrillés le 23 juin au pont d'Uji. Mochihito parvient à s'enfuir, mais il est rapidement rattrapé et tué, et si Yoritomo reprend le flambeau, il essuie lui aussi une défaite en septembre, qui le contraint à se retrancher dans le Kantô, où les Minamoto ont capté à leur profit puis renforcé l'ancienne vassalité fondée par Masakado deux siècles auparavant.

Yoritomo installe son quartier général à Kamakura, bourgade côtière située à une soixantaine de kilomètres au sud de la future Tôkyô. Le site, promis à un brillant avenir, accueille désormais le *Bakufu*,

« gouvernement sous la tenture », nommé ainsi par les historiens en référence à l'existence spartiate que les guerriers s'enorgueillissent de mener, par opposition avec le confort de la capitale. Cette prétendue vie de plaisirs à laquelle sont renvoyés leurs adversaires, dont les qualités martiales se seraient nécessairement érodées au contact de mœurs trop raffinées, est un thème artificiellement monté en épingle pour dénoncer la brutalité des Minamoto et souligner leur supériorité militaire. Reste que les deux clans ont davantage de points communs que de dissemblances. Comme les deux faces d'une même médaille, ils sont unis en particulier par des liens de consanguinité à force de mariages arrangés et de convergences d'intérêts. Le parallélisme entre les deux maisons rivales trouve un écho jusque dans les œuvres littéraires que leur antagonisme a inspirées, aussi bien dans l'héroïsation des protagonistes que dans la dénonciation des horreurs de la guerre, au point d'évoquer là encore les récits homériques aux accents de tragédie. Sous leur heaume de bronze ou leur casque d'acier, champions antiques et médiévaux, s'ils aiment à louer leurs hauts faits, savent également maudire les dieux, se lamenter sur la vanité de leur destin ou le trépas de leurs frères d'armes[56]. En fait de clans, les belligérants de la guerre des Genpei divergent par ailleurs considérablement des organisations féodales qui connaîtront leur heure de gloire à la période Sengoku, trois siècles plus tard. En ce XII^{e} siècle finissant, il s'agit plutôt de coteries aux contours sans cesse mouvants au gré des félonies et des revers, et qui n'obéissent pas à une stricte chaîne de commandement. Kiyomori lui-même en fournit un exemple éclairant puisqu'il est issu d'une branche collatérale mineure des Taira, de même que Yoshinaka dans le camp adverse. Ce cousin de Yoritomo, auquel il dispute l'autorité sur la confédération Minamoto, s'illustre au col de Kurikara le 2 juin 1183 en écrasant une forte armée Taira – d'aucuns ont avancé le nombre de 40 000 combattants contre 5 000 Minamoto, soit huit contre un –, avant de s'emparer de Heian. C'est toutefois bel et bien Yoritomo qui, après être parvenu à rallier sous sa bannière tout l'est de Honshû, entreprend de radicaliser le conflit en opérant une montée aux extrêmes.

Yoritomo change les règles du jeu

Le maître des Minamoto, emboîtant le pas à Masakado, fait à l'été 1181 une offre de partition du pays, qui se voit opposer une fin de non-recevoir malgré la disparition de Kiyomori, emporté par la maladie en mars. Les récoltes calamiteuses des deux saisons suivantes limitent néanmoins l'envergure des opérations militaires, des difficultés de ravitaillement qui pèsent lourdement sur l'échec de Yoshinaka à tenir la capitale, d'où il est chassé, avant d'être tué par les demi-frères à l'orée de l'année 1184. Débarrassé de son principal concurrent, Yoritomo peut reprendre la lutte contre ses ennemis jurés, et s'engage cette fois dans une véritable campagne d'anéantissement, menée sur le terrain par Yoshitsune. Ce dernier déloge d'abord les Taira de leur place forte d'Ichi-no-Tani, où le jeune capitaine accomplit en mars 1184 l'une de ses plus fameuses prouesses, avant de traquer à l'hiver 1185 ses adversaires jusque sur l'îlot de Yashima, au large de Shikoku, où les fugitifs se sont retranchés. Vaincus une fois encore, les Taira font retraite vers l'ouest, talonnés par les troupes de Yoshitsune bien décidé à en finir une fois pour toutes. C'est chose faite à Dan-no-Ura en avril, lorsque les Minamoto, enhardis par cette série de succès, osent défier l'ennemi sur la mer, chasse gardée des Taira. Au terme d'une première manche indécise, la trahison d'un capitaine fait basculer le sort en faveur des premiers, qui remportent une victoire totale. Le glorieux clan Taira n'est plus.

Le triomphe de Yoshitsune sera néanmoins de courte durée. Si l'invincible capitaine est comblé de faveurs par l'empereur retiré Go-Shirakawa, qui compte bien en faire son champion, la popularité dont jouit le vainqueur des Taira n'est pas du goût de son ambitieux aîné. La défiance grandit entre les frères, attisée par la cour qui entend jouer l'un contre l'autre afin de conserver son pouvoir. Yoritomo a cependant un coup d'avance. Après avoir confisqué les domaines impériaux dans le Kantô, il s'assure la loyauté des guerriers en faisant main basse sur les anciennes baronnies des vaincus, puis lance ses limiers aux trousses de son cadet disgracié. Le chasseur est désormais la proie. Yoshitsune trouve refuge dans le Tôhoku, la partie septentrionale du Honshû, auprès des influents Fujiwara du Nord, qui

finissent pourtant par trahir leur hôte devenu encombrant. Encerclé avec ses derniers compagnons d'armes, le héros succombe sur les berges de la rivière Koromo le 15 juin 1189. À en croire la chronique, ses ultimes paroles sont pour le colosse Benkei, son fidèle lieutenant, qui lui désobéira malgré tout en se faisant tuer sur place : « Ma chance a tourné. Demain sera mon dernier jour. Prends ma tête et porte-la jusqu'au Kantô. Lorsque tu auras été récompensé pour ta peine, accomplis ton devoir et prie pour mon salut dans l'au-delà[57]. »

Seul en lice, Minamoto no Yoritomo se voit conférer en 1192 la charge de *shôgun*, chef suprême de la classe combattante. Devenu obsolète à la suite de la soumission ou de l'élimination des *Emishi*, le titre était tombé en désuétude jusqu'à ce que l'empereur – ironie du sort ! – le décerne en 1184 à Yoshinaka, le candidat malheureux à la suzeraineté sur la maison Minamoto. C'est cependant Yoritomo qui attribue au shogunat un caractère héréditaire, rompant en cela comme en d'autres domaines avec les usages qui avaient prévalu à la période Heian. Par ce geste, le fraîchement émoulu *shôgun* envoie à la haute administration un message limpide : il faudra dorénavant compter avec un pouvoir des guerriers émancipés. À la différence des Taira, qui avaient parfaitement assimilé les règles du jeu conçu par leurs devanciers en se rapprochant physiquement du prince qu'ils avaient marié à une impériale épouse issue de leur sang, les Minamoto rebattent complètement les cartes. Non content de concurrencer l'autorité de la capitale, Kamakura vampirise également les échelons régionaux et locaux. En effet, dans les provinces, Yoritomo nomme, aux côtés des gouverneurs civils, en qualité de baillis, ses affidés qui ne rendent des comptes qu'à leur seigneur.

Si le premier potentat de la lignée Yoritomo sait se montrer disruptif avant la lettre en manipulant à sa guise des institutions préexistantes, l'instrumentalisation de la phraséologie du pouvoir n'est pas toujours de son fait. En témoigne le glissement sémantique opéré par le terme *Bakufu*. D'origine chinoise, peu usité avant l'époque Edo, il désigne initialement aussi bien le commandant en chef que sa résidence, par métonymie. Benjamin Wai-Ming Ng a exploré l'étymologie de ce vocable, dont la validité n'est pour ainsi dire jamais interrogée. Il précise que « le *Bakufu* de Kamakura, celui de Muromachi et d'Edo

n'usaient jamais de ce terme pour s'identifier eux-mêmes ou leur politique. La signification de *Bakufu* ne fut jamais établie durant les périodes médiévale et prémoderne. […] La définition moderne du *Bakufu*, entendu comme un gouvernement central dirigé par le *shôgun*, ne devint la norme que durant les dernières décennies du régime Tokugawa et l'ère Meiji (1868-1912)[58] ». Or cette résurgence tardive n'a bien entendu rien d'innocent : au milieu du XIX^e^ siècle, tandis que le Japon fait face à une menace existentielle avec la rupture de l'isolationnisme due à l'irruption des grandes puissances colonialistes, détracteurs comme thuriféraires du shogunat affaibli popularisent opportunément le terme, qui pour rappeler le pouvoir militaire à ses devoirs originels, qui pour souligner sa faillite. Bien davantage encore qu'une terminologie méconnue du profane, c'est la parenté supposée entre la féodalité japonaise alors naissante et sa lointaine contemporaine européenne qui va faire l'objet d'une véritable récupération au service d'une lecture idéologique. Le cousinage entre le chevalier médiéval et le samouraï, qui atteint sa pleine maturité à la période Kamakura, est devenu un tel lieu commun qu'on a peine à imaginer à quel point celui-ci recèle de nombreux écueils.

Comparaison n'est pas raison

« Le Japon, avec son organisation purement féodale et sa petite culture, offre donc, à beaucoup d'égards, une vision plus fidèle du Moyen Âge européen que nos livres d'histoire », écrit Karl Marx dans son maître ouvrage, *Le Capital*, au chapitre qu'il consacre à l'expropriation des populations rurales[59]. La citation, maintes fois reprise, a fait couler beaucoup d'encre, et atteste du sentiment de familiarité éprouvé par les philosophes issus du Vieux Monde, qui redécouvrent l'archipel à compter des années 1860. S'il faudra attendre un siècle et l'après-guerre pour voir cette première impression se dissiper définitivement grâce aux travaux de chercheurs enfin affranchis des carcans de l'histoire officielle, le comparatisme est la règle sous les ères Meiji et Taishô. Le temps est aux grandes idéologies, qui contaminent le débat d'idées en occultant trop souvent

les interrogations légitimes autour des concepts employés. Que recouvrent en effet les termes « chevalerie », « féodalisme » ou « noblesse » d'un bout à l'autre d'un monde eurasiatique traversé de multiples influences intellectuelles ? Pour ne rien arranger, l'émergence d'États-nations forts coïncide avec l'écriture du « roman national », un récit qui, sous prétexte de s'adresser au plus grand nombre, simplifie à outrance les mécanismes et célèbre, au travers de figures héroïques, les couches sociales supérieures. Rien d'étonnant à ce que l'analogie entre chevalier et samouraï soit alors revendiquée comme le trait d'union idéal entre un Extrême-Orient perçu comme arriéré, au sein duquel le Japon tend à se distinguer, et l'Occident qui se conçoit en fer de lance de la modernité.

La « féodalité » japonaise va ainsi faire office de martingale, en ce qu'elle corrobore les thèses les plus contradictoires et sert les intérêts les plus divergents, confortant les penseurs européens et japonais dans leurs interprétations. Si les historiens marxistes la considèrent comme un passage obligé sur le chemin de l'édification d'une économie capitaliste, les théoriciens nativistes ou nationalistes ne sont pas en reste. Ces derniers y trouvent en effet leur compte et soulignent que le long épisode féodal participe de l'unicité nippone. Il constitue le fondement d'une « exception culturelle » japonaise qui prédisposerait l'archipel à accomplir son *aggiornamento* avec plus d'efficience et de discernement que ses voisins, tout en préservant ses valeurs propres, justement héritées en partie du *bushidô*. De là à invoquer cette singularité pour justifier des ambitions impérialistes, il n'y a qu'un pas, qui sera vite franchi au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Au terme d'une brève éclipse, le samouraï et le modèle de société qu'il incarne, revenus en grâce, sont ainsi unanimement reconnus comme l'un des socles sur lesquels s'est bâtie la réussite insolente de l'entreprise de modernisation insulaire, eût-elle été obtenue au prix d'une guerre civile larvée et de réformes particulièrement brutales.

L'Amérique a beau avoir été la première à tordre le bras au *Bakufu* en contraignant le régime à rouvrir les portes du pays, ce sont bien les puissances globales du moment, Royaume-Uni, France et Prusse en tête, qui occupent le devant de la scène. Aussi, lorsque contre toute attente le Japon remporte ses premiers succès diplomatiques puis

militaires, notamment contre la Russie en 1905, à la stupeur du monde entier, l'explication est toute trouvée : plutôt que de chercher des causes pourtant patentes dans les déficiences de l'amirauté russe, des voix s'élèvent dans l'archipel comme ailleurs pour rappeler que l'empire du Soleil levant est, somme toute, une manière d'Occident qui s'ignore enfin entré à l'école de l'Europe. Pour reprendre la formule de Thomas Keirstead, plus en accord avec les mots de l'époque, le Japonais est commodément issu de « l'une des quelques races à avoir reçu la bénédiction d'une histoire féodale[60] ». Il n'entre pas dans le propos de cet ouvrage de narrer par le menu la controverse historiographique autour de la féodalité japonaise, qui sévit durant plus d'un siècle et dont Pierre-François Souyri a brillamment retracé les grandes lignes, tenants et aboutissants[61]. Force est cependant de constater que mieux vaut aborder avec précaution cette longue séquence de l'histoire japonaise, inaugurée par l'avènement du *Bakufu* de Minamoto no Yoritomo à l'issue de la guerre des Genpei. Bien avant de nourrir la polémique, ce conflit fondateur a, à plusieurs égards, heureusement fécondé pléthore d'œuvres en tout genre.

Une postérité sans pareille

Charnière historique, la conflagration opposant les Taira aux Minamoto est donc également une incontournable source d'inspiration, et il n'est guère d'autre épisode de l'épopée militaire insulaire qui ait enfanté une telle production artistique. Dès le XIII^e^ siècle, les conteurs s'emparent du thème, qui acquiert une dimension matricielle au siècle suivant, lorsque la guerre des Genpei devient le sujet d'innombrables contes et épopées guerrières, pour la plupart compilés dans le *Heike monogatari*. Synthèse de versions successives plutôt que récit émanant d'un auteur unique, ce chef-d'œuvre de la littérature japonaise sert à son tour de creuset à une kyrielle d'adaptations dramatiques. Si le *nô*, dont les élites guerrières affectionnent le registre épique, figure en bonne place, les protagonistes de la guerre des Genpei, frères ennemis en tête, deviennent aussi les héros de nombreuses pièces de théâtre de marionnettes, ballades ou *otogi-zôshi*, ces brefs récits illustrés

particulièrement populaires à la période Muromachi (1336-1573). La postérité de Yoshitsune atteint des sommets sous le shogunat d'Edo, durant lequel le jeune général au destin tragique tombé un demi-millénaire auparavant est au centre d'une vertigineuse collection de drames, contes et estampes[62]. Malgré la richesse et la diversité de cette iconographie, la volonté de permettre l'identification des personnages induit une certaine tendance à figer ces derniers dans des archétypes. Yoritomo, personnification du cynisme politique, est ainsi relégué au second plan au profit de son cadet, peu à peu transfiguré en éphèbe éthéré, éternel adolescent presque androgyne, à cent lieues du capitaine « petit et pâle, aux dents mal plantées et aux yeux saillants » décrit par la C*hronique de la grandeur et de la décadence des Minamoto et Taira*[63]. Mieux vaut se garder d'en tirer des conclusions ethnocentrées cependant, car le bain de jouvence dans lequel la licence poétique le plonge n'enlève rien aux qualités martiales de Yoshitsune, dépeint ici par Hiroshige virevoltant autour du géant Benkei sur le pont Gôjô, campé là prêt à croiser le fer dans la fameuse pièce de *kabuki* intitulée *Kanjinchô*. L'on verra d'ailleurs que l'association entre virilité et valeur militaire n'a rien d'une évidence dans la culture japonaise.

Véritable phénix, le vainqueur de la guerre des Genpei, incarnation du perdant magnifique, du héros malheureux décrit par Ivan Morris dans sa *Noblesse de l'échec*, et dont l'aura tragique aurait toujours su émouvoir le peuple japonais, ne cesse de renaître sous les oripeaux les plus inattendus[64]. Qu'importe si l'histoire a perdu sa trace à plusieurs reprises : la légende se charge d'éclairer ces zones d'ombre. Et voici qu'après avoir reçu dans ses vertes années, sur les pentes du mont Kurama, l'enseignement des *tengu*, créatures magiques mi-hommes mi-corbeaux et bretteurs émérites, Yoshitsune revient d'entre les morts pour réapparaître sur l'autre rive de la mer du Japon. Plutôt que de tomber dans la Koromogawa en 1189, le héros serait en effet parvenu à rallier le continent *via* Sakhaline et Ezo, l'ancien nom de Hokkaidô, la grande île du nord de l'archipel où les autochtones lui auraient longtemps voué un culte. Il aurait ensuite rejoint les hauts plateaux mongols pour y unifier les tribus nomades avant de les lancer à la conquête du plus vaste empire que l'humanité ait connu, rien de

moins ! Sur la foi d'incohérences contenues dans le *Dai Nihon-shi*, les annales historiques officielles compilées sous l'égide des Tokugawa, et de la relative homophonie entre Gengis Khan et Gen Gikei, selon la lecture sinisante du nom de Minamoto no Yoshitsune, le diplomate Kenchô Suematsu affirme que les deux personnages ne font en réalité qu'un[65]. Pour absurde qu'il puisse sembler, le postulat, défendu dans un ouvrage paru en 1879, trouve un écho favorable auprès de certains cercles influents, à l'aune d'un climat international tendu où découvertes archéologiques fumeuses et théories racialistes alimentent les ambitions impérialistes et contribuent à définir les enjeux géostratégiques. Au lendemain de la révolution russe, tandis que le Japon étend son empire et déploie un corps expéditionnaire en Sibérie, la thèse de Kenchô gagne du terrain et apporte sa pierre idéologique à l'entreprise coloniale nippone.

Bien que la défaite cinglante et l'enfer nucléaire de 1945 aient mis à mal les icônes du militarisme insulaire, à commencer par la figure du samouraï dénoncée par les autorités d'occupation, rien ne semble pouvoir entamer la popularité de Yoshitsune, ni détrôner la guerre des Genpei de la place qu'elle occupe dans l'imaginaire collectif japonais. À preuve, les nombreuses transpositions dans l'univers du jeu vidéo ou sur les écrans, la dernière en 2007 avec le déconcertant *Sukiyaki Western Django* de Miike Takashi, et surtout sous la forme de *taiga dorama*, incontournable série historique télévisée dominicale depuis 1963. Sur un total de cinquante-neuf programmes couvrant toute l'histoire du pays, pas moins de six relataient ce conflit décidément inspirant, dont deux entièrement dédiés au principal artisan de la victoire du clan Minamoto, dès 1966 et plus récemment en 2005. Sept ans plus tard, c'est Kiyomori, suzerain de la maison Taira, qui était honoré par la vénérable *Nippon Hôsô Kyôkai* (NHK), première chaîne de télévision nationale. La dimension de mythe fondateur n'est pas usurpée.

53. *Le Dit des Heiké…*, *op. cit.*, p. 293.

54. Haruko Wakabayashi, *Disaster in the Making. Taira no Kiyomori's Move of the Capital to Fukuhara*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 2015, p. 3.

55. Pierre-François Souyri, *Nouvelle histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010, p. 237.

56. Tyler A. Creer, *Echoes of Peace. Anti-War Sentiment in the* Iliad *and* Heike Monogatari *and Its Manifestation in Dramatic Tradition*, Provo (Utah), Brigham Young University, 2014.

57. Daniel J. Topval, *Tadakachi. The Last Stand of Yoshitsune and His Loyal Retainers*, Boulder, University of Colorado, 2010, p. 28.

58. Wai-Ming Ng, « Political Terminology in the Legitimitation of the Tokugawa System : A Study of Bakufu and Shogun », *Journal of Asian History*, Tübingen, 2000, p. 143.

59. Pierre-François Souyri, « La féodalité japonaise », *in* Éric Bournazel et Jean-Pierre Poly (dir.), *Les Féodalités*, Paris, PUF, 1998, p. 721.

60. *Ibid*.

61. Oleg Benesch, *Inventing the Way of the Samurai. Nationalism, Internationalism, and Bushidô in Modern Japan*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 80.

62. Mathew Webster Thomson, *The Tale of Yoshitsune. A Study of Genre, Narrative Paradigms, and Cultural Memory in Medieval and Early Modern Japan*, New York, Columbia University, 2010.

63. Julien Peltier, *Samouraïs. 10 destins incroyables*, Paris, Prisma, 2016, p. 40.

64. Ivan Morris, *La Noblesse de l'échec. Héros tragiques de l'histoire du Japon*, Paris, Gallimard, 1975.

65. Junko Miyawaki-Okada, *The Japanese Origin of the Chinggis Khan Legends*, Leyde, Brill, 2006, p. 131.

5

Empereur et *shôgun*, une cohabitation

On a coutume de voir dans la guerre des Genpei une manière de coup d'État fomenté par la caste guerrière, qui aurait soudain privé l'empereur de prérogatives régaliennes relevant du souverain depuis des siècles. Or il s'agit moins d'une rupture brutale que d'un processus au long cours dont le conflit marque tout au plus le commencement. Du reste, il convient en premier lieu de s'attarder sur la conception japonaise de l'exercice du pouvoir, laquelle diffère sensiblement de la lente construction de l'autorité royale dans les grandes monarchies d'Europe occidentale. Au Japon en effet, point de dynasties successives qui s'emploient, une génération après l'autre, à mettre au pas les barons récalcitrants en renforçant le pouvoir central. S'il faudra attendre le milieu du XIX^e^ siècle pour assister au retour aux affaires de l'institution impériale, exception faite de l'éphémère restauration Kenmu entre 1333 et 1336, le gant de fer du shogunat ne se referme réellement que sous l'égide des Tokugawa, et encore ces derniers s'entourent-ils d'instances de gouvernance collégiale. Au sens strict, l'absolutisme est pour ainsi dire absent de la tradition politique médiévale insulaire, où la délégation de l'autorité, même purement formelle, est la règle. Quant aux contre-pouvoirs, ils pèseront également durablement, à l'image du clergé bouddhique et de ses milices armées, ou bien des diverses strates d'organisations complexes dont les niveaux de décision se révèlent bien souvent ardus à identifier. L'exemple du *shôgun* est à cet égard édifiant, et cela n'a rien de fortuit si le commandant suprême de « ceux qui servent » est lui-même au service, en droit sinon dans les faits, du monarque.

Le triomphe des Minamoto ne débouche donc pas, loin s'en faut, sur l'éviction définitive de l'empereur, qui tient encore de nombreux leviers politiques. Bien qu'il y ait lieu de craindre que *shugo* et *jitô*, des

baillis et sénéchaux désignés par Yoritomo parmi ses hommes liges à l'issue de son avènement, n'en viennent à rogner sur la juridiction des gouverneurs civils, la cour ne voit pas nécessairement d'un mauvais œil la nomination de ces officiers qui rétablissent l'ordre dans les provinces[66]. La priorité est alors d'assurer la sécurité, garantie d'une assiette fiscale stable et élargie qui viendra regarnir les caisses de l'État. Il s'agit davantage d'un compromis passé entre la cour et le shogunat plutôt que d'un renversement qui ne refléterait pas la lente évolution des rapports de subordination entre classe combattante et haute aristocratie. Et Mikael Adolphson d'indiquer que « le premier régime guerrier soutint activement une coopération politique avec la cour impériale, permettant à cette dernière de continuer à exercer son pouvoir judiciaire sur les non-samouraïs[67] ». Si l'échec de l'empereur Go-Daigô, qui entendait revenir à un âge d'or de la période Heian plus de cent quarante ans après la fondation du *Bakufu* de Kamakura, marque un tournant véritable, le shogunat des Ashikaga établi dans la foulée s'ouvre sur une reconcentration géographique des pouvoirs. Dès 1378 et pour deux siècles, le gouvernement militaire regagne en effet Kyôto, plus exactement le quartier de Muromachi, qui donnera son nom à l'époque (l'une des quatorze qui composent l'histoire du Japon entre 1336 et 1573). Loin d'être anecdotique, ce déménagement est symptomatique de la relation collaborative, voire symbiotique, entre le régime et la cour, même si le premier est désormais suffisamment puissant et expérimenté pour arbitrer les querelles au sein de la seconde.

Pantins et paravents

Malgré d'incontestables succès initiaux dans l'entreprise de synthèse entre l'héritage féodal de leurs prédécesseurs Minamoto et la bureaucratie civile sinophile précédemment en vigueur, la dérive monarchique des Ashikaga, qu'Alan Grossberg compare aux Valois, se solde par un échec[68]. Le rétablissement de relations diplomatiques avec la Chine en 1404 n'y change rien[69]. Si l'empereur Ming consent à accorder le titre royal au *shôgun* en échange de la reprise des versements du tribut, reconnaissance de la suzeraineté nominale du

trône de Jade sur l'archipel, ce statut ne suffira pas à protéger les Ashikaga de l'ingérence des barons. Contrairement à leurs contemporains français auréolés de leur victoire à l'issue de la guerre de Cent Ans, les princes du deuxième lignage shogunal assistent, impuissants, à l'effritement de leur pouvoir au profit des grands féodaux, puis finissent au XV^e^ siècle par se détourner des affaires de l'État pour s'abîmer dans la passion des arts. Un siècle plus tard, les premiers explorateurs venus d'Europe ne s'y trompent pas en qualifiant de « roi » celui qui leur apparaît comme le maître véritable du pays, en vérité un simple seigneur, attribuant en outre à l'empereur le titre de « pape ». Les voyageurs lusitaniens passent ainsi sous silence un *shôgun* fantoche et reclus dont ils ignoraient peut-être jusqu'à l'existence. Le shogunat entraîne la cour impériale dans son naufrage, réduisant les domaines dont elle tire sa subsistance à la portion congrue du fait de la perte de contrôle par le régime militaire. Au milieu du XV^e^ siècle, l'affaiblissement sans précédent de l'influence de l'empereur dans l'arène politique va de pair avec celui de ses finances. La banqueroute de la maison impériale est telle que celle-ci ne dispose plus que de trente-quatre fiefs sur les 250 dont les Ashikaga lui assuraient la jouissance à leur apogée[70].

Pourquoi les Minamoto ou leurs successeurs n'ont-ils pas déposé purement et simplement l'empereur lorsque l'occasion se présenta, pour le supplanter par un rejeton né au sein de leur propre dynastie ? Comment expliquer les rares et timides tentatives pour instaurer une monarchie issue des rangs d'une maison militaire ? Aussi sacrée soit-elle, la personne impériale n'est nullement, au Moyen Âge, l'objet de vénération qu'elle deviendra au tournant du XIX^e^ siècle, et plusieurs hommes forts s'accommoderont sans ciller de laisser la famille royale croupir dans l'indigence d'un palais délabré. Il faudra attendre la fin du XVI^e^ siècle et du *Sengoku Jidai*, l'« âge des Royaumes combattants », pour que les architectes de la réunification du pays redorent le blason de la cour en lui restituant en partie son lustre fané. Pourtant, malgré les avanies et les divisions, l'auguste lignée a survécu jusqu'à nos jours, à telle enseigne que ses prétendues origines divines, qui se perdent dans la nuit des temps, ne peuvent être factuellement démenties. Ce « modèle de persistance », pour reprendre la formule de

Lee Butler, ne saurait s'expliquer exclusivement par une inclination nippone naturelle au conservatisme[71]. Si les samouraïs ont choisi de maintenir cette vénérable institution, c'est en effet parce qu'ils y trouvaient un intérêt, celui d'une mesure du degré de civilisation, une aune du prestige dont seule la cour pouvait juger. Même lorsqu'ils eurent développé leur propre culture originale, comme nous le verrons, jamais les guerriers ne parvinrent à soigner complètement leur incurable complexe d'infériorité, et jusqu'aux derniers feux du *Bakufu* des Tokugawa, barons et *shôgun* n'auront de cesse de briguer des titres nobiliaires dépourvus de toute autre utilité que d'accroître la réputation de leur porteur. La reconnaissance du statut, imprégnée de confucianisme et qui continue à structurer les relations sociales au Japon, a parfois confiné à l'obsession parmi les élites. L'aristocratie impériale a très tôt érigé ce souci de distinction en art, par le biais d'un barème sophistiqué de grades et dignités dont elle s'arrogeait le monopole des promotions. Sa mainmise sur l'attribution de ces charges convoitées comme des honneurs insignes ne sera remise en cause que tardivement, par le gouvernement des Tokugawa. Inquiet, à raison, d'une récupération politique, l'ultime régime shogunal exigera de sanctionner tout octroi de nouveaux rangs de cour[72]. Au lendemain de la guerre des Genpei cependant et pour longtemps encore, c'est donc la coopération – *kôbu* – plutôt que la compétition qui prévaut dans un premier temps. L'autre maître mot est la reproduction, car le shogunat naissant, formé à l'école de la cour, a tôt fait d'en imiter aussi les travers. Le règne des souverains de la période Heian avait été gangrené par le népotisme effréné des Fujiwara, famille au sein de laquelle étaient choisies les épouses impériales dont la nombreuse progéniture accaparait bien des leviers du pouvoir, à commencer par la régence et la chancellerie. Jusqu'au mitan du XI^{e} siècle, les *sesshô* – chambellans – issus de l'influente famille avaient ainsi gouverné au nom de l'empereur, leur petit-fils presque toujours réduit à l'état de pantin.

La lignée impériale rétablit sa prééminence simultanément à l'ascension des clans guerriers qu'elle instrumentalise adroitement. Bien que les charges de régent et chancelier – *kanpaku* – ne soient pas abolies, un nouveau système de gouvernance s'instaure aux mains de

l'empereur retiré, plus exactement cloîtré. L'autorité de ce régime délégataire, dont le schéma deviendra récurrent à divers degrés de la pyramide féodale, ne s'étend néanmoins guère au-delà des provinces environnant la capitale. Faute de domaines de compétence bien établis, les périmètres de responsabilité ont tendance à se superposer, creusant encore le fossé entre la titulature du pouvoir et la réalité de son exercice, comme le rappellent Yumiko Takagi et Michel Vié : « Parce qu'une fonction, quelle que fût la légitimité de celui qui la détenait, ne débouchait sur une capacité d'action concrète que pour autant qu'elle était relayée et amplifiée par un réseau de fidélités combinant relations de parenté et clientèle[73]. » Si les seigneurs samouraïs, conscients que sur le terrain force fait souvent loi, exploitent ces failles, leur irruption fracassante au sommet de l'État ajoute à la confusion d'une organisation politique. Parvenus au faîte du pouvoir, les Minamoto et leurs feudataires ne sont en effet pas longs à reproduire les intrigues de leurs enviés prédécesseurs. Ironie du sort, le détenteur du mandat shogunal devient à son tour la marionnette d'un régent. Voici donc qu'aux souverain en titre, chancelier et autres ministres, s'adjoignent désormais un généralissime doublé d'un directeur de conscience. Au-delà de la dyarchie incarnée par le *shôgun* et l'empereur, et qui se fonderait sur la dualité mythologique entre les dieux primordiaux Amaterasu et Takagi, le gouvernement de l'archipel revêt des allures de véritable hydre[74]. Quant à cette déconcertante captation du pouvoir balbutiant du vainqueur de la guerre des Genpei, elle doit beaucoup à Masako (1156-1225), la vénéneuse épouse de Yoritomo.

Masako, la veuve noire

À l'hiver 1199, au terme de sept années de règne, Minamoto no Yoritomo succombe à une mauvaise chute de cheval. Bien que le flambeau passe au premier-né parmi les fils du défunt, il apparaît bien vite que ce sont les Hôjô qui se sont saisi des rênes du pouvoir. Cette branche collatérale des Taira établie non loin de la future Kamakura s'était ralliée aux Minamoto à la suite du mariage de Yoritomo avec Masako, fille de Hôjô Tokimasa[75]. Une fois l'époux disparu, la veuve

et son père s'emparent du *Bakufu* en exerçant une régence sur le juvénile et impotent successeur du premier *shôgun*, Yoriie, né en 1182. Moins d'une décennie après sa fondation, le gouvernement des guerriers échoit aux *shikken*, régents Hôjô, qui conserveront le commandement suprême jusqu'au début du XIVe siècle. Voici donc que le régent gouverne au nom du *shôgun*, lui-même désigné par l'empereur, quand celui-ci n'est pas le jouet de son propre géniteur prétendument retiré des affaires séculières ! Spolié puis assassiné, le second représentant de la dynastie Minamoto disparaît en août 1204, cédant la place à son frère cadet Minamoto no Sametomo. Nul n'est dupe cependant : c'est Masako qui tire les ficelles, d'autant que son père meurt à son tour l'année suivante. Celle que l'on surnommera *ama-shôgun*, la « nonne générale en chef » après son entrée dans les ordres, a désormais les coudées franches. Le personnage, fascinant à plus d'un titre, vaut que l'on s'y attarde.

Authentique femme d'État, Masako s'attire le respect des guerriers et tue dans l'œuf les velléités de l'empereur, qui espérait tirer parti des divisions au sein du *Bakufu* pour recouvrer la haute main sur les affaires du pays, à tout le moins déséquilibrer en sa faveur l'alliance de circonstance avec le régime militaire. Peine perdue : la rébellion de l'ère Jôkyû qui oppose en 1221 les partisans du souverain Go-Toba à ceux du clan Hôjô vire au fiasco pour Kyôto, et l'empereur vaincu est contraint à l'exil. Le basculement a bien eu lieu, mais à l'avantage de Kamakura. Non seulement le shogunat n'a pas vacillé, mais il sort considérablement renforcé du bras de fer avec la cour impériale, et soudé comme au premier jour, notamment grâce à une harangue d'anthologie prononcée par la veuve de Yoritomo. Usant de son charisme, Masako rappelle les vassaux des Minamoto à leurs dettes à l'égard de leur défunt suzerain, comme le rapporte l'*Azuma kagami* – « Miroir de l'Est » –, chronique du premier *Bakufu* : « Depuis le jour où Yoritomo […] a abattu les ennemis de la cour et établi le gouvernement du Kantô, les obligations que vous avez contractées pour les offices, rangs, émoluments et rétributions forment une somme plus haute que les montagnes et plus profonde que les mers. Vous devez, je n'en doute pas, brûler de rendre ces largesses[76]. » Et l'auditoire de fondre en larmes avant de se jeter à corps perdu dans la

bataille. Si l'épouse du premier *shôgun* ne survivra que quatre ans à sa victoire, elle n'en a pas moins marqué l'histoire d'une empreinte indélébile.

Loin d'être la règle, le cas de Masako n'en est pas pour autant l'unique exception, comme le prouve le parcours de ses contemporaines Hangaku et Tomoe Gozen. Combattante de plein droit au service du candidat malheureux à la suprématie sur la maison Minamoto, cette dernière, dont le *Dit des Heike* prétend qu'elle était « capable d'affronter dieux et démons et valait 1 000 hommes », s'illustre au cours de plusieurs chevauchées victorieuses face aux Taira, avant d'être vraisemblablement éliminée en même temps que son champion. Paradoxalement en apparence, c'est en ce XII^e^ siècle finissant qui inaugure le long chapitre de l'hégémonie politique exercée par les samouraïs que les femmes auraient joui de la plus grande marge de manœuvre, jusqu'à se faire soldats. Joy Paulson relève que les prémices de cet âge des guerriers « ôtèrent certaines des limites culturellement imposées aux femmes dans leurs activités physiques et mentales. Dans cette société moins structurée [que celle étroitement codifiée de Heian], la liberté et la force des femmes s'accrurent, au point que la période Kamakura devint un apogée du statut des femmes japonaises[77] ». La sociologue américaine précise en outre que les lois édictées par le *Bakufu*, rompant avec les anciens codes émanant des juristes de la cour, autorisent dorénavant les filles ou épouses à accéder à la propriété, et surtout à hériter du domaine. Sous la régence des Hôjô, ces droits sont confirmés à plusieurs reprises, les femmes étant même encouragées à les faire valoir devant les tribunaux. Là encore, la prudence est donc de mise avant de tracer des parallèles hasardeux, puisque l'affirmation progressive des valeurs guerrières ne va pas nécessairement avec une masculinisation des élites. Sous le mandat des Ashikaga, l'affaiblissement du pouvoir central et son corollaire, une prédation féodale exacerbée, conduiront les barons à prendre des mesures visant à éviter la partition des fiefs, souvent aux dépens du beau sexe, jugé moins apte à garantir la sécurité de la seigneurie. Du reste, en fait de valeurs, celles propres aux samouraïs demeurent alors encore à raffiner.

Deux cultures concurrentes ?

Si la période Kamakura voit naître, chez les samouraïs, une certaine conscience d'appartenir à une communauté, voire de partager une même culture, les compétences martiales prisées parmi les échelons subalternes ne constituent pas la priorité des couches supérieures. Bien au contraire, celles-ci se passionnent pour les seuls arts trouvant grâce aux yeux de l'aristocratie dont les chefs guerriers recherchent assidûment la caution. Vaincue militairement, la cour demeure l'arbitre des élégances et la gardienne du temple culturel, aussi le shogunat fait-il un pont d'or aux érudits et poètes qui se résignent à quitter la capitale pour gagner le Kantô. Naturellement, le savoir académique, en particulier celui des textes chinois que le *shikken* se fait un devoir d'étudier sous la houlette d'un précepteur aristocrate, s'avère être un puissant instrument de légitimation du nouveau régime aux yeux des élites. Outre les ouvrages classiques, les doctes essais publiés sous la dynastie des Tang, qui s'intéressent aux sciences politiques et aux méthodes de gouvernement, sont très en vogue, de même que les concours de poèmes *waka*, quintils en prose formés de vers comptant cinq, sept, cinq, sept et sept pieds[78]. Fujiwara no Seika, le plus illustre poète de son époque, peut bien proclamer à qui veut l'entendre que « la bannière pourpre brandie pour soumettre les barbares ne le concerne en rien », littérature et politique sont alors inextricablement mêlées. Grand ami du troisième *shôgun*, Seika rédige d'ailleurs une anthologie, certes sous le patronage impérial, mais à laquelle, signe des temps, rien de moins que quatorze auteurs issus de maisons militaires apportent une contribution notoire[79].

En dépit des inévitables intrigues, coteries et rivalités, la période est donc à une certaine convergence de conceptions entre la cour et les guerriers de haut rang qui se piquent de jouer les lettrés. Malgré le délitement de l'autorité shogunale, cette attitude ne se démentira pas durant les siècles suivants, les plus prestigieux lignages seigneuriaux, à l'exemple des Hosokawa ou des Imagawa, s'adonnant avec entrain aux arts cultivés dans l'entourage de l'empereur. À cent lieues des tours de force à l'escrime ou à l'archerie, disciplines dans lesquelles excellent

pourtant bien des seigneurs, un gentilhomme se doit d'abord de briller à la calligraphie et même au *kemari*, innocent jeu de balle à connotation religieuse. À l'autre extrémité du spectre social, du moins au sein de la classe combattante, les guerriers modestes, pour la plupart illettrés, s'enthousiasment quant à eux pour les contes, lais épiques colportés oralement, les *gunkimono*. Y sont magnifiés l'abnégation, le courage, la loyauté au suzerain et tous les domaines visant l'excellence au combat, autant de valeurs diamétralement opposées à celles en grâce dans l'écrin feutré des palais de la haute noblesse. Cette dichotomie ne va pas sans quelques incompréhensions, que rappelle Mikiso Hane citant l'œuvre monumentale de son compatriote Tsuji Zennosuke : « Quelle utilité y a-t-il à se concentrer sur la lune ou les fleurs, apprendre à composer des poèmes ou jouer des instruments de musique ? À quoi bon pincer du *koto* ou souffler dans une flûte sur le champ de bataille ? Les membres de ma maisonnée, y compris les femmes, doivent apprendre à monter des chevaux sauvages et tirer au moyen de puissants arcs et flèches[80]. » L'écart commence à se creuser entre les élites citadines vivant dans une relative oisiveté et les samouraïs provinciaux, dont l'imaginaire résonne encore des faits d'armes qui ponctuent les récits de la guerre des Genpei. Pour ces hommes de fruste condition, la précarité de l'existence est une réalité plus concrète que jamais, une préoccupation tout à fait prosaïque à laquelle chacun va tâcher d'apporter une réponse spirituelle satisfaisante.

66. P.-F. Souyri, *Nouvelle histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 240.

67. Mikael S. Adolphson, *The Gates of Power. Monks, Courtiers, and Warriors in Premodern Japan*, Honolulu, Hawaii University Press, 2000, p. 288.

68. Kenneth Alan Grossberg, *Japan's Renaissance. The Politics of the Muromachi Bakufu*, Ithaca, Cornell University Press, 1982, p. 2.

69. Kenneth Alan Grossberg, *From Feudal Chieftain to Secular Monarch. The Development of Shogunal Power in Early Muromachi Japan*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 1976, p. 46.

70. Mary Elizabeth Berry, *Hideyoshi*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1982, p. 18.

71. Lee Butler, *Emperor and Aristocracy in Japan, 1467-1680. Resilience and Renewal*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2002, p. 3.

72. Bob Tadashi Wakabayashi, « In Name Only : Imperial Sovereignty in Early Modern Japan », *The Journal of Japanese Studies*, Seattle, 1991, p. 63.

73. Yumiko Takagi et Michel Vié, « Chance, opportunisme et stratégie dans la marche vers l'hérédité. Les difficultés dynastiques des grandes familles de la cour à la fin de l'époque de Heian », *Ebisu*, n° 27, Paris, 2001, p. 93.

74. Alain Rocher, *Les 10 légendes de la mythologie japonaise*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2022, p. 16.

75. Louis G. Perez (dir.), *Japan at War. An Encyclopedia*, Santa Barbara, ABC Clio, 2013, p. 128.

76. Michael McCarty, *Divided Loyalties and Shifting Perceptions. The Jôkyû Disturbance and Courtier-Warrior Relations in Medieval Japan*, New York, Columbia University Press, 2013, p. 45. Traduction de l'auteur.

77. Joyce Lebra, Joy Paulson et Elizabeth Powers, *Women in Changing Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1976, p. 7.

78. Brian Steininger, « Manuscript Culture and Chinese Learning in Medieval Kamakura », Cambridge (Mass.), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 2018, p. 351.

79. Ivo Smits, *The Poet and the Politician. Teika and the Compilation of the Shinchokusenshû*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 1998, p. 445.

80. Mikiso Hane, *Premodern Japan. A Historical Survey*, New York, Routledge, 2018, p. 380.

6

Apprivoiser la mort

« J'ai découvert que la voie du samouraï réside dans la mort. » C'est sur cet incipit devenu célèbre que s'ouvre le *Hagakure*, obscur traité du XVII^e^ siècle exhumé cent cinquante ans après son écriture, avant de devenir le livre de chevet du sulfureux Mishima Yukio, écrivain brillant mais torturé, fasciné par un idéal samouraï fantasmé, et qui fit l'exégèse de l'ouvrage en 1967, trois ans avant de se donner la mort par éviscération, en point d'orgue à une tentative de coup d'État tragicomique[81]. À l'instar d'autres hommes de guerre issus d'autres cultures et magnifiant la carrière des armes, le guerrier japonais s'est de tout temps efforcé d'accepter le caractère éphémère de son existence. N'est-il pas comparé, dans l'adage populaire, à la fleur du cerisier qui tombe en pleine gloire, au terme de quelques jours seulement ? Car si mourir n'est pas rien, encore faut-il s'épargner l'infamie d'une « belle mort » loin du champ d'honneur. Embrasser la mort pour surmonter la peur, voilà à quoi invite l'auteur du *Hagakure*, dressant après d'autres le constat que l'effroi qui tétanise est le plus sûr chemin vers l'au-delà. L'angoisse du trépas n'est pas le seul ennemi invisible du combattant : la crainte de ne pas être à la hauteur de ses frères d'armes, d'être indigne du sang de sa lignée, ou celle de manquer de courage, sont des aiguillons tout aussi puissants. Et l'ancien colonel des troupes de marine Michel Goya de citer Paul Lintier : « On ne naît pas brave, on le devient[82]. » Or, en l'absence d'une aspiration au salut éternel, préparer son corps et son esprit à une mort prématurée est un exercice malaisé[83]. À défaut de réconfort, le samouraï a ainsi recouru à son propre système de croyances, développant du même coup une spiritualité originale.

La foi du guerrier

Dès les premières étapes de son odyssée millénaire, redisons-le, le guerrier japonais est confronté à une contradiction fondamentale avec ses convictions spirituelles. Lui qui embrasse la carrière des armes et fait profession de verser le sang, voire de tuer, brise du même coup un tabou majeur commun au shintôisme comme au bouddhisme. Cela ne l'empêche pas de prêter foi aux superstitions, en particulier celles relatives au contact de la souillure, telles l'interdiction de toute relation sexuelle à la veille d'un départ en campagne et l'obligation de se tenir à l'écart des femmes enceintes ou en période de menstruation. Il est également capital de quérir l'approbation des *kami* avant de croiser le fer, et les récits abondent en invocations et offrandes visant à se concilier la bienveillance des divinités indigènes insulaires. L'un des plus fameux épisodes illustrant cette pratique décrit le geste, maintes fois immortalisé par les artistes, de Nitta Yoshisada, qui s'est soulevé contre le *Bakufu* des Hôjô en 1331. Brûlant de s'emparer de Kamakura, ceinte de collines gardées par les forces loyales au régime militaire, le capitaine rebelle, selon le *Taiheiki*, la bien mal nommée « Chronique de la Grande Paix », aurait précipité son sabre orné d'or dans les flots de l'océan Pacifique afin de s'attirer les faveurs du puissant Ryûjin, dieu des mers aux allures de dragon. Ce dernier a-t-il entendu la prière de Yoshisada ? L'attaque-surprise lancée par le pieux général bénéficie en tout cas d'une marée si favorable qu'elle ouvre aux assaillants un sentier littoral déserté par les sentinelles. La capitale shogunale, tombée comme un fruit mûr, est promptement mise à sac.

Dès la fondation de Kamakura, les clans guerriers avaient invoqué le patronage de Hachiman, déité belliqueuse tutélaire de la maison Minamoto, emblématique du syncrétisme naissant. Le culte qui lui est rendu permet aux samouraïs de souligner leur distinction avec la cour impériale, qui révère à Ise, dans l'Ouest, la déesse solaire et nourricière Amaterasu[84]. Pour autant, si les *kami* sont susceptibles d'accorder leur protection au combat, ils n'offrent guère d'assurance quant au salut de l'âme des défunts tombés au champ d'honneur. Celui qui aspire à la vie éternelle en dépit de ses péchés mortels est donc contraint de se vouer à d'autres saints, en l'occurrence plutôt des bouddhas. De prime abord réservé aux élites citadines et lettrées, seules à même de lire les textes sacrés rapportés de Chine et

d'appréhender les arguties théologiques, le bouddhisme, pourtant déclaré religion d'État dès la fin du VI^e^ siècle, peine à gagner des fidèles en dehors de Nara et Heian-kyô. Exception faite des échelons supérieurs de la noblesse d'épée, qui forment déjà une communauté d'intérêts avec le haut clergé fréquemment issu des mêmes couches sociales, cette obédience d'origine étrangère demeure longtemps boudée par nombre de guerriers que son dogme pacifiste rebute, tandis que sa doctrine complexe décourage. Le tournant millénariste de l'an mille n'est pas pour réconcilier le bouddhisme avec les samouraïs, la montée en puissance de ceux-ci et le chaos généralisé semblant donner raison aux prophéties qui annoncent l'imminence de l'apocalypse[85]. La scolastique bouddhiste enseigne en effet la distinction entre trois « âges de la Loi » longs d'un millénaire, le premier d'entre eux – *shobô* – correspondant à la transmission des canons. L'idée de déclin s'immisce durant la période suivante, qualifiée de *zôbô* et durant laquelle l'illumination devient inaccessible. Enfin viennent les heures eschatologiques du *mappô*, la Fin de la Loi, dont les théologiens fixent le commencement en 1052, au mitan de ce XI^e^ siècle marqué par l'ascension des samouraïs et la montée de tensions politiques interprétées comme des signes des temps[86]. La destruction dantesque du Tôdaiji, l'un des plus vastes bâtiments en bois au monde, incendié par les Taira en 1181, au commencement de la guerre des Genpei, confirme ce funeste pressentiment.

La donne change néanmoins à l'orée de la période Kamakura avec l'entrée en scène du moine Hônen (1133-1212), qui entame une œuvre vulgarisatrice et propose une pratique accessible, et pour cause : à rebours de toutes les autres écoles, il prétend que la seule récitation inlassable du *nembutsu*, manière de profession de foi bouddhique, suffit au croyant pour que s'ouvrent devant lui les portes de la « Terre Pure[87] ». C'est peu dire qu'il s'attire quelques inimitiés, raison pour laquelle il choisit de faire un temps profil bas. Mais le mal est fait : les guerriers se convertissent peu à peu, même si ce ralliement se cantonne fréquemment à la dimension ésotérique. Deux précautions valent mieux qu'une en effet, et il est d'usage de glisser un talisman dans sa manche sous la forme d'une figurine du Bouddha, ou d'orner sa lame d'un caractère sanskrit invoquant par exemple les

pouvoirs du terrifiant Fudô-Myôô, qui brandit une épée vengeresse, ou de Marishiten aux six bras, qui décide du sort des batailles[88]. Ces deux divinités figurent ainsi parmi les plus populaires au sein de la classe combattante. Le tournant véritable survient cependant avec le retour au Japon du moine Eisai (1141-1215), revenu d'un long périple sur le continent en 1191. Dans sa gibecière, le bonze rapporte un trésor inestimable : les enseignements des maîtres chinois de l'école *Chan*, qui vont connaître la postérité en terre japonaise sous le nom de *zen*.

Guerre et paix intérieure

Il est peu d'obédiences aussi méconnues que le *zen*, qui fait aujourd'hui figure d'imparable argument commercial. Du wagon de train au séjour en club de vacances en passant par la cure thermale, cet étrange courant du bouddhisme accommodé à toutes les sauces est devenu synonyme de bien-être et de relaxation. Or rien n'est plus éloigné de la doctrine *zen* que l'idée de délassement. Celle-ci relève plutôt de l'ascèse, rigoureuse, exigeante et éprouvante physiquement, notamment la posture méditative en tailleur, parfois maintenue durant de longues heures. Cette stricte discipline du corps comme de l'esprit séduit d'emblée les élites guerrières qui l'adoptent avec enthousiasme, à commencer, dès le milieu du XIII^e^ siècle, par les régents Hôjô eux-mêmes. Ils font ériger de vastes temples, à l'image du monumental Tôfuku-ji à Kyôto puis de l'Engaku-ji à Kamakura, bâti sur ordre de Tokimune, vainqueur des envahisseurs mongols[89]. Son père et prédécesseur avait pris la robe monastique dès 1256, affectant de vivre une existence frugale afin de prêcher par l'exemple.

Bien avant d'être récupéré et vidé de sa substance par le marketing, le *zen* demeurera par ailleurs attaché à la pratique des arts martiaux japonais, comme en témoigne l'ouvrage fondateur d'Eugen Herrigel, auteur en 1948 d'un court essai intitulé *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*. Outre les malentendus et incompréhensions inhérents à son insaisissable nature, l'introduction de ce courant du bouddhisme sur la scène intellectuelle européenne devait ainsi avoir lieu dans des vapeurs sulfureuses : très tôt, le jeune philosophe allemand avait en effet manifesté des sympathies pour le nazisme, allant jusqu'à adhérer

au parti nazi. Il était par ailleurs loin d'être le seul, parmi les membres du sinistre NSDAP, à idolâtrer la figure du samouraï, du moins l'idée qu'il pouvait s'en faire à l'aune de cette idéologie. Heinrich Himmler lui-même s'était fendu d'une préface destinée à un ouvrage vantant le sens de l'honneur et le mérite des anciens guerriers japonais, auprès desquels le chef suprême de la SS invitait ses séides à trouver une source d'inspiration[90].

Pour autant Herrigel, qui avait enseigné la philosophie au Japon de 1924 à 1929, n'avait pas tort de souligner la relation entre la pratique du *zen* et celle des arts martiaux, en particulier l'archerie et l'escrime, disciplines dans lesquelles la maîtrise du flux respiratoire et du geste instinctif procure d'indéniables avantages tactiques. Loin d'adhérer sans réserve à cette école aux aphorismes sibyllins, cependant, les combattants de rang subalterne étaient vraisemblablement guidés par des considérations pratiques, et trouvaient leur nourriture spirituelle auprès de courants plus accessibles. Au début des années 1980, le lien jusqu'alors perçu comme indissoluble unissant le *zen* au samouraï est battu en brèche par les historiens. L'universitaire américain Martin Collcutt tient ainsi l'allégation le présentant comme une « religion des samouraïs » pour un sophisme seulement fondé sur le fait que la majorité des adeptes étaient issus de la noblesse d'épée[91]. Son confrère britannique Oleg Benesch dénonce quant à lui le caractère intéressé des *shikken* Hôjô, qui tirent parti du réseau bâti par les bonzes ayant séjourné en Chine afin d'accroître leur prestige et développer un commerce particulièrement lucratif[92]. Seuls à connaître les subtilités de l'étiquette diplomatique chinoise, les prélats détenaient pour ainsi dire le monopole des relations avec le continent jusqu'à l'orée du XV^e^ siècle, et par extension celui des biens de luxe rapportés dans la cale des navires autorisés à mouiller dans les ports de la mer Jaune.

De fait, hormis certains dérivés comme la cérémonie du thé, la calligraphie ou l'art paysagiste, l'apport du *zen* en termes doctrinaux paraît des plus limités jusqu'aux prémices de la période Edo. Encore n'est-il alors que l'un des courants qui fécondent le *bushidô* en voie de cristallisation, au même titre que le taoïsme, et surtout le néoconfucianisme. Si des figures charismatiques semblent occuper le

devant de la scène, à l'image de Suzuki Shôsan (1579-1655), l'un de ces guerriers ayant adopté la tonsure sur le tard, ou l'illustre Takuan Sôhô (1573-1645), directeur de conscience des premiers maîtres d'armes de la dynastie Tokugawa, la large diffusion de leurs enseignements n'est pas attestée. À en croire Benesch, la popularité tardive du second pourrait fort bien tenir essentiellement au personnage haut en couleur apparu en 1935 sous la plume de Yoshikawa Eiji dans sa biographie picaresque de Miyamoto Musashi[93]. Quant au premier, il confesse sans ambages rechercher dans le bouddhisme *zen* une échappatoire à sa veulerie coupable, lui qui écrit les lignes suivantes : « La seule matière en laquelle je surpasse les autres est la détestation de la mort. En vérité, c'est du fait de ma propre couardise que j'ai tenu si longtemps[94]. »

Il importe de souligner que la relation au *zen* entretenue par les samouraïs suit une trajectoire étonnamment parallèle à leur rapport au trépas. Et cela n'a rien d'un hasard si la fin des guerres civiles coïncide ainsi avec un regain d'intérêt pour cette école. Les combattants de métier sont certes privés de leur fonction première, mais également désormais préservés dans une large mesure d'une mort précoce au combat, à laquelle il est dès lors moins nécessaire de préparer son âme. Les écrits de Takuan sont à cet égard emblématiques. À l'opposé de Yamamoto « Jôchô » Tsunetomo, qui dictera le *Hagakure* presque un siècle plus tard, l'illustre bonze insiste sur l'attachement à la vie, méprisant à mots couverts ceux qui prétendent sacrifier leur existence au nom d'une juste cause alors qu'ils agissent par orgueil. Lui préfère prodiguer des conseils utiles au bretteur s'efforçant d'atteindre l'état mental adéquat et accompagne ainsi la mutation des pratiques martiales japonaises vers une forme de développement personnel, préoccupation qui transparaît aussi bien dans la correspondance du moine *zen* que dans les écrits de ses disciples, en particulier les chefs de la prestigieuse maison Yagyû.

La tentation du Christ

Le tableau du paysage spirituel des samouraïs ne serait pas complet sans une autre divinité venue d'ailleurs. Un millénaire après

l'introduction du culte de Bouddha dans l'archipel, un nouveau culte fait en effet son apparition qui, au-delà des anathèmes contre la violence, propose une voie inédite vers le salut. Au milieu du XVI^e^ siècle, les Jésuites touchent terre au Japon, dans le sillage des premiers explorateurs lusitaniens. Fidèles à la mission évangélisatrice confiée par la papauté et à leur discernement coutumier, les Bons Pères ne sont pas longs à repérer sur qui concentrer leurs efforts prosélytes. Après des débuts en demi-teinte, ils se focalisent ainsi sur les représentants de la classe guerrière, lesquels témoignent en retour un certain respect à l'égard de ces « soldats de Dieu » aux mœurs frugales et au courage inébranlable. Outre les innombrables péchés dont ils ne manquent pas d'accuser les prélats bouddhistes, les Jésuites saisissent l'occasion de promettre l'immortalité de l'âme aux convertis, rappelant au passage que « les bonzes *zen* nient tout cela, et disent qu'il n'y a rien d'autre que la naissance et la mort[95] ».

Afin de gagner les cœurs et de convaincre les grands féodaux dont ils savent qu'ils détiennent le pouvoir véritable en cette période d'affaiblissement du shogunat, les Jésuites hissent la loyauté au pinacle des valeurs catholiques. La foi aveugle, l'horreur du mensonge ne sont-elles pas des vertus attendues du samouraï ? Bien que subtil, l'argument va cependant finir par se retourner contre ses promoteurs[96]. Car en matière de fidélité, mieux vaut savoir de quel seigneur on parle, et les maîtres du pays vont bientôt s'inquiéter que le devoir vassalique s'incline devant les commandements chrétiens. La première disposition visant à juguler la diffusion du christianisme est le fait de Toyotomi Hideyoshi (1536 ?-1598), qui fait promulguer en 1587 le *Bateren Tsuihorei*, « édit des Padres », mollement appliqué. Le ton se durcit dix ans plus tard, alors que braver l'interdiction est sanctionné par la mort. Ainsi s'ouvre le cycle des persécutions, qui débute avec l'exécution en 1597 des vingt-six « martyres de Nagasaki », six frères franciscains et vingt convertis insulaires crucifiés près de la cité portuaire dont la jouissance avait été attribuée à la Compagnie de Jésus en concession perpétuelle une vingtaine d'années auparavant.

L'ampleur de l'évangélisation fait débat. Si un missionnaire enthousiaste estime que celle-ci a franchi les 700 000 âmes au début

du XVII[e] siècle, la marginalité du phénomène est compensée par la qualité des convertis[97]. Plusieurs *daimyô*, grands féodaux, reçoivent en effet le baptême, ce qui fait craindre l'émergence d'une cinquième colonne favorable à la conquête hispanique, puisque à l'autre bout du monde les couronnes espagnole et portugaise s'unissent entre les mains de la puissante famille Habsbourg – cela favorisera l'arrivée des « frères mendiants » franciscains, majoritairement d'origine espagnole à la différence des Jésuites, le plus souvent portugais. Pour faire bonne mesure, certains barons insulaires gagnés au catholicisme s'emploient eux-mêmes avec zèle à tourmenter leurs sujets païens, rasant ici un temple, massacrant là les pensionnaires d'un monastère avant d'offrir celui-ci aux nouveaux arrivants. Naturellement, la haute noblesse sut monnayer une adhésion de façade en échange d'avantages en nature, à commencer par l'accès aux armes à feu ainsi qu'à la poudre noire. Oda Nobunaga lui-même, qui amorça le processus de réunification durant la période Sengoku (1477-1573) déclinante, instrumentalisa ses protégés à la peau claire afin de circonscrire l'influence du clergé bouddhique. Mieux vaut toutefois se garder d'en conclure que l'étrange doctrine importée d'Europe ne connut aucun apôtre sincère. Le meilleur exemple est sans doute fourni par Takayama Ukon (1552-1615), baptisé Justo, qui préféra se résoudre à l'exil aux Philippines plutôt que d'abjurer sa foi, avant de connaître la béatification en 2017, sous les auspices du pape François. Comment ne pas songer également à Konishi Yukinaga, prénommé Agostin par ses confesseurs, qui refusera de se donner la mort à l'issue de sa défaite à Sekigahara en 1600, au motif que son obédience lui proscrit un tel geste. Il sera exécuté comme un vulgaire criminel.

Bien qu'il soit de même impossible de jauger la pénétration du catholicisme – les successeurs protestants s'en étant sagement tenus aux échanges commerciaux – auprès des couches populaires et des guerriers d'extraction plus modeste, des reliques sont parvenues jusqu'à nous qui témoignent de la piété des *kirishitan*, les convertis insulaires. Au printemps 2016, le mémorial Sawada Miki, situé sur le littoral au sud de Tôkyô, exposait une série de 367 *tsuba* – gardes de sabre –, parmi lesquelles quarante-huit arboraient un symbole

chrétien ou un crucifix, parfois habilement dissimulé afin d'échapper à la répression. Selon les experts, une trentaine de ces pièces remontaient à la période Edo, donc à une époque où la pratique du christianisme était passible de mort. Tout autant que leurs compatriotes, les samouraïs ont su faire bon accueil aux croyances étrangères afin d'enrichir un syncrétisme religieux dont la singularité n'a peut-être aucun équivalent dans le monde. Mais l'heure n'a pas encore sonné de frapper aux portes du paradis, tandis qu'au XIII^{e} siècle finissant Kamakura touche au faîte de sa gloire. Le *Bakufu* s'apprête pourtant à affronter un péril mortel comme le Japon n'en connaîtra plus jusqu'au siècle dernier.

81. Yukio Mishima, *Le Japon moderne et l'éthique samouraï*, Paris, Gallimard, 1985, p. 18.

82. Michel Goya, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Paris, Tallandier, 2014, p. 48.

83. Si l'idée de salut n'est pas étrangère au bouddhisme, celui-ci la conçoit de manière fort différente des religions dites révélées puisque le croyant doit d'abord rompre le *samsara*, cycle des réincarnations, avant d'atteindre une forme de grâce.

84. Rudi Maier, *Salvation in Buddhism*, Battle Creek, Andrews University, 2014, p. 12.

85. Robert E. Morelli, *Early Kamakura Buddhism. A Minority Report*, Nagoya, Asian Humanities Press, 1987, p. XI.

86. Stephen Turnbull, *The Samurai and the Sacred*, Oxford, Osprey, 2006, p. 45.

87. Frédéric Girard, « Le bouddhisme médiéval japonais en question », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. 87, n° 2, Paris, 2000, p. 656.

88. Ian Bottomley *et al.*, *Samouraïs. De la guerre à la voie des arts*, Gand, Snoeck, 2017, p. 97.

89. Kaiten Nukariya, *The Religion of the Samurai. A Study of Zen Philosophy And Discipline in China and Japan*, New York, Cosimo, 2005, p. 40.

90. Alan Ko, *The Samurai and the Swastika. German Popular Culture Images of Japan during the Nazi Era*, Durham, Duke Historical Review, 2018, p. 15.

91. Martin Collcutt, *Five Mountains. The Rinzai Zen Monastic Institution in Medieval Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1981, p. 80.

92. Oleg Benesch, « Reconsidering Zen, Samurai and the Martial Arts », *The Asia Pacific Journal*, vol. 14, n° 7, septembre 2016, York, University of York, p. 3.

93. *Ibid.*, p. 5.

94. Takuan Sôhô, *L'Esprit indomptable. Écrits d'un maître de zen à un maître de sabre*, traduction de William Scott Wilson, Noisy-sur-École, Budo, 2001, p. 58.

95. *Européens & Japonais. Traité sur les contradictions & différences de mœurs, écrit par le R. P. Luís Frois au Japon, l'an 1585*, Paris, Chandeigne, (1998) 2012, p. 40.

96. S. Turnbull, *The Samurai and the Sacred*, *op. cit.*, p. 99.

97. Ninomiya Hiroyuki, *Le Japon pré-moderne*, Paris, CNRS Éditions, 2017, p. 59.

7

Le khan et le typhon

Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis les jours glorieux de la guerre des Genpei. Hôjô Tokimune est le huitième *shikken* à qui a échu la régence, et c'est un homme inquiet. Il ne sait que faire des émissaires importuns dont ses hommes se sont saisis à Dazaifu, plaque tournante des échanges avec le continent sise au sud de l'actuelle Fukuoka, sur Kyûshû. Que faire de ces étranges ambassadeurs venus de Chine, qui ont l'outrecuidance de réclamer l'allégeance inconditionnelle du Japon au Grand Khan des Mongols ? Si ça ne tenait qu'à Tokimune, leurs têtes auraient déjà volé. Mais Sa Majesté impériale est troublée. La menace est sérieuse. Nul ne prêtait foi à cette rumeur lointaine venant de la steppe jusqu'à ce que celle-ci se mue en clameur, avant que le raz-de-marée ne déferle sur le monde, submergeant tout sur son passage. Partout en Chine, les légions impériales reculent devant les armées du tout-puissant Khoubilai (1215-1294), petit-fils de Gengis Khan. Pour la première fois dans l'Histoire, l'empire du Milieu tout entier est en passe d'être subjugué par un peuple nomade surgi des hauts plateaux septentrionaux, tandis qu'en Corée voisine, les dernières poches de résistance ont enfin été réduites.

Engagée dès 1231 sous le règne d'Ögodei (1186-1241), troisième fils et successeur de Gengis Khan, la conquête de la modeste péninsule couverte de montagnes et de forêts profondes a donné du fil à retordre aux Mongols. Il leur en a coûté pas moins de neuf campagnes éprouvantes jusqu'à la capitulation finale de la cour coréenne, sanctionnée par les épousailles du fils héritier avec une princesse de la lignée gengiskhanide. À bout de forces, le pays du Matin calme doit se soumettre aux diktats du Grand Khan. Malgré le spectre d'une partition de son immense royaume, celui-ci règne de manière

nominale sur un territoire s'étendant des marches de l'Europe à l'océan Pacifique. Certes, ses princes de parents ne reconnaissent sa suzeraineté que du bout des lèvres, n'hésitant pas à recourir aux armes pour faire valoir leurs prétentions au trône impérial ou vider des différends frontaliers, mais Khoubilai n'en demeure pas moins le « Grand Sire » décrit par Marco Polo dans son *Devisement du monde*.

La lame de fond se brise

Qui est ce conquérant qui entend accomplir ainsi le dessein de son aïeul et soumettre toutes les nations de la Terre à sa volonté ? Impressionné, le célèbre voyageur vénitien dépeint l'intéressé comme « le plus puissant homme de gens, de terres et de trésors qui fut jamais au monde[98] ». Époux comblé, général accompli et politicien brillant, il manque encore quelques joyaux à sa couronne et Khoubilai lorgne à présent sur ces îles lointaines, ultime frontière orientale qui regorgerait d'or. Outre la fidélité aux ambitions hégémoniques prônées par son illustre ancêtre, les expéditions ultramarines lancées par le fondateur de la dynastie Yuan sont dictées par une quête de prestige qui trouve sa source dans le litige entourant son sacre. Lorsque Khoubilai accède au khanat en 1260, il contourne en effet le processus électif en usage depuis la fondation de l'empire à l'orée du XIII^e^ siècle. Sans attendre la tenue du Qurultay, l'assemblée plénière des princes et généraux mongols ayant voix au chapitre, il se fait proclamer empereur et sort vainqueur de la querelle de succession qui l'oppose à son frère. Si sa légitimité en pâtit, l'archipel semble justement être une proie facile dont la conquête en imposerait aux membres de la maison gengiskhanide tentés par des velléités sécessionnistes.

Pragmatique, l'archéologue américain James Delgado considère que la pression exercée sur le Japon vise surtout au départ à interrompre le commerce maritime avec la Chine, celle-ci finançant par le biais de taxes une guerre dont l'issue est alors indécise[99]. Dominique Farale insiste quant à lui sur les déprédations causées de longue date en Corée par les *wakô*, les Frères de la côte japonais : en s'attaquant au fléau de la piraterie, Khoubilai aurait fait coup double, démontrant

d'une part l'étendue de sa puissance et renforçant de l'autre la suzeraineté mongole sur la péninsule[100]. Le moine Tôgen Eian, bien au fait de la situation internationale grâce aux relations entretenues par sa congrégation avec le continent, affirme pour sa part dans une lettre au *Bakufu* – non sans chauvinisme – que le Grand Khan entend enrôler à son service les invincibles samouraïs : « Parce que les compétences militaires japonaises surpassent celles de toutes les autres nations, que nos arcs et flèches sont employés à merveille, et que nos armures font trembler jusqu'aux dieux […], les Mongols désirent conquérir le Japon. Une fois les guerriers du Japon passés sous leur contrôle, ils seront capables de conquérir la Chine et l'Inde. Les Mongols dirigeront la stratégie depuis leur pays pendant que, sur le terrain, le Japon combattra pour leur victoire. Avec ces forces combinées, aucun pays ne pourra résister. Voilà pourquoi les Mongols désirent maintenant subjuguer le Japon[101]. »

Respectant l'étiquette, Khoubilai réclame d'abord l'hommage du Japon par voie diplomatique. Ses émissaires sont toutefois éconduits, en raison d'une formulation maladroite qualifiant de simple « roi » l'empereur, qui entend bien faire jeu égal avec son interlocuteur. Cette fin de non-recevoir, vécue comme un outrage, rend la guerre inéluctable. Par deux fois, le maître du plus vaste empire que la Terre ait porté va ainsi lancer ses armées jusqu'alors invaincues à l'assaut de l'archipel, sans jamais parvenir à le conquérir. Au fil du temps, la légende enflera, attribuant au *kamikaze* – littéralement « Vent des dieux » – une tempête opportune – la paternité de la défaite mongole. En 1945, les attaques suicidaires des pilotes de la marine impériale vont brusquement tirer ce mot de la seule histoire du Japon médiéval pour le propulser dans celle du monde. Devenu synonyme de « bombe humaine », on en aurait presque oublié l'étymologie du terme, lequel désigne à l'origine le typhon qui aurait dévasté la flotte d'invasion, sauvant l'archipel d'un péril mortel. Et si ce miracle avait volé la vedette aux samouraïs ? Entre erreurs tactiques, soupçons de sabotage, démesure du projet et récupération idéologique, tout porte en effet à croire que le cuisant revers essuyé par le Grand Khan doit davantage aux hommes qu'aux dieux.

À l'automne 1274, une flotte que les chroniques disent forte de 900 navires appareille depuis la rade de Happo, aux abords de l'actuelle Busan au sud de la Corée. À son bord, 15 000 guerriers sino-mongols et 8 000 supplétifs coréens. L'armée du khan a bien changé depuis les débuts de son épopée : la synthèse entre les cultures nomade et sédentaire, que Khoubilai s'efforce de réaliser, s'applique aussi au domaine militaire. En marge des contingents proprement mongols, robustes archers montés opérant autour d'un noyau dur de cavalerie lourde, évoluent en effet de massives formations d'infanterie chinoises. Officiers riches d'une expérience sans pareille, amiraux passés à l'ennemi, ingénieurs experts en poliorcétique : parallèlement à la formidable capacité d'adaptation montrée par les Mongols, clé de leur expansion fulgurante, les compétences agrégées au fil des conquêtes font en théorie de l'armée de Khoubilai une invincible machine de guerre.

Mais en ce XIII^{e} siècle finissant, nulle force au monde n'est réellement capable de concevoir un assaut amphibie d'une telle envergure, à plus forte raison sur ces mers où les ouragans font souvent rage. Encore faut-il, pour les défenseurs, créer les conditions qui permettront de tirer parti des aléas climatiques. Côté japonais justement, la primauté du duel domine la pratique martiale. Si l'archerie équestre se situe au cœur des deux traditions militaires, les samouraïs manquent cruellement d'une discipline collective, sacrifiée sur l'autel du fait d'armes qui leur vaudra honneurs et récompenses.

Un D-day *avant l'heure ?*

Le 19 novembre, le corps expéditionnaire touche terre à Hakata, aujourd'hui Fukuoka, après avoir enlevé les îles de Tsushima et Iki. Couverts par des volées de flèches empoisonnées et une pluie de bombes, les Mongols et leurs alliés culbutent des défenseurs *a priori* en nette infériorité numérique. Forts de cette tête de pont, ils poussent leur avantage en direction de Dazaifu, mais la prospère bourgade ne sera jamais attaquée. Stupéfaits, les défenseurs qui se préparaient à un baroud d'honneur assistent au repli des assaillants qui refluent vers leurs navires ; à l'aube, ils découvrent même que la flotte

a mis les voiles. Quelques cadavres et débris d'épaves jonchent la baie, mais l'escadre semble bel et bien s'être volatilisée. Première anomalie dans ce qui a tout d'un récit reconstruit *a posteriori* : quoique le *Yuanshi*, les annales de la dynastie Yuan fondée par Khoubilai, fasse bien état d'une « grande tempête » qui aurait causé des pertes énormes, un courtisan nippon, non témoin de la scène, se borne à mentionner un « vent contraire ». Quant au général chinois venu rendre compte, il revendique carrément le succès de l'opération sans s'attarder sur les intempéries – précisons que la période la plus propice à la formation de cyclones correspond à la fin de l'été, lorsque le taux d'humidité dû aux intempéries estivales est le plus élevé. La résistance s'est-elle révélée plus importante que prévu ou, comme l'historien britannique Stephen Turnbull incline à le penser, s'agissait-il d'un simple galop d'essai, une de ces reconnaissances en force dont les fils de la steppe étaient coutumiers[102] ?

L'on serait d'autant plus tenté de le croire que les troupes de Khoubilai sont de retour cinq ans plus tard. Cette fois, le Grand Khan n'a pas lésiné sur les moyens. Deux flottes gigantesques, chargées de convoyer 140 000 hommes depuis les ports de Chine et de Corée, doivent opérer leur jonction à Iki en juillet 1281. Même avec les ressources prodigieuses dont l'empereur mongol dispose, l'entreprise tient de la gageure irréalisable. Les effectifs prétendument engagés par Khoubilai ont en effet de quoi donner le tournis. Malgré les réserves qu'il émet sur la véracité des nombres avancés, Thomas Conlan reprend la thèse présentant l'odyssée des campagnes mongoles comme une sorte de guerre mondiale avant la lettre. Professeur à l'université de Princeton, sans conteste le plus éminent expert du conflit, il compare ainsi les débarquements sur les côtes de Kyûshû avec ceux de l'opération *Overlord* : « De tels chiffres, s'ils sont fondés, indiquent que les Mongols avaient réussi un exploit logistique qui surpassait à plusieurs égards l'invasion de la Normandie en 1944. Pour rappel, les forces alliées n'auraient compté que 16 000 soldats de plus que le deuxième corps expéditionnaire Yuan. Encore n'avaient-elles qu'une quarantaine de kilomètres à franchir dans la Manche, tandis que les deux flottes de la seconde armada mongole parvinrent à naviguer sur 187 kilomètres d'océan depuis la Corée, et presque 800 pour celles

parties des côtes chinoises[103] ! » À l'inverse de celui lancé par les Alliés, l'assaut va pourtant se solder par un échec, et se briser sur un « mur du Pacifique » : le *genkô borui*, ou « muraille des pirates mongols ».

Dans l'intervalle entre les deux invasions, le shogunat, échaudé par le coup de semonce, n'est pas resté inactif. Kamakura a mis Kyûshû en état de défense grâce à une vaste mobilisation complétée par l'édification de puissantes fortifications littorales, dont les vestiges sont toujours visibles. Impatients d'en découdre et peu enclins à partager la gloire d'une victoire assurée, les capitaines de la flottille coréenne s'élancent seuls à l'assaut des plages dès la fin du mois de juin. Attaquant en ordre dispersé, déconcertés par la résistance opiniâtre qu'ils rencontrent, privés de leur principal avantage tactique en l'absence de grandes unités montées très manœuvrantes, les envahisseurs sont toutefois étrillés. Au mépris du danger, les guerriers japonais se hissent à bord des énormes bâtiments en abattant à coups de hache les mâts de leurs barques. Une fois parvenus à engager le combat au corps à corps, les samouraïs font un carnage, leur lame acérée au poing. Partout l'ennemi est repoussé et doit se résigner à reprendre la mer en attendant des renforts. Le 12 août, la flotte enfin combinée parvient en vue de l'îlot de Takashima, à trois jours de marche à l'ouest de Hakata. Les commandants du corps expéditionnaire espèrent tourner les défenses japonaises en profitant du mouillage offert par les eaux du golfe d'Imari. Enhardis par leurs précédents succès, les défenseurs rivalisent néanmoins d'audace afin d'empêcher l'ennemi, au bord de la mutinerie, de prendre pied sur le rivage. Toute la journée durant, le combat fait rage, tableau dantesque sur fond d'incendies qui ravagent les vaisseaux arrimés entre eux afin de prévenir le mal de mer des équipages peu accoutumés. Impossible de débarquer ! Voici qu'au soir du 13 août, les vagues enflent. D'épais nuages sombres tournoient à l'aplomb des vergues. Glacés d'effroi, les officiers tâchent de juguler la panique et de libérer leurs jonques afin de prendre le large. Peine perdue : l'ouragan fond sur l'escadre entassée dans la baie. Des centaines de vaisseaux se fracassent sur les récifs, se télescopent ou sombrent en un clin d'œil. Le déluge s'achève sur une effroyable hécatombe : la moitié des envahisseurs au moins a

péri au cours de la catastrophe. La flotte est anéantie. Même si Khoubilai refuse de s'avouer vaincu et envisage aussitôt une troisième tentative, il est frappé par des deuils qui le détournent des affaires de ce monde, avant de disparaître en février 1294. Le Japon est sauf, mais à qui doit-il son salut, au juste ?

Des hommes et des dieux

Cette fois, sources chinoises comme japonaises s'accordent et content par le menu les effets dévastateurs du typhon, même si le vocable « *kamikaze* » demeure étrangement absent des textes. Faut-il en conclure que les samouraïs ne concevaient pas l'intervention divine comme un concours absolument majeur ? Chaque temple, chaque sanctuaire a prié ardemment pour la victoire et les témoignages abondent qui décrivent *kami* ou divinités bouddhiques foudroyant depuis les cieux les navires adverses. Les deux camps ont du reste tout intérêt à mettre en exergue le rôle joué par les puissances célestes. D'une part, le clergé japonais entend bien voir ses efforts rétribués – il va d'ailleurs être le premier à obtenir gain de cause, avant même les combattants dont le *Bakufu* considère la loyauté comme acquise[104]. D'autre part, les généraux du Grand Khan s'empressent de sauver la mise, et leur tête, en invoquant un adversaire surnaturel, dont les pouvoirs surpassent jusqu'à ceux de leur omnipotent suzerain. Du même coup, ils se gardent d'évoquer leurs propres erreurs, ou de remettre en cause les désirs chimériques de Khoubilai. Il faut dire que l'empereur n'a pas reçu toute l'aide qu'il escomptait. Pour gonfler artificiellement le nombre de bâtiments disponibles, les fonctionnaires chinois ont déclaré aptes au service des bateaux fluviaux à fond plat, à la merci de la moindre avarie en mer.

Les récentes fouilles archéologiques entreprises à Takashima ont également révélé que d'autres, calfatés à la hâte, souffraient de graves malfaçons. Sabotage délibéré de la part de sujets guère empressés à combattre, voire désireux d'assister à la ruine des ambitions d'un nouveau maître honni ? L'hypothèse n'est pas écartée. À cela s'ajoutent les rivalités internes et la présomption d'un commandement qui a multiplié les fautes. Dans son étude de 2009 portant sur la

dimension militaire des opérations, le major Adams ne s'y trompe pas, et rend un verdict très sévère à l'égard des généraux mongols, coupables à ses yeux d'avoir fortement sous-estimé la détermination des défenseurs et de s'être littéralement jetés dans la gueule du loup en débarquant par deux fois au même endroit. Et l'officier américain d'en conclure que la victoire des samouraïs ne faisait pas l'ombre d'un doute, quelles qu'aient été les circonstances climatiques[105]. Au final, entre la démesure du projet et la vaillance des combattants insulaires, il apparaît donc que le typhon n'a fait que porter le coup de grâce à une armada incapable de relever un tel défi.

Reste à comprendre comment le mythe du « Vent des dieux » s'est forgé, au détriment du souvenir des faits d'armes, pourtant bien réels, accomplis par les samouraïs. Inconscients du fait que cela desservira leur cause dans la mémoire collective, ces derniers s'enorgueillissent alors du nouveau statut dont jouit l'archipel. De nation périphérique au sein d'un univers sino-centré, sur le plan politique comme religieux, le Japon se hisse en effet au rang de *shinkoku*, autoproclamé « Pays des dieux »[106]. Plus près de nous, il traverse en outre une phase décisive : la restauration Meiji en 1868. Celle-ci aboutit au rétablissement du primat politique de l'empereur et met un terme à la domination de la noblesse d'épée sur l'empire. C'est lors de cette période troublée que les tentatives d'invasion mongoles, interdites d'étude sous le shogunat, sont opportunément redécouvertes.

Le régent Hôjô Tokimune, acteur déterminant du conflit, est gommé au profit de la figure de Kameyama, souverain d'alors érigé en symbole de la résistance spirituelle de l'archipel, tandis que les théoriciens du régime s'emploient à réhabiliter plus ardemment que jamais la croyance en un pays protégé non seulement par la force de ses armes, mais aussi par une foule de divinités tutélaires. Le *kamikaze* vient de faire son entrée en scène.

Traumatisée devant le dépeçage de la Chine, confortée par ses triomphes contre la Russie puis sur le continent au début du siècle dernier, la société japonaise endoctrinée par les ultranationalistes va laisser cette idée infuser jusqu'à l'amnésie, modifiant en profondeur le regard qu'elle portait sur cette page de son histoire. Rien d'étonnant à ce qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale la foi aveugle en un

ultime sursaut salvateur, nourri par cette idéologie, ait poussé des centaines de jeunes aviateurs à se sacrifier dans le vain espoir d'incarner le Vent divin, comme le rappelle Stephen Turnbull : « Finalement, en 1945, lorsque le Japon fit une deuxième fois face au risque d'une invasion étrangère imminente, le dernier rempart constitué par les pilotes-suicides reprit l'esprit et la lettre du *kamikaze*. La défense de leur terre natale fut ainsi fermement associée à la résistance aux invasions mongoles, un épisode durant lequel d'aucuns crurent bien que la dernière heure du Japon avait sonné[107]. » Ironie du sort, deux ans avant le raid contre la base aéronavale américaine de Pearl Harbor, l'armée impériale connaît l'un des plus cinglants revers de sa désastreuse aventure coloniale face à la Mongolie ! À l'été 1939, ses forces sont écrasées à Khalkhin Gol par les Soviétiques et les partisans mongols aux ordres du futur maréchal Gueorgui Joukov.

Une victoire en trompe l'œil

Si les répercussions de l'échec de Khoubilai sont retentissantes sur le continent, où la réputation d'invincibilité des Mongols en pâtit, elles ne sont pas nécessairement favorables aux vainqueurs, auxquels, paradoxalement, la victoire ne va guère profiter. Sur le plan tactique, en effet, les samouraïs ne tirent que peu d'enseignements puisque le sort des armes a penché en leur faveur. L'infanterie devra quant à elle attendre encore deux siècles et l'avènement du combat de masse pour devenir la reine des batailles[108]. Tokimune quitte ce monde dès 1284, cédant la charge de *shikken* à son fils, qui n'a pas la trempe de son défunt père. Au tournant du XIV^{e} siècle, la grogne grandit contre la régence des Hôjô, certes auréolés de gloire mais dont les décisions ont fait leur lot de mécontents. Au lendemain de leur triomphe, les samouraïs ont en effet réclamé une rétribution à l'aune de leur bravoure, à l'image de Takezaki Suenaga, commanditaire d'un rouleau illustrant ses hauts faits et qui constitue l'une des plus précieuses sources iconographiques. Or, contrairement aux conflits précédents, pas une acre de terre n'a été arrachée à l'ennemi au cours de ce combat purement défensif, et le butin est bien maigre. La crainte d'un retour en force de l'envahisseur impose de surcroît de ne pas baisser la

garde, aussi le shogunat maintient-il des effectifs importants sur le pied de guerre. Les finances des fiefs du Kyûshû, sur lesquels le *Bakufu* a enfin étendu son empire, sont exsangues. Le régime, au bord de la faillite, peut bien décréter une annulation générale des dettes en 1290, rien n'y fait, d'autant que le décret lui aliène ses bailleurs de fonds, menacés de banqueroute[109]. Le torchon brûle également entre prêtres *shintô* et prélats bouddhistes, chacun entendant s'attribuer le mérite du miracle. Lorsque, un matin de mai 1293, un puissant séisme secoue le Kantô, submergé dans la foulée par un raz-de-marée, ils sont nombreux à songer que les dieux se sont détournés de Kamakura. La purge qui s'ensuit ne fait qu'ajouter au climat délétère.

Bien que le shogunat et la cour impériale aient œuvré en bonne intelligence, sachant mobiliser les ressources militaires et spirituelles du pays, le premier sort affaibli du bras de fer avec le Grand Khan. Pour la seconde, au contraire, le moment ne saurait être mieux choisi pour tenter de recouvrer sa prééminence, et l'ambitieux souverain Go-Daigô, qui accède au trône en 1318, compte bien tirer le meilleur parti de la situation.

98. Marco Polo, *Le Devisement du monde*, t. III, Genève, Droz, 2004, p. 57.

99. James Delgado, *Khubilai Khan's Lost Fleet*, Berkeley, University of California Press, 2008, p. 86.

100. Dominique Farale, *De Gengis Khan à Qoubilaï Khan*, Paris, Economica, 2003, p. 160.

101. *In Little Need of Divine Intervention…*, *op. cit.*, p. 201. Traduction de l'auteur.

102. Stephen Turnbull, *The Mongol Invasions of Japan, 1274 and 1281*, Oxford, Osprey, 2010, p. 50.

103. *In Little Need of Divine Intervention…*, *op. cit.*, p. 255. Traduction de l'auteur.

104. George Sansom, *A History of Japan to 1334*, Stanford, Stanford University Press, 1958, p. 454.

105. Ryon Adams, *Outfought and Outthought. Reassessing the Mongol Invasions of Japan*, Fort Leavenworth, 2009, p. 106.

106. Satô Hiroo, « The Emergence of *Shinkoku* (Land of the Gods) Ideology in Japan », *in* Hank Blezer et Mark Teeuwen (dir.), *Challenging Paradigms. Buddhism and Nativism : Framing Identity Discourse in Buddhist Environnments*, Leyde, Brill, 2013, p. 30.

107. S. Turnbull, *The Mongol Invasions of Japan…*, *op. cit.*, p. 90. Traduction de l'auteur.

108. K. F. Friday, *Samurai Warfare…*, *op. cit.*, p. 166.

109. J. Peltier, *Le Sabre et le Typhon…*, *op. cit.*, p. 162.

8

Une parenthèse impériale

Touristes de passage ou citadins affairés, tous ceux qui ont parcouru les larges avenues du centre de Tôkyô connaissent l'imposante statue équestre – 4 mètres de haut sur un piédestal du même gabarit – qui veille sur les vestiges du château devenu palais impérial. Juché sur sa monture hennissante, non loin du mausolée de Masakado, un guerrier de bronze vert-de-grisé toise les promeneurs. Le monument, qui rend hommage au vaillant Kusunoki Masashige, évoque davantage le réalisme grandiloquent des frères Rochet[110]que le style austère des derniers feux de la période Edo, et cela n'a rien d'un hasard. Car à l'orée du XX^e^ siècle – achevée en 1896, la statue fut érigée en 1900 –, le héros de la restauration Kenmu, qui avait vu l'éphémère retour aux affaires de l'empereur un demi-millénaire auparavant, fait l'objet d'une opportune réhabilitation. Il faut dire que le personnage incarne à merveille l'esprit du temps, quitte à passer sous silence les zones d'ombre entourant ses origines. Qu'importe en effet si Masashige, sans doute né à la fin du XIII^e^ siècle dans la province du Kawachi, aux abords de l'actuelle Ôsaka, était à la tête d'un *akutô*, une de ces bandes armées qui se livraient au brigandage, comme inclinent à le penser certains historiens[111]. La légende lui attribuera une naissance mieux à propos, au sein d'une famille au service de l'impératrice, et associera son patronyme – Kusunoki signifie « camphrier » – à la prémonition du souverain auquel était apparue en songe l'image du trône impérial lové sous les frondaisons de cet arbre aux vertus curatives.

Sous l'ère Taishô, qui succède à l'ère Meiji en 1912, puis Showâ, à compter de 1926, le culte rendu au champion de la cause impériale atteint son apogée. Un manuel scolaire publié avant-guerre exalte les écoliers qui s'inscrivent dans les pas du brave en embrassant la mort

pour le compte de l'empereur désormais divinisé : « En vérité, Kusunoki Masashige est un modèle de fidélité à tout jamais. Notre peuple doit avoir un dévouement identique en vue de bien servir le pays[112]. » Parangon de loyauté, il est élevé au rang de samouraï idéal, « symbole de la vertu patriotique et de l'éthique du *bushidô* » pour le japonologue britannique Ivan Morris, une figure indépassable qui devient logiquement une icône du nationalisme japonais[113]. *Shichisho Hôkoku* – ou « Sept vies pour la patrie ! » –, les derniers mots en forme de bravade que son frère Masasue et lui auraient prononcés avant de s'ouvrir le ventre deviennent ainsi le cri de ralliement des mouvements d'extrême droite, à l'exemple de Yamaguchi Otoya, assassin d'un dirigeant socialiste en 1960, qui se pend dans sa cellule après avoir écrit au dentifrice la devise de Masashige. Dix ans plus tard, Mishima Yukio s'éventre à son tour en arborant un bandeau sur lequel s'affichent à l'encre de Chine les adieux des frères Kusunoki[114]. Cette lecture anachronique, dont procède la représentation moderne du guerrier traditionnel japonais, relève pourtant d'un véritable contresens historique, puisque le grand gagnant du conflit qui oppose Kamakura à Kyôto au cours des années 1330 n'est autre que la Némésis de Kusunoki Masashige, Ashikaga Takauji. Adepte des volte-face, ce dernier va en effet trahir la cause impériale qu'il avait d'abord embrassée pour devenir l'ennemi juré de Masashige, modèle de dévotion à l'égard de l'empereur. Talentueux et opportuniste, c'est bien Takauji, et non le loyal Masashige, qui rassemblera des samouraïs servant avant tout leurs intérêts personnels ou claniques et raflera la mise avant d'imposer sa propre dynastie shogunale. Et le moins qu'on puisse dire est que l'honneur tant vanté du combattant insulaire peine à trouver sa place dans cette affaire.

Le brave et le félon

Celle-ci débute en mars 1318, avec l'accession au pouvoir de Go-Daigô. Le quatre-vingt-seizième empereur du Japon entend bien s'affranchir de l'encombrante tutelle des *shikken* Hôjô, et secoue le joug dès 1324. Ce premier complot est cependant déjoué, de même qu'un second cinq ans plus tard. Cette fois, le rappel à l'ordre n'est

plus de mise, et le velléitaire monarque est exilé sur l'île d'Oki par son successeur, un pantin mieux disposé à l'égard du *Bakufu*. C'est lors de l'évasion de Go-Daigô en 1333 que Kusunoki Masashige et Ashikaga Takauji entrent en lice. Tandis que le premier défie victorieusement le shogunat depuis ses nids d'aigle du Kawachi, sur les pentes du mont Kongo où il tient en échec des assiégeants en nette supériorité numérique, le second, dépêché par le régent afin d'investir Kyôto, se déclare en faveur de l'empereur puis s'empare de la capitale en son nom ! Le coup est rude pour Kamakura, qui perd un soutien de poids avec la maison vassale des Ashikaga passée à l'ennemi. Ébranlée sur ses fondations, la régence s'écroule bientôt, sous la pression conjuguée de cette concurrence interne couplée à la menace extérieure personnifiée par l'empereur, jusqu'à la chute du bastion shogunal, qui tombe aux mains des partisans de Go-Daigô[115]. Kamakura est mise à sac sous les regards impuissants des membres du clan Hôjô, qui se suicident en masse.

L'équipement du samouraï évolue alors, et celui-ci troque sa panoplie d'archer monté contre un arsenal plus adapté aux sièges en montagne, guérillas et combats urbains[116]. De nouvelles armes d'hast voient le jour, qui améliorent les capacités offensives. Le *nodachi*, un sabre démesuré pouvant frôler la taille de son porteur, fait florès, comme en témoignent ces lignes du *Taiheiki* : « Un guerrier originaire du Tanba amena sa monture de côté face à la porte ouest et éviscéra facilement trois ennemis à l'aide de sa lame de cinq pieds de long, telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant[117]. »

La victoire de Go-Daigô sera toutefois de courte durée, de même que la lune de miel avec les combattants ralliés à la bannière impériale, en à peine trois ans de règne, il parvient en effet à réaliser le tour de force de s'aliéner la majeure partie des lignages guerriers, qui n'ont rien à gagner au retour à l'ordre ancien dominé par l'aristocratie civile, et ont épousé la cause impériale dans le seul espoir de supplanter les Hôjô. Déjà incapable de faire régner l'ordre public, la cour s'attire également les foudres des contribuables, irrités par la hausse des impôts.

Ashikaga Takauji saisit le prétexte du camouflet infligé par l'empereur – qui lui préfère un prince de la famille impériale auquel

est décerné le mandat shogunal – pour prendre la tête de la fronde. Après avoir servi le *Bakufu* puis Go-Daigô, voici donc que le félon brandit l'étendard de la révolte pour son propre compte. Assisté de son frère cadet, il éteint les dernières convulsions de la régence à l'agonie avant de s'établir à Kamakura, où il revendique le commandement suprême. Si les troupes impériales ne parviennent pas à déloger les Ashikaga du Kantô, ces derniers échouent à se rendre maîtres de Kyôto, d'où ils sont refoulés à l'hiver 1335. Takauji est contraint de se replier dans l'Ouest, à Kyûshû, afin d'y reconstituer ses forces. Il reprend cependant l'offensive dès l'été suivant, remportant sur les berges de la rivière Minato, non loin de l'actuelle ville de Kobe, une victoire écrasante contre l'armée loyaliste aux ordres de Kusunoki Masashige. L'indéfectible bouclier de l'empereur, auquel il avait pourtant enjoint de ne pas livrer cette bataille perdue d'avance, se donne la mort le 4 juillet 1336. Sacrifice ultime, baroud d'honneur, stoïque acceptation d'une mort inéluctable dessinent le contour d'un destin taillé pour la légende, qui devait assurer au défunt paladin une postérité sans pareille. Celui qui s'impose n'en reste pas moins Ashikaga Takauji, que ses changements de pied n'ont nullement discrédité aux yeux des principaux chefs guerriers, lesquels sont au contraire nombreux à faire allégeance aux Ashikaga. Leur chef contraint Go-Daigô à l'exil puis s'arroge le shogunat. Sa dynastie se maintiendra au pouvoir, non sans connaître un lent déclin, deux siècles durant. Le troisième potentat de la lignée, petit-fils de Takauji, déserte bientôt les ruines de Kamakura au bénéfice du quartier de Muromachi à Kyôto, qui donnera son nom à la période (elle durera jusqu'en 1573). Le comblement de la fracture entre Kantô et Kinai ne profite pas à la cour, sortie du conflit vaincue et divisée, et dont le *Bakufu* s'arroge plus que jamais les anciennes prérogatives.

Réfugié dans les massifs montagneux au sud de Nara, Go-Daigô poursuit la lutte contre l'anti-empereur appointé par le nouvel homme fort, et le schisme entre les deux branches de la maison royale va maintenir le centre du pays dans un état de forte tension jusqu'au crépuscule du XIV^{e} siècle. Même le trépas du souverain batailleur le 19 septembre 1339 ne signe pas la capitulation de ses partisans, qui prennent le maquis et installent à Yoshino une « cour du Sud ». Il faut

attendre 1392 pour que le shogunat parvienne à mettre un terme à ce schisme au sein de la maison impériale. Davantage encore qu'auparavant, la classe combattante, qui tient désormais les rênes du pouvoir politique, entend par ailleurs se hisser sur un pied d'égalité avec les institutions impériales au plan culturel.

Quant à Masashige, considéré comme un rebelle par le nouveau régime militaire, il devra attendre 1563 pour recevoir enfin à titre posthume le pardon officiel de l'empereur Ôgimachi, à la faveur d'un regain d'intérêt pour le *Taiheiki*, dont Masashige est le héros véritable[118]. L'ouvrage sera d'ailleurs décliné dans une version illustrée dont les adieux du héros à son fils constituent le chapitre le plus populaire. Gommant la révérence à la figure impériale, les idéologues favorables aux Tokugawa souligneront plus tard l'abnégation de Masashige, et surtout la piété filiale – valeur cardinale du néoconfucianisme alors en vogue – dont le preux samouraï fait preuve à l'égard de son maître, en écho à celle montrée par l'enfant de Masashige, muet d'admiration devant l'acte sacrificiel de son glorieux père. Dès l'orée du XIX^{e} siècle, le grand homme devient l'idole des opposants au shogunat qui, venus des fiefs du sud de l'archipel, commencent à se rassembler à Kyôto afin de faire pièce à la puissante Edo[119]. La vénération pour Kusunoki Masashige, apte à servir de modèle auprès des couches populaires, atteint son acmé en 1871, au lendemain de la restauration Meiji, lorsqu'un sanctuaire est élevé sur les rives de la Minatogawa.

Conflits de loyauté

À la lueur des trajectoires des deux hommes, l'on serait tenté de vouer aux gémonies un vainqueur trop enclin à faire preuve de réalisme politique. Ce serait aller vite en besogne, au risque d'accorder trop de crédit au roman national japonais, qui drape volontiers Takauji des oripeaux du scélérat pour mieux exalter la grandeur de Masashige. Le premier, qu'Ivan Morris dépeint comme un chef de guerre généreux, chaleureux, pieux et féru de poésie, est pourtant un homme de son temps, qui s'efforce de naviguer en des eaux tumultueuses. À quel lexique faire appel pour décrire les revirements

du suzerain des Ashikaga ? « Traîtrise », « félonie », « perfidie » sont autant de mots lourdement connotés péjorativement et qui ne sauraient rendre compte des singularités insulaires. Tandis qu'en Europe médiévale, l'hommage lige peut revêtir une dimension sacrée, celui-ci affecte au Japon la forme d'une relation contractuelle, mutuellement bénéfique mais peu contraignante. Plutôt qu'une vassalité dans sa stricte acception féodale, la communauté clanique guerrière du XIVe siècle évoque la clientèle, au sens romain du terme, à telle enseigne que même les plus puissants seigneurs japonais se révèlent incapables de convoquer leurs vassaux, qui n'hésitent pas à se faire porter pâles ou à leur opposer une fin de non-recevoir. Takauji n'est pas mieux loti, puisque au moment de lever le ban pour Kyûshû, seuls deux parmi une soixantaine d'obligés répondent à l'appel, les armées étant ainsi susceptibles de se désintégrer littéralement au lendemain d'un échec sur le champ de bataille[120] !

Aux différents échelons sociaux de la noblesse d'épée, la préoccupation première demeure la survie de la maison, dont l'ennemi ne renoncera pas à exterminer jusqu'au dernier rejeton en cas de mésalliance ou de revers de fortune. Il convient toutefois de nuancer : à l'opposé de la chevalerie européenne, qui développa un consensus autour de l'obligation de clémence à l'égard d'un pair vaincu loyalement, susceptible d'être libéré contre une juteuse rançon, les prisonniers de guerre insulaires relevaient du droit commun, étant entendu qu'ils étaient entrés en rébellion contre l'État. En conséquence, la grande majorité était passée par les armes, séance tenante ou après interrogatoire, les officiers étant entièrement soumis à la discrétion du vainqueur. Paradoxalement, ce climat de violence, qui va s'accentuer considérablement au cours des deux siècles suivants en raison des guerres civiles, a tendance à favoriser un opportunisme dénué du moindre scrupule. Selon Karl Friday, les généraux « accueillent volontiers déserteurs et transfuges. Les guerriers, en particulier les plus puissants d'entre eux, qui capitulaient ou changeaient de camp avant même que s'engagent les hostilités, étaient en droit d'espérer être traités avec générosité, et de se voir confirmer la propriété sur tout ou partie de leurs baronnies par leur nouveau suzerain[121] ». Tandis qu'il marche sur la capitale, Takauji

pousse même l'audace jusqu'à distribuer à ses alliés de circonstance des domaines qui ne sont pas encore tombés dans son escarcelle[122]. Si les grands féodaux du *Sengoku Jidai* puis le shogunat des Tokugawa n'auront de cesse d'ériger la loyauté en vertu suprême du samouraï, c'est donc précisément parce que celle-ci ne va pas de soi. La hantise d'une trahison est alors telle que le recours à la prise d'otage se généralise. L'usage de retenir auprès du maître épouse et progéniture d'un feudataire à la fidélité douteuse sera du reste institutionnalisé à la période Edo. Comment reprocher une telle défiance à un pouvoir militaire qui, au long de ses huit siècles d'exercice, s'est presque toujours imposé grâce à un opportun ralliement ?

Du capitaine Taira trahissant les siens au profit des Minamoto sur les flots de Dan-no-Ura à la spectaculaire forfaiture débouchant sur la victoire des Tokugawa à Sekigahara en passant par les errements de Takauji, aucune des trois dynasties shogunales n'est en reste. Loin de se limiter aux liens du sang, leur parenté réelle ou revendiquée transparaît également dans une attitude qui éclaire les mœurs de l'aristocratie militaire japonaise. On aurait bien tort de l'imaginer moins encline au cynisme et plus prompte à mettre en adéquation son éthique chevaleresque proclamée avec les nécessités politiques.

Brève expérience sans grande conséquence, et qui écarte pour plus d'un demi-millénaire la perspective d'un rétablissement de la primauté impériale, la restauration Kenmu, de 1333 à 1336, va se transfigurer d'après l'historiographie officielle en matrice du régime qui renverse le shogunat au cours de la décennie 1860. Du fiasco de Go-Daigô, les intellectuels au service du nouveau pouvoir font un instant fondateur, lointain signe avant-coureur d'un inexorable retour à l'ordre naturel dominé par l'empereur. Le développement de l'idéologie, voire du culte impérial, dont les promoteurs entendent bien qu'il s'appuie sur les élites guerrières, nécessite un héros tout autant qu'un héraut, et Kusunoki Masashige est tout désigné pour jouer ce rôle. Paradoxalement, la complexité du personnage s'efface devant son caractère exemplaire et intemporel, alors même que son parcours révélait les singularités des derniers feux de la période Kamakura. Ces temps troublés, marqués par les balbutiements d'une

contestation sociale caractéristique du siècle suivant, sont en effet propices à la diversification des communautés guerrières qui s'épanouissent en marge des structures féodales. Au tournant des XIVe et XVe siècles, le visage du samouraï laisse apparaître de nouvelles facettes, aussi déroutantes que fascinantes.

110. Durant la seconde moitié du XIX[e] siècle, les frères Charles et Louis Rochet se font une spécialité des sculptures équestres monumentales, à l'image du *Guillaume le Conquérant* dominant la place du même nom à Falaise, ou encore de *Charlemagne et ses leudes*, qui trône sur le parvis de Notre-Dame de Paris.

111. Morten Oxenboell, *Akutô and Rural Conflict in Medieval Japan*, Honolulu, Hawaii University Press, 2018, p. 125.

112. Constance Sereni et Pierre-François Souyri, *Kamikazes*, Paris, Flammarion, 2015.

113. I. Morris, *La Noblesse de l'échec…*, *op. cit.*, p. 173.

114. J. Peltier, *Samouraïs. 10 destins incroyables*, *op. cit.*, p. 78.

115. Andrew Goble, *Kenmu. Go-Daigo's Revolution*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1997, p. 121.

116. K. F. Friday, *Samurai Warfare…*, *op. cit.*, p. 167.

117. Maria Culeddu, *The Evolution of the Ancient Way of the Warrior. From the Ancient Chronicles to the Tokugawa Period*, Rome, Sapienza, 2018, p. 93. Traduction de l'auteur d'après Helen McCullough.

118. I. Morris, *La Noblesse de l'échec…*, *op. cit.*, p. 172.

119. Maeda Tamaki, *From Feudal Hero to National Icon. The Kusunoki Masashige Image, 1660-1945*, Zurich, Artibus Asiae, 2012, p. 271.

120. Thomas Conlan, *The Culture of Force and Farce. Fourteenth-Century Japanese Warfare*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2000, p. 12.

121. K. F. Friday, *Samurai Warfare…*, *op. cit.*, p. 153.

122. George Sansom, *A History of Japan. 1334-1614*, Stanford, Stanford University Press, 1961, p. 40.

9

Les visages du samouraï

Sûr de sa force, convaincu de sa supériorité, le guerrier toise les badauds d'un œil farouche, une main ferme reposant sur la poignée de son *katana* glissé dans la ceinture de soie au côté du sabre court. Le *hakama*, jupe-pantalon, est soigneusement empesé, le chignon huilé effleure une tonsure impeccable, tandis que la veste d'étoffe légère arbore de part et d'autre d'une large poitrine le *kamon* – blason clanique –, valant allégeance au seigneur du château voisin. Voilà l'image, irriguée par les fresques historiques des maîtres du cinéma japonais, qui vient spontanément à l'esprit lorsqu'on songe au samouraï. Or, si cette représentation n'est pas dénuée de fondement, elle ne saurait refléter la foule des visages adoptés par le samouraï au fil des âges. Hérité de la période Edo, cet archétype élude ainsi une infinie variété de trajectoires et s'inscrit surtout dans un contexte où le membre de la caste militaire jouit d'un statut aux contours bien définis. Tel ne fut pas toujours le cas, loin s'en faut, puisqu'il faut attendre l'automne 1591 et la promulgation de l'édit de séparation des classes pour que le pouvoir reconnaisse la singularité et les privilèges des guerriers[123]. Bien avant de se constituer en communauté d'intérêts, la classe combattante se définit plutôt comme une nébuleuse qui essaime à travers tout le corps social, sachant tout aussi bien accepter des suzerainetés verticales que tisser des solidarités horizontales. Les ancêtres des samouraïs n'auront pas attendu qu'on leur garantisse le droit à la violence pour l'exercer au sein, voire à l'encontre d'une société civile aux franges délinquantes de laquelle ils n'étaient pas toujours étrangers.

Les saigneurs de la mer de Chine

L'histoire de la relation entre l'élite guerrière nippone et la piraterie est extrêmement ancienne. Dès le début du IXe siècle, tandis que Taira no Masakado se soulève, l'Ouest s'embrase, nous l'avons vu[124]. Fujiwara no Sumitomo, gouverneur de la province d'Iyo, en Shikoku, saisit en effet le prétexte des troubles dans le Kantô pour entrer à son tour en rébellion à la tête d'une vaste flotte de gens de mer. À l'instar de Masakado, il constitue sa propre clientèle en distribuant titres et terres aux guerriers qui acceptent de reconnaître sa suzeraineté. Durant deux ans, ses hommes mettent en coupe réglée la mer Intérieure et pillent même Dazaifu à deux reprises, jusqu'à ce que le renégat soit défait puis décapité par un vétéran des guerres de l'Est dépêché en Iyo. Les Taira s'efforceront par la suite d'assurer la sécurité de leur réseau de comptoirs reliant le continent à la capitale, capturant rien de moins que soixante-dix pirates, qui seront exécutés à Heian-kyô en 1135. Les Frères de la côte insulaires sont pourtant loin d'avoir dit leur dernier mot.

Avant de poursuivre, relevons que les forbans japonais n'ont rien de commun avec leurs lointains cousins caribéens, dont les navires battant pavillon à tête de mort s'élanceront aux trousses des galions espagnols gorgés d'or au XVIe siècle. À défaut de frégates et de goélettes, ils opèrent le plus souvent à bord de grosses barques, sont parfois encadrés de samouraïs en demi-solde, et s'en prennent en priorité aux flottilles convoyant les récoltes par voie fluviale ou maritime. Davantage que l'appât du gain, leur moteur est la faim, et les pics d'activité pirate correspondent logiquement aux années de sécheresse et de disette, comme le souligne Stephen Turnbull[125]. Son compatriote Peter Lehr compare quant à lui volontiers les écumeurs nippons à leurs contemporains scandinaves : comme les Vikings, ils sont motivés par la quête de meilleures conditions de vie et plutôt adeptes du coup de main côtier, même s'ils ne s'interdisent pas de rassembler d'impressionnantes escadres pouvant regrouper des centaines de vaisseaux, principalement des *kobaya*, chaloupes rapides et insaisissables[126]. À compter du XVe siècle, des bâtiments au tonnage plus important, dotés d'un ou deux mâts et éventuellement coiffés d'ouvrages défensifs de bois, entrent en lice : les *sekibune*.

Enhardis par l'affaiblissement du pouvoir impérial et par l'incapacité du régime guerrier établi à Kamakura à garantir l'ordre à l'autre extrémité d'un archipel parsemé de criques et d'îles hospitalières, les pirates japonais mènent des raids en Corée dès le début du XIII^e^ siècle. Puis, encore un siècle et demi plus tard, à l'issue de l'occupation mongole, à telle enseigne que la nouvelle dynastie qui règne sur la péninsule met un point d'honneur à faire montre de son pouvoir en conduisant une ambitieuse campagne de représailles contre Tsushima, la grande île du détroit de Corée où les pirates pullulent. En 1389, 200 bâtiments y débarquent un puissant corps expéditionnaire de 17 000 combattants qui sèment la dévastation. Le gouverneur de l'île ne recouvrera son autorité qu'en prédisant astucieusement l'arrivée imminente d'un typhon, la puissance destructrice du précédent imprégnant encore les mémoires. Rien n'y fait cependant, et le fléau ne cesse de renaître, pour connaître un âge d'or au XVI^e^ siècle. Les *razzias* gagnent en fréquence et en envergure et redoublent d'intensité, culminant désormais en véritables campagnes militaires. Le littoral chinois est ravagé, les ports sont attaqués, et les villageois en fuite parfois poursuivis loin à l'intérieur des terres. Au printemps 1556, le bonze défroqué Xu Hai laisse libre cours aux bas instincts de ses milliers d'acolytes, qui profitent du déploiement des troupes régulières impériales sur les confins nord pour saccager l'estuaire du Yangzi Jiang. La frontière se gomme entre pure prédation et expédition marchande, même lorsque les commanditaires de cette dernière sont clairement identifiés. En atteste la rixe qui oppose en 1523 les équipages de navires affrétés par les clans samouraïs Ôuchi et Hosokawa, qui se disputent le monopole du commerce avec la Chine, sous la forme de missions tributaires dûment accréditées : l'émeute dégénère et aboutit à la mise à sac du port de Ningbo, plaque tournante des échanges avec le Japon.

L'arrivée des Portugais aux Philippines, en Asie du Sud-Est et dans l'empire du Milieu attise encore la cupidité des maraudeurs, qui préfèrent mouiller à l'abri ou établir des têtes de pont à terre plutôt que de s'attaquer en haute mer aux convois lusitaniens redoutablement armés. Les nouvelles autorités de Manille ayant refusé de verser une rançon pour se débarrasser des importuns, l'affaire

débouche à Cagayan de Oro, en 1582, sur l'un des seuls affrontements documentés entre combattants usant en bonne partie d'armes et de tactiques japonaises et troupes régulières hispaniques – lesquelles remportent une nette victoire[127].

Les *wakô*, gens du pays de Wa, ainsi que les élites chinoises avaient pour habitude de nommer le Japon sous l'Antiquité – le terme, péjoratif, pourrait être traduit par « bandit nain » et vise à moquer la petite taille des insulaires –, forment alors un groupe des plus hétérogènes, dont le dénominateur commun est de se livrer sans vergogne à la piraterie. Si bon nombre de membres d'équipage proviennent des quatre coins de l'Extrême-Orient, nombreux sont les capitaines d'origine japonaise qui formeront des maisons guerrières à l'issue du processus de pacification du pays et de désarmement des populations civiles conduit par Toyotomi Hideyoshi, maître de l'archipel et grand artisan de sa réunification au cours des années 1590. C'est le cas des célèbres Murakami, qui entreront dans le rang avant de gouverner leur domaine en Bungo, ou bien des Matsuura, seigneurs des côtes occidentales de Kyûshû jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle[128]. Et puisque le samouraï sait se faire pirate, il sait aussi se faire brigand.

Cinquante nuances de samouraï

Si les rivages découpés de la mer Intérieure sont le terrain de chasse des terribles *wakô*, les chemins ne sont pas plus sûrs, et l'imprudent pèlerin pourrait bien être victime d'un autre genre de prédateur : les sinistres *akutô*, « mauvaises gens ». Bien que le terme recouvre un large spectre de groupes et d'activités considérés comme délinquants, le préfixe *aku* ne semble pas présenter une étymologie nécessairement dépréciative. À l'instar de notre épithète « formidable », qui renvoie originellement à ce qui inspire la crainte avant de s'arroger un sens mélioratif, *aku* peut s'appliquer à ceux que leur témérité distingue du lot, à des personnages hors du commun – Takezaki Suenaga, héros du *Rouleau des invasions mongoles*, se flatte d'ailleurs d'être de cette trempe[129]. Il faut dire que ces « mauvaises gens » font parler d'eux dès le XIII^{e} siècle, comme le relatent les annales du temple Todai-ji, à

Nara, dont les moines s'indignent : « Les *akutô* ont commis des actes malfaisants tels que brigandage, coups de main nocturnes, vols, émeutes et meurtres, mais ils ont aussi multiplié les crimes contre le propriétaire [du domaine] en obstruant, en entravant les routes, en érigeant des barricades et en suscitant le désordre, autant de forfaits qui ne doivent pas demeurer impunis[130]. »

Le phénomène gagne en ampleur au siècle suivant, à la faveur du chaos politique consécutif à l'effondrement du régime de Kamakura. De bandes hétérogènes, les *akutô* se constituent en communautés mieux organisées, rassemblant souvent des guerriers provinciaux sous l'autorité d'un meneur qui se substitue parfois au baron local. Ces compagnies armées tendent ainsi à établir des ancrages locaux, parfois fortifiés, qui nient les structures vassaliques et foncières au sein desquelles elles ne parviennent pas à s'insérer. L'équipement, la discipline collective et les compétences militaires des *akutô* s'améliorent, au point que certains groupes en viennent à louer occasionnellement leurs services en qualité de mercenaires. Davantage que des brigands, le vocable caractérise ainsi les hors-la-loi, au sens le plus littéral. Le mode opératoire des « mauvaises gens », qui s'exonèrent de toute obligation fiscale, bafouent les privilèges de chasse et confisquent les moissons, confirme leur dissidence revendiquée. « Si les bandits *akutô* se mettent ouvertement en dehors des lois en choisissant la violence déclarée et présentent, à n'en pas douter, un symptôme du malaise profond de la société nippone à cette époque, expose Pierre-François Souyri, ils s'inscrivent dans un contexte général de dérèglement des habitudes traditionnelles et d'évolution des mœurs caractéristique du tournant du XIV^e^ siècle[131]. » Les proportions de cette militarisation du mouvement sont difficiles à quantifier. Celle-ci causera également sa perte, à tout le moins l'éclipse du groupe dans les chroniques. Dans l'un ou l'autre camp, de nombreux *akutô* prennent en effet part au conflit qui oppose d'abord Go-Daigô au *Bakufu* des Hôjô agonisant, puis les partisans du premier aux Ashikaga. Ces derniers parvenus au pouvoir, ils s'efforceront d'intégrer à leurs propres forces les groupes les plus expérimentés, à tout le moins de parvenir à établir un équilibre mutuellement

profitable entre ces électrons libres d'une part, et les sénéchaux et baillis dépêchés par le nouveau régime d'autre part.

Outre le recours à la violence, la marginalité se manifeste également dans l'accoutrement. Ainsi en est-il des *basara*, ces excentriques qui s'affublent de tenues vestimentaires aussi extravagantes que provocantes. La mode, dont la popularité atteint également son apogée avec la chute de Kamakura, est adoptée par les *akutô*, qui trouvent là un autre moyen d'afficher leur singularité et leur mépris des conventions[132]. L'auteur du *Mineaiki*, document qui relate l'histoire de la province côtière du Harima, décrit de la sorte ces audacieux : « Ils portaient des robes d'un orange vif et des chapeaux à six côtés, ou bien l'*eboshi* et le *hakama*[133], et avaient pour armes des sabres et lances de bois ou de bambou. » La couleur choisie revêt ici non seulement un caractère voyant mais aussi et surtout transgressif, car elle est étroitement associée au statut de *hinin*, non-humain, l'un des plus mal considérés de la société nippone[134]. Les *basara* aiment ainsi à se jouer des codes sociaux, voire des attributs de genre, puisque certains poussent la malice jusqu'à arborer des coiffures féminines, autant de défis jetés à l'ordre établi qui s'inscrivent dans la longue tradition d'insubordination des combattants japonais. À plusieurs égards, la contestation incarnée par *akutô* et *basara* préfigure du reste les ligues populaires ou fraternités guerrières qui se développeront au siècle suivant. Et l'on ne s'étonnera guère d'observer que des causes identiques – en l'occurrence l'absentéisme des représentants de l'autorité et leur incapacité à assurer le premier de leurs devoirs féodaux, à savoir la sécurité des biens et des personnes – produisent les mêmes effets.

L'ascension des « pieds légers »

Contrairement aux catégories sociales strictement cloisonnées en vigueur dans l'Europe médiévale, il faut attendre les dernières années du XVI^{e} siècle pour que la fonction militaire en vienne à définir au Japon une caste véritable. Durant toute la période du haut Moyen Âge, la porosité est la règle, et en l'absence de rite d'adoubement à proprement parler, la naissance n'assigne nullement à un destin tout

tracé, en dehors des couches supérieures. Il faut encore se risquer, de gré ou de force, à arpenter les champs de bataille afin d'espérer obtenir une promotion. Dans l'archipel, la guerre joue ainsi un rôle de puissant ascenseur social, et peu de vocations offrent autant de possibilités que la carrière des armes. Naturellement, les principaux bénéficiaires en sont les échelons les plus modestes, où l'on distingue les *ji-zamurai*, guerriers campagnards libres et petits propriétaires terriens, ainsi que les *ashigaru*. Davantage qu'un statut, comme le trahit leur sobriquet peu flatteur, ces « pieds légers » ont pour seul point commun d'être des fantassins. Et si la majeure partie d'entre eux se compose de paysans enrôlés le temps d'une campagne entre deux corvées agricoles, il n'est pas rare de croiser quelques mercenaires ou aventuriers en quête de gloire. Les contours de ce groupe sont d'autant plus flous que nombre d'*ashigaru* occupent des fonctions logistiques – valets d'armes, portefaix, palefreniers ou simples manœuvres chargés d'ériger des fortifications de fortune. Lorsque Toyotomi Hideyoshi produit son édit de séparation des classes, dont le but affiché est de dissocier paysannerie et classe combattante, les « pieds légers » sont toutefois reconnus comme guerriers de plein droit, stipendiés par leur seigneur, qui leur garantit en outre le gîte et le couvert. Il faut dire que les *ashigaru* ont su gagner leurs titres de noblesse au cours de l'époque Sengoku : les premiers temps de la guerre des Genpei ou des invasions mongoles, durant lesquelles la piétaille se cantonnait aux seconds rôles, sont bel et bien révolus. De 1467 à 1477, les protagonistes de la terrible guerre d'Ônin, qui déstabilise durablement le shogunat des Ashikaga et débouche sur le morcellement du pays, mobilisent des armées pléthoriques. Le cercle vicieux de l'anarchie assure aux belligérants l'accès à un inépuisable réservoir de nouvelles recrues – l'heure des fantassins a sonné. De surcroît, l'arsenal à leur disposition s'adapte et se diversifie, en premier lieu grâce aux armes à feu individuelles, d'un emploi autrement plus aisé que l'arc qui prévalait durant la période Kamakura[135].

Davantage encore que l'équipement, la reconnaissance des *ashigaru* viendra de leur professionnalisation, laquelle s'accompagne d'un indispensable renforcement de la discipline collective. Au XVI^e^ siècle,

les pillages et désertions de masse ne sont plus de mise, et les capitaines qui sauront tirer le meilleur parti de leur infanterie seront les plus enclins à déléguer, en maniant alternativement la carotte et le bâton. En la matière, Ukita Naoie fait figure de précurseur. Modeste hobereau commandant une trentaine d'hommes en 1545, il stimule tant et si bien ses lieutenants qu'en 1577 la moitié d'entre eux sont devenus barons de leur propre domaine, rendant hommage au maître des Ukita qui règne désormais sur toute la province du Bizen d'où il a chassé l'ancien suzerain[136]. Les trois unificateurs porteront la tactique combinant détachements de lanciers et d'arquebusiers, colonne vertébrale des armées de l'époque, au paroxysme de son efficacité tactique. Une fois définitivement incorporés à la classe combattante, les *ashigaru* ne la quitteront plus, témoins les innombrables estampes qui les montrent escortant leur seigneur sur les routes d'Edo et arborant fièrement leur *jingasa* – casque conique caractéristique – frappé des armoiries de leur clan.

Moines-soldats et belliqueux prélats

Le tour d'horizon des multiples facettes du guerrier japonais féodal serait incomplet sans un détour par les cellules monacales, tout du moins ce qui en tient lieu dans les temples insulaires. Nous avons brièvement évoqué l'entrée dans les ordres de puissants seigneurs désireux d'organiser par ce biais leur succession tout en faisant profession de foi. L'histoire du Japon regorge en effet de chefs militaires dont le patronyme bouddhique en est venu à se confondre avec leur prénom. Il en va ainsi de Takeda Harunobu, bien mieux connu sous le nom de Shingen, comme de son ennemi juré Uesugi Kagetora, dit « Kenshin », ou bien encore de Hosokawa Fujitaka, devenu Yûsai en 1582, lorsqu'il adopta la tonsure avant de se consacrer entièrement à la poésie et à l'étude. Une paisible retraite qui tient cependant de l'exception, ces vocations tardives ne détournant nullement ces belliqueux *daimyô* de la voie du guerrier.

Moins illustres, même si leur figure émaille les rouleaux peints médiévaux, sont les moines-soldats japonais : les *sôhei*. Les maîtres de l'estampe ont maintes fois représenté leur silhouette reconnaissable, se

tenant sur le tablier branlant du pont d'Uji lors de la guerre des Genpei, le front ceint d'un turban ou d'un bandeau blanc. Ces hommes ne sont pas des combattants ordinaires mais le bras armé des grandes congrégations bouddhiques, qui entretinrent durant des siècles de véritables armées privées. Grands propriétaires jaloux de leurs privilèges fiscaux et désireux de peser dans le jeu politique face à une administration civile fragilisée, les monastères n'hésitent nullement, en effet, à recourir à la force des armes et à lancer de véritables expéditions vers la capitale depuis leurs bastions situés dans les faubourgs.

La pression est telle qu'elle aurait conduit la cour à envisager de quitter Nara pour Heian en 794[137]. À raison de 400 manifestations recensées par les historiens jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, les *sôhei* défendent sans relâche leurs intérêts catégoriels, au même titre que les samouraïs, dont ils ne sont pas aussi dissemblables que les artistes tardifs ont voulu le démontrer. À cent lieues du fantassin archétypal armé de son *naginata* – le grand fauchard japonais – et chaussé de hauts socques, l'examen du *Kasuga Gongen Genki-e*, rouleau relatant les miracles attribués aux divinités vénérées dans le fameux sanctuaire, ne révèle aucune distinction entre *sôhei* et samouraïs. L'historien suédois Michael Adolphson suggère ainsi que l'arsenal à la disposition d'un moine-soldat était vraisemblablement aussi hétéroclite que celui de n'importe quel autre combattant de métier[138]. Et souligne l'apparition tardive du terme « *sôhei* », lequel n'émerge dans la littérature qu'à la période Edo, tandis que les récits antérieurs se bornent à mentionner guerriers ou hommes d'armes servant un établissement religieux comme ils auraient pu prêter hommage à quelque baron[139].

Les *sôhei* commencent à faire parler d'eux autour de l'an mille. Des rixes éclatent alors qui opposent des membres des sectes bouddhistes les plus influentes, notamment Kegon, Shingon et Tendai. Tandis que les premiers morts sont à déplorer, c'est l'abbé du temple Enryakuji, élevé sur les hauteurs surplombant Kyôto et relevant de cette troisième école, qui prend la décision de lever une milice permanente. À l'instar des organisations qui vont alors bientôt émerger en Terre sainte au lendemain de la première croisade (1095-1099), la majeure

partie des effectifs n'a pas reçu l'ordination, même si chaque frère lai est tenu, à tout le moins sur le papier, de respecter la règle monacale. Équivalents nippons des ordres chevaleresques, aux *sôhei* est notamment reproché par les premiers missionnaires lusitaniens de jouer les fauteurs de troubles, de s'ingérer dans les combinaisons politiques et de ne pas répugner à croiser le fer. Les jésuites portugais Gaspar Vilela et Luis Frois rapportent ainsi que « nos religieux désirent toujours la paix, et les guerres leur répugnent plus que tout, [tandis que les moines du] Negoro-ji font profession de guerre et leurs services sont loués par les seigneurs pour combattre[140] ».

De fait, la comparaison s'arrête là, puisque au Japon il n'est nul besoin de combattre l'infidèle. En l'absence d'adversaires extérieurs, les courants majeurs du bouddhisme, importé dans l'archipel dès le VI^e^ siècle, se perdent donc en anathèmes et querelles de clochers. À l'instar des papes auteurs de bulles polémiques, cela n'interdit pas aux théologiens de développer des arguties complexes justifiant la violence à l'encontre des hérétiques et mécréants, définis par le terme sanskrit *icchantika*. Le soutra du *Mahâparinirvâna* est commodément invoqué, qui proclame que « celui qui tue une fourmi commet un péché, mais que celui qui tue un *icchantika* n'en commet aucun[141] ». Empêtrés dans leurs intrigues fratricides, les dignitaires du clergé restent aveugles devant l'ascension des samouraïs. Sortis vainqueurs du conflit face aux Taira, les Minamoto s'imposent et écartent pour un temps le pouvoir ecclésiastique (la popularité de Benkei, colosse et compagnon d'armes de Yoshitsune, n'y change rien). Les prélats bouddhiques ne renoncent pas, toutefois, à s'immiscer dans les affaires temporelles. Mal en prend par exemple au puissant abbé de l'Enryakuji, bastion de l'école Tendai, qui choisit en 1570 de soutenir une coterie de princes refusant la suprématie d'Oda Nobunaga, le nouvel homme fort du pays. Grave erreur, car le pouvoir du premier unificateur ne souffre aucune contestation. Aussi, après avoir mis au pas les *daimyô* hostiles à son ascension, celui-ci lâche-t-il à l'automne 1571 ses troupes sur l'Enryakuji révolté. Face aux forces nombreuses et aguerries des Oda, les *sôhei* ne font pas le poids, et sont exterminés méthodiquement, avec femmes et enfants, à l'issue d'une opération qui sème l'effroi dans tout l'empire. Les autres

congrégations peuvent bien hurler au blasphème et jeter des malédictions, c'en est fini de la puissance militaire cléricale. Une trentaine d'années plus tard, le shogunat d'Edo naissant plante le dernier clou dans le cercueil du moine-soldat japonais en ordonnant le désarmement complet et définitif de toutes les institutions religieuses[142].

Figure multiple et protéiforme, le samouraï s'est fait au fil de son histoire millénaire pirate, brigand, soudard, voire bonze. Avant même d'abandonner la carrière des armes et d'arrimer son hégémonie non seulement à sa force mais aussi à l'idéal qu'il se flattait d'incarner, il sut aussi se poser en protecteur des arts.

123. Claudia Marra, « Bureiuchi. The Regulation of Disrespect-Killings within the Framework of Tokugawa Legislation », *The Journal of Nagasaki University of Foreign Studies*, Nagasaki, 2018, p. 104.

124. Voir *supra*, p. 23.

125. Stephen Turnbull, *Pirate of the Far-East, 811-1639*, Cambridge, Osprey Publishing, 2007, p. 9.

126. Peter Lehr, *Pirates. A New History, from Vikings to Somali Raiders*, Londres, Yale University Press, 2019, p. 41.

127. Kenji Igawa, *Elusive Pirates, Pervasive Smugglers. Violence and Clandestine Trade in the Greater China Seas*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2010, p. 79.

128. Joanna Abeli, *Causes of Piracy in Medieval Japan*, Ypsilanti, Eastern Michigan University, 2011, p. 20.

129. Morten Oxenboell, *Akutô and Rural Conflict in Medieval Japan*, Honolulu, Hawaii University, 2018, p. 42.

130. *Ibid.*, p. 6.

131. P.-F. Souyri, *Le Monde à l'envers…*, *op. cit.*, p. 160.

132. *Ibid.*, p. 162.

133. L'*eboshi* correspond à une famille de couvre-chefs, invariablement de couleur noire, ayant évolué au fil du temps depuis le chapeau de cour originel, fait de gaze ou de tissu. Quant au *hakama*, il désigne la jupe-pantalon traditionnelle, toujours en usage dans la pratique de nombreux arts martiaux japonais.

134. Ross Henderson, *What We Talk About When We Talk About Basara*, Seattle, University of Washington, 2017, p. 23.

135. Stephen Turnbull, *Soldiers of Medieval Japan*, Cambridge, Osprey Publishing, 2005, p. 84.

136. Austin Clark, « *"100 Spears Worth 100 Pieces". The Impact of* Ashigaru on *Sengoku Jidai* », *The Gettysburg Historical Journal*, Gettysburg, 2012, p. 8.

137. Ronald Toby, *Why Leave Nara ? Kammu and the Transfer of the Capital*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 1985, p. 332.

138. Mikael Adolphson, *The Teeth and Claws of the Buddha. Monastic Warriors and Sohei in Japanese History*, Honolulu, Hawaii University Press, 2007, p. 132.

139. Faculty of Asian and Middle Eastern Studies (éd.), *Discourses on Religious Violence in Premodern Japan*, Cambridge, University of Cambridge, 2018, p. 7.

140. *Européens & Japonais…*, *op. cit.*, p. 38.

141. Christoph Kleine, *Buddhism and Violence*, Bhairahawa, Lumbini International Research Institute, 2006, p. 92.

142. Iwao Seiichi *et al.* (dir.), *Dictionnaire historique du Japon*, *op. cit.*, p. 137.

10

Bâtisseurs, esthètes et mécènes

Le 2 juillet 1950, l'un des joyaux de Kyôto part en fumée. Mû par la haine de la beauté du « pavillon d'Or », un jeune moine incendie le merveilleux édifice, qui sera cependant rebâti cinq ans plus tard. Or, si le Kinkaku-ji, devant lequel se bousculent quotidiennement des milliers de touristes émerveillés, se dresse toujours dans l'enceinte d'un temple depuis longtemps disparu, ce n'est pas à un esthète ecclésiastique que nous le devons. Le bâtisseur du Rokuon-ji, jadis vaste complexe religieux dont seul subsiste aujourd'hui l'illustre pavillon paré de feuilles dorées étincelantes, est en vérité un samouraï, et même leur commandant suprême puisqu'il s'agit d'Ashikaga Yoshimitsu, petit-fils de Takauji, le fondateur du lignage shogunal. Au pouvoir pendant presque trois décennies, comptant plusieurs victoires politiques à son actif, dont le retour au sein des institutions de la dissidente cour du Sud ou le déménagement du *Bakufu* à la capitale, le troisième *shôgun* de la dynastie Ashikaga se distingue davantage encore par son mécénat avisé. Plus que tout autre chef militaire avant lui, Yoshimitsu parvient en effet à élever la culture guerrière à un rang qui lui permettra désormais de faire jeu égal avec celle de la cour, jusqu'alors unanimement considérée comme un horizon indépassable. Outre le Rokuon-ji, il se fait bâtir une seconde résidence à Kyôto, le « palais des Fleurs », *hana no gosho*, qui, pour être de dimensions modestes – moins de 1,5 hectare –, servira désormais de matrice à l'architecture palatiale, en particulier aux nombreuses et vastes enceintes paysagées qui se multiplieront à la période Edo[143]. En privant l'aristocratie et le haut clergé du monopole dont ils avaient jusqu'alors disposé sur le patronage des beaux-arts, Yoshimitsu et ses successeurs auront ainsi contribué à asseoir la légitimité politique du régime militaire.

La médaille a cependant un revers, puisque si les Ashikaga s'imposent en protecteurs des arts, les héritiers de Yoshimitsu montreront moins d'implication dans la sphère politique, au point de devenir peu à peu, à leur tour, les pantins d'ambitieux barons jouant les marionnettistes depuis les coulisses du pouvoir. Le gouvernement de Muromachi, quartier de Kyôto où Yoshimitsu décide de s'établir en 1378, verra toutefois l'éclosion des brillantes cultures Kitayama puis Higashiyama, marquées par l'essor de la peinture à l'encre de Chine, de l'arrangement floral, de l'aménagement paysager et de la poésie *renga*, à laquelle s'adonnent les favoris du *shôgun* lors de concours endiablés[144]. C'est néanmoins sur les planches que le troisième potentat Ashikaga assoit sa réputation de pygmalion, en révélant l'étendue des talents de Zeami, futur génie du théâtre *nô* dont il codifie les règles avant de l'ériger en genre préféré de l'élite guerrière. Ce dramaturge et philosophe, auteur de très nombreuses pièces – on lui en attribue plus d'une centaine –, réalise la synthèse entre les danses populaires importées au VIII^e^ siècle et le répertoire épique, principalement hérité de lettrés *zen*, pour créer un art dramatique authentique[145]. Enthousiasmé par une représentation du futur Zeami et de son père, Kanami, en 1374, nonobstant l'humble condition de ces saltimbanques, Yoshimitsu prend sous son aile les deux hommes, qui jouiront du patronage des Ashikaga durant toute leur longue carrière, de même que leurs successeurs[146]. Hélas pour la dynastie fondée par Takauji, cette passion dévorante pour les arts va être payée au prix fort. Le formidable essor culturel du XV^e^ siècle se réalise en effet au détriment des affaires séculaires dont le régime de Muromachi se désintéresse, affaiblissant du même coup son autorité au bénéfice de grands vassaux qui s'engouffrent dans la brèche.

À la recherche d'une double voie

S'il atteint son apogée sous le shogunat de Muromachi, l'intérêt manifesté par les couches supérieures de la noblesse d'épée pour les beaux-arts puise à des sources anciennes. Dès la période Heian, les suzerains des clans guerriers, souvent rejetons de souche impériale, se piquent de composer de la poésie, indispensable marque de

distinction. Au-delà du seul poids politique, l'intégration aux plus hautes sphères du pouvoir est conditionnée par la maîtrise des codes intellectuels aristocratiques ainsi que par la connaissance de la littérature classique chinoise. S'il n'est pas attendu d'un chef militaire qu'il fasse montre d'érudition, l'inspiration poétique est vivement appréciée, et les samouraïs de haut rang apprennent à jouer du prestige que leur confère cette fibre artistique. Encore en gestation à l'époque Kamakura, la culture des guerriers s'épanouit pleinement sous l'égide des Ashikaga. Devenu mécène, le *Bakufu* fait d'ailleurs des émules auprès de ses feudataires. Le clan Asakura érige ainsi en 1471, dans sa province d'Echizen, non loin de l'actuelle Fukui, un *yakata* – demeure palatiale – dont la fouille des vestiges, entamée en 1967, a livré de nombreuses preuves d'une remarquable activité culturelle, notamment dans le domaine du jardin ornemental. Tandis que l'auguste capitale est en proie au chaos à la fin du XV^e^ siècle, nombreux sont les artistes qui trouvent refuge dans ces *shô-Kyôto*, « petites Kyôto » – toutes proportions gardées –, qui commencent à essaimer à travers l'archipel. De Yamaguchi, situé à l'extrême ouest de Honshû, à Nakamura, sur l'île de Shikoku, en passant par la bourgade montagneuse de Hida, la culture des guerriers se délocalise, avant de toucher un spectre social plus large[147]. Quoique cette culture demeure alors l'apanage des barons, l'idée de poursuivre une double voie embrassant, voire transcendant arts martiaux et beaux-arts se fait jour, et l'on retrouve les sinogrammes formant le *Bunbu ryodô*. Ce concept dual trouve d'ailleurs son origine lointaine dans l'Antiquité chinoise, sous la dynastie semi- légendaire des Zhou. Ceux-ci s'efforcent de fonder leur pouvoir sur la complémentarité entre le *wen* (*bun* en japonais), qui désigne ce qui relève de la sphère civile, et le *wu* (*bu* en japonais), les affaires militaires[148]. Le confucianisme en reprendra à son compte l'idée, laquelle franchit finalement la mer Jaune pour s'épanouir dans l'archipel. Dès l'orée du XV^e^ siècle, le poète et homme de guerre Imagawa Sadayo (1326-1420), dit « Ryôshun », connétable de Kyûshû entre 1371 et 1395, rappelle déjà : « Il est écrit dans l'œuvre de Confucius comme dans les traités militaires que même à vouloir protéger le pays, celui qui ignore la littérature sera incapable de bien gouverner[149]. »

Cette recherche d'un équilibre entre le corps et l'esprit, entre la fonction première du samouraï et son développement personnel, pour user d'un anachronisme, est cependant loin de faire l'unanimité. Elle n'aura de cesse de susciter la critique, et ce jusqu'au cœur de la période Edo, à compter du XVII[e] siècle, durant laquelle cette quête est encouragée par le régime des Tokugawa, qui cherche à façonner un idéal chevaleresque justifiant l'hégémonie de la caste combattante sur une société néanmoins pacifiée. Pour un Hosokawa Yûsai, fin lettré issu d'une famille guerrière, qui s'illustre au service des Ashikaga par ses talents de poète et de conseiller politique, il se trouve ainsi un Katô Kiyomasa pour condamner sans ambages tout détour hors du champ strictement militaire. Représentatif d'une génération de samouraïs, devant son ascension à ses talents de guerrier – plus recherchés que jamais durant le *Sengoku Jidai*, nous le verrons –, le « général-démon » ne jouit pas du capital culturel dont peut se prévaloir la famille Hosokawa. Le shogunat d'Edo a pourtant tranché d'emblée, proclamant dans le premier article des *Buke Shohatto*, « Lois régissant les familles guerrières » édictées dès 1615, que « la pratique de la littérature et des arts militaires doit être cultivée avec diligence[150] ». Sous l'impulsion du pouvoir émergent d'Edo, la poursuite du *bunbu ryodô* se démocratise, gagnant les guerriers d'humble condition, comme en atteste, par exemple, l'adhésion sans réserve d'un samouraï appelé à devenir l'un des plus populaires de l'histoire, néanmoins issu des couches modestes de la classe combattante : Miyamoto Musashi. Dans l'introduction à son *Traité des cinq roues* rédigé en 1643, l'illustre bretteur, en homme de son époque, écrit ainsi : « En premier lieu, les samouraïs sont familiers avec les deux voies, les lettres et les arts militaires[151]. » On ne saurait être plus limpide, et Musashi s'est employé, non sans talent, à joindre le geste à la parole, livrant quelques belles aquarelles et calligraphies après s'être intéressé à l'architecture militaire. Pour autant, des voix discordantes continuent de se faire entendre, fût-ce à mots couverts, à l'exemple de celle de l'auteur du fameux *Hagakure*, compilé à l'orée du XVIII[e] siècle, qui appelle toute bonnement à « se méfier de parler de sujets comme la connaissance[152] ». Aux yeux des puristes d'une

voie du guerrier exclusivement tournée vers la pratique martiale, il n'est qu'un art digne du samouraï, celui consistant à savoir mourir.

L'art du bien-mourir

Le 4 juin 1615, la longue rivalité opposant les maisons Toyotomi et Tokugawa s'achève avec la chute de la puissante citadelle d'Ôsaka, que l'on disait jusqu'alors inexpugnable. La veille, les avant-gardes des défenseurs de la place, dépêchées à la rencontre des colonnes de l'immense armée shogunale, ont toutes été balayées. Parmi les capitaines tombés en ce jour de printemps se trouve Kimura Shigenari, dont l'un des ultimes gestes est entré dans la légende de la morbide étiquette du guerrier japonais. Avant de s'en aller livrer sa dernière bataille, à laquelle il avait bien peu d'espoir de survivre, Shigenari prit en effet soin de brûler de l'encens au creux de son heaume, afin qu'à la vue de sa tête tranchée son vainqueur soit moins incommodé grâce à la subtile fragrance. Mieux aurait valu soustraire à jamais le sinistre trophée à l'adversaire, mais la chose n'était pas toujours aisée. Bien en a pris cependant au défunt, puisque cette prévenance aurait tant ému Tokugawa Ieyasu, vainqueur de la campagne, que le vénérable fondateur du *Bakufu* d'Edo en aurait par la suite recommandé la pratique à ses feudataires et subordonnés. Il aurait même généreusement gratifié de cinq pièces d'or le champion qui avait abattu Shigenari[153]. Quant à la scène, elle fut immortalisée deux siècles plus tard par Yoshitoshi, maître du genre *musha-e*, l'estampe de guerrier.

Si le *seppuku*, suicide rituel par éventration du samouraï, est attesté dès la période Heian finissante, la première occurrence documentée est attribuée à Minamoto Yorimasa, qui se donne la mort dans le temple Byôdo-in à Uji, non sans avoir composé un poème d'adieu, à l'issue de sa défaite aux mains des Taira en 1180. Dès les prémices, l'usage est ainsi entouré d'une esthétique qui ne cessera de se raffiner au fil du temps. Là encore, l'influence chinoise est patente, comme le souligne le Britannique Andrew Rankin. L'abdomen étant tenu pour abriter le siège de l'âme dans la pensée extrême-orientale, l'éviscération permet d'exposer – tout à fait littéralement – la pureté

de ses intentions[154]. Pour le samouraï, la décapitation étant la règle, ce n'est donc pas tant la hantise d'une capture honteuse – laquelle fait figure d'exception – que la volonté de préserver son honneur en démontrant sa probité qui guide la main du guerrier suicidaire. De prime abord improvisé, le plus souvent sur le champ de bataille après un revers militaire, le *seppuku* peut se décliner sous une forme collective, à l'exemple des Hôjô, qui se donnent la mort par centaines auprès du régent lors de la chute de Kamakura en 1333, ou s'imposer comme un dernier recours afin de convaincre son suzerain, à l'image de Hirata Masahide, précepteur d'Oda Nobunaga, qui s'ouvre le ventre en 1553 afin de contraindre son jeune suzerain à amender son tempérament frondeur. Le retour à la paix civile consécutif à l'avènement de la dynastie Tokugawa à l'orée du XVII[e] siècle institutionnalise et judiciarise une pratique dès lors sévèrement encadrée. Sanction seigneuriale, voire shogunale, le suicide est désormais commis non plus devant l'ennemi ou le fidèle lieutenant témoin de la bravoure de son suzerain mais le plus souvent sous le regard de magistrats et d'émissaires, d'où découle la nécessité de mettre au point un strict protocole. La terrible sentence, connue sous le nom de *tsumebara*, est exécutée à huis clos. Après avoir bu une coupe de saké et composé un *jiseiku*, poème d'adieu, le supplicié, revêtu du kimono blanc, couleur associée au deuil dans l'archipel, prend place sur une natte. Saisissant la lame nue d'un poignard enturbanné de linge, il pratique ensuite l'incision cruciforme, attendant que le *kaishaku*, manière de bourreau, mette fin à ses souffrances en décapitant le malheureux avant que ce dernier ne laisse échapper un râle d'agonie qui ruinerait toute la cérémonie. Outre son caractère par essence définitif, celle-ci est si complexe que, indique Françoise Biotti-Mache, « des traités furent rédigés sur les différentes manières de faire *seppuku*, la gestuelle et l'esthétique qu'il convenait de respecter et les *bushi* [guerriers] apprirent le rituel, au même titre que les autres conventions du savoir-vivre nippon[155] ».

Mourir dignement est un art dans lequel les samouraïs, attentifs au moindre détail, sont passés maîtres. Et l'auteur du *Hagakure* de préconiser, à l'intention du brave qui songe chaque matin au trépas et s'y prépare à chaque instant, de polir quotidiennement ses ongles à

l'herbe *kogane* tout en glissant dans sa manche un peu de poudre afin de farder une éventuelle fatigue malvenue. Edo pourra bien proscrire dès 1663 le *junshi*, suicide d'accompagnement, coutume qui poussait les vassaux d'un seigneur à le suivre dans la mort, dépouillant du même coup le clan de ses serviteurs les plus expérimentés, rien n'y fait, puisque les samouraïs perçoivent bien l'injonction contradictoire. Et malgré l'anathème, inscrit dans la loi vingt ans plus tard, le *seppuku* est toujours tenu en haute estime par les guerriers. Pour ces hommes d'action trouvant là matière à exalter la beauté singulière du geste ultime et suprême, le suicide par éventration vaut pour testament car, comme l'écrit Maurice Pinguet dans le maître ouvrage qu'il consacre à *La Mort volontaire au Japon*, « je ne suis ni ce que je dis, ni ce que je pense, ni ce que je crois être. […] Ce que je suis, c'est ce que je fais, ce dont je suis capable, la somme toujours inachevée de mes actes[156] ».

L'équilibre pour idéal

Architecture, poésie, éventration, tout n'est qu'affaire d'harmonie, de contrôle, d'équilibre entre les contingences de la matière et le pouvoir de l'esprit. Tel est sans doute l'héritage laissé par les samouraïs dans le champ esthétique, et qui continue d'imprimer sa marque sur l'identité culturelle nippone. À cent lieues de nos conceptions judéo-chrétiennes qui enseignent la primauté absolue de l'esprit sur le corps, la métaphysique insulaire pose que l'art véritable naît d'un équilibre entre les deux, reflet d'une unité entre l'humain et le divin, *shinjin ichinyô*[157].

Au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles, cette recherche esthétique, ritualisée au point d'en devenir spirituelle et renonçant simultanément à toute rationalisation intellectuelle, s'épanouit notamment en littérature. L'ombre d'une mort magnifiée n'est jamais loin cependant, non plus que celle du samouraï. Prix Nobel de littérature en 1968, Kawabata Yasunari, l'un des plus fervents partisans du *geidô*, l'auguste « voie des arts » empreinte de pensée *zen*, s'installe ainsi très tôt à Kamakura, où il se suicide par intoxication le 16 avril 1972. Deux ans auparavant, son disciple Mishima Yukio s'était ouvert le ventre à Tôkyô. Au terme de plusieurs années de

dérive nationaliste, l'écrivain prodige s'était introduit au quartier général des forces d'autodéfense japonaises – *jieitai* – en compagnie de quelques complices de sa milice privée : la Tatenokai. Organisation aux desseins confus et sans socle idéologique clair, Mishima se refusant à intellectualiser sa philosophie de l'action, cette « société du Bouclier » se donnait pour but de restaurer l'« esprit du samouraï » dans un Japon occidentalisé en perdition. Après une vaine harangue devant des soldats médusés, les putschistes d'opérette s'étaient retranchés dans les bureaux de l'état-major, où Mishima commettrait enfin et laborieusement ce *seppuku* de grand style qu'il fantasmait au point de l'avoir mimé à maintes reprises devant l'objectif de la caméra ou de l'appareil photo. La fascination morbide franchit largement les frontières de l'archipel, pour se diffuser parmi les élites culturelles mondiales, en particulier françaises. Ainsi Marguerite Yourcenar exprime-t-elle son émotion dans *Mishima, ou la Vision du vide*, tandis qu'André Malraux, initié à la mystique japonaise sur les chemins du mont Kumano par son traducteur Tadao Takemoto, confie à son compagnon de route : « Je me sens plus à l'aise avec le suicide de Mishima qu'avec le tuyau à gaz. Je le répète : je ne défends rien. Mais enfin, je me sens avec un revolver dans un domaine familier. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il marque un caractère de volonté dans la mort. Le revolver, aujourd'hui, c'est l'ancien poignard romain, qui n'est pas tellement loin de votre sabre[158]. »

143. *Histoire de l'architecture et des jardins du Japon pré-moderne*, Actes du cycle de conférences dirigé par Nicolas Fiévé, Paris, École pratique des hautes études, 2008, p. 329.

144. K. A. Grossberg, *From Feudal Chieftain to Secular Monarch…*, *op. cit.*, p. 49.

145. René Sieffert, *Zeami. La tradition secrète du Nô*, Paris, Gallimard/Unesco, 1960, p. 32.

146. Masakazu Yamazaki, *On the Art of the No Drama. The Major Treatises of Zeami*, Princeton, Princeton University Press, 1984, p. XVIII.

147. Matthew Philip McKelway, *Capitalscapes. Folding Screens and Political Imagination in Late Medieval Kyoto*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2006, p. 2.

148. Thomas Conlan, « The Two Paths of Writing and Warring in Medieval Japan », *Taiwan Journal of East Asian Studies*, 2011, p. 87.

149. W. S. Wilson, *Ideals of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 28.

150. *Ibid.*, p. 29.

151. Miyamoto Musashi, *Traité des cinq roues*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 51.

152. Jôchô Yamamoto, *Hagakure. Le livre secret des samouraïs*, Paris, Guy Trédaniel, 1984, p. 58.

153. Stephen Turnbull, *Osaka 1615. The Last Battle of the Samurai*, Oxford, Osprey Publishing, 2006, p. 73.

154. Andrew Rankin, *Seppuku. A History of Samurai Suicide*, New York, Kodansha, 2011, p. 10.

155. Françoise Biotti-Mache, *Études sur la mort*, Paris, L'Esprit du temps, 2011, p. 116.

156. Maurice Pinguet, *La Mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984, p. 101.

157. Albert Palma, *Geidô. La voie des arts, du samouraï à l'artiste martial*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 108.

158. André Malraux, « La mort au Japon. Entretien avec Tadao Takemoto », *L'Appel*, n° 2, décembre 1973, p. 87.

11

Gekokujô, le monde à l'envers

À l'issue de trois siècles et demi marqués par l'essor du pouvoir guerrier aux mains des samouraïs, le régime militaire entame un long déclin, qui n'atteindra son terme qu'avec celui de la période médiévale japonaise, *Chûsei*. Avant de renaître plus puissant que jamais à l'orée du XVII[e] siècle sous l'égide des Tokugawa, le shogunat des Ashikaga aura bu le calice jusqu'à la lie. Ce second Moyen Âge, qui s'étend de 1467 à l'amorce du processus de réunification un siècle plus tard, se caractérise par une formidable mobilité sociale, dont la classe combattante est certes la principale bénéficiaire, mais non la seule.

L'« horizontalisation » des relations entre guerriers

À l'été 1441, Yoshinori, petit-fils de Yoshimitsu, périt sous la lame du samouraï Akamatsu Mitsusuke. Sixième *shôgun* de la lignée Ashikaga, il avait été choisi par tirage au sort en 1429 après la mort sans héritier désigné de son prédécesseur, Yoshimochi. Le ver est donc déjà dans le fruit, et le régime militaire déjà passablement miné par les querelles intestines lorsque la guerre d'Ônin éclate en 1467. À la rivalité grandissante opposant le représentant du pouvoir militaire dans le Kantô à son suzerain en droit à Kyôto, nouvel avatar du conflit séculaire entre les deux pôles politiques majeurs du pays, se superpose désormais un litige autour de la question de la succession[159]. Les seigneurs des clans Hosokawa et Yamana, qui comptent parmi les plus éminents vassaux du shogunat et s'étaient distingués en tirant vengeance de l'assassin de Yoshinori, soutiennent chacun leur candidat, jusqu'à ce que le différend dégénère en conflagration.

Comme lors du premier acte de la guerre des Genpei, les hostilités s'engagent dans les rues de Kyôto. On se bombarde d'une résidence à l'autre, des barricades entravent les avenues de la capitale. À mesure que la situation se dégrade, celle-ci est changée en léviathan insatiable, engloutissant des masses toujours plus nombreuses de soudards au service des deux coteries. Les chroniques font état d'armées encore jamais vues dans l'archipel, fortes de plus de 80 000 hommes qui transforment la ville en camp retranché. Au terme d'une décennie de guerre implacable, la glorieuse cité impériale est à demi réduite en cendres par les flammes des projectiles incendiaires, ruinée par les outrages de la soldatesque.

Face à ce spectacle consternant, et tandis que le chaos se propage à travers les provinces de l'empire, nombreux sont ceux qui se sentent dorénavant en droit de questionner la légitimité de l'ordre féodal bafoué par ceux qui devraient en être les champions. À tous les niveaux de la société japonaise, les protections traditionnelles ayant volé en éclats, de nouvelles organisations émergent s'efforçant de prémunir la collectivité contre l'anarchie. C'est le *Gekokujô*, un vocable qui désigne un monde sens dessus dessous où « le subalterne renverse son supérieur ». Les samouraïs ne font pas exception : écœurés par la conduite de leurs seigneurs, ils préfèrent souvent s'en remettre à des pairs avec lesquels ils partagent un socle commun de valeurs, aspirations et motivations. Au sein de la petite noblesse d'épée, l'heure est à une « horizontalisation » des rapports, concrétisée par les ligues guerrières, les *ikki*. Si l'origine de ces fraternités martiales n'est pas clairement établie, leur existence est attestée dès la période Kamakura (1185-1333). Durant la « guerre des deux cours[160] », les grands vassaux du shogunat louent les services de ces bandes aux compétences militaires recherchées, qui se gardent bien, toutefois, de prêter serment d'allégeance et demeurent obstinément libres. L'*ikki*, par essence, récuse la hiérarchie vassalique, à laquelle il substitue une stricte égalité entre ses membres – *kokujin* – symbolisée par les paraphes apposés en cercle sur le contrat que signent les parties[161]. Ce faisant, les ligues creusent également le fossé qui les sépare des samouraïs inféodés à un maître. De là à être considérés comme de simples paysans révoltés, des fauteurs de jacqueries, traités

comme tels selon les impitoyables lois de la guerre, il n'y a qu'un pas qu'Oda Nobunaga, le premier des unificateurs, franchit allègrement[162]. Au XVI^e^ siècle, en effet, le phénomène n'a fait que s'amplifier, et la renaissance balbutiante du pouvoir central s'accommode mal de ces électrons libres qui, alliés aux séides des nouvelles sectes bouddhiques millénaristes, se sont parfois emparés d'une province entière ! C'est le cas en Kaga, au nord de Kyôto, où les sujets mécontents de la famille Togashi chassent dès 1488 leur baron avant de fonder un *Hyakusho no motaru kuni* – « royaume des paysans » –, qui se maintiendra presque un siècle. Trois ans avant le soulèvement de la province du Kaga, la moitié méridionale du Yamashiro était tombée aux mains d'une coalition de villageois et samouraïs qui allaient y faire régner leur loi pendant presque une décennie[163].

À la conjonction de la religiosité et des revendications du temps, l'*ikki* offre une alternative politique puissante et subversive qui « surpasse dans sa résolution jurée la force du clan familial de la maison guerrière, celle des moines regroupés dans leur monastère ou celle des paysans regroupés derrière leur commune ou leur village[164] ». Expérience sociale fascinante qui cohabite avec d'autres formes d'organisations sociales horizontales, à l'image de la cité libre de Sakai – administrée par un collège de marchands enrichis par le commerce maritime – ou les communautés villageoises autonomes, la ligue guerrière est pourtant longtemps boudée par les tenants de l'historiographie officielle, soucieux de se conformer à l'orthodoxie politique. Il est vrai que l'*ikki* sera longtemps perçue comme une anomalie libertaire, pour ainsi dire une hérésie uniquement permise par la déliquescence du régime de Muromachi, et qui disparaît de mort – supposée – naturelle avec le retour de la paix civile et de l'autorité de l'État à l'aube du XVII^e^ siècle. C'est sous l'influence des historiens marxistes du premier XX^e^ siècle, qui redécouvrent tardivement les conjurations guerrières, que Shizuo Katsumata restitue aux *ikki* leur importance au cours du *Sengoku Jidai*. Le médiéviste rappelle ainsi que le sentiment d'appartenance à la classe combattante n'impliquait pas nécessairement, du moins jusqu'à l'avènement de la période Edo, un lien de vassalité seigneuriale. Pour désigner ces *ji-zamurai*, guerriers des campagnes jaloux de leur liberté,

John Whitney Hall invoque même la *Yeomanry* britannique, cette petite noblesse terrienne issue d'anciennes traditions germaniques et qui conserva longtemps son autonomie à l'égard du pouvoir féodal[165].

Les *ikki* soulignent également l'impossibilité de définir les contours d'un véritable statut du combattant professionnel dans le Japon médiéval, jusqu'aux réformes entreprises par Toyotomi Hideyoshi et pérennisées par les Tokugawa. Faut-il le rappeler, en dépit d'évidentes similitudes, notamment sur le plan d'une certaine éthique distinctive, le guerrier nippon embrasse un spectre très large : il tient davantage de l'homme d'armes que du chevalier, dont la position sociale correspondra peu ou prou à celle du samouraï lorsque la classe combattante insulaire se sera elle-même subdivisée en strates nettes. Reste que le chaos caractéristique de l'époque Sengoku n'est au contraire guère propice aux structures rigides : la guerre endémique constitue un formidable tremplin qui va fournir aux plus ambitieux capitaines d'innombrables occasions de sortir du lot.

La guerre, moteur de l'ascenseur social

Bien que la ligue guerrière offre des garanties de sécurité appréciables en ces temps troublés, certains guerriers préfèrent s'en remettre à leurs propres talents et faire cavalier seul. Car l'anarchie est également un puissant levier de promotion sociale, dont une kyrielle d'aventuriers va tirer le meilleur parti. Ces *Sengoku-daimyô*, qui vont se tailler des principautés à la pointe du sabre, comptent parmi les figures les plus fascinantes du Japon médiéval. Impitoyables et dénués de scrupules, ils sont aussi iconoclastes et novateurs. Majoritairement issus du premier cercle des vassaux d'un domaine, ces parvenus ont néanmoins un profil autrement plus surprenant, à l'image de Saitô Toshimasa, dit Dôsan et surnommé « la vipère du Mino ». Probablement né en 1494, ce novice ayant renoncé aux vœux monacaux se fait marchand d'huile et use de ses relations afin d'entrer au service d'un feudataire du clan Toki, qui gouverne la province en qualité de *shugo*, ou bailli. Ambitieux et doué, le jeune homme ne tarde pas à éliminer son bienfaiteur puis devient le protégé du nouveau gouverneur, qu'il seconde à la tête du fief. D'abord larvé,

l'inévitable conflit entre les deux hommes éclate en 1542, à l'initiative de Dôsan, qui sort vainqueur de la confrontation. Quant aux Toki, ils sont définitivement écartés de l'arène politique. Leurs successeurs Saitô ne leur survivront guère, cependant, puisqu'ils seront à leur tour évincés par Oda Nobunaga au cours des années 1560.

Plus spectaculaire encore est le parcours de Hôjô Sôun, né Ise Shinkurô en 1432. Si les chroniqueurs, désireux de souligner ses mérites, ont eu tendance à enjoliver les origines de leur héros en le dépeignant à la manière d'un chevalier errant, il n'était pas totalement privé d'atouts. De bonne naissance, Shinkurô grandit au sein d'une famille de hobereaux liés aux Ashikaga, et lointainement apparentés aux Taira. Sa sœur aînée épouse un excellent parti en la personne du suzerain des Imagawa, apanagé dans la province côtière du Suruga[166]. Or, voici que bientôt le beau-frère est tué au combat, laissant le fief aux mains de son jeune héritier. Faisant montre d'une témérité certaine à la tête d'un bien modeste contingent fort de six combattants, Shinkurô vole au secours de l'enfant menacé, qui le remercie en le faisant châtelain en 1493. À la différence de Dôsan, le futur Sôun – qui adopte ce prénom lors de son entrée dans les ordres – sert loyalement son bienfaiteur avant de s'en affranchir pacifiquement. À sa mort en 1519, il est seigneur *de facto* des provinces côtières d'Izu et de Sagami. Lui qui s'est emparé des vestiges de Kamakura et s'est établi non loin de là, derrière la passe d'Odawara, ambitionne de redorer le blason de l'antique maison Hôjô, dont il s'arroge le patronyme[167]. Ses épigones vont réussir au-delà de tout espoir, faisant du clan l'un des plus influents du pays. Au moment où Toyotomi Hideyoshi, qui parvient à éliminer cet ultime rival en 1590 avant de parachever la réunification de l'archipel, offre les cinq provinces conquises de haute lutte à son allié Tokugawa Ieyasu, ce dernier choisit une modeste bourgade pour y bâtir sa citadelle. Celle-ci deviendra Edo, la plus vaste mégalopole de son temps, qu'elle demeure aujourd'hui sous le nom de Tôkyô.

Chefs de guerre redoutés, les *Sengoku-daimyô* sont également des hommes d'État visionnaires que leur condition d'origine libère des œillères aveuglant parfois leurs contemporains. Édifiés par l'exemple navrant des belligérants de la guerre d'Ônin, ces suzerains d'un

nouveau genre veillent à édifier leur pouvoir sur un socle solide et à l'enraciner fermement. Ils font en cela preuve de davantage de pragmatisme, voire d'audace politique, que les connétables shogunaux – *shugo* –, tiraillés entre volonté de rester au fait des intrigues de Kyôto et incapacité corollaire à contrôler les domaines sur lesquels le *Bakufu* leur a donné autorité. Pour résoudre ce dilemme, des hommes tels que Hôjô Sôun ou Saitô Dôsan choisissent de rebattre les cartes et de revenir aux fondamentaux : se doter d'instruments militaires puissants tout en encourageant le commerce et l'agriculture afin de développer un ancrage territorial depuis lequel ils pourront lancer des campagnes de conquête[168]. Préoccupés par la fidélité de leurs turbulents feudataires, les *Sengoku-daimyô* se font en outre auteurs ou promoteurs de codes domaniaux qui réaffirment les droits et devoirs vassaliques en un temps où mieux vaut ne pas tenir la loyauté pour acquise.

Imagawa Sadayo se pose en précurseur lorsqu'il rédige, dès 1412, ses recommandations. Sôun lui emboîte le pas à la fin du XV^e^ siècle avec ses *Vingt et un articles*, écho aux *Dix-sept articles* dictés quelques années auparavant par Asakura Toshikage, lui-même parfait exemple de ces étoiles montantes au sein de la classe militaire qui connaîtront leur heure de gloire au siècle suivant[169]. Puisque la loyauté fondée sur la seule considération morale – *chû* – ne suffit plus, il convient donc de la formaliser par un rite d'allégeance, voire de la renforcer d'une dimension contractuelle, bien que le terme d'« hommage » soit réfuté par Olivier Ansart. L'historien argue en effet que la redéfinition des relations vassaliques à la période Edo, caractérisée par sa stabilité et un très fort taux de chômage chez les guerriers tendant à devenir une catégorie parasite, introduira, malgré les protestations des intéressés, de triviales considérations pécuniaires bien éloignées du désintéressement vanté par les thuriféraires de la classe combattante[170].

Reste qu'à l'époque Sengoku, tandis que les organisations militaires gagnent en puissance pour s'étendre bien au-delà de la seule parentèle directe, *ichizoku*, l'hommage lige, qui ne se cantonne pas au service guerrier, engage désormais les futurs chefs de famille, successeurs de celui qui a prêté serment[171]. La fidélité ne saurait être reniée, sous

peine de voir s'évanouir le capital symbolique accumulé sur des générations, à telle enseigne que sous le régime des Tokugawa il se trouvera certains penseurs nostalgiques pour se féliciter de servir un maître injuste ou cruel, occasion rêvée de démontrer une loyauté véritable, totalement aveugle et culminant dans le sacrifice de sa vie, idéalement vain.

Il y a fort à parier qu'un tel gâchis de précieuses ressources humaines n'aurait pas été du goût des *Sengoku-daimyô*. En plus des recommandations pratiques et des encouragements à l'assiduité dans la pratique des arts martiaux, les traités des Imagawa, Asakura, Hôjô et leurs nombreux émules ont en commun de marteler l'impératif dicté aux samouraïs de demeurer loyaux en toutes circonstances. Or, si la loyauté, devenue valeur cardinale au même titre que l'honneur, s'érige en pierre angulaire du *bushidô* avant la lettre, c'est précisément parce qu'il s'agit d'une denrée rare. Soucieux de se prémunir contre la trahison, les seigneurs ne se contentent plus d'une promesse solennelle, fût-elle scellée par le sang du vassal : ils recourent à d'autres expédients, telle la prise en otage d'un proche parent de leurs obligés, selon la pratique du *hitojichi*, sans toutefois parvenir à mettre un terme au climat d'insécurité et de trahison généralisé.

L'heure des félons

Si les principaux perdants du *Gekokujô* sont sans conteste les grands serviteurs d'un pouvoir shogunal décadent, ils sont une poignée parmi les anciens lignages à tirer leur épingle du jeu. L'exemple le plus probant est à cet égard celui de la maison Shimazu, qui s'était déjà distinguée à l'époque Kamakura et devait survivre jusqu'à la chute du régime guerrier au XIX^{e} siècle, dont elle incarnerait d'ailleurs les derniers feux. Seigneurs de la province du Satsuma à l'extrême sud de Kyûshû, les *daimyô* Shimazu parviennent à se maintenir à la tête de leur domaine, depuis lequel ils se lancent dans une entreprise de conquête qui les conduira à gouverner la moitié de la grande île méridionale à la fin du *Sengoku Jidai*. Pour autant, ils font figure d'exception, et comme si la concurrence de nouveaux venus ne suffisait pas, c'est bien de l'intérieur du clan qu'émerge le plus souvent

la menace la plus périlleuse. Débarqués au Japon dans le sillage des premiers explorateurs lusitaniens au mitan du XVI[e] siècle, les missionnaires jésuites s'émeuvent ainsi de félonies qui, à les en croire, sont monnaie courante. Alessandro Valignano, futur ambassadeur du vice-roi des Indes et organisateur de la première ambassade diplomatique dépêchée de l'archipel à destination de Rome, met en garde ses coreligionnaires tentés par une aventure coloniale : « Même si, par extraordinaire, le Japon devait être soumis, ses conquérants ne le pourraient tenir, puisque même sous des maîtres insulaires et à plus forte raison étrangers, trahison et révolte sont si communes que la stabilité y est inconnue[172]. » Le père Luis Frois, compatriote et confrère de Valignano, confirme en 1585 dans son *Traité sur les contradictions et différences de mœurs [entre Européens et Japonais]* : « Chez nous, la trahison est rare et blâmable ; au Japon, c'est quelque chose de si courant qu'on ne s'en étonne presque jamais[173]. »

Les exemples pullulent, au point qu'il serait fastidieux de les énumérer. L'on s'en tiendra donc à deux cas emblématiques de personnages comptant parmi les plus illustres de leur temps, et qui se sont frayé un chemin jusqu'au pinacle, au détriment de leur suzerain légitime. Né en 1497 au château familial de Kôriyama, dans le Chûgoku, Môri Motonari hérite du clan après le trépas de son frère aîné. La puissance locale est alors celle des Oûchi, famille enrichie par le commerce avec le continent et qui entend faire jeu égal avec la dynastie Ashikaga. Le regard rivé sur Kyôto – à peine relevée de la guerre d'Ônin dont ils ont été parmi les protagonistes –, les Oûchi ne se soucient guère des Môri, hobereaux qui ont placé entre leurs mains le destin de leur rejeton en signe d'allégeance. Et lorsqu'en 1540 ce modeste vassal subit l'attaque de ses voisins, le bienveillant suzerain intervient. Le hardi Motonari attire l'attention de son maître, dont il devient l'un des lieutenants. Aussi habile sur le terrain politique que sur le champ de bataille, le seigneur des Môri fait adopter ses enfants mâles par d'autres vassaux des Oûchi. Aussi, quand ces derniers sont déposés par un ambitieux félon à l'orée de la décennie 1550, Motonari sait son heure venue. Lui qui a su se rendre incontournable élimine le traître à la bataille navale d'Itsukushima en octobre 1555, avant de s'emparer des domaines de son défunt seigneur. Le voici

daimyô de plein droit. Ses successeurs poursuivront sans faillir l'œuvre du fondateur de la lignée, jusqu'à régner sur rien de moins que cinq provinces.

La trajectoire d'Uesugi Kagetora, mieux connu sous son patronyme monacal de « Kenshin », est comparable. Lorsqu'il vient au monde à l'hiver 1530, rien ne prédestine le garçonnet, benjamin d'une fratrie de quatre frères inféodée à une branche collatérale de la maison Uesugi, à devenir l'un des astres les plus étincelants de la période Sengoku. L'adolescent, d'abord voué à la prêtrise, est tiré du temple par des obligés de son père, tué au combat quelque temps auparavant et auquel a succédé l'impopulaire frère aîné de Kagetora, Nagao Harukage. Kenshin s'impose sans peine, grâce à ses facultés innées ainsi qu'aux enseignements délivrés par l'abbé du monastère où il avait séjourné. Le *Hokuetsu Taiheiki* rapporte qu'il était « d'une disposition naturellement portée à la bravoure et dévoué aux arts martiaux. Et lorsqu'au cours de quelque réunion, on en vient à évoquer la chose militaire, il ne peut quitter les lieux et écoute avec la plus grande attention[174] ». Rien d'étonnant à ce que ses faits d'armes lui attirent les faveurs de son suzerain Yamanouchi, vaincu par ses rivaux Hôjô en 1551, et qui trouve opportunément refuge chez son protégé. L'hospitalité du « dragon de l'Echigo » est toutefois payée au prix fort, en échange d'une adoption du jeune homme au sein de la maison Uesugi, dont il restaure le lustre. Bien que le nouvel homme fort du Nord n'ait jamais attenté à la vie de son maître, qui lui survivra un an et s'éteindra en 1579, il est clair que Kenshin s'arroge toutes ses anciennes prérogatives, avec la bénédiction du shogunat, qui sanctionne officiellement la passation de pouvoir dès 1561. Moins brutal que certains de ses contemporains, le « dragon » n'en incarne pas moins cette nouvelle génération de *self-made men* forgés tout autant par leurs qualités naturelles que par un sens aigu de l'opportunisme.

L'adage a beau prétendre que la fortune sourit aux audacieux, mieux vaut en effet montrer quelques talents militaires et politiques si l'on entend briller dans cette arène peuplée de grands fauves. Or, c'est un

autre point commun des *Sengoku-daimyô* que de maîtriser à la perfection les règles du nouvel art de la guerre.

159. Iwao Seiichi *et al.* (dir.), *Dictionnaire historique du Japon*, *op. cit.*, p. 107.

160. La « période des cours du Nord et du Sud », ou *Nanboku-chô jidai*, s'étend de 1333, début de la restauration Kenmu, à 1392, année de l'abdication de Go-Kameyama, quatrième et dernier empereur du Sud qui reconnaît finalement la suzeraineté de ses parents du Nord. Au terme de ce conflit fratricide au sommet de l'État, la cour du Sud quitte le Yoshino pour réintégrer Kyôto. Paradoxalement, c'est pourtant celle-ci qui apparaît aujourd'hui légitime aux historiens du Japon, car elle est demeurée durant plus d'un demi-siècle en possession des trois emblèmes impériaux.

161. *Ibid.*, p. 36.

162. Shigeyuki Makihara, *Naissance des guerriers des temps prémodernes. La séparation entre guerriers et paysans à Ômi*, Paris, Armand Colin, 2017, p. 69.

163. Carol Richmond Tsang, *War and Faith. Ikkô Ikki in Late Muromachi Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2007, p. 42.

164. Shizuo Katsumata, *Ikki. Coalitions, ligues et révoltes dans le Japon d'autrefois*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 13.

165. George Elison, Bardwell L. Smith (dir.), *Warlords, Artists, and Commoners. Japan in the Sixteenth Century*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1981, p. 28.

166. Stephen Turnbull, *War in Japan, 1467-1615*, Cambridge, Osprey, 2002, p. 30.

167. Julien Peltier, *Le Crépuscule des samouraïs*, Paris, Economica, 2010, p. 76.

168. Paul Varley, *The Case of Japan, 1000-1500*, in *Asia in World History*, Londres, Routledge, 1997, p. 394.

169. W. S. Wilson, *Ideals of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 66.

170. Olivier Ansart, *Paraître et prétendre. L'imposture du bushidô dans le Japon pré-moderne*, Paris, Les Belles Lettres, 2020, p. 131.

171. Kevin Gouge, *The Ties That Bind. Kinship, Inheritance, and the Environment in Medieval Japan*, Ann Harbor, University of Michigan, 2017, p. 410.

172. J. F. Moran, *The Japanese and the Jesuits. Alessandro Valignano in Sixteenth Century Japan*, Londres, Routledge, 1993, p. 49.

173. *Européens & Japonais…*, *op. cit.*, p. 57.

174. Dennis Darling, *Uesugi Kenshin. A Study of the Military Career of a Sixteenth Century Warlord*, Copenhague, Université de Copenhague, 2000, p. 44.

12

Une révolution militaire ?

En 1988, Geoffrey Parker publie un ouvrage iconoclaste qui propose rien de moins que de repenser l'entrée dans la prémodernité au travers d'un nouveau prisme. À la révolution industrielle, à laquelle l'historiographie avait jusqu'alors associé l'avance déterminante puis l'hégémonie occidentale, l'historien britannique en oppose une seconde, d'ordre militaire, qui aurait précédé la première de plusieurs siècles. En inaugurant l'ère des armes dites « savantes », l'artillerie en premier lieu, les nations européennes se seraient dotées non seulement d'un arsenal redoutable, mais aussi et surtout d'un véritable écosystème apte à leur assurer une domination sans partage.

En plus d'être l'*ultima ratio regum*, le « dernier argument des rois » cher à Richelieu, le canon qui met à bas les forteresses médiévales du pouvoir féodal nécessite en effet l'émergence d'un État moderne. Finances assainies, assiette fiscale constante, réseau routier, réforme de la fortification forment le cortège des conditions *sine qua non* de l'acquisition comme du bon usage d'un coûteux parc d'artillerie. Le mouvement va de pair avec une démocratisation de la guerre, rendue possible par la diffusion des armes à feu individuelles, qui s'accompagne à son tour d'une massification et d'une professionnalisation des armées. En somme, le temps des guerriers est révolu, voici venu celui des soldats, suivis ou précédés d'une cohorte d'officiers et d'ingénieurs, et bientôt de chirurgiens et de logisticiens.

Cette révolution militaire, dont certains observent les prémices lors de la guerre de Cent Ans, atteint néanmoins sa masse critique au XVI[e] siècle, tandis que les navigateurs hispaniques s'élancent à l'assaut du monde, exportant simultanément l'art de la guerre occidental[175]. Or cette période correspond au Japon au *Sengoku Jidai*, théâtre de mutations majeures qui pourraient laisser croire à un élan global

dépassant largement le cadre défini par Parker. La coïncidence ne laisse pas d'étonner, au point qu'en 2008 son compatriote Peter Lorge s'interroge sur cette globalisation de la révolution militaire, en élargissant son spectre de recherche à l'Asie. En n'omettant pas de pointer les aspects toujours controversés de cette thèse, notamment le sens des liens de causalité entre innovation technologique et transformations sociales, l'enseignant à l'université Vanderbilt souligne à la fois l'incontestable antériorité du phénomène en Chine, ainsi que la singularité de la trajectoire japonaise[176].

Le Japon, un microcosme bouillonnant

Sa nature insulaire et son état de conflit permanent durant plus d'un siècle font du Japon de l'époque Muromachi finissante un véritable laboratoire militaire à ciel ouvert. Amélioration des communications sur le champ de bataille, de l'approvisionnement comme de la protection individuelle, environnement concurrentiel poussé à l'extrême, rationalisation embryonnaire des outils de production sont autant de facteurs qui contribuent à bâtir des outils militaires toujours plus performants. Naturellement, le guerrier japonais joue le premier rôle sur cette scène tumultueuse, et sa panoplie connaît d'importants changements. Si l'armure tend à se renforcer ainsi qu'à améliorer son ergonomie, le sabre et surtout la lance à fer droit, *yari*, commencent à prendre le pas sur l'arc. Ces évolutions trahissent un basculement vers le combat au corps à corps qui supplante définitivement le duel d'archerie équestre. Si l'honneur chevaleresque commande la bravoure, être le premier à croiser le fer ou bien à escalader un rempart est toujours le gage d'une juteuse récompense ou – de manière moins prosaïque – d'une augmentation de son « capital symbolique[177] ». La discipline collective s'impose à la vaste majorité des combattants, lesquels évoluent désormais au sein d'unités identifiées par leurs *sashimono*, bannières dorsales, en formations savamment articulées afin d'être aptes à opérer des manœuvres de plus en plus complexes.

À ce jeu aux règles nouvelles, le seul courage physique ne suffit plus. L'érudition est dès lors une arme à part entière, et les stratèges lettrés

qui ont étudié les antiques traités chinois sont recrutés à prix d'or par les seigneurs de guerre. Les plus puissants d'entre eux sont dorénavant capables de lever des effectifs considérables, au-delà de 10 000 hommes, voire le double pour les clans majeurs. Le gros des troupes est certes constitué d'*ashigaru*, mais ces derniers bénéficient de conditions de vie meilleures en campagne. Témoin le *Zôhyô monogatari*, un manuel illustré du milieu du XVII[e] siècle qui détaille le quotidien des fantassins, depuis les tâches ancillaires jusqu'aux soins à délivrer aux blessés[178]. De telles forces, situées à mi-chemin entre l'ost féodal et l'armée de métier, sont bien entraînées et parfois équipées uniformément grâce aux progrès d'une proto-industrie de l'armement. Ces corps de bataille n'ont rien à envier à ceux que les nations européennes contemporaines sont alors en capacité de déployer. Or le Japon de la période Sengoku, avec sa galaxie de principautés belliqueuses aux mains de princes mécènes et d'habiles *condotierri*, n'est pas sans rappeler en miniature la Renaissance en Europe. L'isolement nippon induit cependant une endogamie des pratiques militaires, laquelle n'interdit en rien d'accueillir à bras ouverts tout apport exogène en mesure de procurer un avantage tactique.

Le changement le plus spectaculaire intervient toutefois dans le domaine architectural, avec l'apparition du château japonais. Hormis pour les anciens ouvrages côtiers d'inspiration coréenne, l'émergence de méthodes de fortification élaborées est en effet assez tardive dans l'archipel. Durant tout le premier Moyen Âge nippon, il n'est guère qu'une ville digne de ce nom, Kyôto – Nara et Kamakura font davantage office de bourgades organisées autour de centres administratifs et religieux. Or la capitale ne sera jamais réellement ceinte de murailles pérennes. Dans ce pays tendant vers l'idéal d'un ordre social confucéen jugé naturel, élite aristocratique urbaine et chefs guerriers dépendent du monde rural, avec lequel ils entendent maintenir une relation symbiotique qui transparaît jusque dans l'urbanisme. Au cours de l'époque Sengoku, les incessantes guerres civiles conduisent en revanche les grands féodaux à fortifier leurs domaines. Outre les innombrables fortins frontaliers relativement rudimentaires – les *shijô*, dont Jennifer Mitchelhill évalue le nombre à

plus de 5 000 –, les citadelles, *honjô*, se multiplient à compter de la décennie 1570. Au pied de ces colosses proclamant la gloire du maître des lieux prospéreront bientôt les *jôkamachi*, villes castrales appelées à devenir les chefs-lieux des préfectures modernes.

Souvent entourés de larges douves, les remparts à angles droits sont adossés à d'épais remblais de terre battue, parés de moellons habilement maçonnés ou de rocs taillés grossièrement, plus exposés à l'escalade. L'édification de Himeji aurait ainsi exigé 103 000 tonnes de pierres, et plus encore à Ôsaka, où les murailles de 14 kilomètres de périmètre comportent d'énormes blocs venus de tout le pays. Ces solides fondations à section trapézoïdale servent de glacis, couvertes par des bastions saillants. L'enceinte se rehausse d'un hourd de bois ou de plâtre recouvrant un treillis de corde et de bambou extrêmement résistant, le tout coiffé d'un toit de tuiles. Cette courtine percée de meurtrières circulaires ou triangulaires abrite archers et arquebusiers. À l'inverse des édifices européens, dont les bâtisseurs sont contraints d'opérer une véritable révolution conceptuelle face aux progrès de

l'artillerie, les ouvrages japonais sont virtuellement invulnérables aux travaux de sape comme au bombardement. Comme le fait observer Geoffrey Parker, « les dimensions des fortifications en Asie extrême-orientale rendaient inutiles les canons de siège. Telle est peut-être la raison pour laquelle une artillerie lourde ne s'y est jamais développée[179] ». Une citadelle bien pourvue en vivres et munitions étant virtuellement imprenable, ruse ou négociation sont donc préférables aux assauts sanglants. Pour l'historien John Whitney Hall, ces forteresses cyclopéennes sont « sans égales dans le monde au début de l'ère moderne, tant par leurs dimensions que par leur inviolabilité ».

Bien que pour ainsi dire fortuite puisqu'elles ne furent nullement conçues pour s'en défendre, la remarquable résistance à l'artillerie des places fortes japonaises mérite d'autant plus d'être soulignée qu'elle s'inscrit dans le temps long. Ainsi, deux siècles et demi séparent l'interminable siège d'hiver d'Ôsaka en 1614 de celui de Kumamoto. La première cité ne tombera qu'après s'être départie de ses remparts, tandis que la seconde se révélera être une proie hors de portée des pièces de campagne déployées par les assiégeants lors de la guerre de Seinan, la rébellion du Satsuma en 1877. Neuf années auparavant, la puissante forteresse d'Aizu, dans le nord du Japon, avait elle aussi résisté avec opiniâtreté au bombardement des troupes hostiles au shogunat des Tokugawa. Un photographe sensible au romantisme de l'instant s'empressa d'ailleurs d'immortaliser l'imposant donjon criblé d'impacts persistant à se dresser fièrement. Pour autant, ces géants n'auraient pas été en mesure de tenir face à une véritable artillerie lourde moderne[180]. Le régime était bien conscient de cette obsolescence puisqu'il ordonna, certes tardivement, au milieu du XIX^{e} siècle, l'installation de batteries littorales destinées à décourager un débarquement ainsi que la construction de rares citadelles bastionnées, dont le plus bel exemple demeure aujourd'hui à Hakodate, au sud de Hokkaidô.

Voilà pour les canons, mais qu'en est-il des armes à feu individuelles ? Arquebuses et autres mousquets se multiplient si rapidement dans l'archipel au XVI^{e} siècle que les armées qui s'affrontent dans la vallée de Sekigahara à l'automne 1600 alignent

25 000 bouches à feu, soit le tiers du total estimé d'arquebuses existant alors sur la planète[181] ! Dans leur essai sur la révolution militaire globale, Jacob Frank et Gilmar Visoni-Alonzo font d'ailleurs du Japon le premier producteur mondial, rang auquel il a su se hisser en quelques décennies[182]. Au sein d'une société dominée par les guerriers, une telle prouesse n'aurait pu être réalisée sans l'adhésion enthousiaste de l'élite militaire. Loin d'être des émules du seigneur de Bayard, le fameux chevalier qui se désolait qu'un « homme de cœur soit exposé à périr par une misérable friquenelle ["élégante", en référence à la tenue chamarrée des arquebusiers] dont il ne se peut défendre » et qui devait d'ailleurs être tué d'une balle en pleine hanche, les samouraïs de la période Sengoku, en hommes pragmatiques, s'empressent d'intégrer cette nouvelle arme à leur arsenal déjà bien fourni.

De fines gâchettes

Si l'on admet communément que l'arquebuse fut introduite fortuitement dans l'archipel à la suite du naufrage d'un navire à bord duquel se trouvaient une poignée d'aventuriers portugais, il est aujourd'hui établi que les armes à feu individuelles y étaient connues de longue date. En vérité, les insulaires en font une première et amère expérience face aux envahisseurs mongols dès la fin du XIII^{e} siècle, et c'est de ces grenades rudimentaires, connues dans les sources sous le terme générique de *teppô*, que toute la famille des armes à poudre noire tire son nom. Presque un siècle avant l'irruption des explorateurs lusitaniens, en 1468, des sortes de couleuvrines originaires des Ryûkyû sont employées dans la défense de places fortes, tandis que d'autres bouches à feu primitives venues de Chine sont en usage dès l'orée du XVI^{e} siècle[183]. Par sa relative simplicité d'emploi et sa puissance, l'arquebuse européenne change certes la donne, mais sans impulser un phénomène de massification militaire déjà passablement engagé. La paix revenue au début du siècle suivant, les samouraïs auront beau jeu d'afficher leur mépris pour cette arme : ils auront coiffé au poteau ceux qui auraient pu se saisir de cet outil afin d'imposer une mutation sociale. Des interrogations subsistent

néanmoins sur la nature exacte de cette nouvelle arme. À en croire le *Teppôki*, la « Chronique de l'arquebuse » rédigée au commencement de la période Edo par Tanegashima Hisatoki, petit-fils du seigneur de l'île où échoua le navire étranger, ce dernier ne transportait que deux de ces armes. Au cours des années 1990, l'historien japonais Udagawa Takehisa, se fondant sur une soigneuse observation des ouvrages illustrés qui nous sont parvenus, émet l'hypothèse d'une origine hybride. Les arquebuses auraient été conçues, du moins transformées, en Asie par les pirates – *wakô* – qui constituaient vraisemblablement la majeure partie de l'équipage du vaisseau échoué[184]. On le comprend, l'intention n'est pas dénuée d'arrière-pensées idéologiques, en ces temps de « fin de l'Histoire » où un féroce débat historiographique fait rage afin de savoir à qui attribuer la paternité de la révolution militaire, et par conséquent celle d'une hégémonie européenne perçue dans certains cercles comme résultant d'une supériorité intrinsèque du modèle occidental. Une fois le prototype copié par un forgeron local – qui, selon la légende, aurait échangé sa propre fille contre les secrets de l'armurier du bord –, l'arquebuse n'est pas longue à se diffuser à travers l'archipel[185]. Dès 1544, les moines du Negoro-ji, un important complexe religieux situé au sud de l'actuelle Ôsaka, s'en procurent un exemplaire, tandis que dès la fin de la décennie les *teppô* sont utilisées au combat dans le sud de Kyûshû. Au cours des années 1550, elles se répandent à travers le pays, jouant un rôle militaire de moins en moins marginal, jusqu'à occuper le devant de la scène lors de la célèbre bataille de Nagashino. Livrée à l'été 1575, celle-ci met aux prises le redoutable clan Takeda et Oda Nobunaga assisté de son lieutenant Hashiba – futur Toyotomi – Hideyoshi, ci-devant premiers unificateurs du pays venus prêter main-forte à leur allié Tokugawa Ieyasu, qui sera le troisième artisan majeur du processus de réunification. Outre l'assistance due aux loyaux Tokugawa, Nobunaga saisit l'occasion que lui fournit cette confrontation pour en finir une fois pour toutes avec la maison Takeda, l'un des principaux acteurs politiques du pays. Selon le récit canonique, sublimé par Kurosawa Akira qui le porte à l'écran dans *Kagemusha, l'ombre du guerrier* en 1980, les charges successives de la

cavalerie Takeda sont taillées en pièces par la grêle de balles que font pleuvoir sur eux les 3 000 arquebusiers aux ordres de Nobunaga.

Crédité par Geoffrey Parker d'avoir ainsi inventé empiriquement le tir en salves deux décennies avant que Maurice de Nassau n'en théorise la doctrine, le vainqueur remporte une victoire écrasante devenue l'une des plus iconiques de l'histoire militaire nippone. Il est vrai que la représentation classique montrant des preux chargeant sans s'émouvoir contre des palissades qui crachent un déluge de feu, victimes expiatoires de temps nouveaux où la technologie fait rendre gorge à l'honneur, a tout pour entrer au panthéon des mythes. Ceux-ci n'en sortent pas moins écornés par plusieurs auteurs, à commencer par Peter Lorge, qui estime que les tireurs ne furent probablement qu'un millier[186]. Plus récemment, son illustre compatriote Stephen Turnbull établit que les armes à feu ne jouèrent pas un rôle significativement supérieur à Nagashino, où la tactique offensive des Takeda fut bien davantage déjouée par les fortifications de campagne soigneusement érigées par leurs ennemis. L'historien britannique en veut d'ailleurs pour preuve le comportement attentiste de Toyotomi Hideyoshi et Tokugawa Ieyasu qui, vétérans de Nagashino devenus adversaires le temps d'une campagne à Komaki en 1584, préféreront adopter une stratégie défensive et maintenir le gros de leurs forces à l'abri, quitte à opter pour un prudent armistice[187].

Ce n'est finalement pas sur le sol insulaire mais en Corée, durant les désastreuses invasions lancées par Hideyoshi à la fin du XVI^{e} siècle, que l'arquebuse procure un avantage décisif face à des armées péninsulaires très mal équipées en la matière. Lorsqu'ils demandent des renforts, les capitaines japonais insistent sur le nombre de mousquetaires : « Munissez-les [vos troupes] d'autant d'arquebuses que possible, car aucun autre équipement n'est requis. » Arme populaire à l'efficacité appréciée, elle ne semble pas non plus dédaignée par les guerriers de grade supérieur. Certes, sa facilité d'usage et le peu d'entraînement qu'elle requiert la destinent prioritairement aux *ashigaru*, mais le luxe d'œuvres représentant des héros et champions arborant des bouches à feu au diamètre impressionnant – symboles virils s'il en est – atteste que les samouraïs de haut rang ne rechignaient pas à s'en servir. Il n'est que de voir le

fameux portrait de Matsumoto Mokosuke réalisé par Utagawa Kuniyoshi, le maître de l'estampe guerrière, pour s'en convaincre[188]. Si la proportion d'arquebusiers tend à décliner au tournant du siècle pour atteindre 15 % des combattants[189], l'efficacité de cette arme ne se dément pas puisqu'elle est responsable de 44 % des blessures, très loin devant le sabre, qui n'en représente que 4 %[190]. L'arquebuse demeure également un motif présent dans l'artisanat de luxe, notamment la laque[191]. Aussi en vient-on à se demander comment l'idée d'un samouraï protecteur des valeurs traditionnelles et récusant la modernité incarnée par l'arme à feu s'est formée au point qu'on en trouve des réminiscences jusque dans l'œuvre de Kurosawa ou, plus récemment encore, dans des productions hollywoodiennes comme *Le Dernier Samouraï* d'Edward Zwick…

Des guerriers ambivalents face aux mutations sociales

La perspective d'une issue prochaine aux guerres civiles et, partant, l'horizon d'une société pacifiée conduisent le pouvoir militaire à s'appuyer sur ses soutiens afin de désarmer les populations civiles mais aussi de les démobiliser intellectuellement. Ce ne sont pas tant les arquebuses que l'intégralité de l'arsenal guerrier – à l'exception notoire du sabre, érigé en insigne distinctif – qui va ainsi tomber en désuétude en l'espace de deux décades. Comme l'ont relevé de nombreux commentateurs, l'Américain Noel Perrin fait ainsi fausse route lorsqu'il écrit en 1979 dans son essai célèbre et controversé que le Japon a « renoncé » aux armes à feu[192]. Certes, il s'agit d'un cas rarissime, peut-être unique dans l'histoire, d'un choix de renonciation à un avantage technologique militaire. Depuis le deuxième concile de Latran en 1139, qui avait débouché sur l'interdiction de l'usage des arbalètes contre des chrétiens avec les résultats que l'on sait, c'est peu dire que la plupart des initiatives étatiques visant à exclure du champ de bataille, voire de la société civile, des armes jugées déloyales ou immorales étaient restées lettre morte[193]. Cela n'a d'ailleurs rien d'un hasard si l'ouvrage de Perrin a eu davantage de retentissement auprès des partisans d'une révision du fameux deuxième amendement de la Constitution américaine que chez les lecteurs familiers de l'histoire du

Japon[194]. Si les arquebuses ont disparu du pays, en réalité, c'est sous l'égide du shogunat des Tokugawa, qui entend réserver aux samouraïs le privilège exclusif de l'exercice de la violence.

Avant de parvenir à ce tour de force, les guerriers auront pourtant compté, nous l'avons vu, au nombre des principaux bénéficiaires de la mobilité sociale propre au *Sengoku Jidai*. Démonstration magistrale de ce mécanisme et néanmoins dernier de son espèce, c'est Toyotomi Hideyoshi qui perçoit la nécessité de désarmer massivement les populations. En décrétant la « Chasse aux sabres » – *katana-gari* – en 1588, le deuxième unificateur fait main basse sur des milliers d'armes de toutes sortes détenues par la paysannerie et les couches sociales intermédiaires, promptes à se livrer au brigandage ou à la piraterie. Outre l'offrande au Bouddha sous la forme d'une statue géante réalisée avec le métal ainsi récupéré, l'intention affichée est naturellement d'assurer la sécurité des sujets de Sa Majesté impériale. Si la besogne est bien loin de rencontrer d'emblée un franc succès et se heurte localement à de nombreuses résistances, l'impulsion est donnée. Au terme de ce processus, toutefois, c'est bien de recouvrer le contrôle sur la force armée qu'il s'agit. Remettant en cause la thèse généralement admise, l'historienne japonaise Tamara Enomoto insiste par ailleurs sur la dimension normative de ces mesures, qui visent selon elle à différencier sans équivoque les membres de la classe guerrière, dorénavant détenteurs du monopole de la violence légitime. « La limitation du droit de porter sabres courts et longs n'avait nullement pour but de contribuer à désarmer complètement les villages. L'intention était plutôt de renforcer la stratification sociale et en conséquence d'empêcher les *hyakushô* [paysans] de recourir à la violence privée[195]. » Déjà gagnants à plus d'un titre et à divers échelons de la société, les samouraïs tirent encore avantage du nouveau paradigme et vont désormais s'employer à cultiver une mystique du sabre qui sert leurs intérêts catégoriels. Et lorsque les Tokugawa parachèvent le tableau au commencement du XVII^{e} siècle, il leur suffit d'insister sur des considérations morales discréditant définitivement l'arquebuse comme une arme « inhumaine et déshonorante », d'autant plus repoussante qu'elle est d'origine exogène en une période de repli identitaire.

Ainsi s'achève la révolution militaire nippone. La trajectoire du Japon, jusqu'alors relativement parallèle à celle de l'Europe, entame alors une nette divergence. Massification et urbanisation ne produisent en effet pas du tout les mêmes résultats, et ne constitueront pas dans l'archipel des éléments favorisant une redistribution progressive des pouvoirs. Les compromis entre pouvoir shogunal, autorité seigneuriale et organisations villageoises demeureront en vigueur deux siècles durant. Endiguée par les samouraïs, l'extension aux couches populaires du « privilège guerrier » n'interviendra pas avant la fin du XIX^{e} siècle.

175. Laurent Henninger, *La « révolution militaire ». Quelques éléments historiographiques*, Paris, ENS éditions, 2003, p. 88.

176. Peter A. Lorge, *The Asian Military Revolution. From Gunpowder to the Bomb*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 45.

177. Le concept de capital symbolique, développé par le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002), désigne l'ensemble des connaissances et attributs culturels qui permettent de déterminer la position sociale de quelqu'un, et par extension le prestige individuel qu'il en retire.

178. Stephen Turnbull, *Warriors of Medieval Japan*, Oxford, Osprey, 2005, p. 116.

179. Geoffrey Parker, *La Révolution militaire. La guerre et l'essor de l'Occident 1500-1800*, Paris, Gallimard, 1993, p. 173.

180. Oleg Benesch et Ran Zwigenberg, *Japan's Castles. Citadels of Modernity in War and Peace*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 28.

181. Chris Glenn, *The Battle of Sekigahara*, Nagoya, Past Present Future, 2014, p. 92.

182. Jacob Frank et Gilmar Visoni-Alonzo, *The Military Revolution in Early Modern Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2016, p. 45.

183. Stephen Turnbull, « Biting the Bullet. A Reassessment of the Development, Use and Impact of Early Firearms in Japan », *Vulcan*, Leyde, Brill, 2020, p. 30.

184. *Ibid.*, p. 35.

185. Olof Lidin, *Tanegashima. The Arrival of Europe in Japan*, Copenhague, Nordic Institute of Asian Studies Press, 2002, p. 8.

186. P. A. Lorge, *The Asian Military Revolution…*, *op. cit.*, p. 55.

187. S. Turnbull, « Biting the Bullet… », art. cité, p. 50.

188. Delmer Brown, « The Impact of Firearms on Japanese Warfare, 1543-98 », *The Far Eastern Quarterly*, Ann Harbor, Association for Asian Studies, 1948.

189. Ch. Glenn, *The Battle of Sekigahara*, *op. cit.*, p. 92.

190. O. Ansart, *Paraître et prétendre…*, *op. cit.*, p. 141.

191. Seth Robert Baldridge, *Gold Powder and Gunpowder. The Appropriation of Western Firearms into Japan Through High Culture*, thèse présentée à l'université de l'Utah, Salt Lake City, 2015.

192. Noel Perrin, *Giving Up the Gun. Japan's Reversion to the Sword, 1543-1879*, Jaffrey, David R. Godine, 1979.

193. Curt Gasteyger, *Les Défis de la paix*, Paris, PUF, 1986, p. 25.

194. Le deuxième amendement de la *Déclaration des droits du 15 décembre 1791* dispose qu'« une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit du peuple de détenir et de porter des armes ne doit pas être transgressé ». Les opposants au contrôle du port d'armes aux États-Unis s'en réclament pour faire valoir ce qu'ils considèrent être leur droit légitime à l'autodéfense, aussi bien contre un individu que contre une hypothétique dérive tyrannique de l'État.

195. Tamara Enomoto, *Giving Up the Gun ? Overcoming Myths about Japanese Sword-Hunting and Firearms Control, History of Global Arms Transfer*, Tôkyô, Meiji University, 2018, p. 50. Traduction de l'auteur.

13

Le bol et le sabre

Qu'il en soit ainsi ! Puisque Hisahide ne peut conserver sa précieuse araignée de métal, alors nul ne l'aura, et surtout pas ce démon de Nobunaga. Hiragumo périra dans le feu aux côtés de son maître. Ivre de rage, le vieil homme se saisit de la théière et grimpe quatre à quatre les marches jusqu'au sommet de son donjon cerné de toutes parts. Parvenu dans la plus haute salle, Hisahide bourre l'ustensile de poudre noire avant d'y mettre le feu. L'énorme explosion souffle poutres et charpente, engloutissant dans un tourbillon de flammes l'objet convoité et le corps meurtri du seigneur de la place. Grâce à cette ultime bravade, ni Hiragumo ni la tête de Hisahide ne viendront s'ajouter à la collection de trophées dont Nobunaga s'enorgueillit.

L'épilogue de la légende narrant la chute du château de Shigisan, juché sur une éminence dominant Nara, présente de multiples variantes, dont celle-ci est incontestablement la plus dramatique[196]. Elle est également la plus symptomatique de l'importance accordée par Oda Nobunaga aux *meibutsu*, les précieux objets de thé, en cette période Azuchi qui a débuté en 1573 avec l'exil du dernier *shôgun* Ashikaga. Après sa victoire retentissante dans la combe d'Okehazama en 1560, Nobunaga a progressivement étendu son pouvoir sur les provinces voisines de son Owari natal, avant de s'emparer de Kyôto en 1568. Connu pour ses accès de fureur et son goût de la nouveauté, le nouvel homme fort du pays l'est aussi pour sa passion des arts du thé, dont il va faire un redoutable usage politique.

La boisson des guerriers

C'est au cours du XII^e^ siècle que le thé gagne l'archipel, dans les bagages des moines revenus de Chine où ils ont appris les rituels du

bouddhisme *zen*, parmi lesquels la consommation de ce breuvage propice à la méditation[197]. Si certains régents Hôjô s'adonnent à cette pratique, ce sont leurs successeurs Ashikaga qui en codifient les règles. D'abord fastueuses et conçues pour démontrer la culture classique chinoise des commensaux, les dégustations se font plus raffinées et intimes sous la houlette du bonze Murata Shuko, un protégé de Yoshimasa, huitième *shôgun* de la lignée Ashikaga et mécène accompli. Mais la figure incontournable de la cérémonie du thé, qui va parvenir à inscrire cette pratique dans le champ politique, n'est autre que le fameux Sen no Rikyû, le « maître de thé », auquel le romancier Inoue Yasushi (1907-1991) consacrera un livre[198]. Né en 1522 au sein d'une famille prospère de marchands de Sakai, la ville franche qui joue un rôle central dans le commerce maritime avec le continent et même les lointaines contrées hispaniques, le futur Rikyû gagne Kyôto dès ses 19 printemps et entre au Daitoku-ji, bastion de l'école Rinzai adepte du *zen*, où le jeune homme, déjà initié, poursuit son éducation au *chanoyu*, l'art du thé, auprès des plus éminents précepteurs. L'heure est alors à l'esthétique *wabi-sabi*, concept pour le moins intraduisible qui recommande de pratiquer les vertus de simplicité, d'humilité, voire de mélancolie, manière d'embrasser l'imperfection du monde et l'impermanence de toutes choses.

Devenu expert reconnu, Rikyû n'en oublie pas pour autant ses origines, et demeure en lien étroit avec les grandes familles de Sakai, dont plusieurs chefs sont eux-mêmes des maîtres réputés. Rien d'étonnant à cela lorsqu'on sait la valeur qu'accordent alors certains seigneurs de guerre, conquis par la cérémonie du thé, aux antiquités provenant de Chine – antiquités dont les négociants sont les seuls pourvoyeurs et qui peuvent donc à bon droit jouer les arbitres des élégances. Les riches marchands de Sakai comptant également parmi les principaux fournisseurs d'armes à feu et de poudre noire, il y a lieu de suspecter les belliqueux *daimyô* de vouloir joindre l'utile à l'agréable. Aux yeux de Béatrice Bodart, la résolution pacifique du conflit qui oppose Oda Nobunaga à l'Êgoshu, le conseil de la ville, tient à cette convergence d'intérêts, l'ambitieux Nobunaga s'étant découvert quelque temps auparavant une passion dévorante pour le *chanoyu*[199]. En 1569, il ordonne en effet que tous les *meibutsu* du

pays, autant dire ceux de Sakai, où la majeure partie était concentrée, lui soient remis. Certes, les propriétaires dépossédés sont dédommagés, mais Nobunaga a atteint son but : faire plier l'orgueilleuse cité portuaire, qui ne recouvrera jamais l'indépendance dont elle avait joui durant près d'un siècle.

À l'instar de nombreux arts traditionnels japonais, la cérémonie du thé est pratiquée par plusieurs écoles différentes, voire concurrentes, mais c'est Rikyû, bien introduit – et en particulier auprès de Nobunaga –, qui impose son style, le plus en cour auprès des grands féodaux, d'autant que celui-ci s'accorde fort bien à leurs intérêts. Un modeste pavillon, qui revêt le plus souvent l'apparence d'une chaumière de torchis tout juste assez large pour accueillir une poignée d'invités triés sur le volet, fournit en effet le cadre idéal et discret pour nouer des alliances secrètes ou échanger des confidences. Si Rikyû finit par tomber en disgrâce et payer de sa vie le péché d'orgueil dont l'accuse le deuxième unificateur, Hideyoshi, qui exige que le maître se donne la mort au printemps 1591, son héritage demeure.

Le thé, outil d'ascension sociale

Si la carrière des armes constitue naturellement la voie royale pour tout guerrier désireux de se distinguer, le thé joue un rôle si important durant la période Azuchi-Momoyama que cette boisson si prisée peut, presque à elle seule, faire la fortune d'un adepte. Plus qu'une simple distraction, fût-elle propice aux intrigues, le *chanoyu* ouvre ainsi une manière tout à fait honorable d'améliorer sa condition, à telle enseigne que plusieurs *daimyô* vont se tailler une réputation en qualité de maîtres de thé. Les registres de Furuta Oribe, disciple et successeur de Rikyû, lui-même issu de la classe combattante, révèlent qu'environ la moitié des participants aux cérémonies organisées par le maître étaient des guerriers. À défaut de se montrer assidus, de puissants seigneurs du Tôhoku tels Satake Yoshinobu ou le fameux Date Masamune ont entretenu une correspondance régulière avec Oribe, afin d'obtenir ses précieux conseils en matière d'acquisition ou d'entretien d'ustensiles à thé, lesquels sont alors des attributs du pouvoir au même titre que les sabres de prix ou les montures de

bonne race[200]. Artisan d'un complot ourdi contre les Tokugawa par les partisans des Toyotomi, Oribe est toutefois contraint à son tour au suicide en juillet 1615.

Il est un épisode bien connu qui narre les circonstances entourant la rencontre entre Hideyoshi et le jeune Ishida Mitsunari, alors novice dans un monastère aux abords du lac Biwa. Le fraîchement émoulu seigneur de Nagahama, qui chevauchait à travers son fief, décida de faire halte au temple de Kannon, déesse de la miséricorde, afin de s'y désaltérer. Un bonze accourut, qui servit tour à tour trois tasses de thé à Hideyoshi. Ce dernier, assoiffé, vida d'un trait la première tout juste tiède. Rasséréné, il sirota la deuxième, servie chaude, avant de savourer patiemment le troisième breuvage fumant. Impressionné par le talent du jeune moine, qui n'était autre que Mitsunari, il décida de le prendre à son service, rôle dans lequel ce nouvel obligé excellera durant sa longue carrière de ministre[201]. C'est d'ailleurs, dit-on, en mémoire d'une dégustation lors de laquelle son grand ami Ôtani Yoshitsugu, atteint de la lèpre, fut tiré d'une situation embarrassante par un beau geste de Mitsunari, que le premier accepta, à son corps défendant, de livrer bataille à Sekigahara, en octobre 1600, bataille durant laquelle il devait trouver la mort. Mitsunari, quant à lui, défait puis capturé peu après la bataille, fut exécuté à Kyôto le 6 novembre suivant. Loin d'être anecdotiques et même à les supposer enjolivés par la tradition, ces récits témoignent de l'importance considérable du *chanoyu* dans la vie sociale des guerriers. À l'instar d'autres pratiques initialement prisées des élites, la consommation de thé va se démocratiser au fil de la période Edo. Au XVII^e^ siècle, la fermeture du pays, qui freine durablement les échanges commerciaux avec le continent, encourage production et consommation locales qui participent au développement de l'économie insulaire[202]. À la fin du siècle, le thé consommé sous forme de feuilles infusées tel que nous le connaissons aujourd'hui est devenu un breuvage populaire, comme le relève le médecin et samouraï Hitomi Hitsudai dans son *Honchô Shokkan* publié en 1697[203]. Mais si la classe militaire use du thé comme « ascenseur social », elle n'en est pas, paradoxalement, la plus grande bénéficiaire : bien plus que les guerriers ou les citadins de condition modeste, ce sont les marchands qui tirent le meilleur parti

de l'engouement en faveur de la cérémonie du thé. Rikyû et ses émules, souvent issus de lignées de négociants, codifient en effet cet art afin de prendre une revanche sur une société confucéenne qui méprise leur rôle d'intermédiaires. À défaut de pouvoir jouir d'une prospérité que les édits somptuaires leur interdisent d'afficher, les adeptes du *chanoyu* vont créer un environnement abolissant subtilement les hiérarchies. Même l'orgueilleux *daimyô* doit ainsi courber l'échine et se départir de ses armes distinctives pour se glisser à l'intérieur du *sukiya*, l'exigu pavillon de thé. Comme le souligne l'architecte Anoma Kumarasuriyar, « les maîtres de thé niaient les barrières et structures sociales qui leur avaient été imposées, au moyen d'une intelligente manipulation de l'architecture comme du rituel lui-même[204] ». Et l'historien nippo-américain Isaac Kikawada de résumer : « La pièce à thé fournissait précisément ce lieu neutre acceptable pour les deux parties. Elle était suffisamment honorable pour les seigneurs de guerre et samouraïs, tout en demeurant assez confortable aux yeux des artisans et marchands[205]. »

Cette entreprise de légitimation sociale se serait pourtant révélée dénuée de sens si des barons, au premier rang desquels Oda Nobunaga, n'avaient pas érigé le thé en outil et attribut du pouvoir. Durant la période Azuchi-Momoyama (1573-1603), tandis que l'archipel recouvre peu à peu son unité, la passion des samouraïs de haut rang pour cet art atteint un tel degré de frénésie que certains vont la payer de leur vie.

Un puissant instrument du pouvoir

En juin 1560, le seigneur du clan Oda, que d'aucuns affublaient du sobriquet peu flatteur d'*Owari no utsuke-mono* – « le grand idiot de l'Owari », du nom de sa province natale –, remporte, contre toute attente, une victoire retentissante contre la puissante maison Imagawa, puissance régionale redoutée. À un contre dix, faisant montre d'une audace certaine et usant à plein du terrain avantageux, les hommes du jeune Nobunaga surprennent et anéantissent l'ennemi dans le vallon d'Okehazama. Quelques mois plus tard, les Imagawa sont éliminés de la course au pouvoir. Quant au vainqueur, il lui faut encore près d'une

décennie pour faire main basse sur la vaste province riveraine du Minô, en plein cœur du pays. Nobunaga est désormais l'homme fort du moment, c'est donc vers lui que se tourne Ashikaga Yoshiaki, quinzième et ultime potentat de la lignée Ashikaga fondée deux siècles et demi auparavant par Takauji, afin d'être rétabli dans ses fonctions de *shôgun* usurpées par un ambitieux parent. En 1568, le *daimyô* des Oda marche sur Kyôto, disperse les adversaires du shogunat puis s'empare sans coup férir de la capitale. Celui qui entrera dans l'histoire comme le premier des trois unificateurs amorce ainsi le processus de restauration d'un pouvoir central tombé en déliquescence sous le mandat de la dynastie Ashikaga. Énergique, brutal et déterminé, Nobunaga gouverne certes par la force, mais également par d'autres moyens plus inattendus, notamment par le thé, dont il va faire un véritable outil politique. Il y a d'abord la participation au rituel, dont il use pour accorder des grâces ou signifier au contraire la disgrâce par l'exclusion. Mais Nobunaga est surtout un adorateur compulsif d'ustensiles à thé, et nulle collection ne doit surpasser la sienne en valeur et en beauté, sous peine d'encourir son courroux. Sous son égide, l'engouement pour les *meibutsu*, souvent importés de Chine, atteint en effet son paroxysme. Ces ustensiles en viennent à caractériser leur possesseur, à telle enseigne qu'ils deviennent également des trophées. Instrumentalisant à son profit la vogue afin que celle-ci témoigne de son pouvoir, Nobunaga se lance dès 1569 dans une « chasse aux objets fameux » – *meibutsu-gari* – chez les grands féodaux, et présente à tout prince ou toute cité désireuse de lui faire allégeance une liste de présents, parmi lesquels on compte en bonne place des ustensiles à thé soigneusement recensés au préalable. L'identification est telle que des hommes comme Matsunaga Hisahide, baron de la région de Kyôto, veillent à faire leur ultime révérence au milieu de leurs chers *meibutsu*. Les incessantes intrigues de cet amateur de thé invétéré, au demeurant opportuniste politique, finissent par lasser Nobunaga, qui réclame la tête du félon. Ce dernier préfère incendier sa place forte et disparaître dans les flammes avec sa bouilloire si convoitée. Cinq ans plus tard, à l'issue du coup d'État qui lui coûte la vie en juin 1582, le maître des Oda s'inspire d'ailleurs du dernier geste bravache de Hisahide puisqu'il met

le feu au temple où il a trouvé refuge au milieu de son inestimable collection[206]. De son vivant et au faîte de sa gloire, le premier unificateur pioche dans sa panoplie afin de récompenser lieutenants et loyaux vassaux, la simple contemplation de ses *meibutsu* étant en soi considérée comme un honneur insigne[207]. Toujours à l'affût – et à raison – des complots qui pourraient être ourdis dans ces circonstances privilégiées, il n'accorde qu'avec parcimonie jusqu'au droit même de célébrer le *chanoyu* dans la sphère privée. À l'opposé de cette approche élitiste prônée par son défunt suzerain, son vengeur et successeur Hideyoshi use du thé afin de faire étalage de sa puissance. Après avoir célébré en mars 1585 au temple *zen* du Daitoku-ji une grande cérémonie à laquelle il convie, outre sa garde personnelle et les plus puissants *daimyô*, cinquante habitants de Kyôto, vingt-quatre résidents de Sakai et 150 amateurs triés sur le volet, il s'attelle à organiser un second événement à sa démesure[208]. À l'automne 1587, lui qui s'est vu attribuer la charge de régent invite ainsi au sanctuaire Kitano Tenmangû, un vaste complexe religieux agréablement arboré et situé en plein centre de la capitale, pas moins de 1 500 participants. Si libéral, voire égalitaire qu'il puisse paraître, ce rassemblement vise évidemment à marquer les esprits et gagner les cœurs. Hideyoshi, génie de la communication politique avant la lettre, n'a rien laissé au hasard, et se donne en spectacle tandis qu'il sert notamment un bol de thé à une poignée de chanceux issus du menu peuple. À quelques pas de là, l'étincelant pavillon de thé doré à l'or fin, entièrement démontable, atteste s'il en était besoin la magnificence du deuxième unificateur.

Bien qu'il soit lui-même un amateur de thé, condition *sine qua non* pour peser dans l'échiquier politique insulaire en cette fin du XVI^{e} siècle, Tokugawa Ieyasu y est moins associé que ses prédécesseurs. Le fondateur de la lignée qui sortira grande gagnante du mouvement unificateur doit pourtant en partie la vie au *chanoyu*, puisque c'est pour prendre part à une dégustation qu'Ieyasu se trouvait à Sakai la nuit du soulèvement contre Nobunaga. Il y a fort à parier que les sbires du commanditaire, qui traquaient en tous sens les autres concurrents au pouvoir suprême, eussent été ravis de faire main

basse sur le *daimyô* des Tokugawa, si celui-ci n'était pas parvenu à regagner ses États par de tortueux sentiers de montagne. S'il préférait sans doute la fauconnerie à la chasse aux ustensiles à thé, il était cependant impensable qu'Ieyasu, d'inclination plutôt conservatrice, ne s'inscrive pas un tant soit peu dans les pas de ses devanciers. L'impressionnante collection accumulée par la dernière maison shogunale, pièce maîtresse du musée d'Art Tokugawa de Tôkyô, témoigne ainsi de l'importance jamais démentie des *meibutsu* comme symboles de puissance. Jamais la cérémonie du thé ne recouvrera toutefois le degré d'influence qu'elle avait atteint sous Nobunaga puis Hideyoshi, du temps de Sen no Rikyû. Et pour cause : le plus emblématique des maîtres de thé est aussi celui que son *hybris* va conduire à sa perte. C'est peu dire que les historiens ont beaucoup glosé sur les raisons qui ont poussé Hideyoshi à condamner à mort son conseiller jusqu'alors si avisé. Que Rikyû se soit montré cupide, qu'il ait osé comploter contre le deuxième unificateur ou bien encore que la cause de ses malheurs soit cette statue à son effigie maladroitement postée en surplomb du passage de son suzerain importe peu, car toutes ces hypothèses ont un point commun : elles disent l'insolence, l'impudence du parvenu qui oublie quelle est sa place au sein de la société. Cette mobilité sociale, favorisée par le thé ou le commerce, demeure perçue comme une menace contre l'ordre établi qui irrite les puissants. Et même Hideyoshi, qui en a profité plus que quiconque, devra finalement se résoudre à endiguer le phénomène afin de préserver son propre pouvoir.

196. Shigemori Chikamatsu, *Stories from a Tearoom Window. Lore and Legends of the Japanese Tea Ceremony*, Clarendon, Tuttle, 1982, p. 46.

197. Marin Wagda, « La longue histoire de la cérémonie du thé au Japon », *Hommes & Migrations*, n° 1235, 2002, p. 126-129.

198. Inoue Yasushi, *Le Maître de thé*, Paris, Stock, 1995.

199. Beatrice Bodard, *Tea and Counsel. The Political Role of Sen Rikyu*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 1977, p. 30.

200. Julia Nakano-Holmes, *Furuta Oribe. Iconoclastic Guardian of Chanoyu Tradition*, thèse présentée à l'université de Hawaii, Honolulu, 1995, p. 97.

201. Julien Peltier, *Sekigahara. La plus grande bataille de samouraïs*, Paris, Passés Composés, p. 90.

202. Toshiaki Tamaki, *Japanese Economic Growth during the Edo Period*, Kyôto, Université de Sangyô, 2014, p. 255.

203. William Wayne Farris, *A Bowl for a Coin. A Commodity History of Japanese Tea*, Honolulu, Hawaii University Press, 2019, p. 86.

204. Anoma Kumarasuriyar, *Tea Ceremony and Sukiya. Negating Social Hierarchy*, Brisbane, Queensland University of Technology, 2011, p. 6. Traduction de l'auteur.

205. Isaac Kikawada, *Tea Ceremony and the Communion of Equals*, Berkeley, University of California, 1973, p. 8. Traduction de l'auteur.

206. Cathy Kaufman, *A Simple Bowl of Tea. Power Politics and Aesthetics in Hideyoshi's Japan*, Dublin Gastronomy Symposium, 2018, p. 2.

207. Morgan Pitelka, *Spectacular Accumulation. Material Culture, Tokugawa Ieyasu and Samurai Sociability*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2016, p. 45.

208. *Ibid.*, p. 57.

14

Les paradoxes du « Singe »

Il s'appelait Tôkichirô et devint Hideyoshi. On le nomma Hashiba puis Toyotomi, lorsque l'empereur lui-même le gratifia de ce patronyme relié à l'ancestrale maison Fujiwara, en récompense des services rendus à la cour. Et si les chroniques le présentent souvent à la charge qu'il occupa durant l'hiver de sa vie, *Taikô*, le « régent retiré », la tradition populaire se souvient du sobriquet dont son suzerain, Oda Nobunaga, l'avait affublé pour moquer ses traits simiesques et vanter sa ruse sans pareille : *saru*, le « Singe ». Vraisemblablement né en 1536, Toyotomi Hideyoshi incarne mieux que personne la turbulente période Sengoku. Il en caractérise à lui seul presque tous les paradoxes, des débauches de violence au foisonnement culturel. Son maître et lui ont marqué d'une telle empreinte l'histoire du Japon que leur règne, durant le dernier quart du XVI^e^ siècle, est qualifié d'« époque Azuchi-Momoyama », en référence aux sièges de leurs pouvoirs respectifs. Pour être la plus brève, cette époque compte néanmoins parmi les plus intenses. En l'espace d'une trentaine d'années, les deux hommes remodèlent le visage du pays, en particulier celui de la classe guerrière.

L'illusion méritocratique

Souvent considéré comme le père véritable du Japon moderne, dont ses successeurs reprendront à leur compte la plupart des réformes, le « Singe » est un personnage protéiforme, pour ainsi dire insaisissable. On sait assez peu de choses sur ses jeunes années, d'autant qu'il s'est employé à tisser avec zèle sa propre légende. Probablement né en 1536, Tôkichirô grandit au sein d'une famille d'*ashigaru* établie dans le village de Nakamura, aujourd'hui quartier de Nagoya, la grande

ville côtière située entre Kyôto et Tôkyô. D'abord placé en pension dans un temple pour y devenir novice, le turbulent garçon en est expulsé et aurait par la suite servi des employeurs fort divers, du bandit de grand chemin au vendeur de talismans itinérant, avant d'être embauché par un hobereau du Tôtômi voisin. C'est en 1578 que Tôkichirô entre, au rang discret de « porteur de sandales », dans la vassalité de Nobunaga. Si la tâche peut sembler ingrate, elle permet au futur Hideyoshi de pénétrer dans le premier cercle entourant son seigneur, dont il a l'oreille et qui sait distinguer les hommes de talent, sans considération de leur extraction. Brillant négociateur, meneur d'hommes, stratège hors pair, Hideyoshi est de toutes les batailles, d'Anegawa (1570) à Nagashino (1575), qui voient l'élimination de plusieurs grands concurrents des Oda. Se jouant des jalousies et rivalités internes, il s'impose sans peine comme l'héritier de Nobunaga au trépas de ce dernier en 1582. Personne ne saurait lui résister, ni les *daimyô* contraints de reconnaître l'un après l'autre, de plus ou moins bon gré, sa prééminence, ni les marchands qui se réjouissent du retour à la paix sous le patronage du deuxième unificateur. Hommes et femmes succombent au charme de ce gringalet aux traits ridés, souffrant même d'une difformité – une polydactylie relevée par un visiteur jésuite –, aimant à s'entourer des concubines des plus augustes lignages. Et pourtant, jamais Hideyoshi ne parviendra à faire tout à fait oublier la modestie de sa naissance. La méritocratie prônée *de facto* par Nobunaga puis partiellement reprise à son compte par son héritier – même si ce dernier tend souvent à privilégier les solidarités intrafamiliales – a ses limites. *A posteriori*, le règne du « Singe » revêt l'allure d'une gigantesque entreprise de légitimation. Les grandioses cérémonies du thé, la visite de l'empereur Gô-Yozei en 1587, les panégyriques proclamant une origine semi-divine, tout concourt à assouvir son inextinguible soif de reconnaissance. Et George Elison de souligner le caractère pathétique de ce personnage à l'orgueil démesuré, d'autant plus déconcertant que l'intéressé en a pleinement conscience : « Nul n'était plus au fait que lui-même de la nature spectaculaire de son ascension depuis l'obscurité jusqu'au pinacle […]. Il savait pertinemment qu'il était un parvenu, mais pensait résolument qu'il avait été désigné par la providence ou, pour

reprendre ses propres mots, par la volonté du Ciel, *tentô ni aikanau mono ya*[209]. »

L'on perçoit en creux que si mobilité sociale il y a, elle demeure bornée, sauf exception. De puissantes forces conservatrices subsistent en effet, au premier rang desquelles la cour, garante de la tradition, voire des archaïsmes. La maison impériale – qui a retrouvé son lustre, et accessoirement un palais flambant neuf grâce aux largesses du seigneur des Toyotomi – louvoie ainsi avec une habileté déconcertante. Comme souvent par le passé, elle couvre de ronflants titres de noblesse le nouveau maître du pays, selon la complexe nomenclature des rangs de cour, mais lui refuse le mandat shogunal. Il est vrai que la règle est formelle : seuls les clans liés par le sang au fondateur du *Bakufu*, Minamoto no Yoritomo, peuvent prétendre exercer la fonction suprême. Et en dépit de leur immense puissance, ni Nobunaga ni Hideyoshi ne sont du nombre. L'affaire n'est pas anecdotique, car si le premier n'en a cure, le second raffole des honneurs. L'organisation féodale, qui sortira renforcée du mouvement d'unification sur lequel s'achève la période Sengoku, tolère plus qu'elle n'encourage la promotion sociale, fût-elle fondée sur le mérite. En ce sens, le cas Hideyoshi tient davantage de l'exception que de la règle. Ses contempteurs ne s'y trompent pas, qui fustigent ses mauvaises manières et moquent son ascendance obscure.

Les seigneurs du clan Shimazu sont du nombre. Lorsque le tout nouveau *kanpaku* – chancelier impérial – leur intime l'ordre de cesser instamment leurs guerres privées qui déchirent Kyûshû, les orgueilleux maîtres de Kagoshima refusent de s'abaisser à répondre directement au parvenu, dont il est « notoire qu'il ne compte aucun aïeul de qualité » tandis que leur propre pedigree est irréprochable. Les Shimazu ne perdent cependant rien pour attendre : ils seront mis au pas en 1597, à l'issue de la plus grande opération militaire jamais encore entreprise au Japon. Dans son journal personnel, l'abbé du Kôfukuji à Nara s'étrangle également, dénonçant les honneurs faits par l'empereur au « Singe », un acte de folie du guerrier – *bukegurui* – « inimaginable jamais vu de mémoire d'homme[210] ».

L'imposture généalogique

Dès la période Kamakura, voire Heian, la déclinaison de son ascendance afin de jeter un défi à un adversaire de son rang, ou *nanori*, occupe une place capitale dans la culture guerrière[211]. Si les chroniqueurs usent de cet artifice afin de faciliter l'identification des protagonistes, l'usage permet en outre d'établir une hiérarchie sociale qui ne va plus guère varier durant les trois siècles à venir. L'on comprend dès lors l'intérêt, pour toute la génération des *Sengoku-daimyô* parvenus au pouvoir à la faveur d'usurpations ou à la pointe de leur sabre, de chercher par tous les moyens à légitimer leur autorité nouvelle, quitte à tolérer quelques arrangements avec le passé. Au milieu du XVI^e^ siècle, l'un des premiers d'entre eux, Hôjô Sôun, après avoir conquis l'ancienne capitale du premier *Bakufu*, revendique ainsi le patronyme des *shikken* Hôjô afin de s'en accaparer le prestige. Matsudaira – futur Tokugawa – Ieyasu n'agit pas différemment lorsqu'il prétend faire remonter son lignage aux temps glorieux des Minamoto, auxquels sa maison aurait été apparentée, alors même que les clercs en charge de dresser la généalogie de l'intéressé se perdent dans les limbes au-delà de huit générations. Si l'intention est claire et permet à Ieyasu de briguer un jour le mandat shogunal, elle n'en repose pas moins sur une falsification. En cela, celui qui va devenir le troisième unificateur, puis le premier prince de la dynastie Tokugawa, réalise un tour de force supérieur à ses devanciers, qui n'avaient pas osé faire montre d'une telle audace en la matière. Hideyoshi se contente en effet du patronage des Fujiwara, qui, s'il lui donne accès à toutes les prébendes civiles, lui barre la route du gouvernement militaire dont le règne des Ashikaga a terni le blason, un blason que les Tokugawa sauront redorer. En cet âge des Royaumes combattants, s'imposer en qualité de chef de guerre ne suffit pas : il convient de se hisser au-dessus de la mêlée en bras armé de la volonté impériale elle-même, à laquelle nul ne saurait s'opposer. L'historien Guillaume Carré souligne la versatilité des grands féodaux japonais en la matière : « Si la contrefaçon généalogique est, sous diverses formes, un phénomène assez universel dans les classes dirigeantes des sociétés préindustrielles, le Japon, jusqu'au début du XVII^e^ siècle, se distingue par l'apparente

inconstance dont ont fait preuve certains *daimyô* dans la détermination de leurs aïeux[212]. »

Bien que les élites combattantes soient les plus enclines à cette tromperie, les catégories plus humbles ne sont pas en reste. Du moins vont-elles avoir, à leur tour et à mesure que la société féodale se sédimentera en couches de moins en moins perméables, de plus en plus recours à ce subterfuge, le seul susceptible d'offrir une promotion sociale. À la période Edo, les plus fortunés parmi les *chônin*, bourgeois citadins, s'enorgueillissaient volontiers d'avoir un ancêtre samouraï, fût-il fictif. Au sein d'une société plus que jamais dominée par les guerriers, cette revendication permet aux mieux lotis des roturiers d'aspirer à une forme de noblesse, voire d'en monnayer les avantages contre espèces sonnantes et trébuchantes – l'adoption d'un fils de bourgeois par un clan samouraï désargenté ne vise pas d'autres fins. Bien souvent en effet, le droit au patronyme va s'ériger en emblème identitaire. Il est vrai que depuis la période Muromachi, le privilège de porter un nom de famille était l'apanage des aristocrates et membres des maisons guerrières[213]. Cet étendard est brandi au sommet d'une hiérarchie sociale confucéenne idéale, dont les principes semblent bafoués par la réussite insolente de certains marchands. Même au bord de l'indigence, de nombreuses familles issues de la classe combattante se félicitent du plafond de verre qui sanctuarise leur supériorité. Olivier Ansart s'interroge : « Comment les nouveaux bureaucrates auraient-ils pu renoncer à leur identité affichée de guerriers ? Tous leurs privilèges auraient disparu sans le rappel constant de cette identité et de ces généalogies[214]. » En matière de tricherie lignagère, Hideyoshi se comporte donc en homme de son temps. Mais il est un domaine dans lequel le suzerain des Toyotomi, tout à sa hantise de se voir déchu d'une position dominante aussi précaire que chèrement acquise, va se montrer résolument novateur, celui du contrôle social. C'est bien là le paradoxe ultime du « Singe » que de s'assurer que son ascension à nulle autre pareille demeurera une anomalie.

Le contrôle social pour obsession

La chute des Hôjô d'Odawara à l'été 1590 marque le point d'orgue du processus unificateur. Loin de savourer sa victoire et de goûter un repos amplement mérité, Toyotomi Hideyoshi redouble au contraire d'efforts pour mettre au pas l'ensemble de la société insulaire, afin d'étouffer dans l'œuf toute velléité séditieuse. Pour ce faire, il poursuit sa campagne de désarmement, entamée, nous l'avons vu, deux ans auparavant[215]. Le décret se veut sans ambiguïté dans ses intentions : « Si les paysans n'ont que leurs outils agricoles, ils s'adonnent avec attention aux travaux des champs. Leurs descendants peuvent éternellement vivre en paix. Mais si les paysans sont armés, ils se révoltent, ne paient plus les impôts. Champs et rizières tombent en friche. Par conséquent, j'ordonne de confisquer toutes les armes qui sont entre leurs mains[216]. » Bien entendu, cette « chasse aux sabres » poursuit plusieurs objectifs. Soutenue par les samouraïs, dont elle renforce l'hégémonie en leur arrogeant le monopole de la violence, elle permet aussi aux Toyotomi de mieux quantifier la menace éventuelle constituée par les couches populaires.

La concurrence est désormais circonscrite aux seules maisons guerrières. Les franges tentées par le brigandage ou la piraterie sont vivement incitées à rentrer dans le droit chemin, d'autant qu'en 1591 le maître du Japon enfonce le clou en promulguant le *Mibun tôsei rei*, « édit de contrôle du statut social », aux fins tout à fait limpides : il s'agit de contraindre les *ji-zamurai*, guerriers des campagnes étant parvenus jusqu'alors à sauvegarder une relative indépendance, à choisir entre rejoindre séance tenante la vassalité d'un seigneur ou renoncer définitivement au droit de porter les armes. À l'instar du *kenchi*, rigoureux arpentage complet du pays ordonné par Hideyoshi dès les prémices de son règne, l'édit de séparation des classes ne peut produire les effets escomptés qu'en bénéficiant de la collaboration zélée des pouvoirs locaux. C'est pourquoi le « Singe » a pris soin de s'assurer au préalable la coopération pleine et entière des grands féodaux, qui, ravalant leur mépris, ont dû apposer leur paraphe à la déclaration rédigée en 1588 en présence de Sa Majesté impériale, et qui stipule que tous « obéiront aux commandements du régent Hideyoshi jusqu'au moindre détail », sous peine de subir le châtiment divin[217]. Aux récalcitrants, le suzerain des Toyotomi impose de loger

épouses et héritiers à Ôsaka, auprès du maître du pays. Un principe d'échange d'otages, *hitojiri*, dont Hideyoshi, comme Ieyasu et bon nombre de leurs pairs, avait fait les frais par le passé, et qui finira par être institutionnalisé sous les Tokugawa. Avec l'instauration en 1635 du *Sankin-kôtai*, le principe de résidence alternée dans la capitale qui contraindra les barons à entretenir à grands frais des demeures princières à Edo où leur proche parentèle sera tenue de séjourner, toute tentation de soulèvement sera payée au prix fort. Et pour faire bonne mesure, les *shôgun* Tokugawa s'inscriront pleinement dans les pas de leur prédécesseur en recourant régulièrement, surtout durant les premières décennies du régime, au transfert de fief en fonction du degré de loyauté montré par les *daimyô*. Après la bataille décisive de Sekigahara livrée en octobre 1600, c'est ainsi l'équivalent en valeur foncière de rien de moins que 7 millions de setiers de riz, ou *koku*[218], un bon tiers du total national, qui passera des mains des familles vaincues à celles des clans vainqueurs[219]. Même Fukushima Masanori, qui s'était pourtant illustré au premier rang, finira par être spolié des neuf dixièmes de ses revenus pour avoir osé contrevenir à un rescrit shogunal.

Ces réformes, dont on ne mesurera pleinement la portée que quelques années plus tard, jettent littéralement les bases d'une organisation nouvelle. La société d'Edo, si stratifiée, est en majeure partie bâtie sur ces fondations posées par Hideyoshi et reposant elles-mêmes sur un strict contrôle de la force. Quoique le deuxième unificateur affecte de se considérer comme un *daimyô* parmi d'autres, sa position est celle d'un *primus inter pares*, car lui seul est en mesure d'arbitrer les conflits, d'empêcher les querelles de dégénérer en guerres privées. À l'échelon inférieur et à l'intérieur de leur domaine, les seigneurs entendent en revanche rester maîtres chez eux, une règle qui prévaudra jusqu'à la fin du shogunat des Tokugawa. Ils le seront d'autant mieux que leurs hommes liges sont dorénavant tenus de résider au pied du château, à un jet de pierre du siège du pouvoir féodal. Aux quatre coins de l'archipel, au cœur des cités castrales, s'érigent alors des quartiers de samouraïs, organisés en cercles concentriques selon le rang occupé dans la hiérarchie vassalique.

Déracinés, privés de toute emprise territoriale et, partant, de toute autonomie, les combattants de métier troquent ainsi ce qui leur reste de liberté individuelle contre des privilèges de classe. Seule une élite demeure apanagée, du moins en droit puisque cette seigneurie est une tenure concédée par le suzerain qui s'empresse d'en recouvrer la propriété en cas d'absence d'héritier mâle. Comme le souligne Shigeyuki Makihara, qui a étudié le cas de la province centrale d'Ômi, autour du lac Biwa, le changement s'effectue progressivement, s'étalant sur plus d'une décennie, et vient s'inscrire dans une tendance longue. Au mitan du XVII[e] siècle, des magistrats seigneuriaux viendront rendre justice à la place des hobereaux, privant ces derniers de l'une de leurs dernières prérogatives[220]. Quant aux autres membres de la petite noblesse d'épée, samouraïs de moindre qualité et guerriers subalternes, ils percevront dès lors une rémunération en *koku* rendue possible par l'établissement de normes productives fiables. Le système, qui dépend du labeur de la paysannerie et de récoltes par essence soumises aux aléas climatiques, n'est donc pas dépourvu de failles. Sur le plan politique, il se révèle toutefois d'une redoutable efficacité. Comme Hideyoshi l'avait exigé à l'échelle nationale, la simple proximité physique entre le suzerain et la parentèle des feudataires fait planer un climat de menace sans que l'exercice de la violence physique se révèle nécessaire. Là encore, toutefois, la règle souffre quelques exceptions notoires qui vont marquer les esprits.

Capital humain, la parade à l'ultraviolence des successions

À l'orée de la décennie 1590, le triomphe du « Singe » est complet. Il n'est qu'une ombre au tableau : sa fidèle épouse Nene (1546 ?-1624), à qui il est marié depuis 1561 et qui a traversé à ses côtés les périodes de vaches maigres, s'est révélée incapable de lui donner un fils. C'est Chacha, la concubine de Hideyoshi et nièce de feu Oda Nobunaga, qui est parvenue à enfanter un héritier pour la maison Toyotomi. Hélas, le garçonnet est emporté par la maladie en 1591, à 2 ans à peine. En février de la même année, le fidèle demi-frère de Hideyoshi, bon soldat qui avait secondé son aîné en campagne à maintes reprises, avait déjà quitté ce monde, laissant un vide. Le suicide commandé de

Rikyû, le fameux maître de thé dont nous avons vu qu'il savait également jouer les directeurs de conscience, avait aussi contribué à fragiliser le clan. La mort dans l'âme, le deuxième unificateur désigne pour héritier son neveu Hidetsugu, alors âgé de 23 ans. Hélas pour le jeune homme fraîchement émoulu chancelier, Chacha, la favorite, donne naissance en septembre 1593 à un second enfant prénommé Hideyori.

Officiellement bicéphale puisque Hideyoshi délègue à Hidetsugu la gouvernance du pays, le régime est surtout entre les mains du « Singe ». Or celui-ci entend désormais léguer son héritage à son fils naturel. Hidetsugu, qui sent le sol se dérober sous ses pas, cherche désespérément à consolider sa position en s'attachant des partisans parmi les *daimyô*. Peine perdue : le couperet tombe en 1595. L'encombrant neveu, d'abord contraint à l'exil au mont Kôya, voit sa peine commuée en condamnation à mort. Son éventration, en juillet, ne suffit pourtant pas à apaiser les craintes de Hideyoshi, qui demeurera jusqu'à son dernier souffle hanté par la pérennisation du pouvoir des Toyotomi.

Dans un accès de paranoïa, il ordonne l'exécution des épouses et concubines du chancelier déchu, ainsi que de leur progéniture : trente-neuf malheureux, dont de nombreux enfants, sont décapités sur les berges de la rivière Kamo, à la grande stupeur des contemporains. L'affaire est loin d'être un cas isolé, puisque Hideyoshi s'était lui-même fait exécuteur des basses œuvres de son maître lorsque, à l'issue du siège d'Odani, en 1573, le « Singe » avait, sur ordre de Nobunaga, passé au fil de l'épée Manpukumaru, fils et héritier d'Asai Nagamasa, ancien beau-frère du suzerain des Oda entré en rébellion. L'enfant, et frère cadet de Chacha qui deviendrait concubine de Hideyoshi, n'était âgé que de 10 ans… Le carnage de 1595 marque surtout par son ampleur et atteste des formidables tensions auxquelles sont soumises les maisons guerrières. Les injonctions contradictoires que constituent la culture du sacrifice et l'obligation d'assurer la perpétuation de la lignée, le tout au sein d'un environnement d'une violence extrême, obligent en effet les chefs de famille à évoluer sur le fil du rasoir. Pour autant, le comportement de Hideyoshi, qui s'était montré jusqu'alors relativement clément à

l'égard de ses ennemis, limitant les effusions de sang dont son prédécesseur Oda Nobunaga ne s'était pas montré avare, ne laisse pas d'interroger. Le meurtre de Hidetsugu et des siens marque en effet les esprits des insulaires. Le jésuite Luis Frois témoigne de son horreur : « Il peut sembler que la rigueur, la furie et l'indignation de Hideyoshi étaient déjà à leur comble, et atteignirent alors des sommets de cruauté. Mais il était atteint d'une si insatiable et diabolique soif de détruire, de déraciner tout ce qui d'une manière ou d'une autre avait appartenu à Hidetsugu, que sa sanguinaire cruauté dépassa toutes les bornes de la tyrannie[221]. » Si l'on est en droit de questionner, avec Mary Elizabeth Berry, le caractère pathologique des agissements de Hideyoshi[222] ou d'évoquer, selon les mots de David Douglas Neilson, une « méthode dans la folie », le massacre constitue bel et bien un traumatisme fondateur, au même titre que l'incendie du mont Hiei par Nobunaga vingt-quatre ans auparavant[223].

Pouvoir central et principe de primogéniture sortent considérablement renforcés de ces sanglants épisodes, qui débouchent sur l'élimination des concurrences aussi bien externes – milices monastiques, grands féodaux – qu'internes – ambitions des branches collatérales, rivalités intraclaniques. Ieyasu en tire de précieux enseignements. Marqué par le suicide forcé en 1579, sur ordre de Nobunaga, de son premier-né et héritier désigné, Nobuyasu, accusé de conspiration, le futur premier *shôgun* Tokugawa n'avait pas attendu les terribles crises de succession au sein des clans Oda puis Toyotomi pour organiser la sienne. Avec onze fils et six filles naturels – et vingt-quatre rejetons adoptés –, le maître d'Edo s'assure, pour reprendre les termes employés par Morgan Pitelka, d'un « surplus » pour ainsi dire inépuisable de capital humain qui, couplé à la stricte hiérarchie familiale qui sera l'une des caractéristiques du *Bakufu* des Tokugawa, garantira à ces derniers une postérité sans pareille[224]. Dès son avènement en 1603, Ieyasu articulera d'ailleurs sa maison en trois subdivisions, ou *gosanke*, les Tokugawa des provinces d'Owari, du Kii et de la région de Mito, susceptibles de prendre le relais si, par extraordinaire, la lignée principale pourtant féconde devait s'éteindre.

Désarmement des populations civiles, déracinement des guerriers, mise au pas des *daimyô* mais également quête obsessionnelle à jamais inassouvie de loyauté comme de légitimité : les paradoxes de Hideyoshi auront ouvert, tout autant que les réformes entreprises par le deuxième unificateur, un chemin semé d'embûches vers le retour à la stabilité. Mais l'âge d'or du suzerain des Toyotomi aura aussi été celui d'une ouverture sans précédent du Japon sur le monde, chapitre qui se refermerait avec cette même brutalité qui avait marqué la fin de la vie du « Singe ».

209. G. Elison, B. L. Smith (dir.), *Warlords, Artists, and Commoners…*, *op. cit.*, p. 224. Traduction de l'auteur.

210. *Ibid.*, p. 229.

211. Voir *supra*, p. 33 et 39.

212. *Par-delà le premier ancêtre, les généalogies truquées dans le Japon prémoderne (XVI^e^-XIX^e^ siècles)*, Guillaume Carré, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2010, p. 66.

213. *Regards sur le nom et la signature au Japon*, Emmanuel Lozerand, revue *Mots*, n° 63, juillet 2000.

214. O. Ansart, *Paraître et prétendre…*, *op. cit.*, p. 93.

215. Voir *supra*, chapitre 12, en particulier p. 163.

216. Iwao Seiichi *et al.* (dir.), *Dictionnaire historique du Japon*, *op. cit.*, p. 15.

217. Marius B. Jansen, *The Making of Modern Japan*, Cambridge, Harvard University Press, 2002, p. 22.

218. Volume de riz correspondant à une ration humaine annuelle, déterminée et équivalente à environ 150 kilos, ou 180 litres, le *koku* constitue du XV^e^ à la fin du XIX^e^ siècle la mesure de toute chose. L'unité sert en effet à calculer le rendement, et donc la valeur d'un domaine, et par extension le nombre de vassaux qu'un suzerain est en capacité d'entretenir, selon le principe dit du *Kokudaka*.

219. J. Peltier, *Sekigahara…*, *op. cit.*, p. 191.

220. Sh. Makihara, *Naissance des guerriers des temps prémodernes…*, *op. cit.*, p. 74.

221. M. E. Berry, *Hideyoshi*, *op. cit.*, p. 219. Traduction de l'auteur.

222. *Ibid.*, p. 227.

223. David Douglas Neilson, *Methods in Madness. The Last Years of Hideyoshi*, Eugene, Université de l'Oregon, 2000.

224. M. Pitelka, *Spectacular Accumulation…*, *op. cit.*, p. 39.

15

Un acteur de la première mondialisation

Philippe II est un personnage puissant. De son père, Charles Quint, il a hérité un immense empire s'étendant de la Sicile aux Indes en passant par le Pérou et sur lequel, dit-on, « le soleil ne se couche jamais ». Au cours de la décennie 1570, tandis qu'Oda Nobunaga unifie le tiers central de Honshû, le souverain espagnol resserre son étreinte sur l'archipel philippin auquel il donnera son nom. Voici les Habsbourg aux portes de la Chine, où les Portugais, devenus sujets de la double couronne ibérique – vainqueur à la bataille d'Alcantara le 25 août 1540, Philippe a été proclamé roi du Portugal et unit pour un demi-siècle les deux nations de la péninsule –, se sont établis à Macao dès 1557, quatorze ans après avoir débarqué à Tanegashima[225].

Tandis que l'évangélisation de l'archipel s'avère très prometteuse – le futur saint François Xavier écrit, à propos des « îles de Japon », qu'on « y ferait beaucoup de fruits et accroîtrait beaucoup notre sainte Foi […] parce que ce sont des gens extraordinairement désireux d'apprendre » –, les Bons Pères se heurtent sur le continent à l'hostilité de la cour impériale[226]. Qu'à cela ne tienne : si les mandarins restent obstinément sourds à la Bonne Parole, on s'emparera de l'empire du Milieu de vive force ! Sûrs de leur fait comme de la puissance irrésistible des armes espagnoles qui ont subjugué les royaumes américains précolombiens, les Jésuites comptent du reste sur le soulèvement qu'une intervention ne manquera pas de susciter. Et le recteur du collège jésuite de Macao de recommander que soient dépêchés 8 000 soldats de Sa Majesté à bord de douze galions, auxquels viendront s'adjoindre 2 000 combattants japonais, perçus comme « de grands ennemis des Chinois » et dont Francisco de Sande, appointé gouverneur des Philippines en 1576, se fait fort de gagner l'alliance[227]. Les samouraïs occupent ainsi une position cruciale dans

les projets formés par les Habsbourg en Asie durant cette première mondialisation essentiellement ibérique. Rien d'étonnant à cela : les guerriers, qui détiennent alors tous les leviers politiques dans l'archipel, sont les interlocuteurs privilégiés des nouveaux venus.

Trouble jeu ibérique

La présence lusitanienne au Japon se manifeste presque d'emblée par sa double vocation commerciale et évangélisatrice. Marchands et prêtres sauront d'ailleurs s'appuyer mutuellement dans leurs entreprises, y compris celle, hautement controversée et parfois sujette à des contentieux au sein même des deux communautés, de l'esclavage. Les penseurs de la Compagnie de Jésus le justifient au nom même de la liberté de disposer de soi-même ou de sa progéniture – « le droit absolu à sa propre aliénation » –, s'inscrivant en faux par rapport à leurs devanciers dominicains[228]. Il est vrai que le trafic d'esclaves est particulièrement massif et lucratif, au point que les autorités finiront par sévir : le roi Sébastien I^er^ du Portugal, s'inquiétant que la pratique nuise à l'œuvre missionnaire, prend ainsi un décret d'interdiction en 1571. Il est suivi par Toyotomi Hideyoshi, qui admoneste le vice-provincial Gaspar Coelho dans une lettre datée de juillet 1587 : « Il a été porté à notre attention que les Portugais, Siamois et Cambodgiens qui sont venus sur nos rivages afin d'y commercer achètent de nombreux gens, les mettent en captivité pour les emmener ensuite jusqu'à leurs royaumes, privant ainsi des Japonais de leur patrie, de leur famille, enfants et amis. C'est intolérable. En conséquence, les Pères devront s'assurer que tous les Japonais qui ont été jusqu'à présent vendus en des lieux distants tels que l'Inde seront renvoyés au Japon. Si la chose est impossible du fait de l'éloignement, en ce cas les Portugais rendront au moins leur liberté aux personnes récemment achetées. Je m'acquitterai au besoin des sommes dues[229]. »

Cela n'empêche pas les *daimyô* de recourir aux services des *Nanbanjin* – « barbares du Sud », tels que les surnomment les insulaires – afin d'obtenir arquebuses et poudre noire venues d'Europe ou bien articles de luxe importés du continent asiatique, les Portugais s'étant immédiatement insérés dans le commerce maritime asiatique,

payant en monnaie d'argent. Certains princes convertis au christianisme rivalisent de zèle dans la persécution de leurs anciens coreligionnaires. Il est vrai que les guerriers et leurs suzerains jouent fréquemment un rôle moteur dans la conversion de leurs gens, obtenue au besoin par la force[230]. Ôtomo Sôrin, puissant seigneur du nord de Kyûshû, en fournit un bon exemple par sa persécution des cultes bouddhiste et *shintô*, dont il dépossède méthodiquement les clergés. Son voisin Ômura Sumitada, le premier baron japonais gagné au catholicisme, se montre encore plus implacable, n'hésitant nullement à brûler les temples sur son passage[231]. Il offre aux Jésuites une concession à perpétuité sur le nouveau port de Nagasaki, dont la mission accueille bientôt plusieurs écoles et un noviciat et devient le centre névralgique de l'œuvre évangélisatrice. Kagoshima abrite un second établissement jésuite, de même que Yamaguchi, à l'ouest de Honshû, où François Xavier est autorisé à prêcher à son retour de Kyôto à l'automne 1550.

Hideyoshi, comme Nobunaga avant lui, prend garde de ne pas s'aliéner ces interlocuteurs venus de contrées lointaines qui offrent un formidable débouché à l'argent japonais, extrait à raison de 13 tonnes par an des mines sur lesquelles le « Singe » s'est pour ainsi dire arrogé un monopole[232]. Les 500 000 ducats versés annuellement par les marchands ibériques pesant plus lourd que les écarts de conduite des missionnaires, l'on comprend que les premiers édits d'expulsion à l'encontre de ceux-ci, promulgués dès 1587, soient appliqués sans excès de zèle[233]. Les Franciscains, débarqués en terre nippone en 1593, se montrent infiniment moins habiles que les madrés Jésuites et brouillent un discours que les Bons Pères s'étaient employés à rendre accessible aux insulaires. Il faut attendre encore quatre ans et la fin du règne de Hideyoshi pour que celui-ci, ulcéré par le peu de cas que les missionnaires font de ses décisions, ordonne la crucifixion de vingt-six catholiques, japonais pour la plupart, sur une colline de Nagasaki face à la mer[234]. Un an auparavant, l'incident du *San Felipe* avait déjà semé le trouble quant aux intentions des *Nanbanjin*, puis suscité l'ire du deuxième unificateur. En octobre 1596, ce galion de Manille, les cales lourdes de trésors, s'échoue en effet sur l'île de Shikoku, où le *daimyô* du clan Chôsokabe fait main basse sur la précieuse cargaison. Furieux,

le capitaine du navire demande à porter l'affaire devant le maître du pays. Face aux ministres du « Singe », l'Espagnol ne s'en laisse pas conter, laissant entendre que ses compatriotes ont coutume de faire précéder leurs soldats par des prêtres. Il déploie sous les yeux d'une audience médusée un planisphère montrant l'étendue prodigieuse des territoires sous domination de la couronne espagnole. C'en est trop pour Hideyoshi qui, averti par ses obligés, change de ton et adopte instamment une attitude répressive. À l'autre bout du monde, Philippe II, également entré dans l'hiver de sa vie, n'est plus en état de lancer des représailles – l'influence ibérique cédera bientôt le pas à celle des protestants. La vogue *Nanban*, qui avait vu les plus puissants *daimyô* s'affubler de cuirasses damasquinées, morions et cabassets, est passée. C'en est fini des *byôbu*, paravents couverts de feuilles d'or figurant des vaisseaux noirs aux équipages bigarrés, des dégustations de vins capiteux et de l'épaisse fumée du tabac, dont la consommation sera bientôt strictement interdite, sous peine d'un sévère, voire mortel châtiment[235].

Si le naufrage en 1588 de l'Invincible Armada au large de Gravelines prive la couronne espagnole de la majeure partie de ses ressources navales, ruinant du même coup tout espoir d'expansion en Asie, c'est Toyotomi Hideyoshi qui va mettre à exécution le grand dessein d'envahir la Chine. Un projet qui s'inscrit d'ailleurs dans une ambition plus vaste encore, celle de s'accaparer les bénéfices du commerce maritime régional et de se tailler un empire panasiatique à la pointe du sabre des samouraïs.

La grande guerre d'Asie

Dès 1587, faisant suite au projet qu'il avait déjà évoqué à plusieurs reprises dans sa correspondance, Hideyoshi demande au royaume de Corée des gages d'allégeance. La maison Sô, maîtresse de l'île de Tsushima, située à équidistance entre le Japon et la péninsule et dont la survie dépend des échanges avec le continent, s'acquitte de bien mauvaise grâce de sa mission diplomatique, la cour coréenne lui opposant une fin de non-recevoir. En 1589 vient le tour des îles Ryûkyû, dont le souverain fait envoyer des présents au chancelier du

Japon, sans toutefois en reconnaître la suzeraineté : Hideyoshi se berce volontiers de cette illusion, de même que le « Singe » se plaît à considérer l'audience qu'il accorde à Alessandro Valignano, émissaire du vice-roi des Indes, comme une marque de soumission. La missive que le deuxième unificateur adresse au gouverneur des Philippines en novembre 1591, réclamant là encore la sujétion de l'archipel aux mains des Espagnols, est bien près de semer la panique à Manille, dont les défenses sont renforcées en hâte[236]. Les craintes hispaniques ne sont pas déraisonnables car les pirates, fréquemment emmenés par des chefs nippons, disputent aux nouveaux venus le contrôle de l'île de Luzon, par où transite l'or des Amériques. En 1582, une escarmouche met aux prises des *wakô* et l'infanterie embarquée d'une escadre espagnole. À l'issue de l'abordage victorieux des embarcations adverses, le capitaine dépêché par le gouverneur se lance à la poursuite de la flottille pirate sur la rivière Cagayan. Poussant son avantage, il se retranche à terre et rejette les offres de paix négociée. De part et d'autre, la poudre vient à manquer, faisant taire les arquebuses dont les deux camps sont bien pourvus. Les *wakô*, confiants dans la force du nombre, se décident alors à donner l'assaut aux piquiers et *rodeleros*, bretteurs habiles cuirassés et casqués. À en croire les chroniques, ces derniers refoulent l'assaillant au prix de pertes effroyables, prélude à l'élimination définitive de la présence japonaise en terre philippine[237]. L'affaire sert toutefois d'avertissement à Manille, où l'on ne fait pas toujours la différence entre forbans et samouraïs de plein droit.

Quant à la fiction mégalomaniaque dans laquelle Hideyoshi se complaît, elle est soigneusement entretenue par bon nombre de hauts personnages dans son entourage, qui entendent conserver ainsi l'oreille et les faveurs du maître. Les relations avec la Corée, dont les dirigeants ne font guère mystère de leur hostilité aux projets japonais, sont d'autant plus tendues qu'à son retour sur le continent, en mars 1591, la délégation diplomatique dépêchée l'année précédente et reçue tardivement par Hideyoshi se trouve mêlée à des querelles entre factions. Les émissaires, certes revenus pleins de mépris à l'égard du « Singe », sont conscients de la puissance militaire japonaise. Leurs mises en garde ne sont néanmoins pas entendues, et le souverain

coréen refuse catégoriquement de délivrer un sauf-conduit aux troupes d'invasion nippones afin que celles-ci puissent au moins traverser la péninsule sans encombre.

La guerre est désormais inéluctable, même s'il se trouve encore des voix pour tenter de l'empêcher. À l'orée de l'année 1592, Hideyoshi met en branle la formidable machine de guerre dont il dispose. Après avoir exigé des nations voisines qu'il estime tributaires du Japon qu'elles fournissent trois années de grain au corps expéditionnaire, il ordonne à 150 barons de lever des contingents qui devront former une armée forte d'un million d'hommes ! Si la gageure semble démesurée, les premières vagues d'assaut ne totalisent pas moins de 160 000 combattants transportés par voie maritime, un véritable tour de force. Hideyoshi, qui réitère également en vain sa demande d'une assistance navale ibérique par l'entremise des missionnaires, saura se rappeler le refus qu'on lui oppose[238]…

Plus de quatre siècles après la conclusion de la calamiteuse et sanglante aventure coréenne, les motivations qui ont poussé Toyotomi Hideyoshi à déclencher le conflit – que Kenneth Swope n'hésite pas à désigner comme la « Première Grande Guerre d'Asie » – ne sont toujours pas clairement établies. Se fondant sur l'abondante correspondance du deuxième unificateur et le travail de ses confrères, passés et présents, l'historien américain s'efforce de dresser une synthèse dégageant quelques axes majeurs. Celle-ci montre un instantané de la situation intérieure insulaire, avec pour toile de fond les rapports de force régissant les relations entre les principaux acteurs politiques de l'aire extrême-orientale. Bien sûr, les inclinations personnelles de Hideyoshi pèsent lourdement dans la balance. Celui qui s'est hissé au pinacle par ses talents militaires peine sans doute à penser le monde hors de toute entreprise guerrière et compte vraisemblablement faire coup double en conquérant de nouvelles baronnies où apanager ses lieutenants, éloigner des rivaux et saigner à blanc les forces d'éventuels concurrents. Il entend du reste faire main basse sur le prospère port de Ningbo, au sud de l'actuelle Shanghai, qui constitue alors la plaque tournante d'un florissant commerce maritime auquel les navigateurs portugais ont donné une dimension globale dès le premier XVI^{e} siècle. Depuis ce repaire idéalement situé,

le « Singe » espère jouer les *deus ex machina*, présidant aux destinées des cours impériales chinoise et japonaise[239].

En outre, des considérations que l'on serait tenté de qualifier de « mystiques » sont entrées en ligne de compte. L'idéal confucéen d'une hiérarchie voulue par le ciel, et qui réglerait aussi bien les rapports entre nations qu'au sein de la cellule familiale, occupe en effet de longue date une place centrale dans les idéologies asiatiques. En donnant à l'archipel du Japon une prééminence dont Hideyoshi conçoit qu'elle lui revient de droit, le maître du Japon prétend restaurer l'ordre naturel et se faire l'instrument d'une volonté supérieure. Avec ses accents nationalistes avant la lettre, cette intention de se saisir d'un mandat céleste prétendument perdu par son détenteur légitime, la Chine, trouve d'étonnantes réminiscences avec les prémices de la Seconde Guerre mondiale. En ce sens, le conflit avec la Corée est décidément précurseur, et Yoshi Kuno ne s'y trompe pas en rappelant dès 1937 à quel point les rancunes tenaces à l'égard de l'oppresseur nippon contribueront à fragiliser la présence coloniale japonaise sur le continent au début du siècle dernier[240].

En mai 1592, Hideyoshi met son projet à exécution, jetant ses légions sur la Corée, qui se révèle incapable de résister. Depuis le havre de Busan où mouille la flotte d'invasion, les troupes du corps expéditionnaire entament une irrésistible marche vers le nord, balayant sans coup férir la faible armée royale coréenne, inexpérimentée, surclassée tactiquement et techniquement et en infériorité numérique. Trois semaines à peine après avoir débarqué, les deux colonnes japonaises opèrent leur jonction sur le fleuve Han puis se présentent sous les remparts de Séoul, abandonnée nuitamment par le roi et désertée par bon nombre d'habitants terrifiés. Les capitaines japonais, bien décidés à ne pas s'arrêter en si bon chemin, s'emparent de Gaesong dès le 7 juillet et d'une Pyongyang aux rues complètement vides le 24. Les samouraïs n'étant plus qu'à quelques jours de marche de la frontière chinoise, le fougueux Katô Kiyomasa s'offre même le luxe bravache d'une expédition en Mandchourie orientale contre les tribus Jürchen. La pauvre Corée est-elle donc perdue ? En aucun cas, car l'allongement des lignes de communication japonaises rend vital le contrôle des voies maritimes. Or, si les

opérations terrestres ont pris un tour désastreux pour les forces coréennes, il en va tout autrement sur les flots, où le royaume péninsulaire dispose de son meilleur atout : l'amiral Yi Sun-sin. Celui qui deviendra un véritable héros national s'emploie dès le début de l'été à reprendre en main les forces navales péninsulaires et à interdire aux escadres japonaises l'accès à la mer Jaune, portant les premiers coups à l'ennemi. Et quels coups ! En l'espace de deux mois et cinq batailles, ce sont plus d'une centaine de navires nippons qui sont envoyés par le fond. Galvanisée par cette sévère réplique, la résistance s'organise, partisans et moines-soldats coréens harcelant les colonnes isolées et les fourrageurs japonais. À l'automne, l'empereur Ming, dont les armées sont parvenues à réprimer une importante mutinerie dans le Nord, peut enfin voler au secours de la Corée vassale. D'autres États tributaires de la Chine ont également pris la mesure du danger, au premier rang desquels figure la Thaïlande, qui propose de tomber sur les arrières de l'ennemi en débarquant au Japon, portée par le double espoir d'aider un allié et d'éradiquer la piraterie locale[241]. On le voit, le conflit s'est bel et bien internationalisé, ses échos se faisant entendre depuis les steppes mandchoues jusqu'à la péninsule indochinoise. L'entrée en lice de l'empire du Milieu, couplée aux difficultés de ravitaillement qui ont enrayé la progression japonaise, sonne l'heure du reflux.

Si les envahisseurs se replient en bon ordre durant les premières semaines de l'année 1593, et s'offrent même le luxe de remporter une bataille de retardement à Byoekjegwan le 27 février, l'initiative a changé de camp, et le corps expéditionnaire nippon regagne ses citadelles côtières érigées le long du littoral oriental. Les commandants japonais adoptent une posture défensive qui vaut aussi en mer, où ils ont subi d'autres revers face à Yi Sun-sin. Pour les quatre années à venir, la main passe aux diplomates.

La diplomatie du sabre

Du printemps 1593 à l'automne 1596, les émissaires des deux camps se livrent à un périlleux numéro d'équilibristes. De Kyôto – ou plutôt Fushimi, nouvelle place forte de Hideyoshi – à Pékin, en passant par Séoul, plénipotentiaires nippons et chinois s'efforcent de donner au conflit une issue pacifique. À mesure que les mois passent et que les missions se succèdent, cette paix négociée revêt cependant

des allures de jeu de dupes, les deux camps revendiquant la victoire et escomptant en conséquence l'un de l'autre des concessions substantielles, voire des marques d'allégeance. Le maître du Japon, abreuvé de déclarations complaisantes, s'estime en position de force. Il a pris acte du retrait des forces chinoises de la péninsule et a bu les paroles des envoyés de la cour des Ming, complètement travesties par des traducteurs à la solde du parti de l'apaisement. Aussi, lorsque le voile se déchire, le 22 octobre, et que le « Singe » découvre, consterné, que non seulement aucune de ses exigences ne sera satisfaite – le trône de Jade consentant tout juste à le nommer roi du Japon –, mais que de surcroît l'empereur Ming l'admoneste vertement, son sang ne fait qu'un tour. Hideyoshi entre dans une rage dépassant toute limite, et donne l'ordre de reprendre au plus tôt les opérations. Cette fois, il s'agit bien de « châtier » l'impudente Corée, selon les mots mêmes du deuxième unificateur. Les colonnes infernales quittent donc leurs bastions côtiers pour mettre la péninsule à feu et à sang. La campagne de l'été 1597 est ainsi d'une brutalité sans précédent : des milliers de nez coupés sont envoyés au Japon dans des barils de sel, en guise de preuve de la sinistre besogne accomplie ; une macabre comptabilité recense 185 000 têtes coréennes et 29 000 chinoises prises à l'ennemi. La boucherie ne cesse qu'à l'hiver et avec la nouvelle contre-offensive des Ming, qui refoulent à nouveau les samouraïs, bientôt assiégés dans leurs citadelles[242]. Seul le trépas de Hideyoshi, le 18 septembre 1598, met enfin un terme au fiasco coréen, qui laisse les belligérants saignés à blanc et leurs finances exsangues. Ironie du sort, Philippe II d'Espagne a rendu l'âme cinq jours auparavant. La disparition des deux potentats sonne, pour un temps du moins, le glas des appétits coloniaux à l'encontre de la Chine, sans toutefois marquer la fin des missions diplomatiques au long cours. Oda Nobunaga ne fut pas le seul à manifester curiosité, voire soif de connaissances au-delà de ces nouveaux horizons qui s'ouvraient alors aux insulaires, d'autant que la faiblesse du pouvoir central allait favoriser des entreprises locales d'une rare hardiesse. Deux d'entre elles nous sont bien connues. Il s'agit d'abord de la mission dépêchée depuis Nagasaki à destination de Rome par Ôtomo Sôrin, grand ami des Jésuites. Ceux-ci jouèrent d'ailleurs un rôle de premier plan dans cette singulière aventure,

Valignano, le principal artisan de cette ambassade, jugeant en effet avec son discernement coutumier que « le Japon avait un pressant besoin non seulement de se mieux faire connaître en Europe, mais aussi de rendre l'Europe mieux connue et appréciée du Japon[243] ». Quant à Sôrin, *daimyô* des Ôtomo, il montre une inclination précoce en faveur des relations internationales puisqu'il tisse dès avant 1579 des liens avec le souverain du lointain royaume du Cambodge, qui s'est lui-même rapproché de la couronne espagnole fraîchement établie aux Philippines voisines[244]. La grande affaire du plus puissant des seigneurs insulaires convertis demeure néanmoins l'expédition vers le cœur de la chrétienté. Le 20 février 1582, une caraque appareille avec à son bord quatre jeunes guerriers gagnés au catholicisme, chaperonnés par Valignano et un acolyte. Si le périple du Grand Visiteur s'arrête à Goa, la grande place indienne des Jésuites, l'odyssée de la délégation japonaise va se poursuivre jusqu'à Rome, où les émissaires sont reçus en audience par le pape Grégoire XIII, après avoir visité l'Escurial au bras du souverain espagnol puis contemplé les splendeurs de la Toscane. Ce n'est qu'au terme d'un périple long de huit ans que les ambassadeurs regagnent enfin leur terre natale, *via* Macao, en 1590, et narrent leur aventure à Hideyoshi en personne, auquel les voyageurs se piquent de jouer quelques notes de musique latine. Devenu soupçonneux à l'égard des missionnaires, le « Singe » ne donnera pourtant pas suite aux requêtes des Jésuites de renforcer l'amitié nippo-papale. Les espoirs de Valignano et ses coreligionnaires d'obtenir davantage de subsides de la papauté seront également déçus, en raison de ce coup d'arrêt porté à l'œuvre évangélisatrice.

L'extraordinaire voyage du samouraï Hasekura

L'on serait tenté de croire que le refroidissement des relations entre le Vieux Monde et le pouvoir japonais va décourager les entreprises à l'échelon féodal, mais il n'en est rien. En 1613, vient en effet le tour de Date Masamune, le fameux « Dragon borgne », seigneur de Sendai en Tôhoku, sur la façade Pacifique. Le 28 octobre, le *Date maru*, énorme galion jaugeant 500 tonneaux dont il a ordonné et financé la

construction, prend la mer. Conçu par le célèbre pilote britannique William Adams, le vaisseau est appelé *San Juan Bautista* par les religieux hispaniques. Une vingtaine de diplomates emmenés par Hasekura Rokuemon, vassal de la maison Date, ainsi que 120 marchands et membres d'équipage ont pris place à bord. Après l'exécution de son père pour corruption et la confiscation du domaine familial, le samouraï qui conduit la délégation s'est vu offrir une chance de racheter son honneur. Sa mission consiste à négocier un traité commercial avec l'empire des Habsbourg en échange du droit pour les missionnaires espagnols de poursuivre leur prêche sur le sol japonais, où ils sont dorénavant *persona non grata*. Le navire atteint Acapulco à l'orée de l'année 1614. À Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, Rokuemon est reçu par le vice-roi et l'archevêque, qui se défaussent et renvoient l'émissaire – dont plusieurs compagnons ont pourtant reçu le baptême en gage de bonne volonté – à la décision madrilène. L'ambassade doit alors se résoudre à gagner l'Europe. Elle rallie donc Veracruz, sur la côte atlantique, d'où elle embarque le 10 juin. Après une escale à Cuba, elle franchit un second océan à l'issue de trois mois d'une navigation éprouvante. Peine perdue : malgré un accueil en grande pompe début 1615, Rokuemon essuie un nouveau refus de Philippe III, qui préfère se garder de tout engagement. Le samouraï a pourtant surmonté ses réticences et accepté la conversion. Il ne lui reste qu'une carte à jouer : convaincre le souverain pontife. En route pour l'Italie, la troupe marque une étape à Saint-Tropez, théâtre de la première visite d'un Japonais en terre française. La rencontre avec la petite noblesse azuréenne va laisser un souvenir impérissable, dont témoigne le journal de Madame de Saint-Tropez : « Il passa […] un grand seigneur Indien nommé Don Felipe Francesco Faxicura, Ambassadeur vers le Pape, de la part de Idate Massamuni, Roy de Woxu au Japon, feudataire du grand Roy du Japon et de Meaco. Il avoit plus de trente personnes à sa suite. Ils ont la teste rase, excepté une petite bordure sur le derrier faisant une flotte de cheveux sur la cime de la teste retroussée, et nouée à la Chinoise[245]. »

À l'instar de ses compatriotes partis de Kyûshû trente-trois ans auparavant, Hasekura Rokuemon et les siens n'obtiendront pas gain de

cause auprès du nouveau pape, Paul V (Camille Borghèse, élu le 16 mai 1605). Si la curie romaine accepte volontiers l'envoi de frères prêcheurs, elle réserve en effet au bon vouloir de la couronne espagnole toute réponse aux questions relevant de basses considérations commerciales. Or Philippe, échaudé par une nouvelle détérioration de la situation au Japon, ne reviendra pas sur sa décision. Il faut préciser qu'entre-temps les persécutions contre la communauté chrétienne insulaire n'ont fait que gagner en vigueur, ce qui contrarie les maîtres de l'Europe. Comme lot de consolation, les émissaires sont faits citoyens de Rome… avant de s'en retourner bredouilles. C'est la mort dans l'âme qu'ils prennent le chemin du retour, un périple qui va encore durer quatre longues années, ponctuées de deux haltes prolongées, au Mexique où les émissaires retrouvent le *Date maru*, et aux Philippines en 1618.

En septembre 1620, ils touchent enfin terre à Nagasaki, puis regagnent – sans tambour ni trompette – l'est du pays, d'où l'ambassadeur et ses camarades étaient partis sept ans plus tôt. Le comité d'accueil est glacial : l'absence de résultats concrets et les conversions, désormais embarrassantes, de quarante-deux membres de la délégation font de cette première expédition japonaise à travers le monde un désastre complet. Rokuemon, frappé de disgrâce, meurt deux ans plus tard à 51 ans, sans que l'on sache bien s'il renia ou non sa nouvelle foi. Le samouraï voyageur ne sera pleinement réhabilité qu'au moment de la rupture de l'isolement du Japon, au crépuscule du XIX^{e} siècle, lorsqu'une autre délégation se rendra en Italie pour y découvrir, médusée, des lettres et portraits du malheureux guerrier diplomate !

Éclipsés par les exploits des navigateurs européens et une mémoire ethnocentrée, le Japon et singulièrement le samouraï ont pourtant pris toute leur part dans cette première mondialisation, bien que les promoteurs de cette ouverture au monde ne soient pas parvenus à peser comme ils l'auraient souhaité. Comme le souligne l'historien Hideaki Suzuki, les historiens japonais eux-mêmes ont tardé à s'ouvrir à l'histoire globale, au sein de laquelle le rôle de l'archipel n'est questionné que depuis les années 1990[246]. Le pouvoir japonais remisa

sous le boisseau pour longtemps ses velléités expansionnistes, sans toutefois jamais oublier complètement cet héritage, ce que dit assez la popularité du *Taikôki*, relatant notamment les hauts faits des capitaines de Hideyoshi en Corée et qui sera réédité à cinq reprises entre 1626 et 1710. La fin de la période Edo est marquée par un regain d'intérêt, que l'on distingue par exemple à travers la profusion d'estampes illustrant les chasses au tigre de Katô Kiyomasa en Mandchourie. Entre le XVI^{e} siècle finissant et la renaissance d'ambitions impérialistes trois siècles plus tard, le Japon allait néanmoins connaître une très longue période d'isolationnisme, sous l'égide du grand gagnant du processus unificateur : le clan Tokugawa.

225. Sheyla S. Zandonai, « La présence portugaise à Macao : une culture d'accommodements », *Portuguese Studies Review*, Durham, Université de Trent, 2014, p. 8.

226. Nathalie Kouamé, « Japon : le "siècle chrétien". Son historiographie et ses lieux de mémoire », *Histoire et missions chrétiennes*, n° 4, Paris, Karthala, 2007, p. 171.

227. Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 391. Les travaux de Serge Gruzinski ont largement contribué à développer l'idée d'une première mondialisation ibérique précoce.

228. Rômulo da Silva Ehalt, *Jesuit Arguments for Voluntary Slavery in Japan and Brazil*, Tôkyô, Université Keio, 2019, p. 4.

229. Thomas Nelson, *Slavery in Medieval Japan*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 2004, p. 463. Traduction de l'auteur.

230. N. Kouamé, « Japon : le "siècle chrétien"… », art. cité, p. 172.

231. S. Turnbull, *The Samurai and the Sacred*, *op. cit.*, p. 96.

232. M. E. Berry, *Hideyoshi*, *op. cit.*, p. 132.

233. Atsushi Kobata, « The Production and Uses of Gold and Silver in Sixteenth and Seventeenth Century Japan », *The Economic History Review*, Oxford, Wiley-Blackwell, 1965, p. 253.

234. Les vingt-six martyrs de Nagasaki ont été béatifiés en 1627 par Urbain VIII et canonisés en 1962 par Pie IX.

235. Charles Malcolm MacInnes, *The First English Tobacco Trade*, Abingdon, Routledge, 2006, p. 25.

236. Samuel Hawley, *The Imjin War*, Séoul, Royal Asiatic Society/Berkeley, University of California Press, 2005, p. 90.

237. Nida Cuevas, « The Hizen Ware in the Philippines : Its Historical and Archaeological Significance », *Bulletin des études latino-américaines de Kyôto*, Kyôto, 2014, p. 17.

238. Kenneth M. Swope, *A Dragon's Head and a Serpent's Tail. Ming China and the First Great East Asian War 1592-98*, Norman, University of Oklahoma Press, 2009, p. 63.

239. Rui D'Avila Lourido, « European Trade Between Macao and Siam, from Its Beginnings to 1663 », *Journal of The Siam Society*, Florence, European University Institute, 1996, p. 78.

240. Yoshi Saburo Kuno, *Japanese Expansion on the Asiatic Continent*, Read Books, 2007, p. 175.

241. S. Hawley, *The Imjin War*, *op. cit.*, p. 344.

242. K. M. Swope, *A Dragon's Head and a Serpent's Tail…*, *op. cit.*, p. 287.

243. Michael Cooper, *The Japanese Mission to Europe, 1582-1590. The Journey of Four Samurai Boys through Portugal, Spain*, Leyde, Brill, Global Oriental, 2005, p. 9. Traduction de l'auteur.

244. Collectif, *Global History and New Polycentric Approaches. Europe, Asia and the Americas in the World Network System*, Shanghai, Séville, Tôkyô, Palgrave Macmillan, 2018, p. 165.

245. Jean-Marie Thiébaud, *La Présence française au Japon du XVI^e siècle à nos jours. Histoire d'une séduction et d'une passion réciproques*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 16.

246. Collectif, *Global History and New Polycentric Approaches…*, *op. cit.*, p. 126.

16

Une domination à légitimer

Les têtes tranchées s'alignent, soigneusement lavées et apprêtées, fichées sur un plateau de bois blanc. C'est là tout ce qu'il reste des plus vaillants champions de l'armée de l'Ouest, tombés au champ d'honneur dans la vallée de Sekigahara. Ieyasu peut savourer son triomphe. Avant peu, le seigneur de la maison Tokugawa redistribuera à sa guise fiefs et prébendes, remodelant à sa main le visage du Japon. Sa lignée présidera aux destinées du pays jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle. Le règne des Tokugawa – la période Edo, du nom de la capitale shogunale du nouveau régime, future Tôkyô – sera marqué par une ère de paix sociale sans précédent, tranchant nettement avec les temps troublés qui l'ont précédée. Après l'anéantissement des derniers reliquats du pouvoir des Toyotomi consécutif à la chute de leur bastion d'Ôsaka à l'été 1615, une stabilité durable est instaurée sous l'égide des nouveaux maîtres de l'archipel. Bien que les guerriers dominent plus que jamais la pyramide sociale, le temps est venu pour eux de repenser leur rôle au sein d'une société pacifiée où il n'est plus question de laisser prévaloir la seule force. Cette suprématie, les samouraïs vont la légitimer par le recours à une prétendue exemplarité, qui ne s'exprime nulle part mieux que dans la cristallisation du *bushidô*, le code du guerrier.

Un idéal aux injonctions contradictoires

Le retour à la paix civile à l'orée du XVII^{e} siècle produit un changement de paradigme radical. Les membres de la classe combattante doivent désormais justifier leur hégémonie politique sur des fondements moraux qui vont enrichir un corpus de valeurs jusqu'alors presque exclusivement tourné vers le pragmatisme,

l'honneur individuel et le service du seigneur. C'est là le *bushidô* « sauvage », pour reprendre à notre compte la formule imagée de Shinichi Saeki[247]. Les penseurs de la période Edo sont pourtant loin d'être les premiers à s'efforcer de codifier cet ensemble de préceptes hétérogènes afin d'en tirer matière à enseignement moral, et plus largement à exercer une gouvernance éclairée. Au XIV^e^ siècle, Yoshimasa (1350-1410), seigneur de la maison Shiba et auteur du *Chikubashô* – que l'on pourrait se risquer à traduire par « Anthologie sur châssis de bambou » –, est le premier à coucher sur le papier des recommandations à l'intention de ses pages et vassaux. Hôjô Sôun, Takeda Shingen, Asakura Norikage, de nombreux *daimyô* du *Sengoku Jidai* se livrent par la suite à l'exercice, laissant à la postérité des traités généralement concis qui relèvent pour l'essentiel du bon sens politique et domestique, comme il sied à des princes dont la culture est fondée sur l'action plutôt que sur le verbe. Dès la période Muromachi cependant, l'idée d'une double voie se fait jour sous la plume du poète et stratège Imagawa Ryôshun (1326-1420). Homme de guerre autant que de lettres, celui-ci enjoint en effet à son lecteur d'exceller aussi bien dans les beaux-arts – calligraphie, peinture, voire cérémonie du thé et théâtre ultérieurement – qu'au combat. Cet idéal humaniste appelé *Bunbu ryodô* ne s'imposera néanmoins que tardivement, puisqu'à l'épilogue des guerres intestines, Katô Kiyomasa condamne encore sans appel certaines inclinations pacifiques. Le héros des campagnes de Corée avertit ainsi dans ses *Préceptes* que tout pas de côté doit avoir pour but de parfaire ses seules compétences militaires, sous peine de mort, et de déclarer sans ambages que « la danse *Nô* est absolument interdite. Lorsqu'on tire le sabre, ce ne peut être que pour abattre quelqu'un. Ainsi, puisque toute chose naît d'avoir été placée dans le cœur de quelqu'un, un samouraï qui pratique la danse – ce qui ne relève pas des arts martiaux – devrait recevoir l'ordre de faire *seppuku*. Il importe d'apprendre en lisant des ouvrages relatifs aux questions militaires, et de tourner son attention exclusivement vers les vertus de loyauté et de piété filiale. Lire de la poésie chinoise et faire des vers est proscrit. Celui dont le cœur est porté à acquérir ces connaissances, et à s'adonner à des raffinements si élégants et délicats s'en trouvera assurément efféminé. En étant né au

sein d'une famille guerrière, l'intention de tout homme devrait être de saisir ses sabres long et court et de mourir[248] ».

Cette tension entre des injonctions contradictoires, à tout le moins difficiles à concilier, va resurgir de manière cyclique dans les discours sur le *bushidô* durant toute l'époque Edo, pendant laquelle cet ensemble mouvant et protéiforme finit par être consigné sous une forme jugée canonique. En marge de la variante cautionnée par le shogunat, d'autres déclinaisons subsistent qui sont parvenues jusqu'à nos jours, parmi lesquelles l'*Initiation à la voie des armes*, de Daidôji Yuzan, les *Enseignements à l'intention des guerriers*, d'Izawa Banryû, ou encore l'illustre *Hagakure*. Ce traité occulte, intitulé « Caché sous le feuillage » et rédigé par Yamamoto Jôchô dans le but de faire passer à la postérité les recommandations du seigneur Nabeshima Matsushige, ne sera redécouvert opportunément qu'au cours des années 1930, au moment où le régime fascisant entreprend de militariser la nation japonaise en vue de soutenir le projet impérialiste. L'orientation fanatique du texte lui vaudra d'ailleurs d'être interdit par les autorités d'occupation américaines. Exemple édifiant d'une nostalgie déconcertante à l'égard de temps héroïques que l'auteur n'a pas connus et tend donc à idéaliser, le *Hagakure* fustige la tendance à la prudence et à la réserve, voire à la pusillanimité dont feraient montre ses contemporains. Donnant son opinion sur la grande affaire des premières années du XVII^e^ siècle, la vendetta des célèbres « quarante-sept *rônin* d'Akô », dont il sera question au chapitre suivant, Jôchô accuse ces derniers de s'être rendus coupables de lâcheté. Les conjurés avaient en effet attendu plus d'une année avant d'assouvir leur vengeance, au risque de voir leur ennemi trépasser de mort naturelle avant que justice soit rendue, drame qui les aurait déshonorés à jamais ! Cette ambivalence dans la façon dont les samouraïs définissent alors leur éthique transparaît enfin dans les atermoiements de Yamaga Sokô.

Penseur reconnu des premières décennies de la période Edo, Sokô est crédité d'avoir forgé le terme « *bushidô* », même s'il insiste surtout sur la notion de *shidô*, voie du lettré, de l'honnête homme auquel tout samouraï soucieux d'exemplarité est encouragé à se conformer. Ancien *rônin* – terme signifiant littéralement « homme-vague » et

désignant un samouraï sans maître – devenu disciple du philosophe Hayashi Razan, Sokô écrit en homme de son époque, ne professant que mépris, au mieux un paternalisme condescendant, à l'égard d'un peuple qu'il conviendrait de guider. Et quels meilleurs bergers que les guerriers, désormais oisifs et donc tout disposés à jouer ce rôle auquel ils auront tout loisir de se consacrer avec zèle ?

Régénéré par les courants de pensée continentaux, l'idéal du *shidô* réalise ainsi la synthèse parfaite pour atteindre l'harmonie au sein de la société guerrière plaçant ses compétences militaires au service de l'édification morale individuelle et collective[249]. Il est vrai qu'au XVI^e^ siècle, le néoconfucianisme est opportunément redécouvert par le régime émergent des Tokugawa, qui va en faire la pierre angulaire de sa doctrine politique. Cela n'a d'ailleurs rien d'un hasard si Yamaga Sokô tombe en disgrâce pour avoir osé dévier de la ligne officielle : désavouant sa propre œuvre pour tenter de puiser à la source de la pensée confucéenne originelle, il s'attire ainsi les foudres des censeurs, qui le bannissent dans le domaine d'Akô en 1665. Exil fécond et annonciateur, car Sokô trouve refuge auprès du clan Asano, celui-là même dont seront issus les quarante-sept *rônin* et qui fait aussi bon accueil à l'homme qu'à sa pensée iconoclaste, laquelle nourrira durant un demi-siècle la fameuse conjuration[250].

Quand maître Kong s'en mêle

Né en Chine sous la dynastie des Song au XI^e^ siècle, le néoconfucianisme va connaître un second âge d'or sous la férule des successeurs d'Ieyasu, qui trouvent là une véritable martingale. Fondé sur les enseignements du vénérable maître Kong, plus connu sous le nom romanisé de Confucius, et de son épigone Mencius, il postule la bonté intrinsèque de l'homme, maillon d'un ordre cosmique dont il importe de préserver l'équilibre supposé naturel. Philosophie rationaliste conçue d'emblée comme concurrente des mystiques taoïste et bouddhiste auxquelles elle emprunte néanmoins certaines valeurs, cette pensée s'avère être un instrument puissant entre les mains du pouvoir temporel, à plus forte raison en cette période charnière où les Tokugawa s'efforcent de museler toute opposition,

fût-elle religieuse. En prônant une stricte hiérarchie des classes où chacun est tenu de respecter scrupuleusement sa place sous peine de contrevenir aux volontés du ciel, le néoconfucianisme fournit au *Bakufu* l'idéologie idoine, et qu'importe s'il faut s'accommoder de quelques petits arrangements. Dans la pensée chinoise, le combattant de métier est en effet déconsidéré, quand il n'est pas regardé comme la lie de la société, occupant une position à peine plus enviable que celle des parias et des prostituées. Le rang le plus élevé revient à la haute fonction publique, grands serviteurs de l'État reçus aux examens et donc fruits de la méritocratie. Puis viennent les gros bataillons des paysans, mamelles nourricières dont l'harassante besogne assure à tous la pitance, les artisans, qui font œuvre utile, et enfin les marchands, qui réalisent des profits grâce au labeur des autres. La variante japonaise du néoconfucianisme se doit pourtant de justifier l'hégémonie de la classe guerrière, un tour de force auquel vont parvenir le précurseur Hayashi Razan et ses adeptes. Naturellement, ce n'est plus le professionnel de la guerre, soudard méprisable, qui est loué mais une figure idéalisée, un paladin paré de toutes les qualités, uniquement soucieux d'honneur et de droiture. Dans un étonnant parallèle, les idéologues de la période Edo s'efforcent ainsi de faire du samouraï l'héritier insulaire du concept de *kunshi*, cousin de l'« honnête homme » des Lumières qui inondent alors l'Europe. La part belle est faite aux vertus plus utiles en société que sont la piété filiale et un sens aigu du devoir. En sa qualité de suzerain de la classe combattante, le *shôgun* s'arroge les prérogatives d'un chef de famille exerçant une autorité bienveillante sur les grands féodaux, lesquels attendent de leurs vassaux une loyauté indéfectible tout en leur confiant la mission de guider le menu peuple sur le chemin de la moralité.

L'organisation familiale, cellule de base de ce système des quatre classes – *mibunsei* – reposant sur les valeurs masculines et guerrières du samouraï, est d'inclination plutôt patriarcale. Il convient pourtant de tenir compte des spécificités de la condition féminine au sein de cette catégorie sociale qui représente alors, avec un peu moins du dixième de celle-ci, une fraction non négligeable de la population totale. En miroir des débats autour du *bushidô* ainsi que du rôle

sociétal des guerriers, le Japon des Tokugawa voit en effet émerger un discours à destination des femmes, singulièrement les épouses ou filles de samouraïs, enjointes de suivre leur propre voie, ou *fudô*. Si l'on y retrouve sans surprise les qualités exigées de la gent féminine dans toutes les sociétés traditionnelles – chasteté, retenue, intérêt pour les arts ménagers –, ces constantes font écho aux vertus attendues des hommes, notamment l'obéissance et la frugalité. Par le biais des *Onna Daigaku*, les « Grands Enseignements à l'intention des femmes », le corpus néoconfucianiste s'adresse ainsi à l'intégralité de la maisonnée, embrassant par extension toute la société. Pour reprendre les mots de Joel Cohn, la nouvelle pensée dominante incorpore, à la faveur du retour à la paix civile et de l'effacement consécutif des vertus « actives » telles que bravoure et compétences au combat, des valeurs plus « passives » et moins spécifiquement viriles, comme l'autodiscipline, l'abnégation et surtout le sens du sacrifice[251].

Le rapport à la mort, élément central du *bushidô*, catalyse les oppositions de principe entre deux écoles. Comme le souligne Izumi Odakura, aux yeux des philosophes confucéens le guerrier doit s'ériger en modèle de tous les instants, et peser en conséquence chacun de ses actes – y compris l'éventualité du trépas à laquelle il doit évidemment être prêt – afin que chaque action serve non seulement le seigneur mais la société tout entière[252]. Les tenants de la ligne la plus irréductible, celle du *shinigurui*, une « fureur de mourir », prônent à l'inverse une relation à la mort pensée comme un total abandon de soi, un renoncement radical à toute forme d'ego qui fournirait la preuve irréfutable de la sincérité du vassal à l'égard de son suzerain[253]. Il faut dire qu'avec la fin des guerres intestines, le recours à la mort volontaire, singulièrement par éventration, tend à devenir une distinction de classe du samouraï et le marqueur de sa supériorité morale.

Culte de la mort, fictions et réinventions du bushidô

La voie du samouraï résiderait dans la mort. Que n'a-t-on écrit sur le déconcertant incipit du *Hagakure* ? La formule n'a cependant rien de propre à cet ouvrage qui, contrairement à l'idée reçue et outre les

recommandations à l'intention des guerriers délivrées dans les deux premiers tomes, aborde des thèmes variés. Les neuf autres volumes sont d'ailleurs consacrés aux annales de la maison Nabeshima que l'auteur servait, ainsi qu'à retracer l'histoire de son fief de Saga. Mais rien ne saurait éclipser la fascination morbide que l'introduction du traité continue d'exercer. C'est peu dire que cette acceptation de la mort dans la fleur de l'âge, consentie sinon recherchée, où certains ont voulu voir un culte macabre, est effectivement au cœur des préoccupations des penseurs du *bushidô*. La raréfaction des occasions de périr au champ d'honneur, à laquelle vient bientôt s'ajouter l'interdiction du suicide d'accompagnement, contribue évidemment à cette exaltation de la mort voulue, ultime espace de courage et de liberté offert à l'homme lige réduit à l'état de bureaucrate. La vogue est au romantisme, à la nostalgie à l'égard des tumultueux « royaumes combattants », théâtre violent d'une virilité martiale dont les plus conservateurs craignent qu'elle ne se dissolve dans les charmes citadins du « monde flottant ». Les décennies passent pourtant, décorrélant toujours plus le discours et l'univers mental des samouraïs d'une réalité nettement moins exaltante. Durant la seconde moitié de la période Edo, ceux-ci se réclament d'autant plus de ces valeurs que disparaissent les occasions d'en faire preuve. Endettées, souvent déconsidérées, les familles guerrières se raccrochent pourtant à un code auquel renoncer reviendrait, pour Olivier Ansart, à « abandonner leur identité et saborder leur classe[254] ». L'ancien professeur à l'université de Waseda dénonce la mise en scène, la fiction dans laquelle les samouraïs sont contraints de se replier au quotidien afin de sauvegarder des privilèges statutaires plutôt que matériels. Ironie du sort, la « voie du guerrier » est convertie en formidable outil d'endoctrinement des masses après le retour au primat politique impérial en 1868, à l'aube de l'ère Meiji. Grâce au noyautage de l'institution militaire et de la haute fonction publique par d'anciens samouraïs, les règles de conduite des guerriers s'apprêtent à devenir celles du peuple nippon tout entier, tandis que l'archipel se prépare à l'aventurisme colonial. Il faut dire qu'en cette période d'écriture du « roman national » aux deux extrémités de l'Eurasie, tracer un parallèle historique entre les chevaleries européenne et japonaise

arrange bien les affaires du nouveau gouvernement, qui trouve là matière à valider ses ambitions de peser dans le concert des nations.

Mais c'est à l'orée du XX^e^ siècle que le code d'honneur du samouraï connaît son heure de gloire sur la scène internationale, grâce au juriste et diplomate Nitobe Inazô, qui est à l'origine du rapprochement intellectuel entre le farouche guerrier japonais et le *gentleman* britannique. *Bushidô, l'âme du Japon*, ouvrage écrit dans la langue de Shakespeare et publié en 1900 par un fils de samouraï gagné au christianisme, connaît un succès considérable. Il séduit jusqu'à Theodore Roosevelt qui, comme nombre de ses compatriotes et amis européens, considérera dès lors le *bushidô* – du moins cette version édulcorée – comme l'une des principales clés de compréhension de ce pays exotique dont l'étrange esthétique suscite un engouement sans précédent, en particulier au lendemain de la vague du japonisme et de la retentissante victoire militaire remportée sur la Russie tsariste en 1905. Dans l'archipel comme en Europe, toutefois, il est quelques esprits éclairés pour ne pas se laisser abuser par le caractère artificiel de cette idéalisation. Dès 1914, le sociologue Kobayashi Teruaki relève ainsi l'inclination à écarter les raisons structurelles du triomphe militaire japonais au profit de croyances et de présupposés mal étayés, parmi lesquels la « voie du guerrier » figure en bonne place. Treize ans plus tard, Élie Auboin, figure du *Bulletin français d'Extrême-Orient*, rappelle à bon droit que, de l'aveu même de Nitobe, son *Bushidô* vise à prodiguer une morale à la fois caractéristique de l'esprit japonais et compatible avec les conceptions occidentales, en l'absence d'une éducation religieuse inscrite au programme scolaire. Et le Français de conclure abruptement – et peut-être sévèrement : « Il n'y a jamais eu au Japon une chevalerie à la façon de la nôtre, avec des règlements énoncés, un nom, une initiation, des épreuves[255]. »

Les décennies 1910 et 1920 sont d'autant plus propices à une éclipse du *bushidô* qu'à l'ambitieux monarque Mutsuhito, plus connu sous son nom posthume de Meiji et disparu en 1912, succède son troisième fils, Yoshihito, *alias* Taishô, que sa santé fragile et son impuissance politique n'incitent pas ses sujets à révérer. Le culte de l'empereur, désormais clé de voûte d'une « voie du guerrier » plus instrumentalisée que jamais, fait néanmoins un retour fracassant avec

la montée en puissance des militaires à la veille de la Seconde Guerre mondiale. S'il n'appartient pas à la frange la plus belliciste, Hirohito (1901-1989), qui accède au trône en 1926, se laisse volontiers flatter par ces manifestations de loyauté délirantes. Tandis que le *Hagakure* est tiré de l'oubli puis distribué aux soldats, l'historien nationaliste Kiyoshi Hiraizumi publie en 1933 un ouvrage au titre évocateur : *La Résurrection du bushidô*[256]. Il s'agit pour lui de forger le chaînon manquant entre le temps béni des samouraïs et celui de la glorieuse confrontation qui s'annonce face aux nations occidentales, à ses yeux gangrenées par l'idéal révolutionnaire, dont le communisme n'est que l'avatar le plus honni. Jusqu'aux derniers feux de la guerre du Pacifique, le fantasme d'un code d'honneur du guerrier japonais, dans sa version pervertie de surcroît, servira de prétexte au fanatisme le plus aveugle, des suicides collectifs de civils aux attaques des kamikazes. L'on comprend donc aisément qu'en Chine ou en Corée, « *bushidô* » soit pour ainsi dire synonyme de « fascisme ». Aujourd'hui encore, selon Oleg Benesch, l'un des plus éminents spécialistes de la question, le terme est chargé de connotations négatives, l'historien britannique n'hésitant pas à le comparer à l'évocation des croisades dans l'imaginaire conflictuel occidental[257].

Loin de discréditer définitivement le *bushidô*, l'issue funeste du second conflit mondial creuse cependant le fossé séparant désormais de manière irrémédiable les tenants d'une morale intransigeante et martiale, perçue comme proprement et viscéralement nippone, dont la « voie du guerrier » serait l'émanation sublime, et les chercheurs en sciences humaines, plutôt désireux de resituer du point de vue historiographique une diversité de sources. Emblématique de la première école, Mishima Yukio s'abîme dans la lecture du *Hagakure*, au sujet duquel il écrit en 1967 : « Ce livre prêchait la liberté, il enseignait la passion. […] Il m'a donné la force de vivre[258]. » Trois ans plus tard, il se donnera pourtant la mort par éventration. De manière plus prosaïque, le pouvoir de séduction du terme « *bushidô* » est devenu un véritable enjeu marketing bien assimilé par l'industrie culturelle. Ce qui n'empêche pas d'interroger la validité du concept. Benesch résume ainsi la pensée dominante actuelle au sein des cercles

académiques : « Dans son acception la plus commune, à savoir celle d'une éthique du samouraï et/ou [d']un trait définissant le caractère japonais, alors il convient de traiter le *bushidô* sous l'angle d'une tradition inventée dans un contexte spécifique, et dont l'usage détermine le caractère idéologique. » Si la « voie » est sans fin, l'étude objective et historique de ses méandres est peut-être en passe de trouver enfin un chemin apaisé.

247. Saeki Shinichi et P.-F. Souyri, *Samouraïs, op. cit.*, p. 77.

248. W. S. Wilson, *Ideals of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 130. Traduction de l'auteur.

249. Alexandra Mustatea, *Reading Yamaga Soko's Shidô Today. A few Considerations on the Fundamentals of his Moral Philosophy*, Colloque international *Japan : Pre-Modern, Modern and Contemporary. A return Trip from the East to the West*, Bucarest, 2018, p. 49.

250. John Allen Tucker, *Tokugawa Intellectual History and Prewar Ideology. The Case of Inoue Tetsujirô, Yamaga Sokô, and the Forty-Seven Rônin*, Toronto, Université de York, Sino-Japanese Studies, 2002, p. 35.

251. William E. Burgwinkle, Glenn Man et Valerie Wayne (dir.), *Significant Others. Gender and Culture in Film and Literature, East and West*, Honolulu, Hawaii University Press, 1993, p. 21.

252. Izumi Odakura, *The Confucianism ideas during the Edo Era to the trend of thought of the Meiji Era*, revue du musée d'Histoire de Pologne, Varsovie, 2011, p. 28.

253. O. Ansart, *Paraître et prétendre…*, *op. cit.*, p. 99.

254. *Ibid.*, p. 119.

255. Inazo Nitobe, « Le *bushidô*, l'âme du Japon », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1927, p. 410.

256. Damian Flanagan, « *Bushido*. The Samurai Code Goes to War », *The Japan Times*, 2016.

257. O. Benesch, *Inventing the Way of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 2.

258. Yukio Mishima, *Le Japon moderne et l'éthique samouraï*, *op. cit.*, p. 16.

17

Rônin, des marginaux héroïsés

Devant le tombeau qu'un linceul de neige recouvre, reflétant le clair de lune, se tient une sombre assemblée. La mine grave, le chef de la cinquantaine d'hommes vêtus de tuniques noires à chevrons blancs brandit un macabre trophée et, s'agenouillant, s'adresse à son défunt suzerain : « Ô précieux seigneur ! L'injustice de votre mort est vengée. […] J'ai choisi d'enterrer la tête de votre oppresseur à vos pieds, afin qu'éternellement son ombre serve la vôtre[259]. » Ainsi parle Ôishi Yoshio, âme de la plus célèbre vendetta de l'histoire du Japon, celle des fameux quarante-sept rônins, sous la plume inspirée du diplomate George Soulié de Morant (1878-1955). La veille au soir, le douzième jour de la cinquième année de l'ère Genroku, soit le 30 janvier 1703 selon le calendrier grégorien, les guerriers du domaine d'Akô avaient pris d'assaut la résidence de Kira Yoshinaka, coupable à leurs yeux de tous leurs maux, débusquant l'intéressé après avoir massacré une poignée de gardes et de domestiques. Ainsi s'était accomplie leur vengeance patiemment attendue plus d'une année durant, passée à tromper la vigilance des sbires de Kira. Au début de l'année 1701, ce dernier avait humilié le *daimyô* Asano Naganori, jeune maître du domaine d'Akô, qui, de rage, avait brandi son sabre dans l'enceinte du palais shogunal, crime de lèse-majesté puni de mort. Condamné au *seppuku*, il s'éviscéra le 21 avril. Comme si cela ne suffisait pas, les autorités avaient ensuite procédé à la confiscation de son fief, privant ses « loyaux serviteurs » – c'est ainsi que la tradition japonaise les nomme – des revenus qui assuraient leur subsistance.

Bien que l'honneur commandât de laver l'affront, les conjurés avaient préféré se faire oublier, peut-être même s'oublier eux-mêmes de désespoir, comme incline à le penser Andrew Rankin. L'historien britannique n'est pas tendre avec ces quarante-sept *rônin*, dont il

décrit plusieurs membres éminents comme des dépravés bien plus préoccupés de sauver la face que de rendre justice. Yoshio, le chef de la bande, n'aurait pas attendu d'ourdir son complot pour se tailler une réputation d'ivrogne, tandis qu'un de ses acolytes se serait livré au *tsuji-giri*, terme qui signifie littéralement « couper au passage » et désigne la pratique, barbare et interdite, d'essayer son sabre sur le premier passant venu – on a vu plus honorables redresseurs de torts. De surcroît, ils ne parviennent à investir la place adverse que grâce à la surprise et à une écrasante supériorité numérique. Et Rankin d'enfoncer le dernier clou dans le cercueil du mythe en rappelant que les quarante-sept *rônin* ne se donnèrent nullement la mort, comme le veut une légende tenace : ainsi que le stipulent sans ambiguïté les registres de la maison Hosokawa, ils furent au contraire décapités à l'issue d'un simulacre de suicide rituel alors devenu tout à fait courant[260]. Alors, pourquoi un tel engouement à l'endroit de ces samouraïs sans maîtres, héros qui jouissent d'une incroyable popularité depuis trois siècles au Japon et fascinent aujourd'hui bien au-delà des rivages de l'archipel ?

« Homme-vague » pour « monde flottant »

Selon les notes de Teijô, un haut fonctionnaire du mitan de l'époque Edo, le *rônin* est « celui qui erre sans maître, sans fonction et sans solde[261] ». Pour le *Dictionnaire historique du Japon*, le terme apparaît dès la période ancienne et renvoie initialement à la notion de fugitif, voire de prisonnier, puisqu'il fait référence à un guerrier ou à un homme se prétendant tel mais qui évolue en marge de la société. Il est ainsi d'emblée associé à l'idée d'itinérance, qui fait écho à la figure du chevalier errant. Ce cousinage explique pour partie l'aura romanesque du personnage, lequel en vient d'ailleurs parfois à s'inscrire dans le *musha shugyô*, sorte de pèlerinage martial accompli par certains samouraïs sans maîtres, à commencer par l'illustre Miyamoto Musashi à l'orée du XVII^{e} siècle. Certes déraciné et souvent désargenté, le *rônin* fait également figure d'homme libre au sein d'une société étroitement corsetée par le régime militaire qui entend régir, au nom

d'une garantie de concorde, la vie quotidienne de ses administrés jusque dans ses moindres détails.

Au-delà des « loyaux vassaux d'Akô », dont les dramaturges – notamment l'illustre Chikamatsu – s'emparent dès 1706, le *rônin* ne va cesser de nourrir l'imaginaire nippon et même occidental jusqu'à nos jours. En témoignent le succès de la bande dessinée intitulée *Kozure Ôkami*, plus connue sous le titre de *Baby Cart*, qui met en scène l'ancien exécuteur du *shôgun*, victime d'un complot l'ayant jeté sur les routes en compagnie d'un nourrisson. À l'instar de son contemporain Zatoichi, masseur aveugle parcourant les chemins de l'archipel en quête de torts à redresser, le personnage, issu de la littérature populaire, fait, au cours des années 1970, l'objet d'adaptations à l'écran qui lui donnent bientôt une dimension internationale. Plus près de nous encore, en 2003, Kitano Takeshi transpose au cinéma la vie du bretteur infirme, dont il fait le héros d'une œuvre saluée par la critique.

Pas tout à fait mercenaires, les *rônin* cherchent à s'employer auprès d'un nouveau maître après s'être distingués au champ d'honneur. Rien d'étonnant à ce que leur nombre s'accroisse à la faveur des guerres incessantes du *Sengoku Jidai*. Mais on ne naît pas *rônin*, on le devient, bien que ce statut tende à être moins souvent choisi – conséquence d'un désaccord ou d'un manque de reconnaissance – que subi par suite d'un licenciement. Avec l'avènement du régime des Tokugawa et les spoliations qui l'accompagnent, de nombreux clans ayant adopté le parti des perdants doivent rabattre de leurs prétentions ou, pire, sont dissous sans autre forme de procès après l'exécution de leur seigneur. Le phénomène gonfle les rangs des *rônin* qui, malgré la mort de milliers d'entre eux après la chute d'Ôsaka en juin 1615, représentent toujours au milieu du XVII^e^ siècle un groupe fort de 400 000 individus faisant face à des perspectives peu engageantes[262]. L'exode rural de samouraïs dorénavant majoritairement stipendiés s'accompagne également d'une tendance à la transmission des charges selon un principe de primogéniture qui exclut les cadets, souvent privés de ressources ou à la merci d'un aîné lui-même diversement loti. Les places auprès d'un nouveau suzerain sont en effet rares et convoitées, aussi de nombreux combattants désœuvrés doivent-ils se

résigner à renoncer à leur statut de guerriers pour retourner à la terre. D'autres sombrent dans la délinquance et le brigandage, à l'image des bandits qui rançonnent les villageois dans *Les Sept Samouraïs*. Le chef-d'œuvre de Kurosawa Akira, sorti en 1954, quoiqu'il entende aborder des thèmes universels, illustre à merveille les tiraillements dans lesquels se débattent les guerriers privés de maître.

Au-delà de la dialectique opposant les deux grands visages du *rônin*, hors-la-loi vivant d'expédients et de rapine ou vagabond s'efforçant de demeurer fidèle à une certaine éthique chevaleresque, le réalisateur iconique du cinéma japonais dresse une galerie de portraits exhaustive. Au sein de la compagnie qui accepte de défendre le village mis en coupe réglée par une troupe de forbans, le spectateur retrouve en effet tous les archétypes du *rônin*, du traîne-sabre désabusé au guerrier philosophe charismatique en passant par le spadassin taciturne et le jouvenceau idéaliste. Autant de figures véhiculées par la culture populaire, et qui ne reflètent en rien la perception plutôt négative que le pouvoir féodal ou shogunal a de ces marginaux sur lesquels il peine à exercer son contrôle puisque ceux-ci refusent de s'intégrer à une stratification singulièrement rigide. Enfin, l'existence même de cette catégorie dispute aux autorités une fraction, certes infime, d'un monopole de la violence péniblement arraché au terme des bouleversements et réformes du XVI^{e} siècle finissant. Certes sociale, voire sociétale, la question des *rônin* est donc d'abord sécuritaire, et, à défaut d'être insoluble, ne cessera de tracasser le régime jusqu'aux derniers feux du shogunat.

Troubles à l'ordre public et diffusion des savoirs

« *Rônin* » est un qualificatif non dénué d'équivoque, et le pouvoir a été tenté d'en affubler ses adversaires, usant du terme pour désigner ceux qui éprouvaient un sentiment de frustration à l'égard d'un nouvel ordre social au sein duquel ils ne parvenaient pas à trouver une position satisfaisante. Il n'est donc pas étonnant de retrouver en nombre ces rebelles à la *Pax Tokugawa* durant les épisodes qui défient le pouvoir émergent d'Edo au début du XVII^{e} siècle, à telle enseigne que l'historien Floris van Swet, dans sa remarquable étude sur

l'identité *rônin*, peut user de la figure de l'« homme-vague » comme d'une véritable grille de lecture. « En tant que population capable de franchir la barrière des statuts, dont l'étiquette sociale pouvait être entendue de manière positive ou négative, et qui pouvait être perçue à travers le prisme de la construction étatique des Tokugawa, l'examen des *rônin* fournit une compréhension alternative du complexe paysage social de la période Edo[263]. »

Outre le siège d'Ôsaka, le soulèvement de Shimabara vingt-deux ans plus tard, en 1637, bien qu'à dimension messianique et suscité par la tyrannie du seigneur local, implique de nombreux guerriers sans maîtres, de même que la tentative de coup d'État de Keian au milieu du siècle. Le parcours de Yui Shôsetsu, son instigateur, est des plus édifiants, en ce qu'il condense les comportements et errements de sa classe. Originaire de Sunpu, où le fondateur de la lignée Tokugawa avait connu la captivité et coulé une retraite bien méritée, Shôsetsu parvient à trouver un emploi en qualité de maître d'armes, l'une des seules voies de reconversion honorables et accessibles aux *rônin*. Les écoles d'arts martiaux, qui connaissent alors un essor important, dispensent également des rudiments d'enseignement académique, devenant à l'occasion des foyers d'agitation fréquentés par les dissidents des environs. Or, de la grogne à la sédition, il n'y a qu'un pas que Shôsetsu et son collègue Marubashi Chûya franchissent en 1645. Si le complot est éventé avant d'être mis à exécution à la faveur du bref flottement qui suit, en 1651, la mort d'Iemitsu, troisième *shôgun* Tokugawa et petit-fils d'Ieyasu, il atteste l'ampleur du mécontentement. Prétendre que l'alerte fut chaude serait cependant exagéré, et malgré la féroce répression de l'insurrection, d'autres soulèvements suivent au cours de la décennie. Les enquêtes de police indiquent que certains des *rônin* condamnés pour ces actes de rébellion s'adonnaient également à des jeux d'argent, sans doute faute de débouchés professionnels ; ils étaient par ailleurs officiellement interdits de séjour dans la capitale. Le shogunat en tire quelques enseignements après avoir sévi : il décrète un assouplissement des règles d'hébergement des guerriers sans maîtres à Edo, sans toutefois convaincre les citadins que les fauteurs de troubles seront mis au pas[264].

S'il est vrai que les agglomérations attirent davantage les marginaux, le phénomène se traduit aussi, quoique sous une forme différente, dans les campagnes. À l'écart des grandes métropoles, nombreux sont les *rônin* qui s'efforcent de trouver les moyens de subsister en s'insérant dans les réseaux de solidarité et de clientèle locaux. Bien que considérés comme des guerriers à part entière, certains n'hésitent pas à louer leur force de travail ou leurs compétences martiales à des paysans plus fortunés, quitte à déroger aux lois de séparation comme aux hiérarchies censées régler les relations entre classes. Forts du privilège d'un patronyme et d'une éducation souvent supérieure à la moyenne, les samouraïs sans maîtres s'intègrent plus aisément dans le tissu social rural, où les plus sagaces occupent des fonctions de chef de village, médecin de campagne ou enseignant à l'école domaniale. Le régime finit d'ailleurs par s'accommoder de ces entorses à la règle, puisque dans le Choshû, à l'extrême ouest du Honshû, le pouvoir seigneurial reconnaît en 1739 l'importance de délivrer des bases scolaires aux fils des *rônin* afin qu'eux-mêmes puissent par la suite se rendre utiles au service de leur communauté[265].

Tout porte à croire qu'en dépit des ambitions affichées, une certaine mobilité sociale s'est maintenue en lisière des groupes bien constitués, particulièrement aux confins géographiques et sociaux de l'autorité féodale. Ces « zones grises », pour reprendre le terme retenu par Michael Wert, pouvaient aussi bien concerner des guerriers campagnards à l'ascendance floue que les bandes de jeunes gens armés et au statut mal défini qui semaient la pagaille en périphérie d'Edo jusqu'au XIX^{e} siècle[266]. Jamais le *Bakufu* ne sera tout à fait parvenu à formuler une réponse adéquate aux menaces que les samouraïs sans maîtres font peser sur l'ordre public, comme s'en désole Iwakura Tomomi. Le chambellan impérial et dignitaire shogunal l'écrit dans son journal : « Le gouvernement prétend connaître le nombre de *rônin* présents à Kyôto et à Ôsaka, et croit les avoir sous son contrôle mais il n'en est rien, ne prêtez pas foi à ces affirmations[267]. »

De belliqueux pèlerins

Il se trouve également parmi les « hommes flottants » qui parcourent les sentiers du Japon de la période Edo des combattants d'un genre particulier, qui ont entrepris un pèlerinage martial appelé *musha-shugyô*, « voyage ascétique du guerrier ». Né avec les premières académies, elles-mêmes issues du développement de divers styles d'escrime durant le *Sengoku Jidai*, l'usage consiste à parfaire ses aptitudes au combat en se confrontant à divers adversaires à travers le pays, afin de gagner en compétences, et surtout en renommée. Si la finalité pratique ne fait aucun doute, le périple est en soi une école de découverte bien au-delà du seul cercle martial. Tsukahara Bokuden est l'un des premiers bretteurs à se lancer dans une telle entreprise. Auteur d'un traité intitulé *Les Cent Règles de la guerre*, considéré de son vivant comme un *kensei*, « saint du sabre », il est crédité d'avoir livré rien de moins que trente-sept batailles et croisé le fer lors de dix-neuf duels, autant de faits d'armes au cours desquels il aurait pourfendu 212 adversaires[268] ! Mort en 1571 à l'âge canonique de 82 ans après avoir peut-être enseigné un temps l'art du sabre au *shôgun* Ashikaga lui-même, Bokuden va susciter de nombreuses vocations. À l'orée du XVII^e^ siècle, avec la raréfaction des batailles et la pacification du pays, les occasions de se faire un nom ont tout autant tendance à se tarir, aussi certains choisissent-ils de s'en aller chercher fortune en d'autres provinces. Mais il est un samouraï qui va entrer dans la légende, et renaître à plusieurs reprises jusqu'à incarner aujourd'hui la quintessence de ces vagabonds batailleurs : Miyamoto Musashi (1584 ?-1645). Bien que son histoire soit nimbée de quelques zones d'ombre, il n'est guère de Japonais qui n'en connaisse les grandes lignes et sa postérité internationale est sans égale. S'il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de narrer les nombreuses péripéties ayant émaillé la vie de Musashi, relevons que sa trajectoire, dans ce que l'on en sait comme dans le formidable imaginaire qu'elle continue d'évoquer, a ceci d'édifiant qu'elle semble condenser tous les traits prêtés au *rônin*, et singulièrement à l'ascèse du *musha-shugyô*[269].

La dimension mystique de cette quête, sublimée sous la plume de l'écrivain Yoshikawa Eiji, dont le best-seller *Musashi* – publié sous forme de feuilleton entre 1935 et 1939 et traduit en français en 1983 – donne au personnage éponyme une popularité mondiale, en

constitue l'une des facettes les plus fascinantes. Tel un chevalier de la geste arthurienne, l'avatar romanesque du samouraï idéalisé s'efforce de s'élever au gré d'une voie aussi bien physique que spirituelle, cheminant de cruels renoncements en épreuves initiatiques. Voilà pour l'avers de la médaille. L'envers est moins reluisant, car au fil des soixante duels que Musashi revendique avoir remportés – le premier dès l'âge de 13 ans face à Arima Kihei, un disciple de Bokuden –, il s'est fait naturellement son lot d'ennemis assoiffés de revanche. L'exemple le plus emblématique est celui de l'école Yoshioka, littéralement humiliée par le jeune spadassin dans son fief de Kyôto. Astre alors certes déclinant, cette lignée n'en avait pas moins connu son âge d'or en servant de maîtres d'armes au shogunat de Muromachi, et conservait encore assez d'orgueil pour ne pas laisser l'affront impuni. Mal en prend pourtant aux chefs de famille, qui payent au prix fort leur tentative de vengeance en sortant mutilés et en laissant sur le carreau le jeune héritier du clan. L'on peut se risquer à imaginer que riverains et citadins goûtent assez peu ces rixes et vendettas dont les turbulents guerriers sont le fait, et qui contribuent au climat d'insécurité auquel le *Bakufu* tente de remédier.

Davantage que le *rônin* dans sa dimension historique, c'est sa charge symbolique qui a imprimé les consciences, icône de liberté face à la tyrannie et à l'adversité d'autant plus désirable qu'elle s'inscrit dans une culture du contrôle exercé par la collectivité. Homme d'épée mais également de lettres, peintre, calligraphe et même architecte occasionnellement, Miyamoto Musashi fut à cet égard une figure résolument emblématique. « Musashi, rapporte l'orientaliste américain William Scott Wilson, était avant tout un esprit libre, et cela se reflète dans sa manière d'éviter de servir un seul et unique *daimyô*, quand bien même il était en excellents termes avec de nombreux clans respectés[270]. » Sentant la fin venir en 1643, perclus de douleurs névralgiques et souffrant peut-être d'un cancer du poumon, le vieux maître abandonne d'ailleurs ses confortables revenus de vassal de la puissante maison Hosokawa pour se faire ermite. Il passe ainsi les deux dernières années de son existence au fond de la grotte Reigandô, aujourd'hui lieu de pèlerinage sur les hauteurs de Kumamoto, où il rédige des traités à l'usage des élèves de son école d'escrime.

Musashi et ses pairs « hommes-vagues », porteurs d'un idéal libertaire et individualiste, deviennent ainsi des figures héroïques, des duellistes taciturnes, pendant des cow-boys de l'Ouest américain auxquels ils sont ouvertement comparés dans la culture populaire, comme en témoignent les inspirations japonaises des maîtres du western hollywoodien, de John Sturges, qui fait des *Sept Samouraïs* autant de mercenaires en pantalon à franges en 1960, à Sergio Leone, qui reprend quatre ans plus tard l'intrigue de *Yôjimbo* dans *Pour une poignée de dollars*. Souvent perçue comme entravée par une extrême rigidité, la société de la période Edo comporte ainsi des îlots de liberté, à défaut d'émancipation, auxquels les samouraïs ne sont pas étrangers. Cela vaut également dans un domaine encore moins attendu, celui de la sexualité.

259. George Soulié de Morant, *Les 47 Rônins. Le trésor des loyaux samouraïs*, Noisy-sur-École, Budo, 2006, p. 164.

260. Andrew Rankin, *Seppuku. A history of samurai suicide*, New York, Kodansha, 2011, p. 129.

261. O. Ansart, *Paraître et prétendre…*, *op. cit.*, p. 70.

262. P.-F. Souyri, *Nouvelle histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 357.

263. Floris van Swet, *Finding a Place. R¯onin Identity in the Tokugawa Period*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2019, p. 4. Traduction de l'auteur.

264. *Ibid.*, p. 116.

265. *Ibid.*, p. 184.

266. Michael Wert, *Samurai. A Concise History*, New York, Oxford University Press, 2019, p. 82.

267. *Iwakura Tomomi kankei monjo*, vol. 1, Tôkyô, Presses universitaires de Tôkyô, 1968, p. 215.

268. Tsukahara Bokuden, *The Hundred Rules of War*, traduit par Éric Shahan, autoédition, 2017, p. 6.

269. Alexander Bennett, *Some Thoughts on the Emergence and « Aesthetic Asceticism » of Ry¯uha-bugei*, Tôkyô, Université Kokushihan, 2010, p. 26.

270. William Scott Wilson, *The Lone Samurai. The Life of Miyamoto Musashi*, Boston, Shambala, 2013, p. 4.

18

Le temps des amours mâles

« Les temps ont bien changé au cours des trente dernières années. De nos jours, quand de jeunes samouraïs se réunissent, ils parlent d'argent, de profits, de pertes, de la manière de gouverner sa maison, des critères pour juger de la valeur de l'habillement et échangent des propos grivois. […] La tendance nouvelle a apparemment pénétré par le biais de ce que les temps modernes apprécient par-dessus tout : le luxe et l'ostentation. Seul l'argent a pris de l'importance[271]. » L'auteur du *Hagakure* n'a pas de mots assez durs pour conspuer l'avidité et la frivolité qu'il prête à ses contemporains. En ce mitan de la période Edo, la voix de Jôchô Yamamoto n'est pas la seule à s'élever pour fustiger le déclin des valeurs guerrières.

Nombreux sont ceux qui s'abandonnent à une nostalgie à l'égard d'un passé fantasmé et s'émeuvent à la vue de leurs pairs samouraïs reniant un héritage martial d'autant plus précieux qu'il constitue la clé de voûte de leur suprématie. L'ère est paradoxale, puisque les anciens combattants de métier se sont reconvertis, souvent avec un certain bonheur, afin de garnir les rangs des classes moyennes et supérieures, qui vont jouer un rôle social moteur dans l'essor économique du pays. Administrateurs, hauts fonctionnaires, médecins, enseignants voire philosophes ou théoriciens dans divers domaines, les samouraïs ont conquis de nombreux territoires. L'accès à l'art, jusqu'alors apanage des *daimyô* et de leurs proches vassaux, s'est relativement démocratisé, les guerriers devenus citadins parfois oisifs affectant d'aménager leurs intérieurs au goût du jour. L'époque Edo coïncide ainsi avec l'âge d'or de l'estampe, notamment le genre *musha-e*, qui dépeint évidemment les hauts faits des grands guerriers de jadis. Cette profusion artistique contribuera d'ailleurs très largement à assurer la postérité incroyable de cette période, qui s'est

imposée comme la référence du Japon ancien dans l'imaginaire global. Rien n'y fait cependant, et il se trouve des esprits chagrins pour ressasser les lieux communs du discours conservateur sous toutes les latitudes et toutes les époques : la pacification aurait charrié son cortège de maux, du matérialisme à une supposée féminisation des mœurs qui risquerait évidemment d'émasculer la société insulaire. Quelques pages avant sa réprimande à l'adresse des jeunes samouraïs, le même Yamamoto rapportait d'ailleurs les étranges propos d'un médecin de sa connaissance. Celui-ci s'étonnait d'ausculter depuis quelques décennies déjà des hommes au pouls identique à celui des femmes, ce qui selon lui contrevenait aux principes du *Yin* et du *Yang*, et attestait une irréparable perte de virilité[272]. Gare cependant à ne pas tirer de ces constats – avérés ou non – des conclusions hâtives touchant à l'orientation sexuelle des intéressés : au Japon moins qu'ailleurs, non seulement celle-ci n'est pas nécessairement corrélée à l'identité de genre affichée publiquement, serait-on tenté de dire en acceptant de recourir, faute de mieux, à un lexique anachronique, mais en outre une apparence efféminée n'est nullement associée à quelque faiblesse ou couardise, tant s'en faut.

Aux origines mythiques de l'homosexualité japonaise

Toujours très présente aujourd'hui, en particulier dans la bande dessinée et la musique, l'esthétique androgyne fait partie intégrante de la culture nippone. Elle est notamment associée à la figure du *wakashû*, jeune éphèbe versé dans les arts martiaux. Du silence feutré des monastères aux coulisses des théâtres en passant par les palais seigneuriaux, une liberté sexuelle inouïe se révèle en effet dans une vérité parfois très crue à travers toute l'historiographie japonaise. La règle ne souffre guère d'exceptions, et surtout pas l'univers à première vue austère du samouraï.

Les amours viriles, à tout le moins les fraternités d'armes souvent exaltées par une relation amoureuse, sont fréquentes à travers l'histoire au sein des sociétés militaires. Qu'il suffise d'évoquer ici la gloire du Bataillon sacré thébain et les érastes spartiates, la bisexualité de Richard, roi d'Angleterre au « Cœur de Lion » ou bien la célèbre

formule prêtée à Winston Churchill, Premier lord de l'Amirauté, à propos de la Royal Navy, qui devrait sa valeur militaire au rhum, à la sodomie et au fouet… L'affaire peut sembler des plus naturelles, à plus forte raison aujourd'hui, n'était l'ombre que les grands monothéismes, qui ont supplanté partout les anciens paganismes, ont jetée sur cette relation, désormais marquée du sceau de l'« abomination ». Au Japon aussi, ces élans amoureux entre hommes ont exercé une influence discrète, quoique décisive, par l'entremise de multiples grands personnages, parmi lesquels figurent bien des guerriers. Minamoto no Yoritomo, Ashikaga Takauji, Tokugawa Ieyasu et bon nombre de leurs éminents successeurs : de nombreux indices pointent les liaisons qu'auraient entretenues les *shôgun* des dynasties successives avec leurs *chôshin*, « vassaux bien-aimés », lorsque des documents n'en attestent pas clairement la véracité, comme pour le cas de Takeda Shingen, l'un des plus illustres seigneurs de guerre du *Sengoku Jidai*. Les archives de l'université de Tôkyô conservent ainsi la correspondance, ou plutôt les récriminations que son tout jeune amant Kôsaka Masanobu – alors âgé de 16 printemps et qui deviendra l'un des meilleurs capitaines au service du clan Takeda – adresse à son suzerain, de six ans son aîné. Le juvénile guerrier jalouse un troisième larron qu'il accuse de semer la zizanie et dont son maître se serait entiché : « [Il] n'a jamais couché avec moi comme un page de lit, doit se défendre celui-ci. À ce jour, ce n'est jamais arrivé. Non seulement je n'ai jamais eu de relation sexuelle nocturne avec lui, mais au grand jour non plus. Lorsque je lui ai parfois proposé de faire l'amour, il a refusé en se disant mal en point ou bien souffrant de problèmes d'estomac[273]. » Voilà qui ne laisse guère planer d'ambiguïté. Si l'amour mâle semble tomber en désuétude avec la fin des samouraïs sous la restauration Meiji, Mishima Yukio lui redonne vie un siècle plus tard en tentant de réhabiliter les coutumes perdues, dont celle du *Wakashudô*, la « voie des éphèbes ».

Les premiers missionnaires jésuites déplorent partout ce commerce jugé par eux contre nature. Le père Francisco Cabral, légat de la Compagnie de Jésus, relève ainsi avec horreur que « des hommes de rang confient leurs fils aux bonzes afin que ceux-ci leur apprennent cette infamie […] et qu'ils servent leurs appétits lubriques[274] ».

Lorsqu'ils s'avisent d'en faire reproche aux dignitaires du clergé bouddhique comme aux grands féodaux, les missionnaires sont accueillis au mieux avec le sourire, au pire avec la plus totale incompréhension, voire une franche hostilité. Il faut dire que ce que découvrent avec horreur François Xavier et ses coreligionnaires en cette chaotique période n'est que le résultat d'une longue tradition remontant aux premiers temps du bouddhisme au Japon, voire au-delà, à en croire Junichi Iwata, l'un des précurseurs de la recherche historique en la matière à l'orée du siècle dernier. Au confluent de sciences sociales alors balbutiantes, son œuvre éclaire un pan particulièrement méconnu de la civilisation japonaise, dont ce pionnier remonte le fil des origines jusqu'à la légendaire impératrice Jingû. Le *Nihon shoki*, l'un des plus anciens textes nippons, rapporte que sous son règne vraisemblablement mythique au III^e^ siècle de notre ère, deux prêtres furent maudits pour avoir commis le péché d'*azunai*, première mention d'une relation de nature homosexuelle pour Junichi.

C'est néanmoins au célèbre moine Kûkai (774-835), père fondateur de l'école Shingon à l'issue d'un séjour à la cour des Tang qui lui ouvre les arcanes du bouddhisme ésotérique en 804, que le folklore populaire attribue l'introduction de la pédérastie dans l'archipel. Vraisemblablement apocryphe et conçue pour conférer une légitimité à une pratique qui s'était déjà généralisée, l'anecdote selon laquelle les bonzes du continent étaient grands amateurs de jeunes garçons souligne cependant l'estime dans laquelle le clergé tient cet usage en lui prêtant une ascendance chinoise, synonyme de raffinement et d'érudition. Abbés et prélats s'entourent de moinillons ou d'acolytes parfois très jeunes, les *chigô*, dont l'éducation supposément religieuse consiste tout autant à satisfaire les moindres désirs charnels de leurs précepteurs. Nul n'y voit rien à redire, bien au contraire, puisque cette forme de pédérastie, d'abord cantonnée aux congrégations où les moines s'attirent bien vite une réputation sulfureuse de fornicateurs insatiables, se diffuse ensuite dans d'autres couches de la haute société, en particulier celle des samouraïs. Durant des siècles, les maisons guerrières s'empresseront de confier leurs héritiers mâles aux monastères afin qu'ils y soient instruits en tous les domaines.

L'avènement de la caste militaire au tournant des XII^e^ et XIII^e^ siècles produit néanmoins un changement significatif dans la conception de la relation homosexuelle, bientôt érigée au rang de « voie » à part entière, au même titre que celle de l'arc ou du sabre.

Du compagnon de couche en campagne à l'obscur objet du désir citadin

Le phénomène ne s'explique-t-il que du point de vue situationnel, le penchant homosexuel n'étant ainsi dicté que par l'absence, à tout le moins la carence de représentantes du « sexe faible » au sein des environnements militaire et monacal, teintés de misogynie ? Pas seulement, comme le relève Gary Leupp, auteur d'un essai remarquablement documenté sur la question. L'historien américain, professeur à l'université de Boston, rappelle que la condamnation sans appel prononcée par les civilisations du Livre à l'encontre de la sodomie, acte bestial entre tous, ne vaut pas règle universelle. Après les Grecs, les Japonais d'autrefois considéraient la pédérastie comme une manière très noble d'éduquer le garçon aux arts virils. Loin de craindre que le futur guerrier n'en vienne à manquer de caractère, ils espéraient à l'inverse que la relation sexuelle participerait de la transmission des vertus martiales, à l'instar de certaines peuplades chez lesquelles la pénétration par un homme mûr fait office de rite initiatique.

Le *nenja*, partenaire le plus âgé, joue ainsi invariablement le rôle actif, même lorsque son amant occupe une position sociale plus élevée. Les chroniques regorgent par ailleurs de *nanshoku*, liaisons entre un « frère aîné » et son *wakashû*, jeune partenaire dont le rôle sexuel invariablement passif n'est en rien synonyme de dévirilisation. L'un des protagonistes du *Denbu monogatari*, le « Conte d'un rustre » qu'un auteur anonyme publie au début de la période Edo, ne s'y trompe pas lorsqu'il affirme avec aplomb que « la plupart de ceux qui fondent sur le champ de bataille, repoussant l'ennemi et accompagnant leur maître jusqu'au dernier souffle, sont les favoris du seigneur[275] ». On songe ici, entre autres exemples, à Mori Ranmaru, jeune page et garde du corps d'Oda Nobunaga tombé en couvrant

l'ultime retraite de son maître après avoir vendu sa vie au prix fort, ou encore aux quarante-sept *rônin* d'Akô, chez lesquels certains commentateurs ont voulu voir une autre manifestation de cet élan amoureux à l'égard du suzerain, du fait notamment d'une absence, à tout le moins d'un effacement, de personnages féminins dans les différentes déclinaisons romanesques de l'épisode. Maurice Pinguet insiste sur la valeur exemplaire de ces passions viriles, exaltant la bravoure, l'honneur et le dévouement des protagonistes : « Plus ils sont amoureux, plus ils se sentent soldats, comme ces couples d'amants qu'Épaminondas réunissait en un bataillon invincible. […] Les guerriers se tuent, en somme, par excès de vitalité[276]. »

La féodalité nippone idéalisant le suzerain et appelant au sacrifice ultime à son service a ainsi joué un rôle dans le développement du *wakashudô* – vocable fréquemment contracté en « *shudô* ». Le *Hagakure*, encore lui, loue d'ailleurs la beauté des deux voies, martiale et amoureuse, que l'auteur considère comme intimement liées. Il encourage cependant ceux qui se prêtent « serment de fraternité » à demeurer fidèles l'un à l'autre, même si la relation n'est consommée qu'après l'entrée de l'adolescent dans l'âge adulte lors de la cérémonie du *genpuku*. Ce rituel étant susceptible d'intervenir à tout instant à compter de 13 ans, on observe que le *wakashû*, figure martiale, n'a pas grand-chose en commun avec le *chigô*, mignon soumis des monastères. Le code du guerrier ne tolère d'ailleurs aucune complaisance, et enjoint à celui qui serait la cible d'avances quelque peu cavalières de couper court à toute ambiguïté, voire d'abattre le prétendant sans autre forme de procès s'il se fait trop pressant. Rien d'étonnant à ce que les querelles amoureuses, crimes passionnels, suicides de désespoir et rixes relatives à des amours homosexuelles constituent l'une des premières causes de violence et de trouble à l'ordre public à la période Edo !

L'obligation faite à la plupart des samouraïs de demeurer désormais auprès de leur seigneur produit une explosion démographique des centres urbains, à commencer par la ville devenue capitale *de facto*, Edo, laquelle voit sa population décupler en quelques décennies, pour friser bientôt le million d'habitants. Cette croissance entraîne un exode rural massif, situation inédite qui place des centaines de milliers

de roturiers au contact quotidien des membres de la classe dominante, au sein d'un environnement où les femmes sont en nette infériorité numérique, même si la disproportion aura tendance à s'atténuer au fil du temps.

Dès les prémices de la période Edo, le théâtre se démocratise, tandis que la prostitution explose. Les deux univers sont inextricablement liés et, en dépit des efforts du nouveau gouvernement shogunal pour bannir de la scène la gent féminine afin de lutter contre le commerce sexuel, marchands et citadins parvenus s'empressent de singer les usages des samouraïs en s'adonnant avec passion au *nanshoku*. La pratique est cependant dénaturée, au grand dam des puristes, et implique trop souvent enfants ou adolescents prépubères vendus par des parents tentant de s'extraire d'une misère abjecte. Certains comédiens, portés par la vague de popularité du *kabuki* – ce théâtre épique et populaire né avec l'essor d'Edo –, monnayent leurs faveurs en coulisses et suscitent un immense engouement, voire des scènes d'hystérie collective. Contournant la prohibition d'arborer le toupet de cheveux qui caractérise le jeune homme encore mineur et que les hommes matures se doivent de raser, les *onnagata* – acteurs travestis – dissimulent leur front dorénavant rasé sous une calotte mauve, le *murasaki bôshi*, afin de faire illusion. Fort logiquement, cet accessoire devient aussitôt un fétiche considéré comme le comble de l'érotisme.

Des guerriers transis se ruinent, allant jusqu'à vendre leurs armes distinctives. D'autres se mutilent, se scarifient, se donnent la mort de désespoir amoureux ! Le *Bakufu* légifère, mais en vain. Rien n'y fait. Les édits d'interdiction promulgués à l'encontre des samouraïs sont mollement appliqués, d'autant que le *shôgun* lui-même n'est pas toujours le dernier à s'adonner aux plaisirs des amours mâles, à l'exemple de Tsunayoshi, quatrième successeur d'Ieyasu, qui aurait entretenu des relations avec une centaine d'amants[277].

C'est aussi le temps des *shunga*, ces « images du printemps », estampes érotiques, voire franchement pornographiques, mettant régulièrement en scène la verge outrageusement disproportionnée d'un protagoniste. Dans son *Nanshoku ôkagami*, ou « Le Grand Miroir de l'amour mâle », le poète Ihara Saikaku se fait le témoin facétieux d'une époque d'extraordinaire émancipation sexuelle. Devenus

citadins épiés et salariés appauvris, les guerriers ont recours aux nouveaux « travailleurs du sexe », dont les prestations, nettement moins dispendieuses que l'emploi d'un favori domestique à demeure, offrent du reste une garantie de discrétion. Les valeurs martiales se perdent et la mode revient à l'androgynie, à telle enseigne que le médecin Sugita Genpaku se plaint que « huit sur dix des serviteurs du *shôgun* ressemblent à des femmes et pensent comme des marchands ». Voilà qui explique la tolérance, voire la bienveillance dont le pouvoir shogunal ou domanial fait montre en maintenant en périphérie des agglomérations des *yûkaku*, quartiers presque entièrement dédiés au divertissement et à la prostitution[278]. La violence que les foules noctambules et avinées déchaînent souvent en ces lieux fournit un exutoire en détournant les samouraïs d'éventuelles velléités séditieuses. La voie des éphèbes s'avilit en commerce lucratif et généralisé dont l'apogée, atteint durant l'ère *Genroku* (1688-1704), décline ensuite progressivement jusqu'à l'orée du XIX^{e} siècle.

Un nouvel ordre moral

Plusieurs auteurs se sont intéressés à ce déclin, s'efforçant d'en fournir une explication plausible. Il semble qu'outre le retour à l'équilibre entre les populations urbaines des deux sexes et la décadence dorénavant bien réelle des valeurs guerrières, l'introduction de l'idée de modernité ait joué un rôle fondamental. Quoique la stricte influence du christianisme demeure très marginale dans l'archipel, le Japon de l'ère Meiji se montre sensible aux conceptions judéo-chrétiennes alors perçues comme l'apanage des grandes puissances occidentales et affiche sa volonté d'intégrer ce nouvel ordre. Adoptant le discours dominant se voulant fondé sur une morale universelle et supérieure, les élites insulaires soudain pétries de honte rejettent en bloc l'infâme pratique et se piquent bientôt de criminaliser l'homosexualité en s'inspirant du code pénal qui vient d'entrer en vigueur en Allemagne, ce jeune empire fraîchement unifié et érigé en modèle grâce à ses victoires contre l'Autriche en 1866 puis contre la France en 1870. On observe simultanément un glissement sémantique du « *nanshoku* » – vocable érotique à dimension presque

poétique – vers le terme de « *dôseiai* », qui décrit la relation homosexuelle de manière froidement factuelle. Est-ce à dire que le *wakashudô*, autrefois si prisé, s'évanouit brusquement sans laisser de traces ? Absolument pas, surtout dans l'institution militaire noyautée par les fils de guerriers, ce dont témoigne un correspondant européen couvrant le premier conflit sino-japonais en 1894, qui écrit : « Nous pouvons dire qu'en fait, dans la liaison homosexuelle aussi, le vieil esprit samouraï a trouvé une expression exaltante sur le front de Mandchourie[279]. » Des caricatures propagandistes particulièrement explicites s'étaleront dans la presse quelques années plus tard lors de la guerre russo-japonaise, de même que nombre d'articles relatant les tribulations amoureuses des jeunes gens fréquentant les quartiers universitaires. La montée du nationalisme s'accompagne alors de celle du militarisme, incarné par l'héritage guerrier du Satsuma, fief du Sud connu pour ses traditions martiales et son culte de la virilité se manifestant parfois au travers d'une homosexualité violente, à l'image des viols punitifs recensés dans certaines écoles de garçons[280]. Il faut attendre les premières décennies du siècle dernier pour voir le *nanshoku* s'effacer des écrits et représentations au profit d'une conception hétérosexuelle normative.

L'orientation bisexuelle, voire la sexualité évolutive au fil de l'âge, avait jusqu'alors largement prévalu chez les représentants de la couche sociale supérieure des samouraïs, noyée dans la masse du peuple accédant à une certaine égalité au cours des années 1870. L'homosexualité masculine exclusive s'était toujours limitée à une très faible minorité, à l'inverse de la bisexualité incarnée par la classe militaire, qui finit par s'aligner sur les codes importés et perçus comme autant de gages de modernité. Pourtant, ainsi que le rappelle le professeur Gérard Siary, « ni l'hétérosexualité ni l'homosexualité n'existent dans les esprits japonais du XVII^{e} siècle. […] Il y a : le sexe masculin ou féminin, distingué par l'anatomie ; le genre masculin ou féminin, qui englobe une série de comportements et d'attentes issus d'une construction historique et culturelle, de sorte que la même personne peut endosser le genre féminin tout en ayant une physiologie masculine, ou l'inverse[281] ». En ces temps de débats

houleux sur l'épineuse question du genre, qui agitent aussi une société contemporaine nippone souvent perçue comme plus libérale en la matière, il est bon de rappeler que le *wakashudô*, dont d'aucuns pronostiquent un prochain retour en grâce, fait également partie de l'héritage laissé par les samouraïs.

271. Jôchô Yamamoto, *Hagakure…*, *op. cit.*, p. 28.

272. *Ibid.*, p. 16.

273. Gary P. Leupp, *Male Colors. The Construction of Homosexuality in Tokugawa Japan*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 52. Traduction de l'auteur.

274. John Nelson, « Myths, Missions and Mistrust. The Fate of Christianity in 16th and 17th Century Japan », Routledge, *History and Anthropology*, vol. 13, 2002, p. 109. Traduction de l'auteur.

275. G. P. Leupp, *Male Colors…*, *op. cit.*, p. 214, Traduction de l'auteur.

276. M. Pinguet, *La Mort volontaire au Japon*, *op. cit.*, p. 207.

277. James Neill, *The Origins and Role of Same-Sex Relations in Human Societies*, Jefferson, McFarland, 2011, p. 292.

278. William Wayne Farris, *Japan to 1600. A Social and Economic History*, Honolulu, Hawaii University Press, 2009, p. 198.

279. Watanabe Tsuneo et Iwata Junichi, *The Love of the Samurai*, Gay Men Press, 1987, p. 122.

280. Furukawa Makoto, « The Changing Nature of Sexuality. The Three Codes Framing Homosexuality in Modern Japan », *US-Japan Women's Journal*, n° 7, Honolulu, Hawaii University Press, 1994, p. 102.

281. Ihara Saikaku, *Le Grand Miroir de l'amour mâle*, préface de Gérard Siary, Arles, Philippe Picquier, 1999, p. 8.

19

Une suprématie contestée

« La majorité des samouraïs passe sa vie à manger, fumer et se prélasser dans des maisons de passe ou de thé, ou bien s'adonne au crime dans l'une des grandes villes. Lorsqu'ils sont endettés jusqu'au cou ou qu'ils ont commis quelque forfait, ils quittent leur foyer et le service de leur maître, puis prennent le large[282]. » Le portrait du guerrier japonais dressé par le missionnaire américain William Elliot Griffis, de retour d'un séjour au Japon durant les années 1870, n'est guère flatteur. Il ne pourrait être plus diamétralement opposé au modèle de vertu, phare guidant le peuple vers un plus haut degré d'humanité, défendu par les penseurs de la période Edo, issus dans leur quasi-totalité des rangs de la caste militaire. Or c'est bien là que le bât blesse, car cette perception soigneusement idéalisée du guerrier et de son rôle social est évidemment à cent lieues du discrédit dont le samouraï de cette période finissante souffre aux yeux des membres des autres groupes.

Une catégorie parasite ?

Si le paroxysme de la critique du samouraï est atteint lors des derniers feux de la période Edo, celle-ci se manifeste dès le XVII^{e} siècle. Les satires sociales d'Ihara Saikaku, lui-même membre de la classe guerrière, regorgent d'exemples. Après avoir moqué la cupidité des marchands, l'auteur s'attaque en effet à ses confrères au printemps 1688, avec la publication de *Buke giri monogatari*, « Du devoir des guerriers ». Toujours avec finesse, Saikaku y pointe les aberrations, contradictions et dilemmes dans lesquels les samouraïs se débattent, lorsqu'ils ne révèlent pas une véritable hypocrisie. À l'instar de son contemporain Jôchô Yamamoto – quoique avec nettement plus

d'humour et d'ironie –, le poète énumère les difficultés à s'acquitter d'obligations, et notamment de celle de mourir dignement, idéalement au combat, héritées du temps lointainement révolu des guerres civiles. Au fil des six volumes qui composent son recueil, il dénonce également le cynisme de certains guerriers obsédés par leur rang et les émoluments y afférents. Ainsi de ce père qui, après avoir vu son fils périr au cours d'un duel, adopte le vainqueur et meurtrier de son propre enfant au motif que « malgré ses 13 ans, le premier est mieux versé dans les arts militaires[283] », et qu'il permettra donc à la maison de prospérer. Les samouraïs eux-mêmes ne sont naturellement pas les plus virulents, et si les reproches sont plus discrets, du moins dans les chroniques, ils émanent de toutes les autres classes sociales. Les citadins des grandes agglomérations, capitales impériale et shogunale au premier chef, où se concentre une très forte proportion de guerriers, sont particulièrement exposés à une pratique qui leur fait légitimement horreur, le *burei-uchi*. Celle-ci autorise tout samouraï qui se tient pour insulté ou considère que son honneur est mis en doute, à se faire justice séance tenante, sabre au poing. Pis encore, l'usage barbare du *tsuji-giri*, répandu pendant la période Sengoku, tombe peu à peu en désuétude avant d'être finalement interdit, sous peine de mort, dès avant les premières années du shogunat des Tokugawa en 1602[284]. Il ne disparaît pas pour autant des mentalités, puisque la croyance populaire prétend que le massacre de mille individus pouvait guérir d'une maladie incurable. Un conte illustré pour adolescents, *Yoshitsune Kômyô Zoroe*, « La Geste des hauts faits de Yoshitsune », met d'ailleurs en scène le jeune héros de la guerre des Genpei tentant d'accomplir un tel fait d'armes aux dépens de ses ennemis jurés Taira[285].

Durant l'ère *Genroku*, au tournant des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les commerçants développent en réaction un esprit de résistance qui s'exprime notamment sur les planches du théâtre *kabuki*, avec le style dit « Aragoto », qui met en scène, sous les traits de personnages antiques, des vengeurs défiant ouvertement l'ordre établi[286]. Pour Nishimura Shinji, précurseur à l'orée du siècle dernier en matière d'ethnologie, le mécontentement montant à l'égard des représentants de la classe combattante aurait notamment reposé sur l'incapacité des

samouraïs à subvenir à leurs propres besoins primaires. La conscience au sein de la paysannerie d'une autosuffisance que l'existence même de la caste guerrière mettait régulièrement en péril aurait pu alimenter une forme de mépris conduisant le médecin et philosophe Andô Shoeki à parler de « parasites ». Le mot est lâché, et c'est peu dire que les arguties d'un Yamaga Sôkô peinent à convaincre lorsqu'il tente de justifier l'oisiveté des samouraïs. Le théoricien du *bushidô* en appelle une fois encore au rôle de guide dévolu au guerrier : « Les trois classes de gens du commun font de lui leur professeur et l'honorent. En accord avec ses enseignements, elles en viennent à distinguer l'essentiel de l'insignifiant[287]. » Las, ce parasitisme est ressenti d'autant plus vivement dans les campagnes que la paysannerie est la seule classe productive soumise à une pression fiscale croissante. En dépit des efforts déployés par le *Bakufu* afin de parvenir à une harmonisation des prélèvements, ceux-ci variaient considérablement d'un fief à l'autre, même à l'intérieur du vaste domaine d'un *daimyô* qui demeurait en droit maître sur ses terres tant que ses devoirs vassaliques à l'égard du *shôgun* étaient remplis. Le simple constat des écarts du taux d'imposition, situé entre 15 et 70 % de la production agricole, suffit à témoigner de la diversité des conditions de vie expérimentées par les *hyakushô* (paysans) à travers l'archipel à la période Edo. Parmi les stratégies mises en œuvre par les populations des campagnes afin d'alléger le fardeau imposé par les propriétaires terriens, les plus efficaces reposent sur la dissimulation des surfaces cultivées – et donc soumises à l'impôt – et la création d'un rapport de force favorable. Ainsi les baronnies sujettes à des jacqueries fréquentes et des désertions en masse auraient-elles obtenu, malgré la répression et d'après les travaux d'Abbey Steele, Christopher Paik et Seiki Tanaka, un allègement de charges à hauteur de 5 %[288]. Cette marge pouvant faire la différence entre la vie et la mort, le jeu en valait donc la chandelle.

Le poids du nombre

Il faut dire que le déséquilibre démographique a de quoi alimenter la grogne des couches sociales les moins favorisées. Malgré les

dérogations, dans certains fiefs, autorisant les échelons les plus modestes de la classe guerrière à compléter leurs maigres revenus en pratiquant une discrète activité marginale agricole ou marchande, les samouraïs et leurs familles sont des bouches à nourrir bien trop nombreuses. Si la part qu'ils représentent a été estimée à environ 6 %, cette moyenne nationale masque là encore des disparités colossales. Les *tozama-daimyô*, les « seigneurs de l'extérieur », anciens adversaires ou rivaux des Tokugawa toujours suspicieux à leur endroit, étaient ainsi connus pour entretenir des troupes nombreuses. Kenochiro Aratake relève par exemple qu'à Sendai, dans le Tôhoku, la part de guerriers atteignait 23 %, soit presque le quart des habitants de la baronnie[289]. La palme revenait cependant à la lointaine province du Satsuma, véritable « Sparte nippone » riche et fière de ses traditions martiales portées au milieu du XIX^e^ siècle par 170 000 samouraïs, en incluant la parentèle, sur une population totale de 650 000 âmes, soit plus de 26 % ! Rien d'étonnant à ce que les paysans y aient survécu dans une grande misère[290], laquelle va à son tour nourrir un puissant ressentiment qui trouvera à s'exprimer dans l'absence de soutien populaire au soulèvement guerrier de 1877. En effet, l'occasion allait bientôt se présenter de rendre enfin la monnaie de leur pièce à ces oppresseurs que l'on n'avait osé conspuer jusqu'alors qu'à mots couverts. Dans l'édit de 1872 établissant la conscription et mettant ainsi un terme définitif au monopole de la violence détenu par les guerriers, les autorités auront beau jeu de prétendre corriger une terrible injustice : « Les quatre classes du peuple sont sur le point de recouvrer leur liberté. C'est là une manière de restaurer l'équilibre entre les humbles et les puissants, et de garantir à tous des droits égaux. Il s'agit en somme d'unir le fermier et le soldat en un seul homme. Le peuple n'est plus celui des jours anciens. Il est aujourd'hui équanimement celui de l'empire, au sein duquel aucune distinction n'est faite quant aux obligations à l'égard de l'État[291]. »

Et gare aux samouraïs qui vont commettre l'erreur de mépriser ces gens de peu soudain promus combattants, et dont ils ne pensent faire qu'une bouchée lorsqu'ils se retrouvent face à face lors des insurrections guerrières qui émaillent la décennie 1870 ! L'« impôt du sang » sera généreusement versé par les paysans hâtivement armés de

fusils, fussent-ils encadrés par des officiers issus de la classe militaire, et partout la toute jeune armée impériale écrasera sans pitié ni remords les rébellions fomentées par ses maîtres déchus de leurs privilèges du fait des réformes consécutives à la restauration Meiji. Le Satsuma n'échappe pas à la règle, où le « dernier samouraï » tombe au combat sur les hauteurs de la capitale, Kagoshima, au matin du 25 septembre 1877. À la différence des révoltes frumentaires précédemment évoquées, aucun des soulèvements guerriers qui vont émailler la chute du régime shogunal n'est d'ailleurs soutenu par une large assise populaire, au grand dam de certains de leurs initiateurs qui se berçaient d'illusions. Aux yeux de la masse des *hyakushô*, ces conflits restent des affaires de guerriers qui ne les concernent qu'en ce qu'elles perturbent une fois encore le calendrier agricole. Attention toutefois à ne pas simplifier à outrance une situation complexe et mouvante. Le sujet de la conscription compte parmi ceux qui divisent, et ce dès l'amorce du mouvement qui débouchera sur l'éviction des Tokugawa et le retour de l'empereur. À l'orée des années 1860, Ômura Masujirô (1824-1869), fils d'un médecin de campagne du Chugokû, milite pour la levée d'une force moderne et conscrite fondée sur le modèle européen, les institutions militaires française et prussienne jouissant alors des faveurs du plus grand nombre[292]. Considéré aujourd'hui comme le père de l'armée japonaise, il a pour projet d'armer et d'entraîner en masse – un projet, on le conçoit, ardemment combattu par les tenants du *statu quo* et Ômura, ce qui vaut à celui-ci d'être assassiné, non sans qu'il ait théorisé le devenir du nouvel outil militaire nippon. Quant à son contemporain Itagaki Taisuke (1837-1919), un petit vassal du domaine de Tosa qui sera élevé au rang de comte et jouera un rôle prépondérant dans les réformes à venir, il défend la formation d'une milice d'inspiration helvétique, incorporant des sujets impériaux mus par un sentiment patriotique[293]. Enfin, même Saigô Takamori, souvent présenté comme un ultra-conservateur, reconnaît l'utilité d'élargir le réservoir humain, tout en plaidant pour que les guerriers constituent à la fois l'épine dorsale et les gros bataillons de l'armée impériale, dont il sera d'ailleurs le tout premier commandant en chef[294].

Ascension par adoption

Au fil de la période Edo, le déséquilibre démographique aux dépens des classes laborieuses tend à empirer, et pour cause ! Afin de contourner le cloisonnement social, bourgeois et guerriers vont recourir massivement à un puissant outil d'ascension : l'adoption. Depuis le premier Moyen Âge japonais, celle-ci avait constitué un recours tout à fait acceptable en cas d'absence d'héritier mâle, et les chroniques regorgent de neveux, parents plus éloignés, voire fils de vassaux en grâce adoptés au sein d'une maison suzeraine. Les clans les plus éminents ne font pas exception, d'autant que le *Bakufu* a promulgué une loi prévoyant la confiscation du fief en cas d'extinction d'une lignée seigneuriale. Même les puissants Uesugi, déjà considérablement affaiblis par des initiatives malheureuses lors de la campagne fondatrice de Sekigahara en 1600, se retrouvent contraints à d'improbables manœuvres. En désespoir de cause, après le décès inopiné de son *daimyô* en 1664, la famille transfère la charge du défunt à son neveu, le shogunat n'acceptant de reconnaître cette désignation *post mortem* qu'au prix de la moitié des terres du domaine ! Quinze ans auparavant, l'adoption *in extremis* sur le lit de mort avait été autorisée par le régime des Tokugawa. Quant aux Uesugi, ils ont perdu en l'espace de deux générations plus des trois quarts de leurs revenus, la situation étant aggravée par une surconcentration des samouraïs dans la capitale régionale, Yonezawa, où le nombre de guerriers frôle à la fin du siècle le quart de la population totale[295].

Loin de se limiter aux grands féodaux, le processus d'appauvrissement concerne l'ensemble de la classe militaire, et se poursuit durant toute la période Edo, même s'il procède plutôt, en ce qui touche les échelons subalternes, de la décorrélation entre revenus et inflation, ou d'autres mécanismes économiques inhérents à une société de marché embryonnaire. Face à la crainte du déclassement, nombreuses sont les maisons guerrières qui doivent se résoudre à traiter avec des représentants de la catégorie montante, celle des marchands, les *chônin*, enrichis par l'essor du commerce à l'abri des villes castrales. La relation est ambivalente, empreinte de mépris

mutuel, qui pour ces traîne-sabres peinant à maintenir leur statut, qui à l'égard de ces vils négociants mus par l'appât du gain. Cela n'empêche pas une convergence d'intérêts : dès la première moitié du XVII[e] siècle, l'endettement des samouraïs, de haut rang comme d'extraction plus modeste, est tel que leurs usuriers bourgeois se retrouvent en position de force, à défaut de pouvoir en user librement.

On ne compte plus les adoptions de fils de marchands au sein de lignages guerriers, à telle enseigne qu'un véritable marché se développe, doté d'un barème de prix en fonction du statut social du père adoptif, voire de l'urgence de la procédure. Yoshimune, huitième *shôgun* Tokugawa, peut bien légiférer, l'interdire et brandir la menace de sanctions, rien n'y fait – aux derniers temps du shogunat, en 1853, un chroniqueur énumère les tarifs relatifs à ces prestations prétendument proscrites. Il en coûte ainsi au prospère candidat cinquante pièces d'or par centaine de *koku* perçue annuellement par la famille d'adoption, une somme rondelette qui viendra opportunément regarnir la cassette des intéressés[296]. En échange de ces émoluments, l'enfant adopté accédera au prestige et aux privilèges afférents à la classe dominante, gagnant aussi le droit de porter un nom de famille ainsi que les deux sabres distinctifs : le *katana*, long de trois pieds et le *wakizashi*, arme plus courte de deux pieds. Sous le règne d'Iemitsu, troisième *shôgun* Tokugawa, en 1629, le port du *daishô* formé par cette paire d'armes était devenu obligatoire, et le signe le plus ostensiblement visible de l'appartenance à l'élite sociale guerrière.

Les grands perdants de cette porosité entre classes marchande et guerrière, les rangs de la seconde gonflant sans cesse, sont une fois encore les paysans, contraints de nourrir toujours plus de bouches. Le phénomène est massif : Marcia Yonemoto a établi que la proportion de fils adoptés par des familles de samouraïs bondit de 17 % au XVII[e] siècle à 27 % au siècle suivant. L'historienne nippo-américaine admet cependant que ce taux, qui inclut une part non négligeable d'adoptions intracatégorielles, pourrait être largement surestimé[297]. Cette perméabilité du groupe des samouraïs à l'avantage des *chônin* permet également un relatif rapprochement éthique. Le temps est

loin où l'auteur du *Hagakure* fustigeait la cupidité et le matérialisme des « marchands d'Ôsaka ». Paradoxalement, certaines des réussites économiques les plus éclatantes sont à mettre au crédit d'anciens samouraïs ayant choisi de renoncer à leur statut, ou plus prosaïquement de le vendre afin d'éponger des dettes. Si Mitsui Takatoshi, fondateur de l'une des plus puissantes dynasties de négociants du pays à la fin du XVII^e^ siècle, est dans le premier cas, un autre personnage est particulièrement représentatif du second profil. Il s'agit d'Iwasaki Yatarô, né en janvier 1835 dans une famille de Shikoku devenue paysanne. Au terme d'études prometteuses à Edo, puis d'un bref séjour en prison à la suite d'accusations de corruption, Iwasaki retourne dans la capitale, où il fraye avec les milieux réformateurs, pressés de mettre un terme au *Sakoku*, la politique de fermeture de l'archipel qui entrave considérablement le développement économique. Fort de ses appuis, le bientôt quadragénaire profite des grands bouleversements consécutifs au rétablissement du pouvoir impérial en 1868 pour faire main basse sur une entreprise d'Ôsaka autrefois propriété du clan Yamauchi, seigneur de la province natale d'Iwasaki. Ce dernier choisit pour emblème le blason des Yamauchi, les trois macres, ou châtaignes d'eau, qui inspire du reste le nouveau nom de sa société : Mitsubishi (*mittsu* signifie « trois » et *hishi*, « mâcre »).

Emblématique à plus d'un titre des *zaibatsu*, ces conglomérats qui accompagneront la première phase du capitalisme insulaire, Mitsubishi revendique ainsi dès son origine une filiation avec l'imaginaire héraldique de la classe guerrière. Iwasaki, mort en 1885, et ses successeurs font ensuite fortune en travaillant main dans la main avec le nouveau gouvernement oligarchique, notamment la toute jeune armée impériale, dont la firme convoie troupes, munitions et ravitaillement aux quatre coins du pays. La collusion, parfaitement assumée, est même désignée par une expression, *tokken-seishô*, « marchands politiquement privilégiés », selon l'historien Shibagaki Kazuo, qui précise en outre qu'au cours des années 1880, Mitsubishi exerçait un quasi-monopole sur le transport maritime japonais, avec les trois quarts du tonnage transitant par les ports nippons[298].

Ce formidable succès ne doit toutefois pas masquer les innombrables échecs des projets entrepreneuriaux formés par des samouraïs déclassés, dépeints dans la presse comme d'incorrigibles paresseux incapables de fournir le travail nécessaire et pourtant infatués de leur pedigree. Durant la période Meiji, une expression fait même florès qui moque l'incapacité des infortunés à s'adapter aux changements brutaux de paradigme : leurs dorénavant concitoyens égaux en droits parlent ainsi de *bushi no shôhô*, « travail de guerrier ». Les voix discordantes peinent à se faire entendre, comme celle d'un certain M. Kadowaki, de Yotsuya, dans les faubourgs d'Edo, qui se plaint de ces mauvais procès et de l'amalgame dont la classe combattante dans son ensemble serait victime[299]. On le voit, l'hégémonie supposée du samouraï s'est considérablement fragilisée au XIX^e^ siècle, même si la majeure partie des leviers du pouvoir est toujours entre ses mains. Deux siècles et demi après les terribles guerres civiles, qui menacent d'ailleurs de reprendre de plus belle, voici le guerrier japonais de nouveau amené à reconsidérer sa position ainsi que sa relation avec les autres catégories comme avec l'autorité. Ce questionnement autour de la légitimité des hiérarchies sociales va bientôt se retrouver au centre de bouleversements majeurs.

282. O. Benesch, *Inventing the Way of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 38.

283. Caryl Callahan et Ihara Saikaku, *Tales of Samurai Honor. Saikaku's Buke Giri monogatari*, Tôkyô, Sophia University, Monumenta Nipponica, 1979, p. 4.

284. Yu Chang, *Identity and Hegemony in Mid-Tokugawa Japan. A Study of the Kyôhô Reforms*, Toronto, Université de Toronto, 2003, p. 5.

285. R. Keller Kimbrough, *Bloody Hell ! Reading Boy's Books in XVIIth Japan*, Denver, University of Colorado, 2015, p. 127.

286. Leslie Pincus, *Authenticating Culture in Imperial Japan. Kuki Shuzo and the Rise of National Aesthetics*, Berkeley, University of California Press, 1996, p. 132.

287. *Ibid.*, p. 133.

288. O. Benesch, *Inventing the Way of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 20. Traduction de l'auteur.

289. Abbey Steele, Christopher Paik et Seiki Tanaka, « Constraining the Samurai. Rebellion and Taxation in Early Modern Japan », *International Studies Quarterly*, vol. 61, Oxford, 2017, p. 353.

290. Masayuki Tanimoto et R. Bin Wong, *Public Goods Provision in the Early Modern Economy. Comparative Perspectives from Japan, China, and Europe*, Berkeley, University of California Press, 2019, p. 45.

291. Mark Ravina, *The Last Samurai. The Life and Battles of Saigo Takamori*, Hoboken, Wiley, 2004, p. 40.

292. *Ibid.*, p. 2. Traduction de l'auteur.

293. Kurimoto Eisei, *Nation-State, Empire and Army. The Case of Meiji Japan*, Ôsaka, Musée national d'ethnologie, Senri Ethnological Studies, 2000, p. 100.

294. Sumikawa Shunsuke, *The Meiji Restoration. Roots of Modern Japan*, Bethléem, Université LeHigh, 1999, p. 8.

295. Mark Ravina, *Land and Lordship in Early Modern Japan*, Redwood, Stanford University Press, 1999, p. 73.

296. Herbert Norman, *Japan's Emergence as a Modern State. Political and Economic Problems of the Meiji Period*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2000, p. 55.

297. Mary Elizabeth Berry et Marcia Yonemoto, *What is a Family ? Answers from Early Modern Japan*, Berkeley, University of California Press, 2019, p. 49.

298. Shibagaki Kazuo, *The Early History of the Zaibatsu*, Oxford, Wiley-Blackwell, 1966, p. 545.

299. O. Benesch, *Inventing the Way of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 38.

20

Quand loyauté rime avec insoumission

Au cours de la période Edo finissante, les samouraïs traversent une nouvelle crise existentielle. Appauvris dans leur majorité, parfois raillés à mots de moins en moins couverts, embarrassés par le déclin de leur influence au profit de la classe montante des marchands, nombreux sont ceux qui ne savent plus guère à quel saint se vouer. L'exemplarité qu'ils sont supposés prôner se heurte en effet à ces réalités triviales, et la fiction ne trompe plus grand monde. La loyauté, valeur cardinale du *bushidô*, est également celle que bien des guerriers commencent à interroger. Et si le suzerain, loin d'être le seigneur de guerre des temps héroïques et qui n'a désormais d'autre mérite que d'hériter de sa charge, n'en était pas le dépositaire légitime ? À cette question, deux réponses bien distinctes vont être apportées. La première consistera à considérer le bien du peuple, pas encore tout à fait japonais à une époque où le sentiment national n'est encore que diffus, comme l'objet ultime des attentions d'un samouraï digne de ce nom – c'est le chemin singulier que va ouvrir Ôshio Heihachirô, modeste guerrier d'Ôsaka, durant les années 1830, qui connaîtra une fin tragique. La seconde émanera de ceux qui verront bientôt dans l'empereur la seule figure d'autorité incontestée capable d'arbitrer les rivalités entre clans et factions du haut de son olympe politique, bien que le culte impérial soit alors encore à naître.

Le « Robin des bois » japonais

L'avènement des Tokugawa marque également celui d'une ère de paix durable, près de deux siècles et demi, et sans guère d'équivalent dans l'histoire moderne à une époque où les nations du Vieux Monde se déchirent plus que jamais. Ce retour à la stabilité engendre une

croissance démographique que les progrès des techniques agricoles ne sont pas toujours en capacité de soutenir. La population insulaire double en effet en un siècle, pour franchir le seuil des 30 millions d'habitants à l'orée du XVIII[e] siècle. Loin du monde idéalisé des *ukiyo-e*, ces « images du monde flottant » dépeignant somptueux paysages et scènes d'une vie citadine sophistiquée, le quotidien des catégories modestes consiste dans le meilleur des cas à tirer le diable par la queue. Nombreux sont ceux qui, attirés par le miroir aux alouettes des villes en pleine expansion, ne survivent que dans une misère épouvantable. La paysannerie est soumise à une terrible pression fiscale qui avoisine parfois les 38 % de prélèvements entre 1746 et 1755[300]. Son sort est d'autant moins enviable que le riz qu'elle produit – sans presque jamais y goûter – sert d'étalon monétaire. La sécurité alimentaire insulaire est à plusieurs reprises mise en péril, et dès le milieu du XVII[e] siècle la disette engendre des révoltes frumentaires impitoyablement réprimées par le shogunat. Le lourd bilan de la grande famine de l'ère Kanei, qui sévit à l'aube de la décennie 1640, s'élèverait à 50 000 morts au bas mot, plus des dizaines de milliers de têtes de bétail. En dépit d'innovations dans les techniques de conservation diffusées grâce à des ouvrages encyclopédiques tels le *Honchô shokkan*, le « Miroir des aliments de l'empire », et le *Nôgyôzensho*, le « Traité d'agronomie générale », tous deux publiés en 1697, la fréquence des crises s'accroît à compter des années 1730[301]. Elles atteignent leur paroxysme en 1836, notamment dans la région du Kinai, autour d'Ôsaka, alors tenue pour le « grenier du Japon » et berceau d'un certain Ôshio Heihachirô.

Né en 1793 dans le grand port du Japon central, Heihachirô se taille d'abord une réputation d'intransigeance au service du prévôt de la ville. Son incorruptibilité lui vaut cependant quelques inimitiés et il abandonne la carrière policière afin de prendre une retraite anticipée durant laquelle il se consacre à l'écriture et à l'enseignement. Adepte du lettré néoconfucéen Wang Yangming, connu au Japon sous le nom sinisé de Yômei et qui revendique la primauté de l'action sur l'érudition, l'ancien fonctionnaire devenu philosophe développe une pensée idéaliste et anticonformiste à rebours de la doctrine néoconfucianiste officielle. Révolté par les conditions de vie des plus

pauvres, dont il tient pour responsables des élites à ses yeux corrompues et incapables, Heihachirô en vient à considérer que son devoir ultime est de venir en aide aux indigents. Et puisque ni les représentants des autorités locales ni les patrons des grandes maisons de commerce – que le lettré accuse de se vautrer cyniquement dans l'opulence – ne consentent à soulager la misère de leurs compatriotes, Heihachirô s'attellera à cette noble tâche. À cet effet, il vend pour la somme de 1 000 pièces d'or sa bibliothèque comptant 50 000 volumes, et fait distribuer le produit de la vente aux nécessiteux, non sans en conserver une part à l'aide de laquelle il se procure un canon et une douzaine de fusils destinés à armer ses partisans. C'est que Heihachirô a pris sa décision, et s'apprête à braver le régime, les armes à la main. Son « Appel » – *Gekibun* –, une profession de foi aux formules difficilement compréhensibles par les humbles, auxquels il enjoint pourtant de se soulever au printemps 1837, ne laisse planer aucune équivoque quant à ses intentions. Ainsi débute *Ôshio no ran*, la révolte d'Ôshio, qui en inspirera d'autres à travers le pays et va constituer le plus cinglant défi jeté au pouvoir des Tokugawa depuis la rébellion de Shimabara, exactement deux siècles auparavant. Comme le souligne Ivan Morris, ces deux insurrections sont également remarquables en ce qu'elles furent sans doute les seules à impliquer, au côté d'une foule de marginaux, des membres de la classe combattante. « En choisissant de réclamer la justice pour les petites gens, Ôshio s'était en pleine conscience engagé dans une voie qui l'amènerait à heurter de front le pouvoir qu'il servait, les autorités du *Bakufu*. Ayant été élevé en membre loyal de la classe des samouraïs, il était pleinement conscient de cette contradiction ; mais il résolut le problème, à son avis du moins, en déclarant que le loyalisme envers l'Esprit Absolu[302] primait le dévouement au pouvoir temporel. Moralement obligé d'améliorer la société et d'obtenir la justice pour les humbles, il était tout disposé à faire fi du loyalisme conventionnel qui lui prescrivait l'obéissance à ses supérieurs féodaux[303]. »

Las, le soulèvement fait long feu. Si, au signal convenu – l'incendie de la propre demeure d'Ôshio à l'aube du 25 mars –, les disciples du maître s'élancent bien à l'assaut des greniers, la masse des *burakumin*,

ces gueux dont le rebelle a fait vœu de soulager le fardeau et qui forment les gros bataillons des insurgés, s'égaye par les rues et les campagnes une fois les dépôts pillés. Ôshio et une centaine de compagnons qui, de surcroît, ont été trahis, se révèlent incapables de prendre l'avantage sur les forces du prévôt accourues en toute hâte. Ordre est donné de prendre la fuite dès l'après-midi, tandis que les flammes, qui se sont propagées, dévorent le quart de la grande cité portuaire. Puis les fugitifs se dispersent, Ôshio trouvant refuge en Yamato chez un obligé de la famille. C'est là que, rattrapé par les limiers lancés à sa poursuite, il se donne la mort le 1er mai 1837. Ainsi s'achève son éphémère et vaine révolte, dont les échos se font toujours entendre. Aujourd'hui encore, aux deux bords de l'échiquier politique, il se trouve en effet des admirateurs d'Ôshio pour revendiquer son héritage ambigu.

Mais avant de revenir à la question de la mémoire, il convient d'aborder l'autre voie d'insoumission, appelée bien davantage encore à peser sur la conscience nationale. Contrairement à Ôshio, qui fondait ses espoirs sur la base, les adeptes de cette seconde doctrine misent sur le sommet de la construction étatique et de la hiérarchie sociale japonaise, à savoir le souverain.

Naissance du dieu vivant impérial

Dès le règne du premier *shôgun* du clan Tokugawa, le nouveau régime prive la cour impériale, suspectée d'avoir soutenu les derniers soubresauts d'une maison Toyotomi moribonde lors du siège d'Ôsaka en 1614, des malheureux reliquats de pouvoir qu'il lui reste. Bien que le mandat de commandant en chef de la classe militaire émane toujours de l'empereur, nul n'est dupe : l'hégémonie du *Bakufu* est totale[304]. Le joug ne sera secoué que deux siècles plus tard, lorsque les populations insulaires, guerriers en tête, découvrant les baleiniers des grandes puissances maritimes qui s'aventurent de plus en plus fréquemment dans les eaux nippones, prendront soudain conscience du retard technique, et donc militaire, accumulé. Aizawa Yasushi, un samouraï lettré du fief de Mito, sis sur la côte Pacifique au nord d'Edo, est de ceux-là. Saisi d'un mauvais pressentiment à la suite du

débarquement de l'équipage d'un navire britannique qui, bravant sans vergogne l'interdiction shogunale, pose pied en terre japonaise afin de s'y ravitailler, il puise aux sources de la tradition et développe à partir de l'étude des anciennes chroniques de la maison impériale la thèse d'un archipel protégé par une myriade de divinités. La singularité du Japon s'incarnerait dans la personne sacrée de l'empereur, auguste héritier d'une lignée dont les origines prétendent remonter aux temps mythologiques. Au sein de cette doctrine nouvelle du *Kokutai*, le monarque, garant d'un ordre naturel, recouvre ainsi une position dominante. « Un pays dans lequel le souverain règne sur les quatre mers, assure la tranquillité et la paix de ses sujets qui tous unis lui obéissent, tel est le souhait que l'on peut faire pour le Japon », écrit Yasushi dans son ouvrage fondateur paru en 1825[305].

Il y a loin, cependant, de la coupe aux lèvres, tant la perspective ambitieuse de refonder l'État et la société insulaires sur les principes du *Kokutai* semble alors éloignée. Cela n'empêche pas, toutefois, de jeunes guerriers de s'emparer de cette idéologie, sur la base de laquelle ils s'appuient pour contester la légitimité du pouvoir militaire shogunal au nom d'une loyauté intrinsèquement supérieure due à l'empereur. Ces *shishi*, « hommes au grand dessein », formule par laquelle l'histoire japonaise entretient leur souvenir, sont majoritairement natifs des grandes seigneuries du Sud, le Satsuma et le Choshû, bastions des grandes familles vaincues à la bataille de Sekigahara et en conséquence exclues du processus de gouvernance à l'échelon national. L'économie de ces régions, reposant pour partie sur les échanges maritimes, et la relative autonomie dont elles jouissent permettent à leurs dirigeants d'anticiper la crise à venir, en premier lieu l'inéluctable confrontation avec les puissances coloniales. En hommes de leur temps, les *shishi* ne conçoivent le *kokutai*, forme de nativisme, que teinté de confucianisme, à ceci près qu'à leurs yeux le souverain est exonéré de toute obligation d'exemplarité[306]. Les enseignements des sages chinois admettaient l'hypothèse d'une révocation du mandat céleste si d'aventure le monarque devait manquer à ses devoirs. Pour les réformateurs japonais au contraire, c'est l'essence même de la personne impériale – laquelle ne deviendra divine qu'au crépuscule du XIX^{e} siècle et se confond avec celle de la

nation tout entière – qui commande un dévouement absolu, quels que puissent être les mérites ou les carences de l'intéressé.

Yoshida Shôin est l'un des premiers à théoriser cette singularité nippone qui aura de si lourdes répercussions. Ce guerrier issu du Choshû – fief correspondant à l'actuel département de Yamaguchi à l'extrême ouest de Honshû – compte également parmi les plus précoces et ardents promoteurs du mot d'ordre qui se répand alors à travers le pays : *Sonnô joi*, « Révérer l'empereur, expulser les barbares ! »[307]. Véritable cri de ralliement des partisans d'une restauration du primat impérial, il devient un manifeste qui poursuit deux objectifs. En matière de politique intérieure, il s'agit de canaliser l'émergence d'un sentiment patriotique ; sur le front extérieur, l'enjeu est de capitaliser sur l'horreur ressentie par bon nombre d'insulaires face au sort infligé à la Chine, puissance tutélaire millénaire malgré les ruptures et différends, par les nations européennes au lendemain de la première guerre de l'Opium[308]. Entre 1839 et 1842, Albion et l'empire du Milieu se livrent en effet à un bras de fer, le second entendant mettre un terme au trafic d'opium produit dans le *raj* indien voisin et exporté en masse en Chine, où la drogue cause des ravages. C'est compter sans la toute-puissante Compagnie britannique des Indes orientales qui, avec l'appui de la Royal Navy, écrase au prix de pertes minimes des armées chinoises complètement surclassées. Voilà de quoi susciter quelques inquiétudes sur les rives opposées de la mer Jaune, au Japon, où la faillite du shogunat n'apparaît dorénavant que trop crûment à de très nombreux samouraïs, qui savent le régime des Tokugawa, en dépit de son inflexibilité affichée, incapable de protéger le pays en cas de conflit. Or, voici qu'en juillet 1853 une escadre de navires américains se présente dans la baie d'Edo, où les « vaisseaux noirs » du commodore Perry mouillent en toute impunité. L'officier de l'US Navy, soucieux de ne pas contrarier les autorités locales avec lesquelles il est chargé de négocier un traité commercial, se contente de remettre la lettre rédigée par le président Fillmore à l'intention du *shôgun*, avant de reprendre la mer. C'est au retour de Perry, au printemps de l'année suivante, que Shôin, subjugué par l'impression de puissance que dégagent les imposants vapeurs hérissés de canons, tente en vain de se hisser à bord. Si le

jeune homme est appréhendé par la police shogunale puis incarcéré durant trois ans, cette période de détention le renforce tant dans sa détestation mêlée de fascination à l'égard des « barbares » occidentaux que dans sa conviction qu'un *aggiornamento* politique est l'urgence absolue. Il en fait son credo, qu'il enseigne dans l'une des nombreuses écoles qui commencent à émailler l'archipel, et où l'on dispense les principes visant à l'édification d'un nouveau Japon. *Shôka Sonjuku*, l'établissement, que l'influent prisonnier dirige depuis sa prison, va ainsi former plusieurs des artisans de la révolution à venir, à commencer par Itô Hirobumi, le futur Premier ministre de la jeune monarchie parlementaire[309]. Quant à Shôin, il se radicalise à mesure que le *Bakufu* se plie aux demandes étrangères, signant successivement des accords avec les gouvernements russe et britannique : les traités d'amitié nippo-britannique – conclu le 14 octobre 1854, qui ouvre aux navires anglais les ports de Nagasaki et Hakodate tout en conférant à la Grande-Bretagne la clause de la nation la plus favorisée – puis de Shimoda, le 7 février 1855, qui autorise l'accès des bâtiments russes aux mêmes ports ainsi qu'à celui de Shimoda, juste au sud d'Edo. Impliqué dans le projet d'assassinat d'un haut dignitaire, Shôin est lâché par son *daimyô*, qui accepte de livrer son turbulent sujet. En 1858, dans le cadre d'un coup de filet contre les militants du mouvement *Sonnô joi*, le rebelle est tiré de sa résidence surveillée puis de nouveau emprisonné. Il est finalement décapité le 21 novembre 1859, à tout juste 29 ans. Mais un vent de révolte souffle désormais sur l'archipel. Les jours du shogunat sont comptés.

Mémoires, captations et héritages

Bien qu'ils aient tous deux profondément marqué l'histoire du Japon, Ôshio Heihachirô et Yoshida Shôin vont connaître une postérité radicalement différente. D'abord frappé d'opprobre, le premier est porté aux nues dès les années 1870 par le Mouvement pour la liberté et les droits des peuples, qui milite en faveur d'une inflexion démocratique que la restauration impériale n'est guère encline à suivre. Puis le fameux rebelle revient sur le devant de la

scène en 1914, lorsque le médecin militaire et fameux intellectuel Mori Ôgai, lui-même né au sein d'une famille de samouraïs, publie une biographie décrivant Heihachirô comme un socialiste qui s'ignore[310]. Ce postulat explique pour une bonne part pourquoi il est parfois considéré comme l'un des pères spirituels de la gauche japonaise. L'assertion mérite néanmoins d'être nuancée, car l'égalitarisme supposé de l'intéressé, par ailleurs connu pour sa dureté, ne remet pas fondamentalement en cause le principe des classes structurant la société d'Edo. Du reste, l'idéalisme de Heihachirô avait également ses thuriféraires conservateurs, de Saigô Takamori, le « dernier samouraï » sur la trajectoire duquel il conviendra de revenir, à Mishima Yukio. Quelque temps avant son suicide, le second reconnaît d'ailleurs dans sa correspondance le poids de la pensée de Yômei sur son propre parcours[311]. Cette même philosophie, ardemment promue par Heihachirô et tout entière contenue dans la formule « Savoir sans agir revient à ne pas savoir », avait en outre conduit le général Nogi Maresuke, héros de la jeune armée impériale, à se donner la mort le 13 septembre 1912, jour des funérailles de l'empereur Meiji, par loyauté envers le souverain disparu. À l'époque, le geste frappe l'opinion et contribue opportunément à remettre au goût du jour les valeurs de sacrifice, de fidélité et d'abnégation associées au guerrier traditionnel dont la caste a été abolie une quarantaine d'années auparavant.

À l'instar d'Ôshio Heihachirô, Yoshida Shôin fut un anticonformiste plutôt qu'un révolutionnaire véritable. Et s'il peut être légitimement qualifié de « pionnier », en ce sens qu'il aura influencé de manière considérable certains des principaux *shishi*, cela ne doit pas occulter le fait que Shôin contribua largement à créer un climat délétère, véritablement pré-insurrectionnel. En effet, à compter de 1860, les attaques contre des personnalités politiques accusées de complaire aux exigences étrangères se multiplient, bientôt suivies par des attentats contre des diplomates ou légations « barbares ». Le blanc-seing délivré par l'empereur Kômei, père de Mutsuhito, le futur Meiji, ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. Pour autant, même parmi les plus farouches xénophobes, un consensus finit par se dégager en faveur

d'une adoption immédiate des sciences et techniques occidentales. S'il paraît relever du paradoxe, ce chemin apparaît à tous comme le seul susceptible de garantir l'indépendance de l'archipel. Ainsi que le souligne Tadashi Wakabayashi, « tous s'entendaient sur les moyens pour atteindre ce but : richesse nationale et puissance militaire ». Un autre slogan se ferait ainsi bientôt jour, emblématique de l'époque : *Fukoku kyôhei*, « Pays prospère, armée puissante »[312]. Pourtant, bâtir ce Japon rêvé, capable de faire jeu égal avec les puissances étrangères, suppose au préalable de l'arracher à l'ordre féodal pour propulser l'archipel dans ce qui est perçu alors comme la modernité, et mieux encore, la sienne, propre et singulière. Pour ce faire, les samouraïs seront une fois encore – la dernière – au centre de l'attention, dans une sanglante et non moins paradoxale apothéose, puisque des guerriers seront les fossoyeurs de leur propre domination sociale.

300. Ninomiya Hiroyuki, *Le Japon pré-moderne*, *op. cit.*, p. 195.

301. Nicolas Baumert, Yuki Hata et Nobuhiro Ito, « L'uniformisation des productions agricoles à l'époque d'Edo : des savoirs géographiques biaisés à l'origine de crises », *Revue de géographie historique*, Savigny-sur-Orge, 2016, p. 6.

302. Ce concept malaisé à définir avec notre vocabulaire s'appuie sur les notions de sincérité et de droiture, centrales dans la psyché japonaise.

303. I. Morris, *La Noblesse de l'échec…*, *op. cit.*, p. 243.

304. J. Peltier, *Sekigahara…*, *op. cit.*, p. 216.

305. Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016, p. 286.

306. Wai-ming Ng, *Mencius and the Meiji Restoration. A Study of Yoshida's Shoin's Kodoyowa (Additional notes in explanation of the Mencius)*, Singapour, Université nationale de Singapour, 2015, p. 251.

307. Gary Leupp *et al.* (dir.), *The Tokugawa World*, Londres, Routledge, 2018, p. 1105.

308. D'octobre 1856 à octobre 1860, une seconde guerre de l'Opium impliquera, outre les mêmes belligérants, la France de Napoléon III. Le conflit connaîtra la même issue, débouchant même sur le fameux « sac du palais d'Été » des empereurs Qing dont Victor Hugo se désolera dans un poème.

309. Tôru Umihara, *Yoshida Shoin and Shoka Sonjuku. The True Spirit of Education*, Kyôto, Université de Kyôto, 2000, p. 20.

310. Wataru Masuda, « Oshio Heihachiro and Legends from the Taiping Rebellion », in *Japan and China. Mutual Representations in the Modern Era*, New York, Palgrave Macmillan, 2000, p. 117.

311. I. Morris, *La Noblesse de l'échec…*, *op. cit.*, p. 225.

312. Bob Tadashi Wakabayashi, *Anti-foreignism and Western Learning in Early-modern Japan. The New Theses of 1825*, Cambdridge (Mass.), Harvard University, Council of East Asian Studies, 1986, p. 4. Traduction de l'auteur.

21
Entre tradition et modernité, occidentalisation et xénophobie

À la barre de la frégate *Euryalus*, le commandant Wilmot n'a rien vu venir. Un boulet de canon tiré depuis les batteries côtières japonaises l'a décapité, emportant du même coup chanceux la tête de l'officier en second, le capitaine Josling. Au terme de trois heures et demie du combat, ce 14 août 1863, la Royal Navy déplore neuf tués, une cinquantaine de blessés et plusieurs navires endommagés parmi les sept bâtiments que comptait l'escadre au départ d'Angleterre. Le bilan est lourd, mais en face les pertes sont également douloureuses. Si seuls cinq samouraïs du clan Shimazu sont tombés, 500 maisons ont été rasées par l'artillerie britannique et la maigre flotte des seigneurs du Satsuma, trois vaisseaux à vapeur modernes et cinq jonques, a sombré dans la baie de Kagoshima, d'où la flottille anglaise se retire afin de panser ses plaies à Yokohama[313]. Face aux 101 pièces embarquées, les 83 bouches à feu hors d'âge alignées par les Japonais ont plutôt fait bonne figure. L'alerte fut chaude, cependant, et ce premier échange de coups de feu avec une nation barbare après deux cent cinquante ans de paix confirme les craintes des adversaires du *Bakufu* : le shogunat n'est plus en mesure d'assurer la sécurité du pays face à la puissance de feu déployée par les grandes puissances coloniales. Celles-ci sont désormais capables de porter impunément le fer aux quatre coins du monde, dictant déjà leur loi au voisin chinois. Seul l'honneur est sauf. En effet, arguant que ses hommes sont parvenus à empêcher tout débarquement de l'envahisseur, le *daimyô* Shimazu Tadayoshi revendique la victoire, de même qu'Albion, qui affirme avoir vengé l'affront reçu six mois auparavant. Quel est ce camouflet qui a suscité une réaction si belliqueuse, cet incident considéré à Kyûshû comme une véritable guerre ?

« Expulser les barbares », sabre au poing

Au milieu du XIX[e] siècle, les sujets de la reine Victoria ne tardent pas à emboîter le pas à leurs cousins d'outre-Atlantique. Sept mois après la signature de la convention de Kanagawa qui ouvre certains ports insulaires aux navires américains, l'amiral James Stirling obtient en octobre 1854 un accord encore plus avantageux des autorités shogunales. Russie, France, Hollande, Portugal, Prusse et même Suisse, Belgique, Autriche, Suède et Norvège s'engouffrent à leur tour dans la brèche, tandis que monte l'indignation des milieux conservateurs, qui constatent l'impuissance du *Bakufu* à faire respecter l'inviolabilité du sol sacré japonais[314]. Certains n'hésitent plus à prendre les armes afin de châtier les impudents étrangers et leurs complices. La fronde est d'autant plus menaçante que le *shôgun* en titre appointé de fraîche date, Tokugawa Iesada, est affaibli par la maladie. Depuis la coulisse, c'est le Grand Ancien Ii Naosuke qui gouverne et transige un peu trop avec les étrangers, du moins au goût de ses adversaires politiques, que les purges n'ont pas tous éliminés. Le 24 mars 1860, Ii tombe sous les coups de sabre d'un parti de jeunes samouraïs qui ont tendu une embuscade aux portes du château d'Edo. L'attentat sert de détonateur. Il est suivi d'une vague d'assassinats qui frappent des dignitaires du régime et même la légation britannique, attaquée en 1861. Les partisans de la restauration impériale s'en prennent désormais directement aux « barbares » qu'il convient d'expulser, voire de tuer – ainsi du traducteur de l'ambassade américaine. C'est dans ce contexte explosif qu'intervient l'incident de Nanamugi, plus connu sous le nom d'« affaire Richardson ».

Le 14 septembre 1862, ce marchand britannique chemine le long de la Tôkaidô en compagnie de sa sœur ainsi que de deux confrères lorsque la petite troupe croise la route d'un imposant cortège. Il s'agit de l'escorte de Shimazu Hisamitsu, père de Tadayoshi, qui se rend dans la capitale afin d'y présenter ses hommages, conformément à la règle du *Sankin-kôtai*. L'étiquette commande que tout roturier mette genou à terre et se prosterne devant l'auguste personnage, ce que Richardson et ses compagnons s'abstiennent de faire, ignorant ostensiblement les signes que leur adressent les hommes de Hisamitsu.

Furieux, un vassal du *daimyô* retiré dégaine sa lame et blesse les marchands anglais, qui prennent la fuite. Richardson, grièvement atteint et tombé de selle, est achevé (il repose toujours en terre nippone). Londres ne compte pas laisser l'affront impuni, rappelant au passage qu'au titre du traité signé, la clause d'extraterritorialité s'applique qui protège les ressortissants européens contre les avanies du droit local. Le gouvernement anglais exige des excuses, non seulement de la part du shogunat mais aussi du domaine de Satsuma, fief des Shimazu, admis comme une tierce partie dans la querelle. Une reconnaissance, anodine pour le Royaume-Uni, qui va considérablement renforcer l'aura du Satsuma comme patrie des plus loyaux serviteurs de l'empereur, d'autant qu'à la différence des Tokugawa, les Shimazu refusent de payer la forte indemnité réclamée par Londres[315].

L'expédition punitive contre Kagoshima est donc lancée, dans le but de faire plier le Satsuma, à défaut de se payer sur la bête en pillant la ville. Bien que meurtrière pour les assaillants, elle est particulièrement dévastatrice pour la cité côtière qui n'avait jamais rien vu de semblable. Les représailles anglaises font également forte impression sur Saigô Takamori, alors retenu en résidence surveillée dans une île reculée de l'archipel d'Okinawa par suite d'une disgrâce, mais à qui parviennent des échos du raid. Le futur commandant en chef des armées impériales va en tirer de précieux enseignements, et la certitude renforcée que lutter à armes égales contre les « barbares » va nécessiter un colossal effort de modernisation. Du reste, ce ne sera pas l'unique occasion pour les nations occidentales de faire étalage de leur supériorité technologique. En effet, à l'été 1864, une imposante flotte combinant des bâtiments britanniques, néerlandais et français ainsi qu'une unité américaine réduit au silence les batteries côtières défendant Shimonoseki. Là encore, l'objectif est de punir un clan guerrier qui s'était montré par trop zélé dans l'obéissance au décret impérial, la puissante maison Môri, suzeraine du Chûgoku et deuxième bras armé du mouvement d'opposition au *Bakufu* moribond.

Vous avez dit « traditionalistes » ?

Cette opération contre Shimonoseki, qui s'accompagne du débarquement de 2 000 fusiliers marins, fait suite aux provocations de Takachika, seigneur des Môri qui comptent bien faire respecter la volonté de l'empereur et s'efforcent en conséquence d'interdire le détroit de Shimonoseki aux navires étrangers. L'étroit bras de mer qui sépare Honshû de Kyûshû est hautement stratégique. Pas question pour les grandes puissances occidentales de se voir empêchées d'y croiser, aussi poursuivent-elles leur navigation sans tenir aucun compte de l'ultimatum impérial, auquel le shogunat n'a pas souscrit. Le 25 juin 1863, la flottille japonaise prend la mer sous faux pavillon Tokugawa et tire une bordée contre un vaisseau marchand américain qui prend la poudre d'escampette. Puis vient le tour d'un bâtiment français, le *Kienchang*, et même du navire de guerre hollandais *Medusa*, pris à partie par l'artillerie littorale des Môri le 11 juillet, et qui perd neuf membres d'équipage dans l'escarmouche. Il faut attendre le début du mois de juillet pour qu'une corvette de l'US Navy, le *Wyoming*, appareille depuis Yokohama. Au matin du 16, il affronte la flottille que les Môri se sont procurée à grands frais auprès de fournisseurs occidentaux, et qui se compose d'une barque armée, du brick *Lanrick*, rebaptisé *Kosei*, et du vapeur *Lancefield*, devenu *Koshin*. L'officier de marine Alfred Roussin, détaché au Japon, relate le combat meurtrier qui oppose les hommes du capitaine McDougal aux marins insulaires, inexpérimentés mais combatifs : « Arrivé en vue de l'entrée intérieure du détroit, il [le *Wyoming*] s'y engagea à toute vitesse, sans répondre au feu des deux ou trois batteries qui le saluèrent successivement. L'équipage était couché sur le pont ; les boulets passèrent, faisant peu ou point de dégâts. Le navire, ainsi arrivé près des bâtiments de Nagato, mouillés devant Shimonoseki, lâcha subitement sur cette flottille sa bordée de tribord. Un projectile de la pièce de 110 [livres], lancé presque à bout portant sur le vapeur *Lancefield*, en ce moment chargé de monde et se disposant à l'attaque, traversa sa coque et sans nul doute la chaudière, car on vit les Japonais se précipiter à la mer devant des flots de vapeur. […] Malheureusement, la corvette s'échoua dans cette opération

[consistant à revenir sur ses pas] rendue difficile par l'étroitesse de la passe, et devint un but immobile au feu croisé de plusieurs batteries ; en quelques minutes, le côté faisant face à l'ennemi fut criblé de projectiles ; douze hommes, dont six mortellement frappés, venaient de tomber. Ayant enfin réussi à se dégager, le *Wyoming* reprit sa marche en sens contraire, envoya en passant une seconde bordée aux navires, dont l'un coulait bas […]. Quelques jours plus tard, la corvette rentrait à Yokohama pour réparer ses avaries[316]. »

La période dite « du *Bakumatsu* », qui voit s'opposer dans une ultime guerre civile les partisans du *shôgun* à ceux de l'empereur, ainsi que les derniers soubresauts qui se poursuivent jusqu'à la rébellion du Satsuma en 1877, est souvent présentée comme une dispute entre anciens et modernes qui se serait vidée sur le champ de bataille. Des samouraïs infatués de leur supériorité au corps à corps s'en seraient remis à leur seul sabre, n'affichant que mépris pour les fusils et canons de leurs roturiers d'ennemis. La réalité est nettement plus nuancée. De part et d'autre et chez tous les belligérants qui vont se succéder, en effet, les chefs militaires ont pleinement conscience de la nécessité d'embrasser le progrès technique. Les seules différences résident la plupart du temps dans le degré d'intégration des évolutions tactiques, l'écart quantitatif dicté par les moyens logistico-financiers des protagonistes et la nécessité de tenir compte d'impératifs politiques. Ainsi à la bataille de Toba-Fushimi, livrée dans les faubourgs sud de Kyôto à la fin du mois de janvier 1868. Point culminant du conflit entre le *Bakufu* et les tenants du rétablissement de la primauté impériale, elle est remportée par ces derniers, en dépit d'une écrasante infériorité numérique. Si la mémoire collective se focalise sur la présence dans les rangs des forces loyales aux Tokugawa de milices irrégulières armées à la mode ancienne, en premier lieu les illustres bretteurs du *Shinsengumi*, cela ne doit pas occulter le déploiement d'unités munies d'un équipement moderne. Bien que les contingents venus du Satsuma et du Chôshu, qui forment le gros des troupes de la coalition favorable à l'empereur, soient supérieurement équipés, le shogunat engage lui aussi des régiments formés et entraînés par des conseillers étrangers, en particulier français[317]. C'est notamment le cas du *Denshutai*, un corps de 800 lanciers et carabiniers montés bien

pourvus en armes britanniques *Enfield Pattern* à âme rayée, de facture supérieure aux fusils de l'ennemi.

L'adoption des techniques militaires occidentales s'étend à l'art de la fortification, étudié précocement par des ingénieurs et samouraïs tels Takeda Ayasaburô ou Matsudaira Noritaka, issu d'une branche collatérale de la maison du *shôgun*. Le premier bâtit entre 1857 et 1866 le splendide *Goryôkaku*, forteresse en étoile dans le plus pur style Vauban gardant le port de Hakodate. Quant au second, il fait ériger en 1867 dans une vallée stratégique des Alpes japonaises le fort de Tatsuoka, lui aussi conçu selon le modèle de l'architecture bastionnée[318]. Ces sites ont survécu aux épreuves du temps, et demeurent des attractions locales. Même le fameux Saigô Takamori, invariablement présenté comme un traditionaliste en diable et dont s'inspire largement la fresque hollywoodienne d'Edward Zwick intitulée *Le Dernier Samouraï* (2003), ne rechigne aucunement à recourir aux armes à feu. Certes, à la passe de Tabaruzaka en avril 1877, les rebelles aux ordres de Saigô s'efforcent d'attirer l'adversaire à portée de sabre, domaine dans lequel ils surclassent l'ennemi, mais c'est aussi parce que les munitions commencent à manquer. Il est d'ailleurs tout à fait symptomatique que le *casus belli* soit fourni par la tentative d'évacuer nuitamment l'arsenal flambant neuf de Kagoshima. Ce fleuron de l'industrie insulaire naissante, alors à la pointe de la technologie, tourne à plein régime. Il emploie 388 ouvriers qualifiés assistés de 156 manœuvres qui produisent, outre des munitions, des pièces d'artillerie en bronze ou en acier. Le gouvernement en cerne bien l'importance vitale, puisqu'il tente d'en vider les dépôts dès janvier. Les élèves des académies militaires fondées par Saigô, les *shi-gakkô*, éventent cependant le projet et, durant la nuit du 30 janvier, prennent d'assaut l'édifice, parvenant à en extraire des centaines d'armes et pas moins de 6 000 cartouches. Le futur vaincu de ce que les historiens vont nommer la « guerre de Bôshin » est bien placé pour ne pas sous-estimer les conscrits qui seront bientôt envoyés réprimer le soulèvement, lui qui fut le premier généralissime de la nouvelle armée impériale et joua un rôle central dans la formation de cette dernière aux tactiques importées d'Occident. Loin de s'en remettre aux seules armures, flèches ou

lances, les insurgés se regroupent au contraire en sept bataillons armés de fusils Snider et Enfield. Si l'artillerie lourde se cantonne à deux pièces, les troupes de Saigô alignent également vingt-huit canons de montagne et autant de mortiers. On est bien loin de l'image d'Épinal du samouraï irréductible conservateur professant son mépris pour des armes de lâche. Mais comment cette spectaculaire volte-face a-t-elle pu se produire ?

À toute vapeur vers la modernité

Le *Sakoku*, l'isolationnisme radical décrété par le *Bakufu* à compter de 1635, ne fut jamais total. Des échanges demeuraient avec le continent, Chine et Corée, de même qu'avec les Pays-Bas, seule nation européenne admise à entretenir des relations commerciales avec l'archipel, par l'entremise de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Après des décennies de circulation discrète, voire clandestine, le huitième *shôgun*, Yoshimune, décide en 1720 d'assouplir les dispositions réglementant strictement la diffusion des ouvrages allochtones, et les rapports avec l'étranger de manière générale. Cette décision marque l'essor de ce que l'on nommera les *Rangaku*, les « études hollandaises », qui désignent par extension les savoirs et techniques européens, que les samouraïs vont très largement contribuer à diffuser. Le médecin Sugita Genpaku, vassal du domaine de Wakasa sur la mer du Japon et traducteur d'un traité d'anatomie publié en 1774, joue un rôle essentiel dans l'introduction de la méthode scientifique au sein de la communauté médicale insulaire. Au début du siècle suivant, les guerriers Takano Chôei et Ogata Kôan, les continuateurs de Sugita, font progresser la médecine japonaise à pas de géant grâce aux apports des ouvrages néerlandais[319]. Mais les *Rangaku* finissent par montrer leurs limites, et le choc provoqué par l'irruption des vaisseaux de Perry incite le pouvoir central comme certains grands seigneurs à passer à la vitesse supérieure. Pour ce faire, rien de tel que de s'abreuver à la source. L'heure est donc venue de mettre fin au *Sakoku* et de prendre la mer, et pour des samouraïs de se faire une fois encore diplomates.

Le 22 janvier 1862, une frégate de la Royal Navy appareille depuis Shinagawa, le quartier portuaire d'Edo. À toute vapeur, le navire met le cap sur l'Europe. À son bord, une délégation diplomatique emmenée par Takenouchi Yasunori, appointé ministre plénipotentiaire pour l'occasion, et deux émissaires de marque. Il s'agit de Terashima Munenori, samouraï natif du Satsuma, qui s'en ira étudier l'anglais à l'université de Londres avant de devenir le tout premier ministre des Affaires étrangères du Japon puis ambassadeur aux États-Unis, et de Fukuzawa Yukichi. Fort de son érudition, de sa maîtrise des *Rangaku* et d'un séjour outre-Pacifique, sur la côte ouest-américaine, celui-ci est l'un des plus fins connaisseurs du monde occidental, qu'il décrira dans une volumineuse somme parue en dix tomes, autant de raisons qui lui valent d'être choisi pour officier en qualité d'interprète.

Penseur parmi les plus prolixes et influents de la période Meiji, il fonde dès 1858 une école privée promise à un brillant avenir, la prestigieuse faculté Keiô. Fukuzawa, dont le portrait orne toujours les billets de 10 000 yens, va compter parmi les plus ardents promoteurs d'une intégration au sein du concert des nations modernes, voire de l'impérialisme nippon, résumé par la formule « *Datsu a, nyû ô* », souvent traduite par « Quitter l'Asie, intégrer l'Occident ». Outre les précieuses informations qu'elle s'efforcera de glaner en chemin, notamment en ce qui concerne les sciences et techniques ainsi que les structures politiques, l'ambassade dirigée par Takenouchi est chargée d'une mission de la plus haute importance : gagner du temps avant de négocier au mieux l'ouverture des ports nippons au commerce international. Les autorités craignent en effet que leurs interlocuteurs ne leur tordent le bras afin de signer prématurément des traités perçus comme inégaux, à l'image de ce qui s'est produit peu de temps auparavant en Chine. Au terme d'un long périple ponctué d'escales à Singapour, Ceylan, Aden, Suez et Malte, le vaisseau rallie la France et accoste à Marseille, d'où les envoyés prennent le train pour Paris. Ils y logent au Louvre, sont reçus avec les honneurs par l'empereur Napoléon III le 13 avril, mais ne parviennent pas à obtenir gain de cause sur le plan diplomatique[320]. Nadar, l'un des pères de la photographie, immortalise la visite de ces hôtes exotiques, qui

prennent ensuite la route du nord et de l'Angleterre victorienne. Les samouraïs diplomates font aussi la rencontre de Léon de Rosny, précurseur de l'étude des langues extrême-orientales, qui fait forte impression à Fukuzawa : « Cet homme comprend le japonais et connaît parfaitement l'anglais, note-t-il dans son carnet de bord. Quand la mission se trouvait à Paris, il venait souvent à notre hôtel où nous avions de longs entretiens. […] Il est venu de Berlin à Saint-Pétersbourg, il a parcouru 800 lieues en chemin de fer et dépensé 400 francs, rien que pour voir des Japonais : voilà bien l'homme le plus étonnant que j'aie rencontré en Europe[321] ! » Éblouis par les splendeurs de l'Exposition universelle de Londres (du 1er mai au 1er novembre 1862), Takenouchi et ses compatriotes arrachent quelques concessions aux Britanniques qui, non sans avoir moqué l'obstination de leurs visiteurs à revêtir l'habit de cérémonie japonais, consentent néanmoins à retarder de cinq années l'ouverture des quatre ports figurant dans le protocole de Londres : Ôsaka, Hyôgô, Edo et Niigata.

Le succès de l'entreprise, à mettre au crédit des samouraïs qui surent faire des cours européennes un champ de bataille tout aussi honorable que ceux sur lesquels s'étaient illustrés leurs aïeux, va servir de précédent et encourager de nouvelles initiatives. Peu rancunier après son récent conflit avec la Grande-Bretagne, même le domaine de Satsuma se risque à dépêcher sa propre mission en 1865. Les envoyés de Kagoshima, de prime abord fraîchement reçus, trouvent une oreille plus attentive lorsqu'ils se présentent en champions du jeune empereur, dont le retour aux affaires pourrait accélérer la ratification d'accords plus favorables à Londres[322]… Preuve de ces pas de géant, le Japon participe à l'Exposition universelle de Paris, lancée le 1er avril 1867 sous l'égide de Tokugawa Akitake, frère cadet du *shôgun*. C'est cependant l'ambassade Iwakura qui va marquer le plus durablement les esprits. Conduite par le ministre éponyme, proche conseiller du souverain Mutsuhito, dont les partisans ont renversé le *Bakufu*, la délégation est composée de plus d'une centaine de membres, parmi lesquels soixante étudiants qui séjourneront parfois de longs mois dans les divers et nombreux pays traversés : la mission Iwakura va parcourir le monde deux années durant, au gré d'une odyssée qui va la mener

de San Francisco au Caire en passant par Washington, Londres, Glasgow, Paris, Bruxelles, Amsterdam, Berlin, Saint-Pétersbourg, Copenhague, Stockholm, Munich, Florence, Rome et Naples. Bien que la renégociation des traités se soit révélée infructueuse, Iwakura et les siens s'en reviennent riches d'une expérience précieuse, et d'un regard sur le monde dont aucun de leurs contemporains ne peut se targuer. La situation n'ira pas sans poser de problème, un fossé se creusant bientôt entre les membres du gouvernement qui ont pu bénéficier de cette formidable possibilité et ceux qui, au contraire, n'ont pas quitté l'archipel. Deux partis vont se former, autour de deux des figures les plus marquantes de la période : Ôkubo Toshimichi et Saigô Takamori. Ironie du sort, les deux anciens camarades de classe originaires de Kagoshima – décidément incontournable – n'auront dès lors de cesse de s'opposer jusqu'à l'issue fatale. Le 24 septembre 1877, Saigô, passé du statut de héros national à celui de rebelle au trône impérial, tombe au combat sur la colline Shiroyama dominant sa ville natale. Quant à Ôkubo, son triomphe est de courte durée. Il périt en effet sous la lame d'un troisième enfant du Satsuma à peine un an après sa victoire, non sans avoir marqué d'une empreinte indélébile l'histoire du Japon par son extraordinaire avant-gardisme. Homme fort du nouveau régime durant la décennie 1870, Ôkubo met en effet toute son énergie à faire entrer son pays dans la modernité, fût-ce à marche forcée. La vigueur, l'ampleur mais aussi la brutalité de ses réformes vont d'ailleurs lui valoir de la part de son biographe Iwata Masakazu le surnom de « Bismarck japonais[323] ».

Devenu un lieu commun caractérisant l'archipel, ce tiraillement entre tradition et modernité est donc pour une bonne part un héritage des derniers feux des samouraïs, singulièrement de cette restauration Meiji durant laquelle les guerriers japonais jouèrent, pour la dernière fois, un rôle prépondérant.

313. Louis G. Perez, *Japan at War. An Encyclopedia*, Santa Barbara, ABC Clio, 2013, p. 168.
314. Matsuyama Makoto, « Japan and the Western Powers », *The North American Review*, Cedar Falls, University of Northern Iowa, 1878, p. 410.
315. Kohno Masaru, *The Politics of the Meiji Restoration. Rational Choice and Beyond*, Tôkyô, Université Waseda, 2001, p. 126.
316. Alfred Roussin, *Une station navale au Japon en 1863-64*, *Revue des Deux Mondes*, vol. 56, 1865, p. 132.
317. Igor Fedyukin, *Westernizations from Peter I to Meiji. War, Political Competition and Institutional Change*, Moscou, École supérieure d'économie, 2016, p. 28.
318. Delphine Vomscheid et Junko Abe-Kudo, *Shirô, château, vocabulaire de la spatialité japonaise en ligne*, Archive ouverte pluridisciplinaire HAL, 2019, p. 3.
319. Mieko Macé, « Le hollandais et une nouvelle approche scientifique ou les *rangaku* (les études hollandaises) et les médecins traducteurs japonais au XIX^{e} siècle », *Histoire Épistémologie Langage*, 2016, p. 91.
320. Ian Nish, *Japanese Envoys in Britain, 1862-1964*, Leyde, Global Oriental, 2007, p. 10.
321. Florence Yoko-Sudre, « Léon de Rosny. Pionnier des études japonaises en France », *The Hiyoshi Review of Humanities*, Tôkyô, Université de Keiô, 2018, p. 116.
322. I. Nish, *Japanese Envoys in Britain…*, *op. cit.*, p. 15.
323. Iwata Masakazu, *Okubo Toshimichi. The Bismarck of Japan*, Berkeley, University of California Press, 2022. Publié originellement en 1964.

22

Un retour aux sources en trompe l'œil

« L'empereur du Japon annonce aux souverains de tous les pays étrangers ainsi qu'à leurs sujets que permission a été donnée au *shôgun* Tokugawa Yoshinobu, à sa propre demande, de restituer l'exercice du gouvernement. À compter de ce jour, nous assumerons donc l'autorité suprême en toutes affaires, intérieures comme extérieures au pays. En conséquence, le titre d'empereur doit être substitué à celui de *Taikun*, au nom duquel les traités ont été visés. Il est souhaitable que les représentants des puissances signataires desdits traités reconnaissent cette déclaration[324]. » Le 3 février 1868, c'est par ces mots que Mutsuhito, qui vient de succéder à son défunt père Kômei, décédé un an plus tôt, prend acte de la démission du dernier potentat de la lignée Tokugawa. Comme l'intéressé l'a lui-même signifié dans une missive publiée peu avant, et dans laquelle Yoshinobu admet la nécessité d'un État centralisé, c'en est fini du shogunat et du pouvoir des guerriers établis près de sept siècles auparavant par Minamoto no Yoritomo[325].

Dans l'esprit de ses promoteurs, cette « restauration » Meiji – Pierre-François Souyri y voit plutôt une véritable révolution – se présente néanmoins comme un retour à un ordre ancien supposé naturel. Elle se fonde sur une vision idéalisée de l'État dit « des Codes », largement inspirée des doctrines politiques importées de Chine, et précédant de plusieurs siècles l'avènement de la classe militaire. Outre une légitimité reposant sur l'antériorité du régime impérial par rapport à celui des guerriers, les penseurs de cette nouvelle organisation du pouvoir, se conformant à une idée alors en vogue, estiment que le système centralisé porte la marque de la modernité, et qu'il est intrinsèquement supérieur à la féodalité, perçue comme un stade intermédiaire[326]. Cela n'empêchera pas cette dernière, notamment

dans sa version nippone, d'être à son tour instrumentalisée le moment venu pour faire valoir une « exception nippone » autorisant le Japon à faire entendre sa voix dans le concert des nations.

En attendant, la capitulation du *shôgun* ne signe pas celle de tous ses partisans. Et il s'en trouve parmi eux qui sont venus de bien loin pour embrasser cette cause.

Les samouraïs de l'empereur Napoléon

Durant les années 1860, tandis qu'au Japon certains samouraïs commencent à troquer leur tenue traditionnelle contre redingote, chapeau haut-de-forme et souliers vernis, la mode du japonisme fait fureur en France. Les salons des élites parisiennes s'embellissent de porcelaines, estampes et éventails. Après les frères Goncourt, Charles Baudelaire, Edgar Degas ou Édouard Manet succombent à cette fièvre. Bientôt, Pierre Loti célébrera cet engouement pour l'exotisme extrême-oriental dans *Madame Chrysanthème*, pendant que les critiques d'art Henri Cernuschi et Émile Guimet financeront des expéditions vers le pays du Soleil levant d'où ils rapporteront des trésors par centaines.

La culture japonaise fascine aussi parmi les militaires, qui découvrent cette chevalerie insulaire pétrie d'un sens de l'honneur pointilleux et toujours prête au sacrifice de sa vie. Les instructeurs qui accompagnent le capitaine Jules Chanoine seront ainsi plusieurs à tomber sous le charme. Dépêché en novembre 1866 au Japon où il a reçu l'ordre d'entraîner au combat moderne 10 000 combattants, il atteint, avec ses quinze subalternes, l'archipel à l'orée de l'année suivante. Au sein de la délégation, un élégant artilleur se distingue, le lieutenant Jules Brunet. Saint-cyrien et polytechnicien, l'homme est aussi à l'aise un sabre au poing qu'un pinceau à la main, comme en témoignent ses nombreuses esquisses, dont un portrait de Tokugawa Yoshinobu bien près de susciter un incident diplomatique, le *shôgun* ayant été représenté debout, contre les règles de l'étiquette en vigueur. Après avoir gagné la confiance et misé à tort sur le *Bakufu* vaincu sur le champ de bataille, plusieurs officiers français se

retrouvent aux prises avec un cruel dilemme. À la chute d'Edo aux mains des partisans de l'empereur, ils choisissent d'honorer leur parole en demeurant au Japon auprès des troupes loyales au régime shogunal, désormais débandées et qui tentent de se replier vers le *Tôhoku* où elles conservent des appuis. En octobre 1868, prenant acte du refus du ministre de la Guerre d'autoriser les soldats de Napoléon III à poursuivre la lutte, Brunet, promu capitaine, présente sa démission. Bien conscient des risques encourus, il conclut de la sorte sa missive adressée à Chanoine : « La confédération du Nord m'a renouvelé ses instances ; ses princes, amis de la France, déclarent avoir besoin de mes conseils et m'ont tous promis de m'obéir : risquant mon avenir comme fonctionnaire français, je me suis borné à m'assurer de modestes et honorables moyens d'existence de la part des Japonais, et seul je veux essayer d'être utile à nos amis en ce pays. […] Je ne me fais pas illusions sur les difficultés ; je les affronte avec résolution, décidé à mourir ou à bien servir la cause française en ce pays[327]. » Contrairement au personnage fictif de Nathan Algren dans le film d'Edward Zwick, et qui s'inspire très largement du parcours de Brunet même s'il y eut de nombreux officiers venus de nations occidentales en qualité d'instructeurs, l'artilleur-illustrateur n'ira pas jusqu'à cette extrémité.

Prétextant une visite à l'arsenal franco-japonais de Yokosuka, au sud d'Edo, le capitaine Brunet embarque pour Sendai, où l'amiral Enomoto Takeaki tente de rallier les opposants à l'éviction des Tokugawa. L'initiative fait long feu et les deux hommes sont contraints de poursuivre leur retraite vers le Nord. Ils sont rejoints à Hakodate par trois subordonnés de Brunet et quelques renforts, portant l'effectif des rebelles à 4 000 hommes. C'est bien peu, mais suffisant pour se rendre maîtres de Hakodate, principale place de l'île septentrionale de Hokkaïdo, dont les côtes sont bientôt fortifiées tant bien que mal en prévision de l'inévitable contre-offensive des forces impériales. Gare, là encore, à ne pas distribuer les rôles hâtivement en imaginant un énième avatar de la querelle entre conservateurs et progressistes, car nos réfractaires au nouvel ordre politique ne sont pas pour autant d'intransigeants réactionnaires. À Hokkaïdo, les ultimes partisans du shogunat proclament ainsi, contre toute attente, la

République d'Ezo, dont la Constitution copie celle des États-Unis et dont Enomoto sera l'éphémère président[328]. Amnistié puis pardonné, ce dernier reprendra du service au sein de la jeune marine impériale, dont il deviendra l'un des vice-amiraux les plus décorés, et même le ministre. Bien formée et encadrée, convenablement pourvue en artillerie, la modeste armée rebelle s'efforce de compenser son infériorité numérique par une rare audace, comme l'atteste le coup de main contre le *Kôtetsu*. Le 6 mai 1869, les fines lames du fameux *Shinsengumi* s'élancent à l'abordage de cette redoutable frégate cuirassée, navire amiral de la flotte impériale éperonné par le petit vapeur *Kaiten*. Si les assaillants sont taillés en pièces par le feu d'une mitrailleuse Gatling, leur témérité stupéfie les témoins. La défaite des forces navales rebelles ouvre la voie à la reprise de leur bastion de Hakodate qui tombe le 30. Entre-temps, Jules Brunet est revenu sur sa décision de tomber au service de ses frères d'armes et a trouvé refuge à bord de l'aviso *Coëtlogon*, battant pavillon tricolore et qui parvient à évacuer ses passagers. Un temps mis en disponibilité après son retour en France, le bouillant capitaine sera réintégré à la veille de la guerre franco-prussienne et participera à la répression de la Commune de Paris. Son compatriote Eugène Collache (1847-1883), officier de marine, passa quant à lui plus près encore de la mort. Après sa reddition, il est conduit sous bonne escorte à Edo pour y être incarcéré en attendant d'être fixé sur son sort. Lorsque la sentence tombe – la peine capitale pour avoir brandi les armes contre le Japon –, l'officier de marine, toujours vêtu comme un samouraï, demande à saluer une dernière fois ses camarades d'infortune, comme il le relate dans le récit de son périple publié en 1874. « Il n'y avait pas à s'y méprendre, l'heure de l'exécution était venue. Je demandais à faire mes adieux à mes anciens compagnons japonais. On me conduisit devant les cages où ils étaient renfermés par groupes, et à travers les barreaux, j'échangeai de chaleureuses poignées de main ; mais, pressé par les *yacounins*[329], je dus brusquer la séparation, et je les quittai, non sans un grand serrement au cœur. N'avions-nous pas été vaincus et faits prisonniers ensemble[330] ? » Dans ce tableau aux apparences trompeuses, c'est le Français en kimono encadré par des soldats nippons portant l'uniforme à l'européenne qui gagne à sa

grande surprise non le lieu de son dernier souffle mais le port de Yokohama, d'où il embarque pour un voyage sans retour à destination de sa terre natale.

Malgré ces auspices peu prometteurs et l'humiliante défaite subie par la France en 1870, l'assistance militaire au Japon ne devait pas cesser et les liens d'amitié unissant anciens samouraïs et officiers français ne pas se distendre. L'un de ces derniers composa par ailleurs l'hymne de la jeune armée impériale : Charles Leroux (1851-1936), qui met en musique les paroles du morceau *Battôtai* écrit par Toyama Masakazu en hommage aux vainqueurs de la rébellion du Satsuma. Le premier sera décoré de l'ordre du Soleil levant. Plus surprenant encore, selon Jean-François Loudcher et Christian Faurillon, la boxe française aurait joué un rôle dans la genèse du karaté moderne[331]. La collaboration se poursuivrait à l'orée du XX^{e} siècle dans le domaine aéronautique – ironie du sort, en 1910, un Tokugawa prénommé Yoshitoshi fut le premier pilote insulaire breveté à l'école Henri-Farman d'Étampes. Quelques années plus tard, le fils de samouraï Shigeno Kiyotake s'illustrerait par son courage aux commandes de son SPAD durant la Première Guerre mondiale. Il compte deux victoires sûres et six probables contre des aviateurs allemands.

Requiem pour une classe sociale

La restauration Meiji voit se succéder deux phases, la première dominée par les opérations militaires précédant ou suivant de peu le changement de régime, la seconde consistant principalement en réformes, souvent brutales. Si elles affectent l'ensemble de la société japonaise, les deux étapes peuvent néanmoins sembler relever d'affaires internes à la classe guerrière, tant les samouraïs occupent le devant de la scène. Plusieurs des grands rescrits impériaux visent d'ailleurs tout particulièrement cette catégorie sociale, bien identifiée comme la clé de toute politique réformatrice. Dès 1869, ordre est donné aux *daimyô* de restituer leurs baronnies, bientôt converties en préfectures. Privés de leurs sources de revenus, les grands féodaux congédient leurs obligés, auxquels un pécule est versé sous forme

d'obligations qui subissent une forte dévaluation, jetant des milliers de familles dans la banqueroute. La modernisation a un prix. Déficitaire à hauteur d'un million et demi de *koku* alors qu'il en perçoit annuellement deux millions, le nouveau pouvoir n'a guère le choix s'il espère retrouver des marges de manœuvre[332]. Et ce sont les pensions des samouraïs, presque le tiers du budget de l'État, qui vont en faire les frais. Deux ans plus tard, l'édit *Dampatsu* autorise les guerriers – en réalité, les encourage vigoureusement – à renoncer au chignon distinctif, le *chon-mage*. Le coup de grâce est porté en 1876 avec la promulgation du *Haitô rei*, « édit d'interdiction des sabres », qui proscrit le port des armes du samouraï dans les lieux publics, seuls les officiers de l'armée et de la police jouissant désormais de ce droit.

Perçue comme une trahison par de nombreux guerriers, à plus forte raison parce qu'elle émane de samouraïs de condition modeste, ceux-là mêmes qui avaient espéré tirer parti du renversement du *Bakufu*, cette loi va mettre le feu aux poudres – et susciter plusieurs soulèvements, notamment dans l'ouest de l'archipel. La bienveillance, voire l'enthousiasme en faveur du mouvement révolutionnaire cède la place à la défiance, au mécontentement puis aux velléités séditieuses, bien que Saigô Takamori prétende seulement marcher sur la capitale afin d'y demander des comptes au nouveau gouvernement. Mais ni lui ni ses prédécesseurs dans les domaines de Saga ou d'Aizu ne songent à s'entendre avec les masses paysannes, également brutalisées par le rythme insoutenable des changements exigés, et qui représentent des effectifs autrement plus considérables. Les oligarques gouvernant en coulisses au nom du jeune souverain, issus pour la plupart des fiefs ennemis de longue date des Tokugawa, ont su manipuler habilement leurs confrères de la classe combattante afin d'imposer un projet politique. Et leur grand dessein ne consiste pas à remplacer une coterie de clans par une autre à la tête du pays, mais à faire entrer le Japon de plain-pied dans leur conception de la modernité. Pour ce faire, Ôkubo Toshimichi et ses acolytes savent pertinemment qu'il va leur falloir mettre un terme à l'existence même du système de classes qui, dans une certaine mesure, a pavé leur chemin vers le pouvoir. L'intéressé confesse d'ailleurs que la fuite en avant est dorénavant la seule échappatoire : « Plutôt que de faire face à un effondrement

comme c'est le cas aujourd'hui, nous ne pouvons que nous engager avec audace et décision en faveur du changement[333]. » Les moins visionnaires ou cyniques, selon le point de vue que l'on adoptera, se rendront compte trop tard que cette marche forcée vers la modernisation s'effectue au son de leur propre chant du cygne. Pour reprendre les mots d'Eiko Ikegami, « la cessation de toute résistance armée organisée rendit la tendance vers la déféodalisation irréversible. L'agenda des anciens samouraïs – la défense des privilèges féodaux – était devenu caduque[334] ».

Ces nouvelles dispositions juridiques abolissent *de facto* la classe des samouraïs. Ménagés par le nouveau gouvernement, les *daimyô* voient en 1884 leurs rangs convertis en cinq titres de noblesse calqués sur le modèle européen – duc, marquis, comte, vicomte et baron. Le Japon entendant devenir une monarchie parlementaire moderne, les échelons plus modestes font l'objet de moins d'attention[335]. Nombre d'anciens guerriers trouvent à s'employer auprès des administrations locales et passent ainsi du service du seigneur à celui de l'État, ce dernier disposant ainsi et à peu de frais, grâce au salaire versé, d'un gage de loyauté. Quel que soit le domaine, les nouvelles élites sont également très nombreuses à provenir des rangs de l'ancienne classe combattante. La chose vaut certes pour les forces armées, mais aussi pour la communauté scientifique dans laquelle, éducation élitiste oblige, plus des trois quarts des hommes de science recensés au Japon en 1880 sont issus de familles guerrières[336].

Enfin, les institutions politiques sont particulièrement favorables aux anciens membres de l'aristocratie militaire. La Constitution de 1889 dispose en effet que le souverain partagera son pouvoir avec une assemblée bicamérale représentative appelée *Teikoku gekai*, « Diète impériale ». Comme son illustre devancière britannique, la Chambre haute, qui réunit 145 membres héréditaires, grands féodaux et aristocrates de la cour, auxquels s'ajoutent 106 individus choisis à la discrétion de Sa Majesté, exclut virtuellement toute participation populaire du fait de la nécessité de justifier d'une contribution fiscale rédhibitoire. Sous la pression du *Jiyû minken undô*, le « Mouvement pour la liberté et les droits du peuple », emmené par Itagaki Taisuke, les roturiers se taillent pourtant la part du lion parmi les représentants

à la Chambre basse, élus au suffrage censitaire. Les guerriers réformés n'y occupent pas le dixième des sièges, une proportion proche de leur poids démographique, voire inférieure à celui-ci. Quant au futur parti fondé par Itagaki, et au sujet duquel Daniel Alfred Métraux souligne qu'il n'était initialement « ni particulièrement populaire, ni très démocratique », il se fait fort de défendre les droits d'un « peuple » réduit aux guerriers spoliés[337]. Après la purge des éléments les plus radicaux et violents, qui prônaient la désobéissance civile, voire au besoin la lutte armée contre un pouvoir jugé tyrannique, l'organisation cryptorépublicaine saura élargir sa base pour devenir en 1881 le *Jiyutô*. Ce lointain ancêtre idéologique du Parti libéral, qui domine la scène politique japonaise depuis l'après-guerre, va s'impliquer dans diverses initiatives insurrectionnelles qui culminent avec l'« incident de Chichibu[338] » à l'automne 1884, avant de prononcer sa propre dissolution.

Si l'on ne peut effacer d'un trait de plume des siècles de suprématie, le samouraï dorénavant déchu est pris entre deux feux durant la restauration Meiji. Fréquemment mal considérés par les autres catégories sociales qui tiennent là leur revanche, les guerriers traditionnels sont également rejetés par ceux d'entre eux qui ont su opérer leur mue au moment opportun. Relégué au rang d'anachronisme encombrant entravant l'irrépressible marche vers le progrès, le samouraï est pourtant loin d'avoir dit son dernier mot, et ne sera pas long à revenir en grâce.

324. Sir Ernest Satow, *A Diplomat in Japan*, Cambridge, Cambridge University Press, 1919, p. 324. Traduction de l'auteur.

325. Theodore de Bary, Carol Gluck et Donald Keene (éd.), *Sources of Japanese Tradition*, vol. 2, *1600 to 2000*, New York, Columbia University Press, 2005, p. 671.

326. Pierre-François Souyri, « L'histoire à l'époque Meiji : enjeux de domination, contrôle du passé, résistances », *Ebisu*, n° 44, Tôkyô, Maison franco-japonaise, 2010, p. 33.

327. François-Xavier Héon, *Le Véritable Dernier Samouraï. L'épopée japonaise du capitaine Brunet*, Paris, Institut de stratégie comparée/École pratique des hautes études, 2010, p. 210.

328. Jean-Marie Thiébaud, *La Présence française au Japon du XVI^e siècle à nos jours. Histoire d'une séduction et d'une passion réciproques*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 36.

329. Il s'agit de la francisation du terme *yakunin*, qui désigne un guerrier de rang moyen, officiant en qualité de fonctionnaire de police.

330. Eugène Collache, *Un voyage au Japon*, *in* Édouard Charton (dir.), *Le Tour du monde. Nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 1874, p. 63.

331. Jean-François Loudcher et Christian Faurillon, *The Influence of French Gymnastics and Military French boxing on the creation of modern karate (1867-1914)*, Cardiff, Cardiff University Press, Martial Art Studies, 2021.

332. Yonekura Seiichiro, *The Samurai Company. Double Creative Response in Meiji Japan – The Case of Onoda Cement*, Tôkyô, université Hitotsubashi, Institute of Innovation Research, 2012, p. 4.

333. Sonoda Hidehiro, *The Decline of the Japanese Warrior Class, 1840-1880*, Kyôto, International Center for Japanese Studies, 1990, p. 74. Traduction de l'auteur.

334. Eiko Ikegami, *Citizenship and National Identity in Early Meiji Japan, 1868-1889. A Comparative Assessment*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 206. Traduction de l'auteur.

335. Peer Vries, *Averting a Great Divergence. State and Economy in Japan, 1868-1937*, Londres, Bloomsbury Academic, 2019, p. 53.

336. James R. Bartholomew, « Modern Science in Japan : Comparative Perspectives », *Journal of World History*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1993, p. 102. Ils seront encore près de la moitié en 1920.

337. Daniel Alfred Métraux, *Democratic Trends in Meiji Japan*, Ann Harbor, Association for Asian Studies, 2011, p. 41.

338. Cette révolte paysanne, la plus importante de l'ère Meiji, poursuivait un objectif double : lutter contre une fiscalité écrasante et étendre les droits civiques de la paysannerie.

23

L'instrument de la militarisation

Au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles, une véritable fièvre nationaliste s'empare du monde. Partout le bronze coule à flots : les sculpteurs célèbrent les héros nationaux en élevant dans les parcs et jardins des statues monumentales. Le Japon n'est pas en reste, où plus de 800 œuvres émergent dans l'espace public entre 1880 et 1928, contribuant à forger un sentiment national. Naturellement, aux côtés des pionniers de la restauration Meiji, les figures guerrières sont mobilisées en masse, comme Oda Nobunaga à Gifu en 1888 puis Môri Takachika en 1900, dont l'avatar manque de peu être la première statue équestre érigée dans l'archipel. Kusunoki Masashige lui ravit la primeur et le héros est ressuscité, nous l'avons vu, en qualité de précurseur du ralliement des samouraïs au régime impérial. Ce dernier ne tarde pas, d'ailleurs, à réhabiliter Saigô Takamori. En 1889, à peine douze ans après l'écrasement du soulèvement du Satsuma, le flamboyant rebelle adulé par la foule des guerriers déclassés reçoit ainsi le pardon opportun du souverain. Et malgré une allure nettement moins martiale – l'enfant chéri de Kagoshima est représenté vêtu d'un simple kimono, promenant son fidèle compagnon canin –, c'est son effigie qui est préférée à celle du réformateur Kido Takayoshi pour orner l'entrée du nouveau parc d'Ueno, fierté de la nouvelle capitale, Tôkyô.

La décision n'est pas sans susciter l'opposition de ceux qui considèrent que bien trop d'honneurs sont faits à un traître à l'empereur, comme s'en émeut le *Yomiuri shinbun*. La rédaction de ce journal pourtant conservateur, qui s'était réjouie de l'érection à Fukuoka d'un monument commémorant la résistance face à l'envahisseur mongol et la vaillance de la « race du Yamato », souhaite ouvertement « la victoire des opposants à la statue et l'abandon du

projet[339] ». Elle n'obtiendra cependant pas gain de cause : Saigô Takamori, à l'instar de son lointain devancier Masahige, va servir d'icône guerrière et patriotique capable d'engager la militarisation de la société nippone.

Des héros du « roman national »

Aux yeux de l'oligarchie Meiji, les nouveaux modèles occidentaux se caractérisent par une culture rayonnante et une volonté d'expansion coloniale enveloppée des oripeaux d'une œuvre civilisatrice ou pleinement assumée lorsque celle-ci se déploie au nom de la défense des intérêts économiques ou des minorités chrétiennes. Or le Japon nouveau, qui entend rivaliser au plus vite avec les autres grandes puissances, se tourne désormais vers une colonisation du continent. Rien ne semble donc faire obstacle à son entrée dans le concert des nations. À cette fin, pour préparer la société à cette grande entreprise, quelle meilleure figure pourrait-on mobiliser que le valeureux guerrier insulaire, symbole idoine de cette « armée puissante » devenue une profession de foi ? Toujours à l'école de l'Europe, les élites intellectuelles locales vont alors s'inventer leur propre « roman national ». Le samouraï y occupe naturellement une place de choix, si ce n'est la première, ce qui n'est guère étonnant puisque ces élites sont pour la plupart issues de la noblesse d'épée. En dépit du paradoxe apparent que constitue cette célébration de la caste qui a régné d'une main de fer sur le pays durant des siècles et vient à peine de céder la place de plus ou moins bonne grâce, chacun y trouve son compte. Surclassés techniquement par les méthodes et le matériel modernes, les guerriers velléitaires ne représentent plus qu'une menace marginale pour le nouveau régime. Les valeurs qu'ils incarnent fournissent en revanche une base idéologique parfaite, un bain glacial idéal dans lequel tremper la lame encore incandescente dont le pays en pleine renaissance brûle de se servir. C'est ainsi que Saigô Takamori, qualifié lors de la campagne qui s'était soldée par son suicide de renégat de la pire espèce, « pour lequel il n'y a de place ni au ciel ni sur la terre », est pardonné à titre posthume, un an après la publication de ses Mémoires.

La ressemblance entre chevaleries européenne et japonaise semble souligner une singularité nippone en Asie, qui justifierait des prétentions à entrer dans le cercle très fermé des puissances coloniales. Aux yeux des idéologues du nouveau régime, la période féodale devient la prémisse d'une grande puissance en devenir, une sorte de marqueur d'appartenance à l'Occident, du moins sur le plan du rapport à la modernité plutôt que de l'identité, laquelle demeure résolument inscrite dans une aire culturelle asiatique dans laquelle le Japon compte bien affirmer ses ambitions. Et Pierre-François Souyri de développer : « C'est dans ce contexte que de nouvelles lectures de l'histoire japonaise se font jour qui amènent à de nouvelles représentations de l'ancienne classe des samouraïs et de sa tradition connue sous le nom de *bushidô*. Ceci implique un nouveau discours, la valorisation nouvelle de la classe des samouraïs et la découverte de l'importance de la féodalité dans le discours dominant comme lien commun entre une histoire japonaise et une histoire occidentale. » Et l'historien de poursuivre en décrivant le mécanisme de récupération de la figure du guerrier : « On passe désormais de la survalorisation historique de l'Antiquité japonaise (et de la tradition chinoise) à la survalorisation de l'épopée féodale (conçue à la fois comme tradition japonaise inventée et comme proximité avec l'histoire européenne). Les samouraïs deviennent dès lors les chevaliers du Japon. On insiste sur les valeurs masculines et guerrières. L'histoire du Japon est désormais lue dans le cadre d'une ressemblance avec celle de l'Europe. […] Dès lors commence la construction d'un nouveau discours historique sur le passé du Japon qui correspond aux nouveaux objectifs de l'expansion de l'État-nation[340]. »

Pour faire bonne mesure, un nouveau code civil est promulgué en 1898, qui remplace celui jamais pleinement mis en vigueur et rédigé par un conseiller français huit ans auparavant[341]. C'est le modèle de la maison guerrière, obéissant à une stricte hiérarchie, qui devient celui de la cellule familiale et s'étend à toute la société. Cette logique, qui repose également sur les canons néoconfucianistes hérités de la période Edo, reflète l'idéal de loyauté attendu de chaque sujet à l'égard de l'empereur. Tel un *daimyô* d'autrefois, le chef de famille a autorité sur sa parentèle, décide des mariages et adoptions, en échange

de l'obligation d'entretenir tous les membres de la maison. Par essence patriarcale, cette organisation permet toutefois à la fille aînée de succéder à son père si d'aventure aucun héritier mâle ne devait venir au monde[342]. En faisant du respect des règles de la vie en communauté, obéissance aux supérieurs en tête, la pierre angulaire des relations sociales, ce nouveau corpus fournit un socle idéal pour la militarisation des masses.

Une nation de guerriers

Les premières tentatives de formation d'une armée moderne disciplinée et aux ordres du pouvoir impérial émergent ne se fondèrent pas sur l'éthique du guerrier japonais. En effet, non seulement l'oligarchie escomptait faire table rase de pratiques jugées archaïques, mais elle avait en outre pris conscience que la loyauté des samouraïs allait toujours prioritairement à leur clan, ce qui fragilisait naturellement la chaîne de commandement et entraînait des démissions ou désertions en cascade en cas de mésentente au sommet de la hiérarchie[343]. Malgré les promesses d'émancipation grâce au versement de l'« impôt du sang », bien des conscrits tentent par ailleurs de se soustraire à l'obligation du service militaire, et les effectifs mobilisables s'en trouvent réduits dans un premier temps. Face à la nécessité de monter en puissance, le gouvernement se rend pourtant à l'évidence, et les guerriers désœuvrés sont nombreux à grossir les rangs de l'armée ainsi que de la marine. Les logiques claniques sont toujours à l'œuvre, notamment parmi les officiers, échelons supérieurs où les anciens samouraïs se taillent la part du lion. Avec onze généraux parmi les soixante-neuf nommés jusqu'en 1925, ainsi que quinze amiraux sur trente-neuf, c'est encore l'incontournable fief du Satsuma qui est le mieux loti[344]. Il convient toutefois de préciser que cette surreprésentation de la petite noblesse d'épée n'a rien de propre au Japon puisqu'on la retrouve dans des proportions comparables, voire supérieures, à la tête des institutions militaires prussienne, britannique ou suédoise contemporaines, comme l'a montré Sonoda Hidehiro[345].

Benjamin d'une famille de guerriers, l'intellectuel Nitobe Inazô, nous l'avons vu, publie en 1900 *Bushidô, l'âme du Japon*. Fort de sa foi chrétienne et de sa maîtrise de la langue de Shakespeare acquise au gré de ses nombreux voyages, il y sublime les frustes aspirations de l'homme d'épée japonais, en les mâtinant de considérations morales et chevaleresques qui vont marquer d'une empreinte indélébile le regard que le reste du monde portera désormais sur les samouraïs. La fascination n'est plus nécessairement réciproque, toutefois. Passés les premiers émois à l'égard d'un Occident regardé avec une crainte mêlée d'admiration, le ton change en effet à l'orée du XX^e^ siècle. À l'issue de la guerre russo-japonaise, dont le Japon sort vainqueur de manière inattendue, les grandes puissances sont perçues par l'opinion publique nippone comme des aînés jaloux de leurs prés carrés coloniaux respectifs, dans lequel l'archipel peine à se tailler un empire à la mesure de ses ambitions nouvelles. Une fois encore, le samouraï est donc convoqué pour personnifier une voie proprement japonaise, d'autant plus sûre de son bon droit que l'emblématique guerrier insulaire, grâce au talent de Nitobe et consorts, est dorénavant présenté comme un parfait gentilhomme pétri d'humanisme.

Le suicide du général Nogi Maresuke le 13 septembre 1912 va connaître un retentissement phénoménal et contribuer à valider la croyance dans la particularité du rapport à la mort et au sacrifice entretenu par les Japonais, à plus forte raison sous l'uniforme. Si l'illustre soldat prétend périr selon la règle du *junshi*, qui prescrit d'accompagner son suzerain dans l'au-delà – le souverain Meiji l'y a en effet précédé d'un mois et demi –, ce fils de samouraï entend également laver l'affront de la prise d'un étendard régimentaire par l'ennemi durant ses jeunes années et la répression de la rébellion du Satsuma. Nogi l'indique sans équivoque dans le préambule de sa lettre d'adieu : « Je suis maintenant le défunt empereur dans la mort, bien que je sois grandement coupable d'agir de la sorte. Du fait de mon inattention, j'ai perdu mon drapeau du régiment qui m'avait été confié au cours de la guerre civile qui survint la dixième année de l'ère Meiji, et depuis lors j'ai cherché l'occasion de mettre fin à mes jours en mémoire de cette disgrâce[346]. » Ainsi, l'un des artisans de la répression exercée contre les derniers samouraïs meurt dans le respect

du code du guerrier, incarnant l'ambivalence des temps chez les anciens membres de la classe combattante. Les intellectuels et partis conservateurs vont faire leur miel de cet ultime défi jeté à l'évolution des mœurs et à la montée supposée de l'individualisme au sein de la société insulaire[347]. Nogi devient ainsi le parangon des vertus du samouraï, une source d'inspiration pour la jeunesse du pays.

Deux ans après la mort du général, Natsume Sôseki, l'un des écrivains japonais les plus populaires à l'orée du siècle dernier, met en scène un suicide par loyauté dans son roman *Kokoro*, qui sera traduit en français en 1957 sous le titre *Le Pauvre Cœur des hommes*. L'ère Taishô, qui correspond au règne de Yoshihito, n'est pourtant pas exempte de mouvements à orientation progressiste qui s'efforcent d'inverser la tendance à revenir sur le processus d'émancipation accompagnant le formidable développement économique de l'archipel. C'est notamment le cas de la *Reimeikai*, la « Société de l'aube », fondée en 1918, farouchement antimilitariste et qui ambitionne d'établir rien de moins que le suffrage universel, le droit de grève et la liberté de réunion. Elle survivra à peine deux ans, dans un climat de plus en plus réactionnaire, aggravé par l'éclipse des modèles européens à l'issue de la Première Guerre mondiale. L'essor d'une Amérique de plus en plus regardée comme une menace contribue à entretenir complexes et frustrations, d'autant que les fameux « quatorze points » proposés en 1918 par le président Woodrow Wilson afin de définir un nouvel ordre mondial sont accueillis avec enthousiasme par les formations de gauche nippones, et servent de base à la contestation du protectorat sur la Corée[348].

Le phénomène s'amplifie sous l'ère Showa, à la veille du second conflit mondial. Cette fois, c'est au tour de Miyamoto Musashi, le duelliste autoproclamé invincible des débuts de la période Edo, de ressusciter sous la plume virtuose de Yoshikawa Eiji. La publication de la biographie romancée du héros dans les colonnes du grand quotidien *Asahi shinbun* au cours des années 1930 suscite un vaste élan de sympathie à l'égard de Musashi, soudain paré de toutes les qualités prêtées au Japonais idéal, naturellement présenté en guerrier redresseur de torts, dont le sens du sacrifice ne le cède qu'à son intransigeance à se conformer aux préceptes du *bushidô*. Le succès est

immédiat, à telle enseigne que le roman deviendra le livre le plus vendu de l'histoire du pays ! Quant à l'auteur, il se laisse volontiers porter par l'engouement qu'il a provoqué, l'hystérie ultranationaliste qui s'empare alors de l'archipel n'étant pas nécessairement pour lui déplaire. Alan Tansman a en effet pointé les mauvaises fréquentations de l'écrivain, connu pour son affiliation au cercle littéraire des *Fuassho bunshi*, les « lettrés fascistes[349] ». Si Tansman, professeur à l'université Columbia, nuance en décrivant un club plus fasciné par l'uniforme que mû par une véritable adhésion idéologique, l'inclination de nombre de ses membres pour le roman historique dont le héros guerrier constitue un leitmotiv montre que l'image du samouraï est instrumentalisée. Paradoxalement, bien des années après la défaite du Japon, la popularité prodigieuse de *La Pierre et le Sabre*, écho lointain de nos romans picaresques et chansons de geste, franchira l'océan Pacifique pour contribuer très largement à diffuser la vision idéalisée du samouraï. Fin connaisseur de l'archipel, Edwin Reischauer ne s'y trompe pas lorsqu'il écrit dans une préface au best-seller que « de nombreux Japonais préfèrent se considérer en Musashi modernes ».

La montée du militarisme favorise également le retour en grâce de l'arme emblématique du samouraï. À partir du milieu des années 1930, dans les écoles d'officiers de l'armée comme de la marine, le *kyû guntô* est ainsi supplanté par le *shin guntô*. Si le premier empruntait beaucoup aux sabres-briquets de l'ère napoléonienne avec leur garde fermée en laiton, le second signe un retour aux formes traditionnelles. Les cadets issus d'anciens lignages guerriers en profitent ainsi pour ressortir du placard des lames de famille bientôt remontées de manière réglementaire. Par l'entremise du *katana*, l'identification entre le combattant nippon et ses glorieux prédécesseurs s'étale sur d'innombrables affiches de propagande à destination des hommes déjà sous les drapeaux ou de futurs appelés. Et les publications des jeunesses nationalistes d'afficher en couverture des enfants brandissant fièrement un sabre de bois, le front ceint du même *hachimaki* – bandeau rituel – que coifferont les kamikazes en prélude au dernier acte du grand désastre. Outil de mobilisation des masses, le samouraï figé dans un archétype aura rempli son sinistre office, de même que son code d'honneur, réinventé pour servir

l'expansionnisme nippon. Couplé au culte impérial qui transfère au divin monarque la loyauté aveugle à l'égard du seigneur, le *bushidô* sert également à affirmer une prétendue supériorité morale insulaire, laquelle garantirait la victoire à coup sûr. Qu'importe si le matériel militaire fait défaut ou peine à rivaliser avec celui de l'ennemi, comme ce sera le cas après les grands revers de 1942 : les soldats de Sa Majesté, galvanisés par les exploits de leurs glorieux ancêtres, sauront se faire tuer sabre à la main jusqu'au dernier. Les officiers les plus enclins à poursuivre la modernisation des forces japonaises sont ainsi suspectés de défaitisme, l'esprit du samouraï étant brandi par les généraux réactionnaires comme une martingale. Quant à la « voie du guerrier », elle demeurera en Asie continentale étroitement associée à l'expansionnisme japonais et au cortège d'horreurs laissées dans le sillage de l'armée impériale[350].

Après guerre, sur la toile et dans les cases

On pourrait croire que l'apocalypse qui s'abat sur l'archipel en août 1945 va définitivement discréditer toute référence martiale à la figure du fameux guerrier nippon. Loin s'en faut, puisque le phénix renaît bientôt une fois encore de ses cendres, nucléaires en l'occurrence. Le discours change néanmoins radicalement, ne serait-ce qu'afin de contourner la censure exercée par les autorités d'occupation, qui passent au crible toute œuvre historique, systématiquement suspectée d'encenser la tradition belliciste insulaire. Si le samouraï reparaît sur les écrans et dans les cases des bandes dessinées, il est plutôt brocardé dans les mangas que Tezuka Osamu publie au cours des années 1960[351]. Quelques années auparavant, Kurosawa Akira, lui-même petit-fils de samouraï, avait complètement renversé la perspective historique en proposant une grille de lecture marxiste, directement inspirée de ses jeunes années passées au contact de la Ligue des artistes prolétaires. Malgré les lames qu'ils arborent, les héros des *Sept Samouraïs* préfèrent ainsi tourner le dos à leurs pairs se livrant au brigandage pour participer très littéralement à la lutte des classes en mettant leur sabre au service d'humbles paysans rançonnés. Avec *Yojimbo* (1961), enfin, le grand Toshirô Mifune est de retour

dans les salles obscures, et campe cette fois un *rônin* poussant ses semblables réduits à la délinquance à s'entretuer.

À l'étranger le mal est fait, cependant, et cette évolution notoire du regard que les jeunes citoyens japonais en viennent à porter sur leur passé ne suffit pas à inverser une tendance désormais solidement ancrée. Dans le même temps, l'enthousiasme soulevé par la découverte des arts martiaux asiatiques à travers le monde pousse les éditeurs à exhumer des textes oubliés vantant les mérites d'un *bushidô* encore et toujours édulcoré et présenté sous un jour exclusivement favorable. Même le *tameshigiri*, l'art de couper, que d'aucuns croyaient déshonoré à jamais par les macabres concours de décapitation auxquels se livraient les officiers japonais en Chine, revient en grâce. L'année 1960 voit en outre la renégociation du traité de sécurité mutuelle, qui restaure un semblant d'équilibre dans la coopération militaire entre le Japon et les États-Unis. Les tractations s'accompagnent d'une forte contestation menée par le Parti socialiste, dont le secrétaire général est assassiné d'un coup de sabre. Le meurtrier, un militant d'une extrême droite ragaillardie par ces troubles politiques, se pend peu après son incarcération, non sans avoir écrit sur les murs de sa cellule le cri de guerre de Kusunoki Masashige. La boucle est bouclée.

Une autre se referme une décennie plus tard, avec le suicide de Mishima Yukio, lui aussi sympathisant nationaliste et auteur en 1963 d'un essai intitulé *Le Japon moderne et l'éthique samouraï*, véritable manifeste dans lequel l'écrivain prodige plaide pour une réhabilitation des valeurs martiales définies comme fondatrices. Cette même année, la première chaîne de télévision japonaise inaugure sa série historique dominicale dont une majorité de héros sont issus de la classe combattante. Si la popularité de la *Taiga dorama* tend aujourd'hui à décliner face à la rude concurrence que lui livrent les nouveaux médias, le vénérable programme demeure une institution familiale, dont les codes ont largement essaimé au-delà de l'archipel. Depuis lors, de fresques hollywoodiennes à grand spectacle en jeux vidéo épiques, le guerrier traditionnel nippon n'en finit plus de traîner ses guêtres. Si son pouvoir a été aboli il y a près d'un siècle et demi, le samouraï se porte à merveille et ne semble pas près de quitter la

scène. Pour l'heure, ce formidable fer de lance du *soft power* nippon, désormais indissociable du Japonais lambda dans l'imaginaire collectif, se contente sagement d'incarner à la une des magazines l'efficacité, la rigueur et la détermination insulaires… jusqu'à la prochaine récupération ?

339. Sven Saaler, *Men in Metal. Representations of the Nation in Public Space in Meiji Japan, 1868-1912*, Colloque international « Construire de nouveaux ordres sociaux : mythes, cérémonies et représentations visuelles dans les sociétés révolutionnaires », Tôkyô, université Waseda, 2007, p. 13. Traduction de l'auteur.

340. P.-F. Souyri, « L'histoire à l'époque Meiji… », art. cité, p. 45.

341. Le gouvernement japonais invita notamment Gustave Émile Boissonade (1825-1910) à élaborer ses codes juridiques. Le Français s'inspira très fortement du Code Napoléon.

342. Takizawa Itsuyo, « Quelques aspects du droit japonais de la famille », *Revue internationale de droit comparé*, 1990, p. 919.

343. Fukushima Shingo, « The Building of a National Army », *The Developping Economies*, vol. 3, n° 4, New York, John Wiley, décembre 1965, p. 529.

344. *Ibid.*, p. 538.

345. Sonoda Hidehiro, « The Decline of the Japanese Warrior Class, 1840-1880 », *The Japan Review*, Kyôto, International Research Center for Japanese Studies, 1990, p. 75.

346. Nicholas Farina, *The Last Moment of Loyal Life. Hara-Kiri and Honor Ideology in Meiji Japan*, Haverford, Haverford College, 2010, p. 42. Traduction de l'auteur.

347. Christopher W. A. Szpilman, « Conservatism and its Enemies in Prewar Japan. The Case of Hiranuma Kiichiro and the *Kokuhonsha* », *Hitotsubashi Journal of Social Studies*, Tôkyô, université Hitotsubashi, 1998, p. 106.

348. Alan Tansman, *The Culture of Japanese Fascism*, Raleigh, Duke University Press, 2009, p. 61.

349. O. Benesch, *Inventing the Way of the Samurai…*, *op. cit.*, p. 176.

350. Sang-Jin Han, Kim Dae-Jung et Richard Von Weizaecker, *Divided Nations and Transitional Justice. What Germany, Japan and South Korea Can Teach the World*, Londres, Routledge, 2015, p. 196.

351. Tezuka Osamu, *Le Château de l'aurore*, 1959, et *Sarutobi*, 1960-1961.

Conclusion

Le 8 juillet 2022, l'ancien Premier ministre Shinzô Abe tombe sous les balles de Yamagami Tetsuya, un quadragénaire sans passé judiciaire parvenu à confectionner une arme de fortune. Le monde découvre avec stupeur que sous le masque d'un archipel baignant dans l'harmonie et la concorde, nimbé d'une esthétique raffinée, sommeille le démon tout juste assoupi de la violence politique. Chacun de ces deux visages du Japon contient une part de vérité, et tous deux constituent d'une certaine manière un héritage des samouraïs, qui avaient en leur temps recouru sans vergogne à l'assassinat politique au nom de l'intérêt supérieur incarné par l'empereur. Loin de s'attirer la réprobation de ses compatriotes, le meurtrier est d'ailleurs comblé de faveurs : il reçoit davantage de présents que sa cellule n'en peut contenir et des dons en espèces d'une valeur totale supérieure à un million de yens, autant d'indices soulignant l'assimilation en profondeur de ce rapport à la violence par la société insulaire[352].

Symbole de droiture et d'abnégation, le guerrier traditionnel nippon est donc aussi porteur d'une culture de la violence, voire adepte d'un culte de la mort. Certes, il en est venu à se concevoir en modèle, dépositaire d'une éthique élitaire mais qui se voulait cependant un phare pour toute une nation. L'adhésion aux valeurs véhiculées par le *bushidô* – la « voie du guerrier » – n'a pourtant jamais été totale, ni même nécessairement majoritaire, jusqu'à ce que l'État moderne japonais, lui aussi façonné par l'ancienne classe combattante, mette tout son poids dans la balance, érigeant le samouraï en sujet idéal du Japon impérial. Malgré l'issue funeste et le cataclysme de 1945, c'est encore l'incontournable guerrier qui, contre toute attente, est convoqué pour soutenir la renaissance du pays. Et le *salary man* anonyme des Trente Glorieuses de se transmuer en samouraï des

temps modernes, sacrifiant tout sur l'autel de la reconstruction comme ses aïeux avaient su donner leur vie au service du seigneur.

Malgré l'ambivalence du personnage et la complexité de son évolution à travers presque un millénaire d'histoire, sa popularité ne se dément pas. À Paris au Quai Branly en 2011, à Nantes au château des ducs de Bretagne en 2014, à Nice en 2017, rien qu'en France et durant la dernière décennie, le samouraï a attiré des dizaines de milliers de visiteurs venus admirer sa panoplie aux quatre coins du pays, pour ne parler que des expositions les plus notables. Tout récemment, en 2022, à Berlin, un musée dédié au combattant japonais a été inauguré, tandis qu'à Dallas, au Texas, une fondation présente des pièces de très grande valeur – armes, armures et antiquités diverses – patiemment dénichées durant un quart de siècle par la famille de collectionneurs helvétiques Barbier-Mueller. À quoi attribuer l'inébranlable engouement que suscite le samouraï ? Au-delà de la remarquable stratégie d'influence culturelle japonaise, insulaires comme étrangers éprouvent vraisemblablement le besoin d'expliquer ainsi et pour partie la singularité du Japon, cet « Extrême-Occident », pour reprendre à notre compte la formule d'Alain Rouquié, au succès économique insolent, première nation extra-occidentale à être admise dans le club restreint des pays développés[353]. Et qui mieux que l'archétypal guerrier, alchimie subtile d'altérité radicale et de parenté éloignée avec notre propre imaginaire chevaleresque, serait à même de l'incarner ?

352. Letters, gifts, money sent to man suspected of killing Abe », *Asahi shinbun*, 11 janvier 2023.

353. Nicolas Vaicbourdt, « L'Extrême-Occident de la République : les États-Unis et l'Asie de 1776 à 1898 », *Bulletin de l'Institut Pierre-Renouvin*, 2011, p. 111.

Glossaire

Akutô : « mauvaises gens », bandes armées, bandits sévissant au XIV^e^ siècle.
Ashigaru : « pieds légers », fantassins saisonniers qui vont se professionnaliser au XVI^e^ siècle avant de former l'échelon le plus modeste de la classe combattante.
Azunai : terme controversé figurant dans le *Nihon shoki*, désigne peut-être la sodomie.
Bakufu : « gouvernement derrière la tenture », gouvernement militaire, shogunat.
Basara : marginaux, le plus souvent des guerriers, vêtus de tenues excentriques.
Bateren : japonisation du portugais *padre*, désigne les missionnaires et les Jésuites.
Biwa hôshi : joueur de luth (*biwa*) itinérant, équivalent de nos ménestrel et trouvère.
Bunbu ryodô : « double voie des beaux-arts et des arts martiaux », idéal encourageant le samouraï à exceller dans tous les domaines du corps et de l'esprit.
Burakumin : terme générique englobant les échelons les plus méprisés de la société japonaise, victimes de toutes sortes de discriminations (voir *hinin*).
Burei-uchi : violence légale exercée par un guerrier qui estimerait son honneur entaché.
Bushi : guerrier (synonymes : *musha*, *tsuwamono*, *mononofu*).
Bushidan : bande de guerriers louant leurs services durant l'ère Heian.
Bushidô : « voie du guerrier », corpus de valeurs d'abord hétérogènes, théorisé à la période Edo puis démocratisé à la veille de la Seconde Guerre mondiale.
Byobû : paravent, écran décoratif, souvent embelli de peintures et dorures.
Chanoyu : cérémonie du thé, art codifié au XVI^e^ siècle.
Chigô : mignon, novice et amant au service des hauts prélats bouddhistes.
Chônin : bourgeois citadin, dont la classe va prospérer à l'époque Edo.
Chon-mage : chignon caractéristique du samouraï.
Chôshin : « vassal bien-aimé », euphémisme désignant le favori du seigneur.
Chû : loyauté, fidélité, valeur cardinale du *bushidô*.
Daimyô : « grand nom », comte, duc, seigneur dont les revenus sont supérieurs à 10 000 setiers de riz ou *koku* (voir *infra*).
Daishô : paire de sabres – le long *katana* et le court *wakizashi* (voir *infra*) – dont le port est obligatoire et qui permet d'identifier un samouraï à la période Edo.
Denshutai : unité militaire shogunale formée aux armes et tactiques modernes par des conseillers étrangers durant la période transitoire du *Bakumatsu*.
Eboshi : chapeau, couvre-chef.
Emishi : peuplades du Nord-Est hostiles à l'établissement de la suzeraineté impériale au cours des époques Nara et Heian.
Geidô : « voie des arts », connaissance des beaux-arts japonais.

Gekokujô : « le subalterne renverse le supérieur », monde sens dessus dessous en proie à une grande instabilité politique aux XIVe et XVe siècles.
Genkô-bôrui : rempart érigé sur la côte nord de Kyûshû contre l'envahisseur mongol.
Genpuku : rite initiatique de passage à l'âge adulte du samouraï.
Gôryo : fantôme, revenant vengeur, de la période Heian.
Gosanke : « trois maisons Tokugawa », branches collatérales de la dynastie shogunale.
Gunkimono : « conte guerrier », épopées, chroniques mettant en scène des guerriers.
Guntô : sabre réglementaire des forces armées impériales.
Hachimaki : bandeau traditionnel souvent orné de sinogrammes ou symboles auspicieux.
Hakama : jupe-pantalon du samouraï en tenue de ville.
Hamon : ligne de trempe sur la lame d'un sabre, dont le dessin varie selon le forgeron.
Hinin : « non-humain », paria au sein de la société japonaise.
Hishi : mâcre, châtaigne d'eau figurant sur le logotype de la firme Mitsubishi.
Hitojichi : envoi de parents en otage en guise d'allégeance.
Honjô : forteresse médiévale.
Hyakushô : paysan, cultivateur.
Ichizoku : « clan », désigne par extension l'action de l'hommage lige valant intégration à la famille élargie.
Ikebana : art traditionnel de l'arrangement floral.
Ikki : ligue, fraternité guerrière promouvant une certaine équité entre ses membres.
Ikusa : peloton, unité de base des armées aux périodes Heian et Kamakura.
Insei : « loi du cloître », désigne l'influence politique exercée depuis les coulisses par les empereurs retirés ayant officiellement prononcé les vœux monastiques.
Jieitai : « forces d'autodéfense », forces armées japonaises à vocation exclusivement défensive, selon l'article II de la Constitution de 1947.
Jingasa : chapeau conique porté par l'*ashigaru*.
Jiseiku : poème d'adieu, le plus souvent adressé à ses parents ou à son seigneur.
Jitô : magistrat responsable de la perception de l'impôt pour le compte du *shôgun*.
Jiyutô : Parti libéral, issu du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple créé sous la restauration Meiji par opposition à l'oligarchie au pouvoir.
Ji-zamurai : guerrier des campagnes, petit propriétaire terrien jouissant d'une relative indépendance jusqu'à la promulgation des édits de séparation des classes.
Jôkamachi : ville castrale, cité nouvelle prospérant au pied d'un château.
Junshi : suicide d'accompagnement de son défunt suzerain (voir *Seppuku*).
Kabuki : théâtre épique populaire né à l'orée du XVIIe siècle.
Kabuto : heaume, casque de guerrier.
Kaishakunin : bourreau, assistant chargé de décapiter un guerrier pratiquant le *seppuku*.
Kanshi : suicide de protestation intervenant à la suite d'un désaccord avec son suzerain.
Kami : divinité japonaise. Esprit d'un lieu ou d'un objet de grande valeur, figure tutélaire familiale, il en existe un nombre incalculable.
Kamikaze : « Vent des dieux », typhon qui détruisit la flotte d'invasion mongole à la fin du XIIIe siècle. Terme repris par les pilotes suicidaires lors de la Seconde Guerre mondiale.
Kamon : blason, armoiries d'une maison guerrière ou d'un clan.

Kanpaku : « grand porte-parole », chambellan, ministre d'État.
Katana : sabre à lame courbe muni d'une lame de trois pieds de long.
Katana-gari : « chasse aux sabres » ordonnée par Hideyoshi en 1588 afin de lutter contre le brigandage et désarmer les populations insulaires.
Kemari : jeu de balle en vogue chez les aristocrates.
Kenchi : arpentage réalisé dans le but d'établir un cadastre détaillé.
Kirishitan : du portugais *cristao*, Japonais converti au catholicisme.
Kiso : race rustique de chevaux japonais originaire de la vallée du fleuve Kiso.
Kôbu : période de « cohabitation » entre le régime impérial et le shogunat, du début du XIII^e^ au milieu du XIV^e^ siècle.
Kogane : plante aux propriétés cosmétiques.
Koku : unité de mesure du riz en volume, utilisée pour évaluer la richesse d'un apanage.
Kokujin : « compatriote » au sens de compagnon d'armes, membre du même clan.
Kokutai : parfois traduit par « corps, essence de la nation », le terme englobe des spécificités sociopolitiques attribuées au Japon au cours de l'ère Meiji.
Kondei : membre du *kondei-sei*, corps d'élite constitué de cavaliers-archers.
Kozane : lamelles de cuir ou de métal laqué lacées pour constituer l'armure du samouraï.
Kubizuka : « monticule de têtes », tertre formé par l'empilement des têtes tranchées durant une bataille, après comptabilisation.
Kunshi : « gentilhomme, honnête homme », guerrier aussi bien versé dans les arts martiaux qu'éduqué en matière de beaux-arts et de littérature.
Kusazuri : jupe d'armes lamellaire protégeant les cuisses.
Kusunoki : *Cinnamomum camphora*, camphrier.
Maku : paravent délimitant l'enclos réservé à l'état-major du général en campagne.
Manga : « image futile, dérisoire », terme forgé par Katsushika Hokusai en 1814.
Matsuri : festival folklorique, souvent ponctué de danses et d'une parade.
Meibutsu : antiquité, objet précieux relatif au thé, souvent importé du continent.
Meiyo : honneur chevaleresque du samouraï.
Monogatari : épopée, récit en prose typique des périodes Heian et Kamakura.
Murasaki-bôshi : calotte de tissu mauve portée par les comédiens pour imiter le toupet de cheveux qu'un jeune homme se rase afin de marquer son entrée dans l'âge adulte.
Musha-e : « image de guerrier », genre d'estampe très en vogue à la période Edo.
Musha-shugyô : sorte de pèlerinage martial au gré duquel un guerrier se mesure à des adversaires chevronnés afin d'éprouver sa propre valeur.
Naginata : hallebarde, vouge, fauchard très répandue chez les fantassins.
Nanbanjin : « barbare du Sud », terme générique décrivant les Européens.
Nanori : déclinaison de son ascendance selon une présentation rituelle visant à rechercher un adversaire digne d'être affronté en combat singulier.
Nanshoku : « amour mâle », relation homosexuelle pas nécessairement consommée, plus souvent entre un aîné jouant le rôle d'initiateur – *nenja* – et son *wakashû* (voir *infra*).
Nembutsu : « vénération du bouddha », sorte de profession de foi bouddhique dont la répétition est encouragée par certaines écoles.
Nenja : partenaire expérimenté dans le *nanshoku* (voir *supra*).

Nodachi : sabre très long, manié à la façon d'un espadon ou d'une flamberge.
Odoshi : laçage de soie permettant de solidariser les lamelles d'une armure de samouraï.
Onnagata : comédien de théâtre travesti afin d'interpréter les rôles féminins.
Otogi-zôshi : récits illustrés à la mode durant la période Muromachi.
Ô-yoroi : « grand harnois », armure traditionnelle des guerriers de haut rang avant la période Sengoku, qui voit s'imposer le *tôsei-gusoku*, l'« armure moderne ».
Rangaku : « études hollandaises », désigne par extension tous les savoirs étrangers dont la diffusion est autorisée par le shogunat des Tokugawa.
Renga : très populaire au sein des élites, ce genre poétique confine au jeu, au cours duquel un long poème est composé par les contributions des différents participants.
Ritsuryô : ancien code de lois inspiré des philosophies chinoises, importé au VII^e^ siècle.
Rônin : « homme-vague », guerrier privé de maître à la suite d'un licenciement, de la dissolution de son clan ou de la mort de son suzerain.
Sakoku : « fermeture du pays », politique isolationniste instaurée par le shogunat des Tokugawa à compter de 1641.
Sankin-kôtai : « service alterné », obligation faite aux *daimyô*, durant la période Edo, de séjourner dans la capitale la moitié du temps et d'y entretenir une coûteuse résidence.
Sanmai-uchi : structure composite du grand arc japonais (voir *Yumi*).
Saru : « singe », surnom donné à Toyotomi Hideyoshi par Oda Nobunaga.
Sashimono : bannière dorsale permettant l'identification d'un combattant.
Sekibune : grande barque rapide et très manœuvrable.
Sensei : « maître », titre honorifique essentiellement donné aux experts, professeurs et artistes de grande renommée.
Seppuku : suicide rituel par éventration.
Shidô : « voie du lettré », l'une des influences du *bushidô* tardif.
Shi-gakkô : écoles provinciales paramilitaires créées par Saigô Takamori en Satsuma.
Shijô : fortins frontaliers, construits par milliers durant le *Sengoku Jidai*.
Shikken : « régent », terme associé aux Hôjô, qui gouvernent le pays au XIII^e^ siècle.
Shikoro : couvre-nuque lamellaire prolongeant le *kabuto* (voir *supra*).
Shinkoku : « pays des dieux », expression désignant le Japon et apparue après l'échec des invasions mongoles.
Shinsengumi : milice favorable au shogunat durant la période transitoire du *Bakumatsu*.
Shintô : « voie des dieux », animisme propre au Japon, religion d'État depuis 1868.
Shishi : « hommes au grand dessein », artisans et réformateurs de la Restauration Meiji.
Shôgun : contraction de « *sei-i-tai shôgun* », littéralement « grand général qui soumet les barbares de l'Est », commandant en chef des guerriers, généralissime.
Shugo : bailli, gouverneur provincial appointé par le shogunat à la période Kamakura.
Shunga : « image de printemps », estampe érotique, voire pornographique.
Simin : doctrine confucéenne des quatre occupations décomposant la société en strates hiérarchiques, lettrés en haut de l'échelle puis paysans, artisans et enfin marchands.
Sode : épaulière.
Sôhei : moine-soldat, en réalité souvent un homme d'armes laïque enrôlé par un monastère pour assurer sa défense.

Sonnô joi : « Révérer l'empereur, expulser les barbares ! », credo nationaliste et xénophobe qui donne son nom à un mouvement annonciateur de la Restauration Meiji.
Sukiya : pavillon de thé, cabane de torchis au toit de paille, le plus souvent cubique.
Tachi : sabre long, porté horizontalement à l'aide de dragonnes, tranchant vers le bas.
Taiga dorama : « série du grand fleuve », fictions historiques télévisées.
Taikô : « régent retiré », titre honorifique étroitement lié à la personne de Hideyoshi.
Tameshigiri : « mise à l'épreuve en coupant », techniques de coupe au sabre japonais.
Tehen : orifice surmontant le casque du samouraï.
Tengu : bretteur virtuose, il s'agit d'une créature imaginaire du folklore japonais munie d'ailes de corbeau et affublée d'un long nez.
Tennô : « roi sous le ciel », euphémisme emprunté à la Chine et désignant l'empereur.
Teppô : grenade, arquebuse, par extension toute arme à feu de poing ou d'épaule.
Tokaidô : « route de la mer de l'Est », principal axe de communication du Japon reliant Kyôto à Edo *via* le littoral.
Tokonoma : alcôve accueillant une calligraphie et/ou un *ikebana*.
Tsuba : garde de sabre, le plus souvent de forme ovale ou circulaire.
Tsuji-giri : « couper au passage », pratique barbare consistant à essayer son arme en frappant au hasard un badaud au détour d'une ruelle à la faveur de la nuit.
Tsumebara : *seppuku* (voir *supra*) judiciaire, sur condamnation seigneuriale ou shogunale.
Tsuwamono : guerrier (voir *Bushi*, *Musha*, *Mononofu*).
Ukiyo-e : « image du monde flottant », peintures et estampes de la période Edo.
Urushi : laque issue de la sève du vernis du Japon, *Toxicodendron vernicifluum*.
Wabi-sabi : concept difficilement définissable renvoyant à la simplicité et à l'humilité requises face à l'imperfection du monde et à l'impermanence de toutes choses.
Waka : forme poétique propice aux joutes, en vogue à la période Kamakura.
Wakashû : « damoiseau », jeune homme.
Wakizashi : sabre court d'une longueur inférieure à deux pieds, soit 60 centimètres.
Wakô : « bandit japonais, nain », initialement associé aux pirates japonais, le terme en viendra à désigner tous les forbans sévissant en mer de Chine.
Yabusame : archerie équestre principalement pratiquée dans les sanctuaires *shintô*.
Yakata : résidence seigneuriale palatiale, partiellement fortifiée.
Yakunin : guerrier de rang intermédiaire durant la période Edo.
Yari : lance japonaise à fer droit ou cruciforme.
Yûkaku : quartiers réservés construits en périphérie des villes ou à proximité des fleuves, qui abritaient maisons de geishas, bordels et salles de jeu.
Yumi : grand arc japonais de forme asymétrique.
Zen : doctrine bouddhiste introduite dans l'archipel au XIII^{e} siècle, mettant l'accent sur la méditation, le geste et la spontanéité pour atteindre un état de transcendance.

Bibliographie

ADOLPHSON Mikael S., *The Gates of Power. Monks, Courtiers, and Warriors in Premodern Japan*, Honolulu, Hawaii University Press, 2000.

—, *The Teeth and Claws of the Buddha. Monastic Warriors and Sohei in Japanese History*, Honolulu, Hawaii University Press, 2007.

ALEXANDER J. P., *Decisive Battles, Strategic Leaders*, Gurgaon, Partridge Publishing, 2014.

ANSART Olivier, *Paraître et prétendre. L'imposture du bushidô dans le Japon pré-moderne*, Paris, Les Belles Lettres, 2020.

BABICZ Lionel *et al.*, *Le Japon. Des samouraïs à Fukushima*, Paris, Fayard, 2010.

BENEDICT Ruth, *Le Chrysanthème et le Sabre*, Arles, Philippe Picquier, 1998.

BENESCH Oleg, *Inventing the Way of the Samurai. Nationalism, Internationalism and Bushidô in Modern Japan*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

—, *Japan's Castles. Citadels of Modernity in War and Peace*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

BERRY Mary Elizabeth, *Hideyoshi*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1982.

—, *The Culture of Civil War in Kyoto*, Berkeley, University of California Press, 1997.

BIROLLI Bruno, *Ishiwara, l'homme qui déclencha la guerre*, Paris, Arte éditions/Armand Colin, 2012.

BLOOMBERG Catharina, *The Heart of the Warrior. Origins and Religious Background of the Samurai System in Feudal Japan*, New York, Routledge, 1994.

BOHNER Hermann, *The Battle of Sekigahara, XXth Century*, Shanghai, 1944.

BOKUDEN Tsukahara, *The Hundred Rules of War*, traduit par Éric Shahan, autoédition, 2017.

BOTTOMLEY Ian, *Japanese Arms and Armour*, Londres, Royal Armouries Museum, 2017.

BRYANT Anthony, *The Samurai. Warriors of Medieval Japan, 940-1600*, Oxford, Osprey, 1989.

—, *Sekigahara. The Final Struggle for Power*, Oxford, Osprey, 1995.

BUTLER Lee, *Emperor and Aristocracy in Japan, 1467-1680. Resilience and Renewal*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2002.

CALDEVILLA DOMINGUEZ David, *Japanese Rulers in the Jesuit Correspondence, 1573-1605. A Case of Public Affairs in the XVIth Century*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2012.

CALVET Robert, *Une histoire des samouraïs*, Paris, Larousse, 2009.

CARRÉ Guillaume, « La conquête de la monnaie. Pouvoir et sapèques de cuivre au début de la période pré-moderne », *Ebisu*, n° 28, Tôkyô, Maison franco-japonaise, printemps-été 2002, p. 25-46.

—, *Par-delà le premier ancêtre. Les généalogies truquées dans le Japon prémoderne (XVI^e^-XIX^e^ siècles)*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2010.
CHIKAMATSU Shigemori, *Stories from a Tearoom Window. Lore and Legends of the Japanese Tea Ceremony*, Clarendon, Tuttle, 1982.
CLEARY Thomas, *La Voie du samouraï*, Paris, Seuil, 1992.
—, *Code d'honneur du samouraï*, Monaco, Rocher, 2003.
CLODFELTER Michael, *Warfare and Armed Conflicts. A Statistical Encyclopedia of Casualty and Other Figures, 1492-2015*, Jefferson, McFarland, 2017.
DAIDÔJI Yûzan, *Lectures élémentaires sur le bushidô*, Ôsaka, Takeuchi Shoten, 1965.
DAVIS Paul, *1 000 Decisive Battles. From Ancient Times to the Present*, Oxford, Oxford University Press, 2001.
DAYEZ-BURGEON Pascal, *Histoire de la Corée. Des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2012.
DEAL William, *Handbook to Life in Medieval and Early Modern Japan*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
DE BARY William Theodore *et al.*, *Sources of Japanese Tradition*, New York, Columbia University Press, 2001.
DE CASTRO Xavier, *La Découverte du Japon par les Européens*, Paris, Chandeigne, 2013.
DELGADO James, *Khubilai Khan's Lost Fleet*, Berkeley, University of California Press, 2008.
ELISON George, SMITH Bardwell (dir.), *Warlords, Artists, and Commoners. Japan in the Sixteenth Century*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1981.
ELISSEEFF Danielle, *Hideyoshi. Bâtisseur du Japon moderne*, Paris, Fayard, 1986.
—, *Histoire du Japon*, Monaco, Rocher, 2001.
ETSUKO Hae-jin Kang, *Diplomacy and Ideology in Japanese-Korean Relations. From the Fifteenth to the Eighteenth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1997.
FARALE Dominique, *De Gengis Khan à Qoubilaï Khan*, Paris, Economica, 2003.
FARRIS William Wayne, *Heavenly Warriors. The Evolution of Japan's Military, 500-1300*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1992.
—, *Japan's Medieval Population, Famine, Fertility and Warfare in a Transformative Age*, Honolulu, Hawaii University Press, 2004.
—, *Japan to 1600. A Social and Economic History*, Honolulu, Hawaii University Press, 2009.
FIESCHI Aude, *Le Masque du samouraï*, Arles, Philippe Picquier, 2006.
FRIDAY Karl, *Samurai Warfare and the State in Early Medieval Japan*, New York, Routledge, 2004.
Européens & Japonais. Traité sur les contradictions & différences de mœurs, écrit par le R. P. Luís Frois au Japon, l'an 1585, Paris, Chandeigne, (1998) 2012.
FUJIKI Hisashi, « Le village et son seigneur (XIV^e^-XVI^e^ siècles) : domination sur le territoire, autodéfense, justice », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 1995.
FUKASE Tadakatsu, « De quelques aspects particuliers et universels de la paix constitutionnelle japonaise », *Revue internationale de droit comparé*, 1978.
GIRARD Frédéric, HORIUCHI Annick, MACÉ Mieko, *Repenser l'ordre, repenser l'héritage. Paysage intellectuel du Japon, XVII^e^-XIX^e^ siècles*, Genève, Droz, 2002.
GLENN Chris, *The Battle of Sekigahara*, Nagoya, Past Present Future, 2014.

GOBLE Andrew, *Kenmu. Go-Daigo's Revolution*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1997.
GOYA Michel, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Paris, Tallandier, 2014.
GRUZINSKI Serge, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle*, Paris, Perrin, 2012.
GYÛCHI Ôta, *Shinsho Koki, the Chronicle of Lord Nobunaga*, traduction de J. S. A. Elisonas, Leyde, Brill, 2011.
HALL John Whitney, MCCLAIN James, JANSEN Marius, *The Cambridge History of Japan. Early Modern Japan*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.
HANE Mikiso, *Premodern Japan. A Historical Survey*, New York, Routledge, 2018.
HANSON Victor Davis, *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002.
HAWLEY Samuel, *The Imjin War*, Séoul, Royal Asiatic Society/Berkeley, University of California Press, 2005.
HÉRAIL Francine, KOUAMÉ Nathalie, *Conversations sous les toits*, Arles, Philippe Picquier, 2008.
HERBERT Jean, *Les Dieux nationaux du Japon*, Paris, Albin Michel, 1965.
HOOD Christopher, *Shinkansen. From Bullet Train to Symbol of Modern Japan*, Londres, Routledge, 2006.
HURST Cameron G., *Armed Martial Arts of Japan. Swordmanship and Archery*, New Haven, Yale University Press, 1998.
IGAWA Kenji, *Elusive Pirates, Pervasive Smugglers, Violence and Clandestine Trade in the Greater China Seas*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2010.
In Little Need of Divine Intervention. Takezaki Suenaga's Scrolls of the Mongol Invasions of Japan, traduit par Thomas D. Conlan, New York, Cornell East Asia Series, 2001.
INOUE Yasushi, *La Geste des Sanada*, Cergy, Publications orientalistes de France, 1984.
—, *Le Château de Yodo*, Arles, Philippe Picquier, 1998.
IWAO Seiichi, IYANAGA Teizô, ISHII Susumu, YOSHIDA Shôichirô (dir.), *Dictionnaire historique du Japon*, Paris, Maisonneuve & Larose/Tôkyô, Maison franco-japonaise, 2002.
JACOB Frank, VISONI-ALONZO Gilmar, *The Military Revolution in Early Modern Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2016, p. 45.
JANSEN Marius, *Warrior Rule in Japan*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
—, *The Making of Modern Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2002.
JÔCHÔ Yamamoto, *Hagakure. Le livre secret des samouraïs*, Paris, Guy Trédaniel, 1999.
KAUFMAN Cathy, *A Simple Bowl of Tea. Power Politics and Aesthetics in Hideyoshi's Japan, 1582-1591*, Dublin Gastronomy Symposium, 2018.
KAWACHI Kunihira, MANABE Masao, *The Art of the Japanese Swords as Taught by the Experts*, Ribun, 2004.
KAZAYA Kazuhiko, *Sekigahara Kassen to Osaka no jin*, Tôkyô, Yôshikawa Kobunkan, 2007.
—, *Tokugawa Ieyasu. Sono seiji to bunka geino (Tokugawa Ieyasu. Politique, culture et divertissement)*, Tôkyô, Miyaobi, 2016.
KEENE Donald, *Yoshimasa and the Silver Pavilion. The Creation of the Soul of Japan*, New York, Columbia University Press, 2003.

KITAGAWA Tomoko, *Kitanomandokoro. A Lady Samurai behind the Shadow of Toyotomi Hideyoshi*, Vancouver, University of British Columbia, 2006.
KLEINE Christoph, *Buddhism and Violence*, dir. Michael Zimmermann, Bhairahawa, Lumbini International Research Institute, 2006.
KOZYREFF Chantal, *Les Arts du Japon de la période d'Edo*, Waterloo, Renaissance du Livre, 2003.
KRAUSS Ellis S., PEKKANEN Robert J., *The Rise and Fall of Japan's LDP. Political Party Organizations as Historical Institutions*, Londres, Cornell University Press, 2011.
KUNO Yoshi Saburo, *Japanese Expansion on the Asiatic Continent*, Read Books, 2007.
KURE Mitsuo, *Samouraïs*, Arles, Philippe Picquier, 2003.
LEBRA Joyce, PAULSON Joy, POWERS Elizabeth, *Women in Changing Japan*, Palo Alto, Stanford University Press, 1976.
LEFÈVRE Vincent, SAMUEL Aurélie, *L'Arc et le Sabre. Imaginaire guerrier du Japon*, Paris, Musée Guimet, 2022.
LEHR Peter, *Pirates. A New History, from Vikings to Somali Raiders*, Londres, Yale University Press, 2019.
LEUPP Gary, *Male Colors. The Construction of Homosexuality in Tokugawa Japan*, Berkeley, University of California Press, 1995.
LORGE Peter A., *The Asian Military Revolution*, New York, Cambridge University Press, 2008.
LOVATT Joe, *Sword and Spirit. Bushido in Practice From the Late Sengoku Era Through the Edo Period*, Monmouth, Western Oregon University Press, 2009.
LU David John, *Sources of Japanese History*, New York, McGraw-Hill, 1974.
MARCO POLO, *Le Devisement du monde*, Genève, Droz, 2004.
MASAKAZU Iwata, *Okubo Toshimichi. The Bismarck of Japan*, Berkeley, University of California Press, 2022.
MASON R. H. P., CAIGER J. G., *A History of Japan*, Tôkyô, Tuttle, 1973.
MASS Jeffrey, *Lordship and Inheritance in Early Medieval Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1989.
MCCALL ROSENBLUTH Frances, FEREJOHN John A., *War and State Building in Medieval Japan*, Stanford, Stanford University Press, 2010.
MCKELWAY Matthew Philip, *Capitalscapes. Folding Screens and Political Imagination in Late Medieval Kyoto*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2006.
MILTON Giles, *Samouraï William*, Lausanne, Noir sur blanc, 2003.
MISHIMA Yukio, *Japon moderne et éthique samouraï*, Paris, Gallimard, 1985.
MITCHELHILL Jennifer, *Castles of the Samurai*, Tôkyô, Kôdansha International, 2003.
MIURA Masayuki, *Samurai Castle*, Tôkyô, Shogakukan, 2011.
MIYAMOTO Musashi, *Le Traité des cinq roues*, Paris, Albin Michel, 1983.
MORÉCHAND Guy, « *Taikô kenchi*. Le cadastre de Hideyoshi Toyotomi », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1966.
MORISHITA Tôru, *Les Guerriers et leurs domestiques dans la ville seigneuriale de Hagi*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011.

MORRIS Ivan, *La Noblesse de l'échec. Héros tragiques de l'histoire du Japon*, Paris, Gallimard, 1975.
MURDOCH James, YAMAGATA Isoh, *A History of Japan during the Century of Early Foreign Intercourse (1542-1651)*, Routledge, Kobe, 1903.
—, *A History of Japan*, Londres, Routledge, 1996.
NEILL James, *The Origins and Role of Same-Sex Relations in Human Societies*, Jefferson, McFarland, 2011.
NELSON David G., *The Autobiography of Wakita Kyûbei. Samurai Military Service and Recognition in Seventeenth Century Japan*, Los Angeles, California Lutheran University, 2016.
NINOMIYA Hiroyuki, *Le Japon pré-moderne*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
NINOMIYA Masayuki, *La Pensée de Kobayashi Hideo. Un intellectuel japonais au tournant de l'Histoire*, Genève, Droz, 1995.
NISHIDA Masatsugu, BONNIN Philippe, *Dispositifs et notions de la spatialité japonaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014.
NITOBE Inazô, *Relire Bushidô, l'âme du Japon*, Paris, Economica, 2004.
OGAWA Morihiro *et al.*, *Armure du guerrier. Armures samouraï de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, Paris, Musée du Quai Branly, 2011.
OKANOYA Shigezane, *Shogun and Samurai. Tales of Nobunaga, Hideyoshi and Ieyasu*, traduit par Andrew et Yoshiko Dykstra, Honolulu, University of Hawaii Press, 2007.
OLIVEIRA E COSTA Joao Paulo, « Tokugawa Ieyasu and the Christian Daimyo during the Crisis of 1600 », *Bulletin of Portuguese-Japanese Studies*, Lisbonne, Universidade Nova de Lisboa, 2003.
PARKINSON R. B., *A Little Gay History, Desire and Diversity Across the World*, Londres, British Museum Press, 2013.
PELLETIER Philippe, *Atlas du Japon*, Paris, Autrement, 2008.
PELTIER Julien, *Le Crépuscule des samouraïs*, Paris, Economica, 2010.
—, *Le Sabre et le Typhon. L'Empire mongol à l'assaut du Japon*, Paris, Economica, 2012.
—, *Samouraïs. 10 destins incroyables*, Paris, Prisma, 2016.
—, *Sekigahara. La plus grande bataille de samouraïs*, Paris, Passés Composés, 2020.
PEREZ Louis, *The History of Japan*, Londres, Greenwood, 1998.
PERRIN Noel, *Giving Up the Gun. Japan's Reversion to the Sword, 1543-1879*, Jaffrey, David R. Godine, 1979.
PETIT Bertrand, *Voie de l'arc des samouraïs. Poèmes secrets*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 2001.
PETIT Bertrand, YOKOYAMA Keiko, *L'Adieu du samouraï*, Paris, Alternatives, 2003.
PETTERSON Jann, *The Yonezawa Matchlock, Mighty Gun of the Uesugi Samurai*, Lulu, 2017.
PINGUET Maurice, *La Mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984.
PINTO Fernão Mendes, *Pérégrinations*, Paris, La Différence, 2002.
PITELKA Morgan, *Spectacular Accumulation, Material Culture. Tokugawa Ieyasu, and Samurai Sociability*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2016.
POLELLE Mark Robert, *Leadership. Fifty Great Leaders and the Worlds They Made*, Londres, Greenwood, 2008.

RANKIN Andrew, *Seppuku. A History of Samurai Suicide*, New York, Kodansha, 2011.
RAVINA Mark, *Land and Lordship in Early Modern Japan*, Palo Alto, Stanford University Press, 1999.
—, *The Last Samurai. The Life and Battles of Saigô Takamori*, Hoboken, Wiley, 2004.
REISCHAUER Edwin, *Histoire du Japon et des Japonais*, t. I, Paris, Seuil, 1973.
RICHMOND TSANG, Carol, *War and Faith. Ikkô Ikki in Late Muromachi Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2007.
ROCHER Alain, *Les 10 légendes de la mythologie japonaise*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2022.
ROSENBAUM Roman, *Manga and the Representation of Japanese History*, Londres, Routledge, 2012.
SADLER Adam L., *Shogun. The Life of Tokugawa Ieyasu*, Londres, Allen & Unwin, 1937.
—, *The Japanese Tea Ceremony, Cha-No-Yu*, Tôkyô, Tuttle, 2011.
SAEKI Shinichi, SOUYRI Pierre-François, *Samouraïs. Du* Dit des Heiké *à l'invention du bushidô*, Paris, Arkhê, 2017.
SAIKAKU Ihara, *Le Grand Miroir de l'amour mâle*, préface de Gérard Siary, Arles, Philippe Picquier, 1999.
SANSOM George, *A History of Japan to 1334*, Stanford, Stanford University Press, 1958.
—, *A History of Japan. 1334-1615*, Stanford, Stanford University Press, 1961.
SCHMORLEITZ Morton S., *Castles in Japan*, Tôkyô, Tuttle, 1974.
SEATON Philip, *Taiga Dramas and Tourism. Historical contents as sustainable tourist resources*, Londres, Routledge, 2015.
SERENI Constance, SOUYRI Pierre-François, *Kamikazes*, Paris, Flammarion, 2015.
SESKO Markus, *Encyclopedia of Japanese Sword*, autoédition, 2014.
SHIBA Ryôtarô, *Hideyoshi. Seigneur singe*, Monaco, Rocher, 2008.
—, *Tokugawa Ieyasu. Shôgun suprême*, Monaco, Rocher, 2011.
SHIBAGAKI Kazuo, *The Early History of the Zaibatsu*, Oxford, Wiley-Blackwell, 1966.
SHIBATA Masami et Maryse, *Le Kojiki. Chronique des choses anciennes*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997.
SHIRANE Haruo, *Early Modern Japanese Literature. An Anthology, 1600-1900*, New York, Columbia University Press, 2002.
SIEFFERT René, *Le Dit des Heiké*, Paris, Publications orientalistes de France, 1976.
SINCLAIRE Clive, *Les Armes et l'esprit du guerrier japonais*, Du May, 2005.
SMITH Thomas C., *Native Sources of Japanese Industrialization, 1750-1920*, Berkeley, University of California Press, 1988.
SÔHÔ Takuan, *L'Esprit indomptable. Écrits d'un maître de zen à un maître de sabre*, Noisy-sur-École, Budo, 2001.
SÔHO Tokutomi, *Kinsei Nihon kokuminshi/Histoire du début du Japon moderne*, Tôkyô, 1918-1952.
SONODA Hidehiro, *The Decline of the Japanese Warrior Class, 1840-1880*, Kyôto, International Center for Japanese Studies, 1990.
SOULIÉ DE MORANT George, *Les 47 Rônins. Le trésor des loyaux samouraïs*, Noisy-sur-École, Budo, 2006.

SOUYRI Pierre-François, *Le Monde à l'envers. La dynamique de la société médiévale*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1998.
—, *Nouvelle histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010.
—, *Samouraï. 1 000 ans d'histoire du Japon*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.
—, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016.
—, *Les Guerriers dans la rizière*, Paris, Flammarion, 2017.
SUN TZU, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1972.
SWOPE Kenneth M., *A Dragon's Head and a Serpent's Tail. Ming China and the First Great East Asian War 1592-98*, Norman, University of Oklahoma Press, 2009.
TAKEKOSHI Yosaburô, *The Economic Aspects of the History of the Civilization of Japan*, Londres, Taylor & Francis, 2004.
TANSMAN Alan, *The Culture of Japanese Fascism*, Raleigh, Duke University Press, 2009.
THIÉBAUD Jean-Marie, *La Présence française au Japon du XVI^e^ siècle à nos jours. Histoire d'une séduction et d'une passion réciproques*, Paris, L'Harmattan, 2008.
TOBY Ronald P., *State and Diplomacy in Early Modern Japan. Asia in the Development of the Tokugawa Bakufu*, Princeton, Princeton University Press, 1984.
TOKITSU Kenji, *Miyamoto Musashi, maître de sabre japonais du XVII^e^ siècle*, DésIris, 1998.
TOTMAN Conrad, *Tokugawa Ieyasu, Shogun*, San Francisco, Heian, 1983.
—, *The Green Archipelago. Forestry in Preindustrial Japan*, Berkeley, University of California Press, 1989.
TURNBULL, Stephen, *Les Samouraïs. Seigneurs japonais de la guerre*, PML, 1989.
—, *Ashigaru 1467-1649. Weapons, Armour, Tactics*, Oxford, Osprey, 2001.
—, *Warriors of Medieval Japan*, Oxford, Osprey, 2005.
—, *Samurai. The World of the Warrior*, Oxford, Osprey, 2006.
—, *The Samurai and the Sacred*, Oxford, Osprey, 2006.
VAPORIS Constantine Nomikos, *Breaking Barriers. Travel and the State in Early Modern Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1994.
—, *Tour of Duty. Samurai, Military Service in Edo and the Culture of Early Modern Japan*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2008.
—, *Samurai. An Encyclopedia of Japan's Cultured Warriors*, ABC-Clio, Santa Barbara, 2019.
VARLEY Paul, *Warriors of Japan as Portrayed in the War Tales*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1994.
VERDON Jean, *Le Moyen Âge. Ombres et lumières*, Paris, Perrin, 2013.
VRIES Peer, *Averting a Great Divergence. State and Economy in Japan, 1868-1937*, Londres, Bloomsbury, 2019.
WARD NAWATA Haruko, *Women Religious Leaders in Japan's Christian Century, 1543-1650*, New York, Routlegde, 2016.
WATANABE Tsuneo, IWATA Junichi, *The Love of the Samurai. A Thousand Years of Japanese Homosexuality*, Londres, Gay Men Press, 1989.
WERT Michael, *Samurai. A Concise History*, New York, Oxford University Press, 2019.
WESTON Mark, MONDALE Walter, *Giants of Japan*, Tôkyô, Kôdansha America, 2002.
WILSON William Scott, *Ideals of the Samurai. Writings of Japanese Warriors*, Burbank, Ohara, 1982.

YAGYÛ Munenori, *Heihô kadensho. Le Sabre de Vie*, Noisy-sur-École, Budo, 2005.
YAMAZAKI Masakazu, *On the Art of the No Drama. The Major Treatises of Zeami*, Princeton, Princeton University Press, 1984.
YOSHIKAWA Eiji, *La Pierre et le Sabre*, Paris, Balland, 1983.
—, *La Parfaite Lumière*, Paris, Balland, 1983.
—, *Taiko. An epic novel of war and glory in feudal Japan*, Tôkyô, Kôdansha International, 1992.
YOSHIMURA Kenichi, *Les Japonais et le Sabre*, Paris, Typografica, 1998.

Index

Par commodité, les artistes sont présentés par leur prénom, voire leur pseudonyme lorsque c'est par ceux-ci qu'ils sont le plus aisément identifiables. Le nom complet suit entre parenthèses. Ainsi de Hiroshige, dont le patronyme – Utagawa – vient ensuite. Les plus éminents *daimyô* ayant changé de nom au cours de leur carrière, celui par lequel ils sont mieux connus est préféré, le prénom originel étant lui aussi placé entre parenthèses, à l'instar de Takeda Shingen, né Harunobu. S'agissant des empereurs, le nom de règne a été retenu, suivi par la mention traditionnelle « *Tennô* » et, le cas échéant, le prénom du souverain. Par exemple, l'empereur Meiji est désigné ainsi : Meiji (*Tennô*, Mutsuhito).

A

Abe, Shinzô, 331

Adams, William, 102, 218

Aizawa, Yasushi, 176, 282, 283

Akamatsu, Mitsusuke, 145

Amaterasu, 26, 72, 81

Andô, Shoeki, 266

Antoku (Tennô), 49, 52

Arima, Kihei, 246

Asai, Manpukumaru, 199

Asai, Nagamasa, 199

Asakura, Norikage, 223

Asakura, Toshikage, 153

Asano, Naganori, 237

Ashikaga, Takauji, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 133, 135, 182, 252

Ashikaga, Yoshiaki, 182

Ashikaga, Yoshimasa, 176

Ashikaga, Yoshimitsu, 133, 134, 135, 145

Ashikaga, Yoshinori, 145, 146

B

Baudelaire, Charles, 307
Benkei, Saitô Musashibô, 56, 62, 131
Brunet, Jules, 307, 308, 309, 310

C

Cabral, Francisco, 253
Cernuschi, Henri, 307
Chacha (Yodogimi), 198, 199
Chanoine, Jules, 307, 308
Charles Quint, 202
Chikamatsu, Monzaemon, 239
Churchill, Winston, 252
Coelho, Gaspar, 204
Collache, Eugène, 310
Confucius (Kong), 137, 227

D

Daidôji, Yuzan, 225
Date, Masamune, 179, 218
Degas, Edgar, 307

E

Eisai, 84
Enomoto, Takeaki, 309

F

Fillmore, Millard, 285
Francisco de Sande, 203
François (pape), 90
François Xavier, 202, 205, 253
Frois, Luis, 130, 156, 200
Fujiwara, Seika (no), 76
Fujiwara, Sumitomo (no), 19, 20, 118
Fukushima, Masanori, 196

Fukuzawa, Yukichi, 300, 301
Furuta, Oribe, 179

G

Gengis (Khan), 63, 92, 93
Go-Daigô (Tennô), 66, 105, 109, 110, 111, 116, 124
Goncourt, Edmond et Jules de, 307
Go-Shirakawa (Tennô), 52, 55
Go-Toba (Tennô), 73
Grégoire XIII, 217
Guimet, Émile, 307

H

Hangaku (Gozen), 74
Hasekura, Rokuemon (Tsunenaga), 218, 219, 220
Hayashi, Razan, 226, 228
Herrigel, Eugen, 85
Himmler, Heinrich, 85
Hiraizumi, Kiyoshi, 233
Hirata, Masahide, 141
Hiroshige (Utagawa, Andô), 62
Hitomi, Hitsudai, 180
Hôjô, Masako, 72, 73, 74
Hôjô, Sôun (Shinkurô), 151, 152, 153, 191, 223
Hôjô, Tokimasa, 72
Hôjô, Tokimune, 84, 92, 103, 104
Hokusai, Katsushika, 5
Hônen, 83
Hosokawa, Yûsai (Fujitaka), 128, 137

I

Ihara, Saikaku, 259, 264
Ii, Naosuke, 292
Imagawa, Ryôshun (Sadayo), 137, 153, 224
Inoue, Yasushi, 176

Ishida, Mitsunari, 179, 180
Itagaki, Taisuke, 270, 315, 316
Itô, Hirobumi, 286
Iwakura, Tomomi, 244, 302, 303
Iwasaki, Yatarô, 274
Izawa, Banryû, 225

J

Jingû (Kôgô, « impératrice »), 254
Joukov, Gueorgui, 104
Junichi, Iwata, 253, 254

K

Kameyama (Tennô), 103, 147
Kanmu (Tennô), 19
Kâto, Kiyomasa, 138, 212, 221, 224
Kawabata, Yasunari, 143
Khoubilai (Khan), 33, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 104
Kido, Takayoshi, 318
Kimura, Shigenari, 139, 140
Kira, Yoshinaka, 55, 56, 236
Kômei (Tennô, Osahito), 288, 305
Konishi, Yukinaga (Agostin), 90
Kôsaka, Masanobu, 252
Kûkai, 254
Kumagai, Naozane, 47
Kuniyoshi (Utagawa), 171
Kurosawa, Akira, 4, 8, 169, 171, 240, 328
Kusunoki, Masashige, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 116, 317, 329

L

Leone, Sergio, 248
Leroux, Charles, 311
Loti, Pierre, 307
Lucas, George, 4

M

Malraux, André, 144
Manet, Édouard, 307
Marco Polo, 93
Marubashi, Chûya, 242
Matsudaira, Noritaka, 297
Matsumoto, Mokosuke, 171
Matsunaga, Hisahide, 175, 183, 184
Meiji (Tennô, Mutsuhito), 233, 288, 302, 305
Mencius, 227
Miike, Takashi, 64
Milius, John, 4
Minamoto, Sametomo (no), 73
Minamoto, Tametomo (no), 46
Minamoto, Yorinobu (no), 46
Minamoto, Yoritomo (no), 49, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 61, 62, 66, 72, 73, 190, 252, 306
Minamoto, Yoriyoshi (no), 47
Minamoto, Yoshinaka (no), 54
Minamoto, Yoshitsune (no), 8, 49, 51, 55, 56, 62, 63, 64, 131, 265
Mishima, Yukio, 79, 108, 143, 144, 234, 253, 287, 329
Mitsui, Takatoshi, 274
Miyamoto, Musashi, 87, 138, 238, 245, 247, 325
Mochihito (prince), 52, 53
Môri, Motonari, 156, 157
Mori, Ôgai, 287
Mori, Ranmaru, 256
Môri, Takachika, 294, 317
Murata, Shuko, 176

N

Nabeshima, Matsushige, 225
Nadar (Félix Tournachon, dit), 301
Nagao, Harukage, 157
Napoléon III, 301, 308
Natsume, Sôseki, 324
Nene (Kodai-in), 198
Nichiren, 45

Nitobe, Inazô, 232, 233, 323
Nitta, Yoshisada, 81
Nobunaga, Oda, 8, 90, 131, 141, 148, 151, 169, 175, 176, 177, 178, 182, 183, 185, 187, 188, 189, 190, 198, 199, 200, 202, 206, 216, 256, 317
Nogi, Maresuke, 288, 323, 324

O

Oda, Nobuyasu, 200
Ogata, Kôan, 299
Ögodei (Khan), 93
Ôishi, Yoshio, 236, 237
Ôkubo, Toshimichi, 303, 313
Ômura, Masujirô, 269
Ômura, Sumitada, 205
Ôshio, Heihachirô, 277, 279, 280, 287, 288
Ôtani, Yoshitsugu, 180
Ôtomo, Sôrin, 205, 216

P

Paul V (pape), 219
Perry, Matthew, 285, 299
Philippe II, 202, 207, 216
Philippe III, 218, 219

R

Richard Ier (Cœur de lion), 251
Richardson, Charles Lennox, 292, 293
Rikyû, Sen (no), 176, 177, 178, 179, 181, 185, 186, 198
Roosevelt, Theodore, 232
Rosny, Léon de, 301
Roussin, Alfred, 295

S

Saigô, Takamori, 24, 270, 287, 293, 297, 303, 313, 317, 318, 319
Saitô, Dôsan (Toshimasa), 150, 151, 152
Satake, Yoshinobu, 179
Sébastien Ier, 204
Seiwa (Tennô), 19
Shiba, Yoshimasa, 223
Shigeno, Kiyotake, 311
Shimazu, Hisamitsu, 292, 293
Shimazu, Tadayoshi, 291, 292
Soulié de Morant, George, 236
Stirling, James, 291
Sturges, John, 248
Sugita, Genpaku, 259, 299
Suzuki, Shôsan, 87

T

Taira, Atsumori (no), 47
Taira, Kiyomori (no), 51, 52, 54, 64
Taira, Masakado (no), 13, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 40, 50, 53, 54, 106, 118
Taira, Yoshikane (no), 20
Taishô (Tennô, Yoshihito), 59, 107, 233, 324
Takano, Chôei, 299
Takayama, Ukon (Justo), 90
Takeda, Ayasaburô, 297
Takeda, Shingen (Harunobu), 128, 223, 252
Takenouchi, Yasunori, 300, 301, 302
Takezaki, Suenaga, 36, 104, 122
Takuan, Sôhô, 87
Tanegashima, Hisatoki, 168
Terashima, Munenori, 300
Tezuka, Osamu, 328
Tôgen, Eian, 94
Tokugawa, Akitake, 302
Tokugawa, Iemitsu, 242, 273
Tokugawa, Iesada, 292
Tokugawa, Ieyasu, 24, 139, 152, 169, 170, 185, 191, 195, 200, 201, 222, 227, 242, 252, 258
Tokugawa, Tsunayoshi, 258

Tokugawa, Yoshimune, 272, 299
Tokugawa, Yoshinobu, 305, 307
Tokugawa, Yoshitoshi, 311
Tomoe (Gozen), 74
Toshirô, Mifune, 329
Toyama, Masakazu, 304, 311
Toyotomi, Hidetsugu, 198, 199, 200
Toyotomi, Hideyori, 198
Toyotomi, Hideyoshi (Tôkichirô), 89, 122, 126, 150, 152, 169, 170, 173, 178, 179, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 204, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 217, 221
Tsukahara, Bokuden, 245, 246

U

Uesugi, Kenshin (Kagetora), 128, 157, 158
Ukita, Naoie, 127

V

Valignano, Alessandro, 155, 156, 208, 216, 217
Vilela, Gaspar, 130

W

Wang Yangming (Yômei), 279, 287
Wilson, Woodrow, 247, 325

X

Xu Hai, 120

Y

Yamagami, Tetsuya, 331
Yamaga, Sokô, 226, 227, 266

Yamaguchi, Otoya, 108
Yamamoto, Jôchô (Tsunetomo), 87, 225, 249, 250, 264
Yi Sun-sin, 213, 214
Yoshida, Shôin, 284, 285, 286, 287, 288
Yoshikawa, Eiji, 87, 246, 325
Yoshitoshi (Tsukioka), 140
Yourcenar, Marguerite, 144
Yui, Shôsetsu, 242

Z

Zeami (Kanze Motokiyo), 135

Hors les murs du palais de Chiyoda (palais impérial à Tōkyō), estampe de Chikanobu Yoshitoshi, 1878. L'artiste a représenté un cavalier démontrant son habileté au yabusame, le tir à l'arc équestre. Aujourd'hui ritualisé et pratiqué dans le cadre des cérémonies shintō, il s'agit du plus ancien art martial développé par les samouraïs, et qui leur fut longtemps si étroitement associé que les guerriers désignaient leur coutume sous la forme de « voie de l'arc et du cheval ».

Takiyasha la sorcière et le fantôme du squelette, triptyque d'Utagawa Kuniyoshi, 1844. Fille du turbulent Taira no Masakado, Takiyasha invoque l'esprit de son défunt père afin de chasser l'importun Mitsukuni des ruines du palais des Taira, où la jeune femme a trouvé refuge. Dès sa chute au milieu du xᵉ siècle, le fantôme de Masakado restera le rokkon japonais, qu'il ne cessera dès lors de hanter.

Détail d'un rouleau peint, de la période Kamakura, montrant le massacre des partisans de l'empereur Go-Shirakawa lors de la rébellion de Heiji, en 1159. Cet épisode sanglant est de ceux qui émaillent la longue rivalité opposant les clans Taira et Minamoto, et qui débouchera sur le conflit fondateur de la guerre des Gempei. La décapitation, qui permet d'apporter la preuve du devoir accompli, est déjà une pratique largement répandue chez les guerriers à la fin de la période Heian.

Le *Moko Shurai Ekotoba*, un autre rouleau, dépeint les tentatives d'invasion mongoles à la fin du XIIIe siècle. Cette source précieuse fournit une foule d'informations sur les usages, l'équipement et la culture des guerriers de la période Kamakura. Elle atteste également la bravoure des samouraïs face à la plus redoutable menace à laquelle le Japon aura eu à faire face jusqu'en 1945.

Statue de bronze de Kusunoki Masashige, à Tōkyō, début XXe siècle. L'œuvre monumentale, érigée à un jet de pierre du palais impérial, témoigne du culte rendu au héros de l'éphémère restauration Kemmu, qui avait vu le retour aux affaires de l'empereur entre 1333 et 1336.

Kinkaku-ji, le fameux et délicat « pavillon d'Or », carte postale avant l'incendie et reconstruction moderne fâcheuse en 1987. Symbole du mécénat exercé par le shogunat Ashikaga, il attire encore aujourd'hui à Kyōto des millions de visiteurs.

Les châteaux de Himeji (en haut) et Matsumoto (en bas). Fleurons de l'architecture militaire nipponne, ces places fortes bâties entre la fin du XVIe et le début du XVIIe siècle figurent parmi les rares à avoir survécu aux bombes américaines et surtout aux terribles séismes qui frappent régulièrement l'archipel.
© Photo12/Hemis/Jean Pierre... © Photo12/Alamy/Amana Images Inc.

Tôsei-gusoku, armures dites « modernes » datant de la période Muromachi (arrêtée ou de la période Edo. Le XVIe siècle, ravagé par les guerres civiles, vit les armes et armures du combattant japonais s'adapter aux conditions futures du combat. Les protections corporelles s'ajustent mieux à la silhouette afin de l'alléger l'ensemble les épaulières se rétrécissent en sorte de faciliter les mouvements et la plastron en fer repoussé résiste mieux aux balles que la structure lamellaire antérieure.
© Paris Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais/Emilie Candoni / © Paris Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais Marie-Gaud Pierrès-Le Bozec-Menaus / © Paris Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais Marie-Gaud Pierrès-Le Bozec-Menaus

Le katana, plus simple et rationnel que son ancêtre le tachi, devient l'arme emblématique du samouraï. La garde qui en assure long temps avec le plus court wakizashi devient d'ailleurs l'apanage exclusif du guerrier, permettant son identification immédiate. Après avoir joué un rôle déterminant durant l'« Âge des provinces en guerre » et les campagnes d'unification, les teppô, terme générique désignant les armes à feu, désertent peu à peu le sol d'un Japon pacifié. Quant au grand arc asymétrique, il ne sert guère plus que lors des cérémonies religieuses, même si la pratique demeure encouragée afin de cultiver ses qualités martiales.

© Stéphane Compoint/Photononstop / © Christine Camerman / © Paris Musées et Roman Alan Weiss Quand Pierre/Sophie Lambert

Sur cette estampe datant de 1883 et signée Tsukioka Yoshitoshi, Matsunaga Hisahide s'apprête à se donner la mort par éventration, après avoir détruit sa précieuse théière baptisée « Hiragumo », cause de sa chute. Le château de ce seigneur, grand amateur de thé, est en effet assiégé par le premier unificateur, Oda Nobunaga, qui fait la chasse aux *meibutsu*, les ustensiles à thé de grand prix. Le thé – bien plus qu'un simple breuvage – et sa cérémonie constituent pour les grands féodaux de véritables instruments du pouvoir.

© Bequest of Dr. Eleanor Z. Wallace/Bridgeman Images

Avec sa *Lune sur le mont Inaba*, le même Yoshitoshi illustre le fait d'armes du futur Toyotomi Hideyoshi, qui escalade cette colline afin de prendre l'ennemi à revers. Père du Japon moderne, le truculent Hideyoshi est également très présent dans la culture populaire.

© Pictures from History/Bridgeman Images

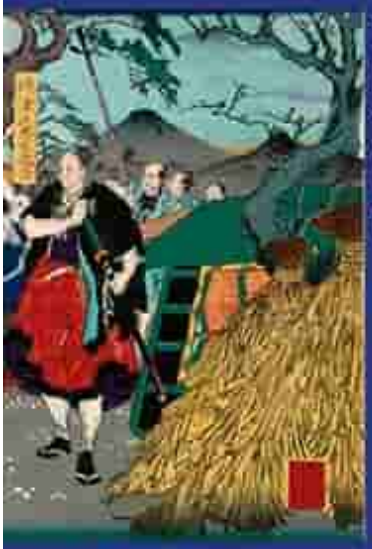
Portrait de Hasekura Rokuemon attribué à Claudio Ditrott, début du XVIIe siècle. Ce samouraï accomplit une incroyable mais vaine odyssée à travers le monde, des rivages de Nohehi au Vatican, en passant par Acapulco, les palais espagnols et Saint-Tropez, où la mémoire de son passage est conservée.

© Fine Art Images/Bridgeman Images

Le comédien Sanogawa Ichimatsu II interprète un wakashu, figure androgyne et néanmoins guerrière, sous le pinceau d'Isoda Koryusai Ryuenkyo, au milieu de la période Edo, parfois décrite comme « le temps des amours mâles ».

Ère de la restauration Meiji qui a permis à l'empereur de reprendre la haute main sur les affaires de l'État en 1868, les samouraïs du bakumatsu s'estiment finalement lésés et se soulèvent neuf ans plus tard. La rébellion, sursaut d'honneur des guerriers désormais privés de leurs privilèges, est écrasée par la jeune armée impériale. Gare aux idées reçues toutefois : de part et d'autre, les fusils modernes sont désormais la norme.

© Ceri port (CSR)



Ce triptyque illustre l'incident de Namamugi, également connu sous le nom d'« affaire Richardson ». Le 14 septembre 1862, ce marchand anglais est tué par l'escorte d'un seigneur au passage duquel il avait refusé de mettre pied à terre. Instrumentalisé au Japon comme en Angleterre, l'épisode débouche sur le bombardement de Kagoshima par une escadre britannique à l'été 1863.
© Ciel pur / DR

Le jeune samouraï
ajourwaka
Ikeda Nagaoki,
photographié en 1864
lors de l'escale
de sa délégation
en Égypte par
Antonio Beato.
Frère du fameux
Felice auquel nous
devons certains
des plus beaux
portraits de samouraïs
de la période Meiji.
Les guerriers
sont à l'avant-garde
de l'entreprise
d'ouverture au monde
du Japon.
© Musée d'orsay (Agence
Jacques Dirtz, Dist. RMN-
Grand Palais) image issue
du site Bridgeman
Choisi

Penseur de premier plan, voyageur infatigable qui aura arpenté l'Amérique du Nord et l'Europe jusqu'à la Russie, homme d'État, fondateur de la prestigieuse université Keio à Tōkyō, Fukuzawa Yukichi a bien mérité l'honneur de voir son portrait orner les coupures de 10 000 yens. © Photo Collection Kharbine-Tapabor

Ces guerriers du clan Sisiwaro venus du district Satsuma prennent la pose, tandis qu'ils se préparent à attaquer Gao en 1896. Dans leurs rangs, nombreux sont ceux qui entendent prendre une revanche sur les Tokugawa au pouvoir, sans penser un instant que la réaction en chaîne ainsi déclenchée finira par jeter à bas l'hégémonie des samouraïs sur l'archipel. © Photothèque coloniale

Dès l'aube du XXe siècle et jusqu'au cœur de la Seconde Guerre mondiale, le samouraï et son imaginaire sont convoqués pour servir la propagande du Japon impérial contre ses alliés, en témoigne l'affiche ci-contre ci-dessous à la gloire de l'Asie. Une fois encore, le parangon de vertu Kusunoki Masashige fonce, sabre au clair, en direction de l'ennemi, tandis que chaque jeune Japonais est enjoint à rendre

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library